ABRÉGÉ

DES

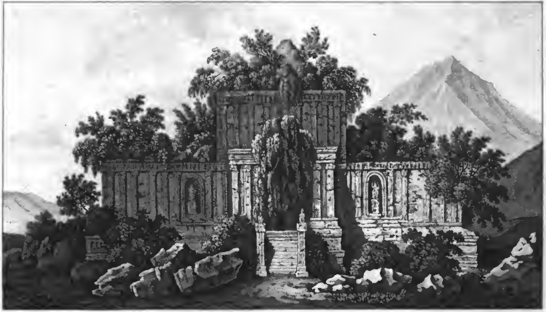
VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS.

XII.

IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUIL,
rue de la Harpe, n°. 80.

T. 12 P. 104.



Ruines d'un temple dans l'Ile de Java.

ABRÉGÉ

VOYAGES MODERNES

A PARIS

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les pays où les voyageurs ont pénétré; les mœurs des habitans, la religion, les usages, arts et sciences, commerce et manufactures.

PAR M. EYRIÈS,

l'un des principaux rédacteurs des Annales des Voyages, etc.

TOME DOUZIÈME.

A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N°. 9.

1824.

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES.

LIVRE V.

VOYAGES DANS L'ARCHIPEL ASIATIQUE.

SUMATRA.

On doit une excellente description de cette grande île à M. G. Marsden qui l'a visitée en observateur instruit.

Sumatra, la plus occidentale des îles de la Sonde, est située au sud de l'Asie, vis-à-vis la presqu'île de Malacca; elle a trois cents lieues de long, proportionnellement resserrée, sa largeur varie depuis vingt-cinq lieues dans le nord jusqu'à quatre-vingt-cinq dans le sud. Sa direction générale est presque du nord-ouest au sud-est. L'équateur la coupe obliquement en deux parties à peu près égales. Les habitans de Malacca disent

qu'elle était autrefois unie au continent, et qu'elle en fut séparée par un tremblement de terre.

Une chaîne de montagnes, composée quelquefois d'un double et même d'un triple rang, traverse l'île dans toute son étendue, en se rapprochant davantage de la côte de l'ouest que de celle qui lui est opposée. Le sommet de ces montagnes, quoique très-haut, n'est jamais couvert de neige. La cime du mont Ophir, nommée en malais Gounong-Pasaman, la plus élevée de toutes, est à 2027 toises au-dessus du niveau de l'Océan. Entre ces chaînes s'étendent de vastes plaines, qui par leur élévation sont la partie la plus tempérée de l'île, la plus agréable à habiter, et par conséquent la plus peuplée : c'est aussi la moins embarrassée par les bois qui couvrent les autres plaines et les vallées d'ombres épaisses. On y trouve de grands lacs sur lesquels les insulaires naviguent, et qui donnent naissance à des rivières; les plus considérables coulent à l'est. Les chutes d'eau et les cascades sont nombreuses dans un pays dont le sol est si inégal.

Peu de pays sont aussi riches en sources et ruisseaux limpides; les rivières de la côte occidentale sont très-nombreuses, mais de trop peu d'étendue, et trop rapides pour être navigables; le ressac de la mer y amoncèle des bancs de sable qui obstruent leurs embouchures.

La chaleur n'est pas aussi forte qu'on pourrait le supposer dans un pays situé sous l'équateur. Le long des côtes le thermomètre varie dans le milieu du jour de 82° à 85° (22° 20′ 23° 53′), le matin il est à 70° (16° 87′). Dans l'intérieur des terres la chaleur diminue rapidement à mesure que le sol s'élève; de sorte qu'au-delà du premier rang de montagnes, les insulaires font du feu le matin, et le conservent assez tard dans la matinée pour se chauffer. C'est aussi au froid que l'on attribue la lenteur avec laquelle poussent les cocotiers qui sont quelquefois vingt et trente ans à parvenir à toute leur croissance, et souvent ne portent pas de fruit. En général le froid à Sumatra vient de la qualité du sol qui est argileux, et de la verdure épaisse et constante de la terre qui absorbe les rayons du soleil. Le peu de largeur de l'île contribue aussi à sa température modérée, parce que le vent vient directement de la mer, ou ne parcourt qu'une petite étendue de terre, ce qui ne lui laisse pas le temps d'acquérir un haut degré de chaleur.

La gelée et la grêle sont absolument inconnues des insulaires : cependant des habitans d'un canton montagneux parlent d'une espèce particulière de pluie que l'on y voit tomber, et que des Européens ont supposé être de la neige fondue; mais le fait n'est pas suffisamment avéré; peut-être ces

montagnards ont-ils voulu désigner ces brouillards épais qui couvrent le sommet des hauteurs, d'où ils se précipitent en pluie.

L'atmosphère est en général plus sombre qu'en Europe; on voit rarement des nuits étoilées. Le brouillard, appelé *cabout* par les insulaires, s'élève tous les matins sur les montagnes, et ne se dissipe que trois heures après le lever du soleil, il est d'une densité extrême. Le tonnerre et les éclairs sont si fréquens, que les habitans n'y font pas la moindre attention. C'est pendant la mousson du nord-ouest que les explosions sont les plus violentes; les éclairs partent de tous les points de l'horizon, le ciel est comme embrasé, tandis que la terre est agitée à peu près comme par un tremblement de terre. Pendant la mousson du sud-est les éclairs sont plus longs, mais leur éclat est moins vif, et le tonnerre se fait à peine entendre. Le long de la côte et dans l'intérieur on voit souvent des trombes.

On ne connaît à Sumatra, comme dans tous les pays situés sous la zône Torride, que deux saisons; la moussou pluvieuse ou du nord-ouest qui sur la côte occidentale commence en novembre, et la mousson sèche qui commence en mai et finit en septembre, les grandes pluies cessent en mai. Les mois d'avril, mai, octobre et novembre qui se trouvent dans l'intervalle d'une

mousson à l'autre, offrent des temps variables. On éprouve dans cette île des brises de mer qui soufflent régulièrement pendant quelques heures du jour.

Le sol est généralement argileux et rougeâtre, une couche de terreau noir, peu épaisse, le recouvre. Le long de la côte occidentale, le pays plat ou l'espace de terre qui s'étend du rivage au pied des montagnes, est entrecoupé de marais immenses qui souvent entourent des terrains assez vastes, formant autant d'îles et de presqu'îles au milieu des terres; quelques-unes sont unies, d'autres ont une surface inégale et des bords escarpés, hauts de plus de cent pieds.

L'île est riche en métaux. On y connaît des mines d'or moins abondantes aujourd'hui qu'autrefois, ce qui sans doute est dû à la faute des ouvriers qui les exploitent. Le cuivre ressemble à celui du Japon, si estimé dans le commerce; le fer est très-commun; sur plusieurs points de la côte, le sable du rivage est d'un noir foncé et luisant; l'aimant l'attire; les indigènes savent donner à l'acier une trempe particulière et un degré de solidité dont celui que l'on fabrique en Europe n'approche pas. L'étain appelé calin par quelques voyageurs, abonde sur la côte orientale.

La chaîne des montagnes renferme plusieurs volcans en activité, qui occasionent des tremble-

mens de terre assez fréquens, mais rarement désastreux; on ramasse, dans les environs de ces volcans, du soufre en assez grande quantité. On tire le salpêtre de vastes cavernes qui, depuis l'origine du monde, ont servi de retraite à des chauve-souris et à diverses espèces d'oiseaux dont la fiente a formé sur le sol une couche épaisse. On recueille en divers lieux de la houille que les eaux ont détachée de son lit. Poulo-Pisang, petite île près de l'extrémité méridionale, renferme beaucoup de cristal de roche.

On a découvert dans plusieurs cantons des sources thermales; dans d'autres des sources de naphte qui s'emploie principalement pour frotter les choses que l'on veut préserver de l'atteinte des fourmis blanches. Dans les endroits où la mer a miné le terrain, les rochers sont escarpés et nus, quelquefois jusqu'à une hauteur considérable; on y découvre des bois et des coquillages pétrifiés.

La chaîne d'îles parallèle à la côte occidentale, a dû en faire partie; elle en aura été séparée soit par une convulsion de la nature, soit par l'action continuelle de la mer. Dans les endroits où le rivage est bas ou incliné, la côte, comme celle de toutes les îles des régions équinoxiales, est bordée de récifs de corail qu'un ressac violent bat sans cesse. Cette côte, surtout pendant la mousson du sud-est, est d'un abord difficile et dangereux.

Les quadrupèdes mammifères de Sumatra sont les mêmes que ceux du continent de l'Asie; les chevaux sont petits, mais bien faits et courageux; les bœufs et les moutons sont également petits; il y a des chèvres domestiques et sauvages, des chiens, des chats, des buffles, et les plus gros animaux, tels que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame. On y trouve aussi des tigres, des ours, des loutres, des porcs-épics, des pangolins, des babiroussas, des fouines, des civettes, des singes, des écureuils et des chauve-souris énormes.

Le nombre des oiseaux est très-considérable; il suffit de citer le cou-aou ou faisan argus, qui vit dans les bois et dont le plumage est peut-être le plus magnifique que l'on puisse imaginer; on y voit des faisans, des perroquets, des pigeons, des hirondelles, des cigognes, des pluviers et plusieurs oiseaux aquatiques.

Les espèces de lézards sont multipliées; les serpens, les grenouilles, les crapauds sont très-communs; les rivières sont infestées par des crocodiles. Il est peu de pays où il y ait autant d'insectes. Les termès commettent de grands ravages; les fourmis rouges vivent sur les arbres, où elles se construisent une demeure solide en unissant ensemble plusieurs feuilles d'une branche avec une matière visqueuse.

Poivre, voyageur français, a observé que la

nature semble avoir pris plaisir à rassembler dans les îles Malaies ses plus excellentes productions. Tous les végétaux des climats équinoxiaux croissent à Sumatra. Le mangoustau, le durion, le jack, la mangue, le jambou et autres fruits délicieux; l'ananas, la banane, l'orange et le citron y viennent sans culture et en abondance; les cocotiers et d'autres palmiers y forment de vastes bocages.

Les insulaires cultivent avec soin divers arbres et arbrisseaux dont les fleurs se succèdent toute l'année; l'air embaumé par leurs parfums, charme les sens et inspire la volupté; les forêts recèlent une quantité d'arbres précieux par leurs vertus médicales, par leur utilité dans les arts usuels, ou par leur odeur pénétrante; ce sont l'ébène, le sandal, le bois d'aigle et le sapan.

Le riz est l'objet le plus important de la culture; on sème aussi l'igname, la patate, le betel, le piment, le gingembre, le tabac, le sésame dont on tire de l'huile, le turméric dont la racine donne une couleur jaune; l'indigo qui est la principale teinture employée dans l'île, et beaucoup d'autres plantes. On a vainement essayé d'y faire croître plusieurs végétaux utiles apportés d'Europe; mais depuis les dernières années du dix-huitième siècle, on y a transplanté des îles Moluques, le giroflier, le muscadier et l'arbre à pain qui y ont très-bien réussi.

La production végétale régardée comme la plus importante est le poivre, c'est celle qui a toujours attiré les marchands européens. Le camphre de Sumatra est très-recherché, notamment par les Chinois et les Japonais. On exporte aussi de cette île du benjoin, une sorte de cannelle grossière, des rotins; le dammar, résine dont on se sert comme du goudron; de l'or, de l'ivoire, du soufre, de l'étain et des nids d'oiseaux.

Les Sumatranais cultivent le cotonnier seulement pour leur consommation et le cafier; on trouve dans les forêts une grande variété de bois tels que le cayou-tray que son extrême dureté a fait surnommer bois de fer, le tek, le muranti et le maracouly très-estimés pour la charpente, le camonning légèrement coloré, serré et agréablement veiné, qui prend un beau poli et sert pour les gaînes des cris ou poignards, le longsauni qu'on emploie dans les ouvrages de tabletterie et de menuiserie.

Des peuples d'origine différente et de races bien distinctes habitent Sumatra. La langue malaie se parle généralement le long des côtes; d'autres idiomes sont en usage dans d'autres parties de l'île; ils ont une affinité manifeste entre eux ainsi qu'avec le malais; les principaux sont le redjang et le batta; malgré cette affinité, les alphabets et les caractères dont ils se servent ne sont pas sem-

blables. Tous ces peuples écrivent comme nous de gauche à droite, en quoi ils diffèrent des Malais et des Arabes. Ils tracent leurs caractères avec de l'encre sur des bandes étroites et fort longues, faites avec l'écorce intérieure d'un arbre, et pliées en plusieurs carrés dont chacun répond à à une page. Le plus ordinairement ils écrivent sur l'écorce extérieure d'un morceau de bambou, tantôt entier, tantôt fendu et coupé en bandes de deux ou trois pouces de large; ils se servent de leurs cris ou de toute autre arme dont la pointe, dans ce cas, leur tient lieu de style. Cette écriture est souvent très-élégante. Le nombre des Sumatranais qui savent lire et écrire est très-considérable.

Les principaux états entre lesquels se divise Sumatra, sont Achen au nord; les Battas plus au sud, vis-à-vis la presqu'île de Malacca; le Menangkabau occupe le plateau du centre. Indrapoura, Anak-Soundjey, Passoumah, sont sur la côte de l'ouest, Siek, sur celle de l'est; les Redjangs, entre les montagnes et la côte occidentale au sud du Menangkabau, les Lampongs, sur la partie basse et méridionale de l'île.

Les Sumatranais sont généralement d'une taille au-dessous de la moyenne et trapus, généralement bien faits; leurs membres sont petits et bien proportionnés, grêles vers les extrémités; les femmes aplatissent le nez et compriment la tête

des enfans qui viennent de naître. Les Sumatranais ont tous les yeux noirs et vifs; quelques-uns, notamment les femmes du sud de l'île, les ont semblables à ceux des Chinois; leurs cheveux sont touffus, d'un noir brillant, ce qui vient en partie de leur usage de les frotter d'huile de coco. Les hommes les coupent; les femmes les laissent croître dans toute leur longueur. Les hommes ont peu de barbe; ils l'épilent soigneusement; les prêtres mahométans seuls, en laissent croître une petite touffe à leur menton. Le teint des Sumatranais est d'un jaune rougeâtre; ils sont en général plus blancs que les métis ou races mêlées de l'Inde; les personnes des classes supérieures qui ne s'exposent pas aux rayons du soleil, et surtout les femmes d'un certain rang, sont presque blanches. La plupart des femmes sont laides; on en voit quelques-unes d'une beauté remarquable.

Les personnes distinguées laissent croître excessivement leurs ongles, notamment ceux de l'index et du petit doigt; souvent elles les teignent en rouge avec le suc du cini, arbrisseau indigène; elles en usent de même pour les ongles des orteils.

Les montagnards de l'île sont sujets aux goîtres; ils sont plus robustes, plus blancs et plus grands que les habitans des contrées basses.

Le mélange des Achenais avec les Hindous a modifié leurs traits; ils diffèrent des autres insulaires.

Le vêtement originaire des Sumatranais consistait en une veste, une culotte et un chapeau qui étaient faits de l'écorce intérieure d'une espèce d'arbre long-temps battue. Aujourd'hui les insulaires portent une veste étroite et sans manches, fermée dans toute sa longueur avec des boutons qui sont quelquefois de filigrane d'or; ils l'ont empruntée des Malais. Sur cette veste on met le badjou, robe ouverte par-devant, et serrée depuis les poignets jusqu'aux coudes avec neuf boutons à chaque manche. Le badjou des jeunes gens ne descend que jusqu'à la ceinture; celui des hommes va jusqu'aux genoux, quelquefois jusqu'aux talons; il est ordinairement de toile de coton bleue ou blanche, les plus beaux sont de toile peinte; ceux des grands d'étoffe de soie à fleurs. Le cayen sarrong dont on s'enveloppe par-dessus le badjou, est une pièce d'étoffe peinte en partie, longue de six à huit pieds; quelquefois on le relève et on le laisse pendre négligemment sur l'épaule; d'autres fois on l'entortille au milieu du corps, et on l'arrête sur les hanches; lorsque l'on veut être habillé complètement, on le retient avec le ceinturon du cric qui est de soie cramoisie, et fait plusieurs fois le tour de la taille; il est terminé à l'extrémité par un nœud auquel le cric est suspendu. La culotte ne passe pas le milieu de la cuisse; elle est ordinairement de taffetas rouge

ou jaune; les jambes et les pieds sont nus. La tête est coiffée d'un mouchoir fin ou d'un morceau d'étoffe de couleur blanche ou bleue qui s'arrange en forme de petit turban. Pendant les voyages on porte un toudong ou parasol.

Les femmes ont une espèce de corset qui leur couvre le sein, et descend jusqu'aux hanches; elles mettent par-dessus le cayen sarrong, qui prend la taille sous les bras et tombe jusqu'aux pieds; elles le retiennent simplement en l'entortillant et l'arrêtant sur la poitrine, excepté lorsqu'elles mettent la talli-pending; elle est ordinairement d'étoffe, brodée quelquefois de feuilles d'or ou d'argent, et large d'environ deux pouces; les deux extrémités sont rapprochées par-devant et fixées avec une grande agrafe de filigrane, ornée dans le milieu d'une pierre précieuse naturelle ou factice. Le badjou diffère peu de celui des hommes; il est de même boutonné aux poignets. Elles jettent par-dessus le salendang, c'est une pièce de toile de coton bleue fine et légère, d'environ cinq pieds de long, avec des franges à chaque bout; il pend par-devant; il sert aussi de voile pour les femmes d'un haut rang, quand elles sortent de chez elles; elles ont un mouchoir qu'elles tiennent plié à la main, ou bien étendu sur l'épaule. Quelquefois elles ont leurs cheveux roulés autour de la tête, et arrêtés avec une aiguille d'argent; cette

coiffure est le condyé. Plus souvent elles les relèvent sur la tête en laissant pendre deux petites touffes de chaque côté; un peigne d'écaille de tortue ou de filigrane retient les cheveux; cette coiffure est le sangoll. Les femmes frottent leurs cheveux d'huile de coco; celles qui en ont le moyen, font usage d'huile de benjoin; elles ornent leur tête de fleurs artificielles qui dans certaines occasions sont d'un travail exquis et recherché. Dans le négligé elles la parent de guirlandes de fleurs naturelles ordinairement blanches ou d'un jaune pâle.

Les filles sont distinguées par une petite bande qui fait le tour des cheveux et s'attache par derrière; celles de la classe inférieure l'ont en feuilles, et les plus riches en or; elles ont de plus aux poignets des bracelets d'argent ou d'or; les enfans des deux sexes portent tous des colliers de pièces de monnaie enfilées par un cordon; les petites filles ont autour des reins une chaîne d'argent avec une plaque d'argent en forme de cœur qui pend par-devant.

Les Sumatranais des deux sexes ont la singulière coutume de limer leurs dents; ils se servent pour cette opération d'une petite pierre à aiguiser et se tiennent couchés sur le dos pendant qu'on la fait. Presque tous les teignent en noir avec une huile empyreumatique tirée des écales du coco.

Les grands enchassent quelquefois les dents de la mâchoire inférieure dans une plaque d'or ; ils ne l'ôtent jamais.

A l'âge de huit à neuf ans, on perce les oreilles aux jeunes filles, cérémonie nommée *bétendaï* ; et celle de limer les dents (bédaboug) doit précéder leur mariage ; les jours où on les fait sont célébrés par les familles. Dans quelques îles voisines, surtout à Nias, les femmes ont la même coutume que plusieurs insulaires du grand Océan : elles agrandissent l'ouverture faite à leurs oreilles, au point de pouvoir y passer la main ; le lobe inférieur touche leurs épaules. Les pendans d'oreille des Sumatranaises sont ordinairement de filigrane d'or, et arrêtés par une sorte de clou à tête qui termine leur extrémité.

Les villages ou dousoups sont toujours situés sur les bords d'une rivière ou d'un lac, pour la facilité de s'y baigner, et de transporter ailleurs ou de faire venir les denrées. On les place sur une hauteur d'un accès difficile, afin de se mettre à l'abri des surprises ; on n'y peut aborder que par deux sentiers étroits et tortueux, dont l'un mène aux champs et l'autre au bord de l'eau ; celui-ci, en certains villages, est très-escarpé et taillé dans le roc. Les villages étant entourés d'arbres fruitiers dont quelques-uns, tels que les cocotiers, sont d'une hauteur considérable, on ne distingue pas

les maisons quand on en est un peu éloigné. Les rangées des maisons forment ordinairement un carré ; elles sont séparées par des ruelles : au centre du carré s'élève le balli ou la halle, bâtiment de cinquante à cent pieds de long, et de vingt à trente de large.

Les maisons sont en bois ; on les élève sur des poteaux qui ont six à huit pieds de haut ; le plancher est en bambous entiers très-serrés les uns contre les autres, et dont les extrémités posent sur des traverses soutenues par les piliers : on place en travers, sur ces bambous entiers, des bambous fendus que l'on attache avec des rotins, et l'on étend par-dessus des nattes de différentes sortes. Ces planchers sont d'une élasticité alarmante pour les étrangers qui entrent pour la première fois dans ces maisons. Les parois sont en bambous fendus qui ont été applatis ; on en met deux rangs l'un sur l'autre, tantôt placés transversalement, tantôt arrangés en claies. On couvre les maisons avec l'attap qui est la feuille du nipah, espèce de palmier ; on en fait des bandes d'environ cinq pieds de long, et de la largeur de la feuille, puis on les dispose sur le faîte comme des tuiles, et on les attache aux bambous qui servent de solives. Ce revêtement d'attap sert souvent d'enveloppe extérieure à un toit de bambous fendus.

On monte dans les maisons par une pièce de

bois ou par un fort bambou dans lequel on a taillé plusieurs coches. Il est probable que la crainte des bêtes sauvages a fait adopter cet expédient grossier de préférence à un escalier plus régulier, et surtout plus commode. « On m'a assuré, dit M. Marsden, qu'un éléphant voulant passer sous une de ces maisons isolées au milieu de la campagne, fit un effort pour se débarrasser de l'obstacle qui l'arrêtait, et emporta sur son dos, à une distance de plusieurs milles, l'habitation et la famille qui l'occupait. »

Les pièces de bois de la façade des maisons où demeurent les familles les plus considérées, sont sculptées, et offrent des ornemens grossiers et des figures grotesques.

L'ameublement de ces maisons est fort simple : le lit est une natte ordinairement d'un tissu fin, sur laquelle on étend un certain nombre de coussins avec des franges : une tenture est suspendue au-dessus de la tête. Des plateaux de bois soutenus sur des pieds tiennent lieu de table ; trois à quatre personnes peuvent se placer autour ; on pose sur ces plateaux des tallam ou plats de cuivre, et sur ceux-ci les coupes, les feuilles de bananier, ou les vaisseaux de terre remplis de riz.

Les Sumatranais ne s'asseyent pas les jambes croisées comme les Turcs ; ils sont penchés sur la hanche et appuyés sur le bras gauche, les jam-

bes pliées à droite; ils laissent libre la main droite dont ils se servent pour manger. Ils prennent leurs mets avec les doigts. Ils trempent souvent leurs mains dans l'eau pendant le repas.

Ils préparent leurs mets dans des marmites de fer, dont l'ouverture est large et le fond étroit, et plus souvent dans des pots de terre. Jadis les Sumatranais n'employaient, pour faire cuire leur riz, que le bambou qui était presque détruit à la fin de l'opération; mais il résiste à la flamme tant qu'il contient du liquide. Le foyer ne consiste qu'en quelques briques ou pierres que l'on arrange quand on veut faire du feu, et souvent sur le plancher devant la porte. On va chercher de l'eau aux sources dans des bambous longs de cinq à six pieds, que l'on porte sur les épaules, ou dans des nœuds de ce roseau dont on place plusieurs dans un panier. Pour boire ils font usage d'un lebou, fruit qui ressemble à la calebasse, et qui a deux ouvertures; ils tiennent ce vaisseau à une certaine distance au-dessus de la bouche, et reçoivent le breuvage à mesure qu'il tombe.

Les paniers font un objet essentiel de l'ameublement; le nombre que l'on en voit suspendu aux toits indique l'aisance du propriétaire; ils lui servent à recueillir et à transplanter ses récoltes de riz et de poivre; ils sont faits de bandes de bambous attachées ensemble avec des rotins fendus:

les femmes les portent sur leur dos par le moyen d'une bande qui leur passe sur le front.

Indépendamment des végétaux, les Sumatranais mangent du buffle, de la chèvre et des poules ; ils assaisonnent leurs mets avec la poudre de carry. Ils ne font jamais usage de poivre, parce qu'ils le regardent comme trop échauffant : ils pensent au contraire que le piment rafraîchit ; et M. Marsden dit que, d'après sa propre expérience, cette opinion lui semble exacte. Quelle que soit d'ailleurs la quantité et la variété des mets, le fond de la nourriture est le riz; dans le même repas on le sert souvent accommodé de diverses manières.

Les Sumatranais font cuire leur viande à l'instant où l'animal vient d'être tué, et où il est encore chaud ; on assure que la chair est beaucoup plus tendre que lorsqu'on la garde un jour ; le climat ne permet pas de la conserver plus longtemps, à moins d'avoir recours à une préparation particulière ; la viande de buffle coupée en petites tranches minces est exposée à la chaleur du soleil par un beau temps, ordinairement sur le toit des maisons ; quand elle est bien sèche, elle résiste à la putréfaction sans le secours du sel ; le poisson se prépare de la même manière. Ces deux denrées nommées dinding s'expédient au loin.

Le blanchang est une espèce de poutargue ou

de caviar, le rouge est composé de frai de chevrette ou de chevrettes entières; on le fait sécher au soleil, puis on le pile dans un mortier avec du sel, on l'humecte avec de l'eau, et on en forme des gâteaux. Le blanchang noir se fait avec de petits poissons; on emploie le même procédé dans quelques parties de la côte orientale, on sale les œufs des grands poissons, et on les conserve parfaitement secs, ils gardent leur goût.

Quand les Sumatranais tuent un bison, ce qu'ils font toujours dans leurs assemblées publiques, ils le depècent en tranches, ils échaudent la peau, la raclent, et la suspendent dans leurs maisons pour la faire sécher, elle se ride et devient très-ferme. Quand ils la font étuver ensuite dans une petite quantité d'eau, elle leur fournit une excellente gelée qui, assaisonnée convenablement, leur fournit un mets qu'ils trouv ent très-délicat.

Le sagou n'est pas d'un usage général. Les Sumatranais cultivent aussi, mais en petite quantité, le randa-djaou, espèce de sorgho. Quand ces vivres leur manquent, ils ont recours aux racines sauvages, à des herbes et à des feuilles d'arbres, dont les bois abondent constamment; la simplicité habituelle du régime de ces insulaires les empêche de trouver cette sorte d'aliment extraordinaire ou même mauvaise; c'est pourquoi les disettes de grains ne sont pas suivies des terribles effets

qu'elles entraînent quelquefois dans des contrées plus fertiles et chez des nations plus prévoyantes.

Le riz encore couvert de sa pellicule est nommé *paddi ;* on distingue à Sumatra celui des terres hautes (*laddang paddi*), et celui des terres basses (*sêvour paddi*). Le premier est plus blanc, plus gros, plus savoureux, et peut se conserver plus long-temps, par conséquent il a une plus grande valeur que l'autre. Le sêvour paddi est plus productif, sa culture est exposée à moins de risques, mais il est d'une substance aqueuse, renfle beaucoup moins dans la cuisson, et se gâte plus promptement ; cependant il est d'un usage plus général que le laddang paddi.

Celui-ci se sème dans les terrains hauts, et presque toujours sur l'emplacement de vieilles forêts, où la chute et la décomposition continuelle des feuilles ont formé un lit de terreau, avantage que les plaines basses ne peuvent offrir, étant épuisées par l'action constante des rayons du soleil et par la production du lallaug, sorte de graminée très-touffue ; il croît à la hauteur de cinq pieds, il est remarquable par la blancheur et la souplesse du duvet qui entoure sa fleur, et par ses balles barbues et piquantes, très-incommodes pour les jambes des voyageurs.

Les Sumatranais, bien loin de se plaindre de l'abondance des bois comme un inconvénient, la

regardent, au contraire, comme un avantage, à cause de la fertilité qu'ils procurent. Dans quelques parties de leur île ils sèment toujours leurs grains dans la terre qui est restée long-temps essartée, mais c'est plus par nécessité que par choix. « J'ai entendu un de leurs princes, dit M. Marsden, se plaindre d'un établissement formé dans ses possessions, par des étrangers qu'il serait, observait-il, obligé de chasser, pour prévenir la dévastation de ses vieux bois; ce qui me paraissait une précaution superflue dans une île qui ne présente à la vue qu'une forêt immense, impénétrable et inépuisable.

A l'approche de la saison sèche, vers le mois d'avril, le cultivateur fait choix d'un terrain pour son laddang paddi de cette saison, et rassemblant sa famille et ses domestiques, il commence par abattre les arbres pour débarrasser le sol. C'est un travail immense qui semblerait exiger un grand déploiement de force; les Sumatranais en viennent à bout par la persévérance. Le prang qui ressemble à une serpe, et le billiong, sorte de hache informe, sont leurs seuls outils pour cette opération; la scie leur est inconnue. Se souciant fort peu du bois, ils ne coupent point l'arbre près de la terre où le tronc est le plus épais; ils construisent une espèce d'échafaud sur lequel ils grimpent, et là ils taillent à la hauteur d'une

douzaine de pieds au-dessus de terre, point où l'arbre est plus mince, jusqu'à ce qu'il soit assez aminci pour pouvoir être abattu avec des rotins qu'ils attachent aux branches, et avec lesquels ils le tirent en bas. Ils parviennent ainsi à renverser peu à peu tous les arbres de leur terrain.

Le bois abattu n'est d'aucune valeur, à cause de son abondance, du peu de consommation que l'on en fait, et de l'éloignement où il se trouve presque toujours des rivières qui sont la seule voie par laquelle il peut être transporté à quelque distance. « On voit partout, dit M. Marsden, tomber en pourriture des arbres qui par leur grosseur, leur hauteur et leur tige bien droite, exciteraient l'admiration des voyageurs, et en comparaison desquels les grands mâts de nos vaisseaux de guerre paraissent bien petits. »

Ce premier travail achevé, les Sumatranais élaguent les branches, et quand la chaleur du soleil les a suffisamment desséchées pendant plusieurs mois, ils y mettent le feu, de sorte que le pays est en flammes pendant environ un mois, ou jusqu'à ce que tout soit consumé.

Les pluies qui surviennent quelquefois à cette époque entraînent deux grands inconvéniens, la perte du temps et le retardement de la récolte. Il y a dans l'île des imposteurs qui, profitant de la crédulité des cultivateurs, leur persuadent qu'ils

peuvent, à leur gré, faire tomber la pluie ou l'empêcher. Un de ces charlatans reçoit, pendant que les arbres brûlent, une ou plusieurs piastres de chaque famille du canton, afin qu'il leur envoie le temps favorable pour leurs travaux. Il faut cependant rendre justice à ces jongleurs, ils montrent plus de bonne foi que la plupart des gens de leur espèce ; car en promettant de remplir l'engagement qu'il a pris, le charlatan y ajoute toujours cette clause : *si Dieu le veut :* et ainsi dans le cas où l'événement ne justifie pas sa prédiction, il attribue cet effet à l'intervention particulière de la divinité. Ces fourbes sont toujours des aventuriers malais.

Quand les pluies périodiques commencent à tomber, c'est-à-dire en septembre et octobre, les Sumatranais sèment leurs grains ; ils ne se servent de la charrue que dans les plaines où les vieux bois sont plus plus rares que dans les montagnes. Dans ces derniers terrains, où les racines des arbres empêchent de labourer, le cultivateur fait dans le champ des trous à droite et à gauche, et à égale distance, avec un pieux pointu qu'il tient à chaque main. Un homme le suit et jette quelques grains dans chaque trou ; on laisse au vent ou à la pluie le soin de les recouvrir.

Quant au sêvour paddi, après avoir nettoyé le terrain de toutes les broussailles et plantes aqua-

tiques des terres marécageuses, on y fait entrer un certain nombre de buffles; ces animaux dont le plaisir est d'être dans l'eau et de se vautrer dans la boue, remuent la terre et l'engraissent de leur fiente. Les cultivateurs viennent ensuite aplanir la surface du sol en y traînant une planche; ce travail fait, ils divisent le champ en plusieurs compartimens séparés par des canaux; ils sèment le riz fort dru sur de petites plates-bandes, et quand il a poussé à la hauteur de deux à trois pouces, ils en coupent l'extrémité, et au bout de quarante jours depuis le moment de la semaille, ils transplantent les grains dans le champ préparé, puis l'inondent. Lorsque le paddi monte en épi, on fait écouler toutes les eaux. Alors les Sumatranais commencent à préparer leurs machines pour écarter les oiseaux, occupation qui leur donne des peines incroyables, et dans laquelle ils montrent une merveilleuse sagacité. Ce sont des planches garnies de claquets, disposés de manière qu'un enfant peut, au moyen de cordons qui se tirent, faire un très-grand bruit qui s'entend de toutes les parties du champ le plus vaste; aux extrémités on place, à quelque distance les uns des autres, des espèces de moulins à vent, fixés sur des perches. Ils causent un tapage de nature à effrayer les voyageurs.

Quatre mois après la transplantation, l'on

moissonne le grain; les épis sont coupés très-courts, un à un, avec un instrument grossier qui ressemble à la lame d'un couteau, et qui a un manche en bambou; on prend l'épi d'une main, on le coupe, et on le met dans l'autre main jusqu'à ce qu'elle soit remplie: ils lient tous ces épis en une petite gerbe, ou bien ils les jettent dans un panier qu'ils portent, soit à leur côté, soit sur leur dos, suspendu à une courroie qui passe devant leur front.

La récolte terminée, on étend les épis sur des nattes dans les greniers, et on sépare les grains en les foulant aux pieds; pour y procéder plus facilement, on se soutient avec les mains à un bambou placé en travers au-dessus de la tête. Quoique par l'habitude d'aller sans chaussure, les Sumatranais aient la plante des pieds extrêmement calleuse, cependant le travail de fouler les épis est si rude qu'il leur fait quelquefois sortir le sang des pieds, surtout quand ils sont un peu pressés.

Dans quelques cantons voisins de la côte on ne peut semer deux saisons de suite dans le laddang; ce qui est possible dans le sêvour. Cependant on sème la terre trois années de suite dans l'intérieur, où la température est plus favorable à l'agriculture. Souvent, après que le chaume a été brûlé dans un champ, on y sème de l'ognon. Le

sorgho se sème en même temps que le paddi.

Les laddangs rendent communément de soixante à quatre-vingts grains pour un ; les sêvours en général cent pour un, et dans quelques cantons du nord cent vingt. Cette fécondité est extraordinaire, comparée au produit des champs d'Europe ; cependant le sol de Sumatra est en général plutôt stérile que fertile. Le petit nombre d'endroits cultivés sont comme on l'a vu précédemment des terrains hauts où l'on vient de détruire les anciens bois, ou bien des marécages où le terreau des hauteurs voisines a été apporté par les pluies. Le long de la côte, il y a entre les rochers et le rivage, de petites plaines sablonneuses probablement laissées par la mer, et mêlés de terre végétale, ce sont les meilleurs terres.

Les Sumatranais ne sont pas fort habiles à forger le fer, néanmoins ils font des clous, quoiqu'ils ne s'en servent guère dans leurs constructions, car ils y emploient ordinairement des chevilles de bois. Ils façonnent aussi divers outils, des serpes, des doloires, des haches et des houes ; le feu est alimenté avec du charbon de bois. Leurs soufflets sont deux bambous d'environ quatre pouces de diamètre et longs de cinq pieds, ouverts par le haut, fermés par le bas, et posés perpendiculairement auprès du fourneau. A peu près à

un pouce de l'extrémité inférieure de chaque bambou, on pratique un trou dans lequel on insère un petit bambou qui sert de tuyau et est tourné vers le feu. Des faisceaux de plumes ou autres matières souples que l'on attache à de longs manches, sont introduits dans les bambous perpendiculaires; quand on les pousse en bas, ils forcent l'air à passer dans les petits tuyaux placés horizontalement, et en les élevant et les abaissant sans relâche, on établit un courant d'air continuel. Un enfant assis sur un siége élevé est ordinairement chargé de cette opération.

Les ouvrages de filigrane d'or et d'argent de Sumatra sont admirés; ce qui doit le plus surprendre, est qu'un travail aussi délicat puisse être produit par des outils aussi grossiers que ceux dont les ouvriers font usage. Ceux-ci sont généralement des Malais. Lorsque l'on charge l'un d'eux de fabriquer un objet, il demande un morceau de cercle de fer pour en faire son instrument à tirer le métal en fil; une vieille tête de marteau fichée sur un billot, sert d'enclume. L'or est fondu dans un tesson de terre, quelquefois dans un creuset en argile commune. L'ouvrier souffle le feu avec la bouche, à travers un tuyau de bambou; si la quantité de métal à fondre est considérable, trois ou quatre hommes placés autour du fourneau, qui est un vieux pot de terre rompu,

soufflent ensemble. La méthode de tirer le métal en fil, diffère fort peu de celle qui est usitée en Europe; quand il est tiré à un degré de finesse suffisante, on l'applatit sur l'enclume, puis on le tord, en le frottant avec un bâton plat sur un billot; on le bat de nouveau, de cette manière le fil devint plat et ses bords sont dentelés. Avec des pincettes on plie l'extrémité du fil, et l'on forme ainsi les dessins; toutes les parties en sont placées pièce à pièce sur une plaque d'or, puis soudées avec un mélange de limaille d'or et de borax. Quand l'ouvrage doit être à jour, on fixe les pièces du dessin sur une carte ou sur un morceau de bois mou, que l'on détruit ensuite en plaçant au feu la pièce terminée.

On a vu plus haut comment les Sumatranais abattent les arbres; pour se procurer des planches, ils choisissent ceux qui par la direction de leurs fibres se fendent facilement; ils se servent à cet effet de coins. Les planches qu'ils obtiennent ainsi étant d'une épaisseur irrégulière, ils les unissent avec le rembay qui est une espèce de doloire. Le papatil, autre outil du même genre, est employé pour les petits ouvrages, notamment pour ceux qui sont en bambous.

Ils font leur ciment en prenant du lait caillé de buffle, qu'ils expriment bien et en forment des gâteaux qui, bien séchés, deviennent aussi durs

que des cailloux. On racle ces gâteaux, et l'on en mêle une petite portion avec de la chaux vive; ce mélange est humecté avec du lait; il n'y a pas de meilleur ciment, surtout pour les pays chauds et humides, il est également excellent pour raccommoder la porcelaine.

La peinture et le dessin sont des arts absolument inconnus aux Sumatranais; ils sont habiles à sculpter le bois et l'ivoire; mais ils ne produisent que des ouvrages grotesques. C'est surtout pour les manches des cris qu'ils développent leur adresse dans cet art; ils y représentent ordinairement la tête et le bec d'un oiseau avec les bras d'un homme pliés. Leurs nattes sont tissues avec beaucoup de délicatesse.

Les Rajangs, et surtout les femmes, sont vêtus d'étoffes de soie et de coton qu'ils manufacturent eux-mêmes, quelques-unes sont très-fines. La chaîne est fixée par un bout sur une pièce de bois, et tendue par le moyen d'un joug placé derrière le dos de l'ouvrier assis. La navette est un roseau creux, long d'environ seize pouces. Les étoffes de soie ont ordinairement une lisière d'or. Les femmes sont très-habiles à la broderie; les fils d'or et d'argent qu'elles emploient à cet ouvrage sont, de même que les aiguilles, apportés de la Chine.

Les Sumatranais parfument l'air avec l'huile de

benjoin qu'ils distillent eux-mêmes. Un vaisseau de terre à cuire le riz fait l'office de retorte; un petit tuyau de bambou inséré sur le côté du vaisseau bien couvert, tient lieu de cornue. Ils mêlent avec le benjoin de la canne à sucre et d'autres ingrédiens. Cette huile est fort chère; les riches seuls peuvent en faire usage.

Quant on voyage la nuit, on s'éclaire avec des soulous qui sont des torches de bambous secs, que l'on a battus sur les jointures pour les fendre. On porte ces torches principalement pour écarter les tigres; c'est dans le même but que l'on a l'habitude de faire du feu autour des villages. Ces animaux sont les plus cruels ennemis des habitans; le nombre qu'ils en tuent annuellement est incroyable. « J'ai vu, dit M. Marsden, des villages entiers qu'ils avaient ravagés. Cependant, par un préjugé superstitieux, les Sumatranais se décident difficilement, malgré les grandes récompenses que les Européens leur offrent, à mettre en usage les moyens de détruire les tigres. Ils ne s'y déterminent que lorsque ces bêtes féroces leur ont enlevé quelqu'un de leur famille. Ils se servent de piéges très-ingénieux. Tantôt c'est une cage très-forte dans laquelle on enferme un chien ou un chat pour attirer le tigre, et dont les portes se ferment d'elles-mêmes; tantôt c'est un gros bloc de bois placé dans une fosse, et qui tombant sur le dos

de l'animal, l'assomme; tantôt ce sont des rotins disposés de manière qu'ils saisissent le tigre par les reins; tantôt c'est une bascule qui s'enfonçant sous les pas de l'animal, le précipite sur des pieux pointus. Les tigres font principalement leur nourriture des singes dont les bois sont remplis. Les crocodiles dévorent aussi beaucoup de Sumatranais, lorsqu'ils se baignent dans les rivières, usage dont l'expérience et la vue d'un danger continuel ne peuvent les détourner. L'idée superstitieuse qui leur fait regarder ces animaux comme sacrés, les empêche aussi de les détruire.

La poudre à canon se fabrique dans plusieurs parties de l'île, mais beaucoup moins dans le pays des Radjangs que dans ceux de Menangcabau, des Battas et d'Achem, dont les habitans sont fréquemment en guerre. Elle est imparfaitement granulée.

Le djaggri, ou sucre du pays, se fait ordinairement avec le suc de l'anou, espèce de palmier. Ce suc, quand il est frais, est un breuvage agréable. On le fait fermenter en y mêlant du ragghi, sorte de composition. En y jetant alors une certaine quantité de riz on obtient du brom qui est une liqueur enivrante; elle est la base de l'arrack que les Sumatranais n'ont pas l'art de distiller. L'ivrognerie est rare parmi eux. En quelques endroits ils écrasent la canne à sucre dans un mou-

lin ; puis ils font bouillir le suc jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'un sirop épais ; ils en forment des gâteaux qu'ils mettent sécher sur des feuilles.

Le djaggri, indépendamment de son usage comme sucre, se mêle avec la chaux, et donne un mortier excellent et un très-bon ciment : on en crépit les murs dans quelques parties de l'Inde; il acquiert l'apparence du marbre.

Pour faire du sel, les Sumatranais allument du feu près du rivage, et aspergent le foyer avec l'eau de la mer que le feu fait évaporer. Le sel se précipite dans les cendres, que l'on recueille dans des paniers ou dans des manches d'écorce d'arbre, et l'on verse par-dessus de l'eau de la mer jusqu'à ce que les particules salines soient toutes entraînées dans un vaisseau où on les reçoit. On fait ensuite bouillir cette eau jusqu'à ce que le sel s'attache en forme de croûte épaisse au fond et sur les côtés du vaisseau ; il contient tant de potasse, qu'il se dissout facilement et ne peut se transporter très-loin.

Dans leurs maladies, les Sumatranais ont principalement recours aux sudorifiques. Lorsqu'un homme est attaqué d'épilepsie ou privé de la raison, ils s'imaginent qu'il est possédé d'un esprit malin ; pour l'exorciser, ils placent ce malheureux dans une hutte à laquelle ils mettent le feu, et lui

laissent la liberté de s'échapper le mieux qu'il peut à travers les flammes. L'effroi qui est capable de troubler l'entendement dans un homme jouissant de sa raison, peut produire, dans le cas contraire, un effet opposé.

Les connaissances des Sumatranais dans les sciences sont très-bornées. Laxa ou dix mille est le nombre le plus haut que la langue malaie puisse exprimer. Pour compter plusieurs petits objets, ils mettent de côté chaque dixaine, puis chaque centaine. Lorsqu'ils prévoient qu'ils pourront avoir besoin un jour de savoir le compte des marchandises qu'ils portent au marché, ils aident leur mémoire en faisant des nœuds sur un cordon auquel ils ont recours dans l'occasion.

La quantité de la plupart des marchandises s'évalue par la mesure de apacité, l'usage des poids ayant été apparemment introduit chez eux par les étrangers ; le picoul et le caty ne sont usités que sur la côte et dans les lieux fréquentés par les Malais. Le coulah ou bambou contient à peu près quatre pintes ; huit cents coulahs font un coyan ; le tchoupa est le quart d'un coulah ; on vend même les dents d'éléphant au coulah ; mais par un coulah on entend une quantité égale en poids à un coulah de riz.

Les mesures de longueur sont prises des dimensions du corps humain. Le deppo ou brasse, est

l'étendue des deux bras jusqu'à l'extrémité des doigts ; l'etto ou coudée est la longueur de l'avant-bras et de la main ; le kéki est celle du pied ; le djanca, la palme ou l'empam ; le djarri, le pouce.

Les Sumatranais de l'intérieur ne savent pas que leur pays est une île, et n'ont pas même de nom général pour l'exprimer. L'habitude les rend habiles à voyager dans les bois, où ils marchent des semaines et même des mois entiers, sans voir d'habitations. Dans les endroits peu fréquentés, et où ils ont occasion de frayer de nouveaux sentiers, ils font sur les arbres des marques par le moyen desquelles ils puissent à l'avenir diriger leurs pas et ceux des autres voyageurs. « J'ai entendu dire à un homme, observe M. Marsden : je vais tenter telle route, car mon père, quand il vivait, me dit qu'il y avait laissé sa marque. » Ils estiment la distance d'un lieu à un autre par les journées de marche, et non par la mesure de l'espace parcouru. Leur journée ou marche d'un jour peut être évaluée à vingt milles. Ils ne peuvent fournir une longue marche.

Ils estiment vaguement leurs périodes annuelles sur les révolutions des saisons ; et comptent les années par le nombre de leurs moissons. De même que les Malais, ils calculent le temps d'après les périodes lunaires ; mais ils ne cherchent pas à les faire concorder avec la révolution solaire. La divi-

sion du mois en semaines ne leur est pas connue, excepté dans les lieux où elle a été introduite avec l'islamisme; lorsque l'exactitude le requiert, ils emploient le jour de l'âge de la lune. Ils ne subdivisent pas le jour en heures; pour désigner le temps du jour où une circonstance dont ils veulent parler est arrivée, ils montrent avec le doigt le point du ciel où le soleil était alors. Ils connaissent la planète de Vénus, sans cependant la regarder comme la même dans les différentes périodes de sa révolution. Ils savent quelle nuit la nouvelle lune doit se montrer; les Malais la saluent par une salve de canons. Les Sumatranais connaissent aussi l'heure de la marée qui est haute, sur la côte sud-ouest, quand la lune se trouve à l'horizon, et basse quand elle passe au méridien. Lorsqu'ils aperçoivent une étoile brillante près de la lune, ils présagent une tempête. Pendant les éclipses, ils font un tintamarre terrible avec toutes sortes d'objets sonores pour empêcher l'un des astres d'être dévoré par l'autre. Ils disent qu'il y a dans la lune un homme continuellement occupé à filer du coton, mais que chaque nuit un rat vient ronger le fil, ce qui l'oblige à recommencer son ouvrage.

Dépourvus d'histoire et de chronologie, ils ne conservent la mémoire des événemens que par tradition.

Ils aiment la musique avec passion; la plupart de leurs instrumens paraissent leur être venus des Chinois ou autres peuples plus à l'est. Ils ont des violons, des flûtes de bambou et des gongs.

Quoique les Sumatranais aient pris des Malais une partie de leurs vices, ils ont des vertus qui leur sont particulières. Ils sont doux, paisibles, patiens, à moins que l'on n'excite leur colère par quelque violente provocation; alors ils sont implacables dans leur ressentiment. Ils sont sobres et très-hospitaliers. Leurs mœurs sont simples, ils n'ont point la fourberie et la ruse des Malais, à l'exception de leurs chefs, parmi lesquels ces vices sont fréquens; ils sont néanmoins doués de beaucoup d'intelligence, et montrent souvent une pénétration et une sagacité peu communes. Les femmes sont chastes; les hommes sont modestes, très-réservés dans leurs paroles et leurs actions; graves dans leur maintien, rarement ils rient aux éclats. D'un autre côté ils sont indolens, chicaneurs, adonnés au jeu, fripons dans leurs rapports avec les étrangers; défians, menteurs, rampans, serviles. Quoique propres sur leur personne, ils sont sales dans leurs habits qu'ils ne lavent jamais.

Parlons maintenant du gouvernement, des lois, des coutumes et des mœurs des différens peuples de Sumatra, et commençons par le nord de l'île.

Le royaume d'Achen s'étend à une cinquantaine de milles dans l'intérieur; autrefois il était bien plus considérable. Dans une vallée de la pointe nord-ouest de l'île, s'élève la ville d'Achen, sur les bords d'une rivière qui, deux milles plus bas, se jette dans la mer. L'air d'Achen est regardé comme sain; cette ville, comme l'a dit un ancien missionnaire, présente l'aspect d'une forêt de cotiers, de bambous, de bananiers, au milieu desquels passe une assez belle rivière toute couverte de bateaux; mettez dans cette forêt un nombre incroyable de maisons faites avec des cannes, des roseaux, des écorces, et disposez-les de manière qu'elles forment tantôt des rues et tantôt des quartiers séparés; coupez ces divers quartiers de prairies et de bois; répandez partout dans cette grande forêt autant d'hommes qu'on en voit dans nos villes lorsqu'elles sont bien peuplées, vous vous formerez une idée assez juste d'Achen. Tout est négligé et naturel, champêtre et même un peu sauvage. Quand on est dans la rade, on n'aperçoit aucun vestige, ni aucune apparence de la ville, parce que de grands arbres qui bordent le rivage, en cachent toutes les maisons; rien n'est plus agréable que de voir le matin, une infinité de petits bateaux de pêcheurs qui sortent de la rivière avec le jour; ils ne rentrent que le soir lorsque le soleil se couche.

Le palais du roi, si on peut lui donner ce nom, est un bâtiment d'une architecture grossière et bizarre; il est enceint de fortes murailles pour pouvoir résister aux attaques de l'ennemi. Les maisons sont élevées de quelques pieds au-dessus du sol, à cause des inondations qui arrivent dans la saison des pluies. Les hauteurs qui entourent la vallée où Achen est bâti, forment un vaste amphithéâtre qui présente des champs cultivés, des plantations régulières, des groupes de maisons propres et élégantes, de petits villages avec des mosquées construites sans magnificence, mais avec goût.

Les Achenois sont plus grands, plus vigoureux et plus noirs que les autres Sumatranais : ils paraissent être un mélange de Battas, de Malais et de Khodjas ou habitans de la côte de Coromandel. Ils sont plus actifs et plus industrieux que leurs voisins. Leur religion est l'islamisme, et comme ils ont beaucoup de prêtres, ils observent avec une grande exactitude les pratiques de leur croyance. Ils parlent le malais et l'écrivent avec des caractères arabes.

On fabrique dans la ville d'Achen des toiles de coton épaisses et des étoffes de soie dont on fait les cayen sarrong. Les Achenois sont d'habiles et hardis navigateurs; ils emploient plusieurs sortes de navires. L'agriculture est plus perfectionnée chez eux que dans le reste de l'île.

Quoique la capitale ne soit plus l'entrepôt des marchandises de l'archipel oriental de l'Asie, elle fait encore un commerce considérable. Une dixaine de navires de la côte de Coromandel y apportent tous les ans du sel, des toiles de coton, de l'opium, des marchandises d'Europe, et reçoivent en échange de la poudre d'or, du bois de sapan, du betel, du poivre, du soufre, du camphre, du benjoin et de la soie écrue de qualité inférieure. Des navires européens et américains fournissent Achen de fer et d'objets fabriqués en Europe.

Comme il n'y a pas de monnaies frappées dans le pays, les Achenois font leurs paiemens en poudre d'or, c'est pourquoi ils sont tous pourvus d'une balance et d'un petit trébuchet.

Le gouvernement est une monarchie héréditaire; le pouvoir du roi est limité non par des lois fixes, mais par la résistance et le crédit des grands, et par le mécontentement du peuple. Cette résistance se déploie d'une manière tellement irrégulière, avec si peu d'unanimité, et a si peu le bien public pour objet, qu'il n'en résulte rien pour la liberté; c'est seulement une alternative de tyrannie et d'anarchie; effet naturel de tout ce qui se rapproche du gouvernement féodal. Le roi entretient dans son palais une garde de cent Cipayes qu'il fait venir de la côte de Coromandel et les paie fort mal.

Le grand conseil de la nation est composé du roi ou sultan, de quatre oulouballangs, de huit personnages d'un rang inférieur qui sont à sa droite, et de seize cadjourangs qui sont à sa gauche. Aux pieds du roi se tient une femme à laquelle il fait connaître ses volontés ; celle-ci les communique à un eunuque qui est auprès d'elle, et qui les fait passer au cadjourang-gondon, qui les déclare à haute voix à l'assemblée. A ce conseil assistent encore deux autres officiers, dont l'un a le gouvernement du bazar ou marché, et l'autre est chargé de faire punir les criminels.

Tout ce qui concerne le commerce et les droits du port est du ressort du chabandar : il donne le chap ou la permission de trafiquer, en élevant un cris à poignée d'or sur la tête du marchand qui arrive : sans cette formalité, celui-ci ne pourrait débarquer les marchandises ; il envoie ensuite les présens d'usage au roi et à ses officiers.

Lorsqu'un ambassadeur débarque, on lui envoie les éléphans du sultan pour le conduire à la cour avec ses lettres ; ces dépêches sont remises entre les mains d'un eunuque qui les pose sur un plat d'argent couvert d'une riche étoffe de soie, et placé sur le dos du grand éléphant. Le cortége arrivé à une cinquantaine de toises d'une salle ouverte dans laquelle le monarque se trouve, l'ambassadeur met pied à terre et salue le sultan par

une profonde inclination, et en même temps, élève les mains jointes sur sa tête. Si c'est un Européen, il ôte ses souliers ; après avoir fait une seconde révérence, on le fait asseoir sur le plancher couvert d'un tapis, et on lui sert le betel. L'envoyé est ensuite conduit dans un bâtiment séparé, où il est régalé par les officiers de la cour, et le soir on le reconduit de la même manière qu'il est venu et à la lumière d'un grand nombre de torches. Le trône était autrefois en ivoire et en écaille ; quand des reines l'occupaient, il était caché par un rideau de gaze, qui, sans arrêter la voix, empêchait de rien voir au travers.

Le pays qui dépend immédiatement d'Achen, est divisé en trois territoires gouvernés chacun par un panglime qui a sous lui un iman et quatre panghitchis pour chaque mosquée. Cet état est très-peuplé. Les habitans ne paient d'autre impôt au roi qu'une mesure de riz par an ; c'est plutôt une marque d'hommage des sujets qui la portent eux-mêmes à la cour ; ils reçoivent en retour l'équivalent en tabac ou en toute autre chose. Le sultan tire tout son revenu des droits d'entrée et de sortie sur les marchandises. Les revenus des nobles consistent dans les taxes des cantons soumis à leur juridiction. Sur plusieurs routes de l'intérieur, on perçoit un droit de péage sur les denrées et sur les marchandises qui passent.

Les lois pénales sont très-sévères; malheureusement elles n'atteignent que les faibles. Les discordes civiles ont rendu le peuple dissimulé, cruel et perfide.

Les Portugais débarquèrent sur la côte de Malabar en 1498 : ils s'emparèrent de Macca en 1511 ; dès cette époque commença une lutte longue et sanglante entre cette colonie des conquérans de l'Inde, et le royaume d'Achen qui occupait l'autre côté du détroit. Les Achenois profitèrent de cette lutte pour subjuguer et réunir sous leur obéissance les petits états qui les environnaient. Vers la fin du seizième siècle ils s'étaient élevés à un haut degré de prospérité. Excepté les Portugais, toutes les nations maritimes, depuis le Japon jusqu'à l'Arabie, abordaient dans leurs ports, et y étaient reçues en amies. Toutes étaient intéressées à aider les Achenois dans leurs efforts contre les Portugais qui voulaient être les dominateurs de ces mers, et réserver pour eux seuls le commerce des riches contrées de l'Orient.

Dans ce temps l'autorité du sultan d'Achen paraît avoir été contrebalancée par l'influence des Orangkayas, ou corps des nobles, qui possédaient de grandes richesses, et résidaient dans des châteaux fortifiés. Se regardant comme indépendans, ils se livraient souvent à leur humeur hautaine et insolente. Ils massacraient successivement les

souverains. En 1583 un usurpateur s'empara du trône, et pour fonder sa dynastie, égorgea les nobles qui l'avaient aidé à y monter; pour s'assurer à l'avenir de leur soumission, il s'empara de leurs armes, et détruisit leurs châteaux. Il gouverna despotiquement, et le pays s'appauvrit.

En 1600 les Hollandais parurent pour la première fois dans les mers de l'Inde; ils visitèrent Achen avec deux vaisseaux, et n'y furent pas bien accueillis. Les Anglais y arrivèrent en 1602 sous la conduite de Jacques Lancastre. En 1606 un nouvel usurpateur s'empara du pouvoir suprême, et par son courage, son activité et sa vigilance il rendit au royaume d'Achen ses anciennes limites, il les agrandit, et fit des conquêtes sur la côte de Malacca. Il essaya même en 1628 de s'emparer de la ville de ce nom. Après une alternative de succès et de revers, l'armée des Achenois fut détruite. Bien loin de se laisser décourager, ils aidèrent en 1641 les Hollandais à prendre Malacca.

A la mort de ce conquérant devenu avare et sanguinaire, les nobles, pour se garantir du despotisme dont ils venaient d'éprouver de si tristes effets, mirent sur le trône une reine à laquelle ils ne permirent point de se marier. La monarchie fut ainsi changée en une véritable aristocratie. La dynastie des reines, pendant laquelle les

grands jouissaient de tout le pouvoir, se maintint pendant cinquante-neuf ans, elle ne finit qu'en 1699. Durant ce temps les ressorts du gouvernement s'affaiblirent.

En 1700 un prêtre parvint par ses intrigues à se faire couronner. Des guerres civiles éclatèrent, elles donnèrent aux Européens la facilité de s'établir dans les diverses parties de Sumatra, et de s'en disputer la possession. Les Anglais fixés à Bencoulen dès 1689, y bâtirent un fort en 1714; plus tard, ils se rendirent maîtres de Pedang et des autres comptoirs hollandais.

Les nobles Achenois avaient usurpé tout le pouvoir; ils déposaient le roi à peu près suivant leur caprice; divisés entre eux, ils ne pouvaient gouverner, ni ne voulaient permettre qu'on les gouvernât. Les rois, de leur côté, étaient toujours tentés de s'approprier le monopole avec les étrangers; cette vieille cause de discorde intestine entre les grands personnages de l'état se renouvelait toujours. La politique des Européens l'entretenait soigneusement.

En 1781 la vertu d'un seul homme arrêta l'effusion du sang, et calma la fureur des partis. Le jeune prince qu'ils avaient consenti à reconnaître, mourut dix ans après, respecté et universellement regretté. Son fils était encore sur le trône en 1805. Des guerres avec son oncle avaient af-

faibli ses forces, et causé de l'embarras dans ses finances. Les Anglais en ont profité pour le mettre en grande partie dans leur dépendance. Il paraît même qu'ils l'ont forcé à abdiquer en faveur d'un marchand de Poulo-Pinang. « Tel est, comme l'observe M. Raffles, auteur anglais, le résultat définitif des assurances données par la reine Elisabeth aux rois d'Achen que jamais ils n'auraient à se repentir d'avoir formé alliance avec les Anglais! »

Le pays des Battas, au sud du royaume d'Achen, en est séparé par les monts de Papa et de Deyra. Il confine au sud avec le territoire de Raoua; sur la côte occidentale il s'étend de l'embouchure du Sinkel à celle du Tabouyoury; les Achenois et les Malais occupent quelque portion des côtes. Il est très-peuplé surtout dans l'intérieur, au milieu de vastes plaines fertiles, dépourvues d'arbres, et situées entre deux chaînes de montagnes, sur les rives d'un grand lac; le sol y est fertile, et la culture supérieure à celle des territoires méridionaux. L'île étant fort étroite dans cette partie, les habitations sont sur le bord des rivières qui coulent vers les côtes opposées; les communications sont plus fréquentes avec celle du sud-ouest.

Ce pays est divisé en six cantons principaux, habités par autant de tribus différentes. Les Anglais ont des comptoirs à Natal et à Tapanouli. Celui-ci est dans une petite île entourée par l'embouchure d'une rivière qui forme une belle baie, et s'avance dans l'intérieur, ses rives sont hautes et bien boisées.

C'est dans le territoire des Battas que se recueille le benjoin. Comme ils en retirent un grand profit, ils font des plantations de l'arbre qui le donne. Les monts de Samponam et de Papa en produisent beaucoup, ainsi que du camphre excellent. Le commerce de ces substances précieuses enrichit la petite villé de Killing, située sur le Sinkel; Barous, lieu situé sur la côte du sud, à 2° de latitude nord, est le plus célèbre pour l'exportation du camphre, qui, par cette raison, porte dans tout l'orient le nom de Cafour-Barous, pour le distinguer de celui du Japon et de la Chine qui est moins estimé. On ne trouve plus de camphriers au sud de la vigne. Il n'y a pas de benjoin au nord du Sinkel ni au sud de Batang-Tara.

On ne trouve point d'or dans les parties septentrionales du territoire, il n'en descend pas à Tapanouli, situé par 1° 40′ de latitude nord. On en apporte une assez grande quantité au comptoir de Natal qui est réellement hors du territoire des

Battas. La rade est semée d'écueils, et une des plus mauvaises de la côte du sud.

En remontant le Butto-Bara, fleuve qui descend du pays des Battas dans le détroit de Malacca, on trouve un grand édifice en briques. Les Sumatranais n'ont conservé aucune tradition sur l'époque et les motifs de sa construction. Il est carré; à l'un des angles, s'élève une haute colonne; sur les murs on voit des figures humaines sculptées; elles ressemblent à des idoles chinoises. Près de la baie de Tapanouli, M. Marsden a observé deux monumens en pierres; l'un représente un éléphant, l'autre un homme dont les traits sont ceux des Battas; tous deux sont bien exécutés; le voyageur ne put pas non plus obtenir la moindre lumière sur ces ouvrages.

Les Battas sont en général d'une taille moins haute que les Malais; leur teint est moins rembruni. Leur vêtement consiste en une toile de coton qu'ils fabriquent eux-mêmes, et dont ils s'enveloppent le milieu du corps, et ont une autre pièce de même étoffe jetée sur leurs épaules. Les jeunes femmes en ont une troisième qui leur couvre le sein. Elles portent des pendans d'oreille en étain; elles en ont quelquefois cinquante à chaque oreille; elles ont au col de grands anneaux de cuivre. Les jours de fête, elles mettent des pendans d'oreille en or: des épingles d'or qui ont des têtes façon-

nées en dragons ou en oiseaux attachent leurs cheveux. Tous, hommes et femmes, aiment à se parer de cordons de verroterie. Ils donnent un beau poli aux grandes coquilles de leurs rivages, et en font des bracelets.

Leurs campongs ou villages renferment rarement plus d'une vingtaine de maisons. Ils les fortifient de larges remparts en terre plantés de taillis, qu'ils entourent de fossés et de hautes palissades en bois de camphrier. Le retranchement intérieur est une impénétrable haie de bambous épineux qui cache entièrement les habitations. Toutes ont sur le devant une galerie où l'on reste pendant le jour, et où les hommes non mariés passent la nuit. Chaque campong a un balli ou grande salle dans laquelle on délibère sur les affaires publiques; on y célèbre les mariages; on y reçoit les étrangers; car les Battas exercent l'hospitalité avec beaucoup de franchise et de générosité.

La nourriture du peuple se compose de djaggoung ou sorgho et de patates. Les radjahs et les riches seuls se permettent le riz. On ne mange de la viande fraîche que dans les grandes occasions. Les Battas ne sont pas délicats sur le choix de leurs mets; ils dévorent des morceaux de buffle, de sanglier, de crocodile et d'autres animaux qu'ils trouvent morts. Leurs rivières sont peu poissonneuses. Ils estiment beaucoup la chair de cheval; c'est

pourquoi ils nourrissent cet animal avec du grain pour qu'il ait meilleur goût. Ils engraissent aussi pour les manger, de petits chiens noirs à oreilles droites; les jours de fête, ils boivent avec excès du vin de palmier.

Chaque homme peut épouser autant de femmes qu'il lui plaît; on en voit souvent qui en ont une demi-douzaine. Elles habitent la même chambre; mais le mari leur assigne à chacune un foyer pour lui préparer ses alimens quand son tour arrive. Les parens de la jeune fille qui est prise en mariage, reçoivent toujours un présent considérable en buffles ou en chevaux, de sorte que les filles font la richesse des parens.

La condition des femmes est à peu près celle des esclaves. Indépendamment des soins du ménage, elles sont chargées de la culture des champs. Quand les hommes ne font point la guerre, ils passent leur temps dans l'oisiveté; la tête parée de guirlandes de fleurs, ils jouent de la flûte, ou bien ils montent à cheval, et vont à la chasse des cerfs et des daims. Ils poussent à l'excès la passion du jeu; après avoir perdu tout ce qu'ils possèdent, ils risquent leur propre personne; c'est presque la seule manière dont ils deviennent esclaves. Quelquefois celui qui a gagné donne généreusement la liberté à son adversaire; dans ces occasions, il y a une fête publique, et l'on tue un cheval.

Les Battas ont une langue écrite. Ceux qui savent lire et écrire sont bien plus nombreux que ceux qui l'ignorent, circonstance rare chez un peuple aussi peu civilisé.

Le vol est presque inconnu entre eux; ils ne sont pas aussi scrupuleux envers les étrangers, quand les lois de l'hospitalité ne les retiennent pas. Les hommes convaincus d'adultère sont punis de mort; les femmes sont seulement rasées et vendues comme esclaves. Dans tous les cas, le coupable peut se racheter, soit par lui-même, soit par ses parens.

Ce peuple offre un singulier mélange des mœurs d'un peuple civilisé, et des coutumes les plus abominables des peuples sauvages. Les Battas sont antropophages; mais ils mangent la chair humaine, non par besoin ni par une gourmandise qui résulte d'un goût dépravé; c'est pour punir le crime de l'infortuné dont ils se repaissent, ou pour assouvir leur vengeance en le dévorant. Les victimes immolées pour ces festins atroces sont des prisonniers de guerre ou des criminels. Les premiers peuvent être rachetés ou échangés; c'est pourquoi le sacrifice est souvent retardé; les derniers ne sont égorgés que lorsque leurs parens ne peuvent les racheter par une rançon de vingt bintchangs ou quatre-vingts piastres. La sentence ne peut être exécutée que lorsque le radjah en a re-

connu la justice. S'il la ratifie, il envoie un morceau d'étoffe pour couvrir la tête du coupable, et y joint un grand plat avec du sel et des citrons. Le condamné est alors attaché à un poteau ; tous les hommes présens lui jettent leurs lances ; lorsqu'il est blessé mortellement, ils se précipitent sur lui, le mettent en pièces avec leurs couteaux, trempent les morceaux de chair dans le plat rempli de sel et de jus de citron, les font rôtir légèrement, et les dévorent.

Les nombreux radjahs se regardent tous comme indépendans; ils s'unissent entre eux, surtout ceux qui appartiennent à une même tribu, pour leur défense commune contre l'ennemi. Extrêmement jaloux les uns des autres, ils se font la guerre sous le prétexte le plus léger. Quelques-uns sont beaucoup plus puissans que les autres ; ce qui n'est pas difficile dans un pays où tout homme qui peut attacher une douzaine d'hommes à sa fortune et se procurer quelques fusils, reconnaît à peine un supérieur. Il paraît que dans les cantons d'Ancala et de Mandiling, il règne un peu plus de subordination ; un radjah y commande à toutes les tribus. Toutefois le pouvoir de ces chefs principaux n'est qu'idéal, les radjahs inférieurs ne leur obéissent qu'autant qu'ils y trouvent leur intérêt. La nature du gouvernement varie suivant les cantons. Les radjahs les plus puissans s'arrogent le

droit de vie et de mort sur leurs sujets ; l'autorité des autres est plus bornée. A la mort d'un chef, le fils de sa sœur lui succède.

Les sujets sont obligés de suivre leur chef à la guerre ; quiconque refuse, est chassé de la tribu, sans pouvoir emporter ce qu'il possède ; le radjah fournit des vivres pour l'expédition, et accorde une récompense de deux bintchangs (8 piastres) pour chaque ennemi tué. Les sujets sont aussi tenus de travailler un certain nombre de jours aux champs du radjah. L'homme qui a pris à bail la terre d'un propriétaire, lui doit rendre ses respects partout où il le rencontre, et le recevoir dans sa maison. Ce peuple reconnaît le droit de propriété. Le possesseur d'une terre peut la vendre quand il en a la fantaisie. Si un homme qui a planté des arbres les abandonne, ils n'appartiennent pas au premier occupant ; celui-ci ne peut en disposer, mais il a le droit d'en manger les fruits.

Les revenus du chef consistent principalement dans les amendes qu'il s'attribue toujours exclusivement, et dans le camphre et le benjoin de son territoire, parce que les arbres qui produisent ces substances, sont considérés comme la propriété du radjah, mais il n'insiste pas rigoureusement sur ce point.

Les contestations qui s'élèvent entre les habitans d'un village sont jugées par un magistrat dont

les sentences sont sans appel au radjah ; quand des difficultés s'élèvent entre des habitans de villages différens, elles sont soumises à la décision des radjahs respectifs qui se réunissent.

Malgré leur esprit d'indépendance et leur dédain pour quiconque voudrait s'arroger la supériorité sur leurs petites sociétés, les Battas ont un respect profond pour le sultan de Menangcabou ; il y a même des idées superstitieuses mêlées à cette vénération.

La plus légère provocation excite l'ardeur belliqueuse des Battas. Leur existence paraît être un état de guerre perpétuel ; ils sont toujours préparés pour l'attaque ou la défense. Leur premier acte d'hostilité est de tirer des coups de fusil à poudre sur les villages de leurs ennemis, auxquels ils accordent trois jours pour proposer des termes d'accommodement ; si ceux-ci n'en font rien ou si leurs conditions ne sont pas acceptées, la guerre commence ; les hostilités durent ordinairement deux à trois ans ; rarement ils combattent en rase campagne ; ils évitent une affaire générale, parce que la perte d'une douzaine d'hommes peut entraîner la ruine du parti qui l'essuie. Ils ne hasardent pas non plus une attaque contre les villages ennemis ; ils cherchent l'occasion de surprendre les individus isolés qui traversent les bois. Quand ils se tiennent en embuscade,

ils se contentent pour toute nourriture d'une patate par jour.

A chaque angle des fortifications qui couvrent leurs villages, ils placent un grand arbre sur lequel ils grimpent pour reconnaître l'ennemi. Ils n'aiment pas à rester chez eux sur la défensive. Ils laissent quelques hommes pour garder les foyers paternels, s'avancent dans le pays, et selon le besoin, se font des parapets et des retranchemens. Ils ne combattent jamais corps à corps; les deux partis se tiennent à une distance raisonnable l'un de l'autre, ordinairement à plus d'une portée de fusil.

Leur étendard militaire est une tête de cheval avec une crinière flottante. Leurs armes sont des mousquets, des lances dont la hampe est de bambou et la pointe en fer, un coutelas qu'ils portent au côté. Ils n'ont point de cris comme les Malais, leurs gibernes contiennent des cases de bois dans chacune desquelles est la charge de leur mousquet. Ils y mettent aussi leurs mèches. Ils ont d'autres boîtes pour leurs balles. Ils fabriquent leurs coutelas; ils savent extraire le salpêtre du sol des maisons habitées. Ils achètent leurs mousquets à des marchands qui les apportent de Menangcabou où on les fabrique.

N'ayant point de monnaies, ils la remplacent dans les échanges par des gâteaux de benjoin,

des buffles, des fils de cuivre, des grains de verre, des morceaux de sel. Chacun de ces objets a une valeur différente.

Les Battas de l'intérieur reçoivent de ceux des côtes les marchandises dont ils ont besoin, et leur livrent en retour du benjoin et du camphre. Pour la facilité du commerce, quatre marchés ont été établis sur les bords du fleuve de Tapanouly; le trafic a lieu à chacun pendant un jour entier dans l'année. Les Battas qui habitent le quatrième canton ou celui qui est le plus éloigné de la côte, portent leurs marchandises au lieu indiqué; ceux du troisième y vont de leur côté, font leurs échanges avec eux, puis retournent au troisième marché; ils y rencontrent ceux du second, et ceux-ci vont au premier; c'est à celui-là que s'obtiennent les objets vendus par les Européens et les Malais. Dans ces occasions, toute hostilité est suspendue. Quiconque arrive avec son mousquet, a une branche d'arbre dans le canon; le décharge dans un mur en terre, et à son départ y retrouve ses balles. Le trafic a lieu en plein air; on ne voit dans ces lieux qu'une seule maison qui est destinée au jeu.

Parmi les Sumatranais, les Battas sont ceux qui ont conservé sans aucun mélange leur antique religion et leurs anciennes coutumes. Ils ont une idée confuse d'un être tout-puissant, auteur du

bien, et d'un autre, source du mal. Ils reconnaissent une sorte de trinité, et révèrent trois divinités principales ; celle qu'ils nomment Batara Gourou paraît avoir la suprématie. Il est difficile de dire s'ils croient à l'immortalité de l'âme, aux peines et aux récompenses de l'autre vie. Plusieurs points de leur croyance et quelques-uns des noms de leurs dieux subalternes semblent d'origine hindoue. Ils ont des prêtres dont le corps est tatoué de diverses couleurs, et qui se couvrent le visage d'un masque de bois. Ils n'ont cependant pas de culte réglé, et les seules cérémonies religieuses sont celles qui accompagnent la prestation du serment, et les derniers devoirs qu'ils rendent aux morts ; ils les enterrent avec beaucoup de pompe ; si c'est un chef, ils célèbrent ses funérailles par de grands festins ; quelquefois ils consomment dans ces occasions plus de cent buffles.

Les prêtres des Battas prédisent les jours heureux ou malheureux qui s'observent très-scrupuleusement. Avant de partir pour la guerre on tue un buffle ou un coq blanc, le prêtre ouvre l'animal, et consulte ses intestins pour connaître le succès de l'entreprise. L'infaillibilité est indispensable en pareil cas, puisque si l'événement se trouve contraire à la prédiction, le prêtre est quelquefois mis à mort en punition de son erreur.

La langue des Battas paraît avoir éprouvé moins

de changement que les autres idiomes de l'île. Leurs écrits pour les actes ordinaires sont tracés sur des morceaux de bambous; pour plumes ils se servent des folioles du dammar, espèce de pin; ils en brûlent le bois pour en obtenir la suie qui, mêlée avec le suc de la canne à sucre, compose leur encre.

M. Marsden s'est procuré quelques-uns de leurs manuscrits, ils contiennent des figures de scolopendre et d'autres animaux nuisibles; le texte paraît être relatif à l'astrologie judiciaire et à la divination; comme on ignore leur langue on ne peut rien dire de positif à cet égard.

La réputation de férocité des Battas a refroidi le zèle des missionnaires chrétiens et musulmans; aucun n'a essayé de pénétrer chez eux : d'un autre côté le pays de ces insulaires n'étant riche qu'en productions végétales, n'a pas tenté la cupidité des conquérans. Voilà ce qui explique comment ils ne se sont pas départis des mœurs de leurs ancêtres.

Le Menangcabous furent jadis le peuple dominateur de Sumatra : la suprématie de leur sultans est encore reconnue par tous les radjahs ou sultans dont la puissance s'est élevée sur les débris de la sienne; ils lui paient même un tribut

de politesse. Aussi prend-il, par excellence, le titre de maha-radjah ou grand radjah.

Le pays des Menangcabous est à peu près au centre de l'île, en grande partie au sud de l'équateur; son étendue est d'une centaine de milles; il est généralement plat, borné par des montagnes boisées, et bien cultivé; il a des communications faciles avec les côtes; de grandes rivières l'arrosent.

On distingue les Menangcabous des autres Sumatranais par le surnom d'orang oulou (paysans); quelquefois par celui d'orang malayo (malais), dénomination qu'ils partagent avec les habitans des côtes de la péninsule de Malacca et de plusieurs autres îles, et en général avec tous les musulmans dont le langage naturel est le malais.

Selon les Sumatranais, l'empire de Menangcabou subsiste depuis la plus haute antiquité; comme ils n'ont aucune espèce d'annales, on ne peut rien dire à cet égard, même vaguement. Quand les Portugais abordèrent à Sumatra, il était déjà sur son déclin. Tous les anciens navigateurs en parlent cependant comme d'un pays important par ses riches productions.

Les Menangcabous ne sont plus réunis sous un seul gouvernement; ils obéissent à plusieurs petits souverains indépendans. Ils sont convertis à l'islamisme depuis le commencement du dou-

zième siècle; ils sont très-tolérans. Ils tracent avec beaucoup d'habileté les caractères arabes. Leur littérature ne consiste qu'en extraits du Coran et en cabars ou contes. Ils sont renommés par la composition des pantouns qui sont des chansons ou ballades; elles se chantent dans toute l'île de préférence à celles des autres malais : leur pays est considéré comme le séjour favori des muses.

Les arts sont plus perfectionnés chez les Menangcabous que parmi les autres peuples de Sumatra. Ils façonnent l'or et le fer, ils fabriquent leurs armes à feu, ils fondent des canons, et forgent leurs sabres, leurs épées et leurs cris. Ils font des toiles.

Ils sont souvent à cheval, leurs chevaux sont petits, mais pleins de feu, jamais on ne les ferre, la nature des routes rend ce soin inutile. Ils font la guerre comme les Battas, sans imiter ce peuple dans sa férocité.

Le gouvernement des Menangcabous est fondé sur les principes de la féodalité. Le radjah commande aux orangcayas ou dattous. Le tamougoung est le commandant des armées, le bandara est le chef de la justice. Les aulouballangs sont les officiers militaires qui composent la garde du souverain, et qui sont toujours prêts à exécuter ses ordres.

Le pays des Menangcabous est celui qui pro-

duit le plus d'or. On dit qu'il renferme douze cents mines de ce précieux métal. La plus grande partie est portée sur la côte du sud, et arrive rarement dans les mains des Européens. A Priangan, près de Gounong-Berapi, où était l'ancienne capitale de l'empire, on trouve les sources minérales des Pantchouron-Toudjou (des sept conduits). Là les Menangcabous ont, de temps immémorial, l'habitude de se baigner.

Parmi les états qui se sont rendus indépendans de l'empire des Menangcabous, Indrapoura sur la côte de l'ouest, est un des plus anciens. Il fut jadis plus étendu. Le fleuve qui lui donne son nom, et qui se jette dans l'Océan sous 2° de latitude sud, est un des plus grands de la côte occidentale; il peut porter des canots médiocres. Ce pays faisait autrefois un grand commerce en or que l'on apportait en petite quantité de l'intérieur, et en poivre.

Anak Soundjay, état qui s'est séparé d'Indrapoura, dans le dix-septième siècle, s'étend de l'embouchure du Mandjouta à celle de l'Oureï, entre 2° 30′ et 3° 30′ de latitude sud. Sa capitale est Moco-moco, village situé dans une plaine basse et sablonneuse sur la rive droite du Si Louggan et au fond d'une baie. A l'embouchure du fleuve, est un port où les Anglais ont établi un comptoir. Les Sumatranais y apportent du poivre, de la

poudre d'or et du bois; ils prennent en échange des toiles de coton, du sel, du fer, de l'acier et de l'opium.

Sarampei, qui est au nord sur le plateau, reconnaît l'autorité du sultan de Djambi sur la côte orientale. Ce pays renferme quinze dousomes ou villages, indépendans et fortifiés, et plusieurs talaongs ou villages ouverts. Il a de l'or, des bestiaux, des cocotiers et de la cassia. Les femmes y sont d'une laideur remarquable.

Il en est de même de celles de la vallée de Korentchi au nord de Serampei; les hommes y sont plus petits que les Malais, ils ont les pommettes des joues plus saillantes, ce qui semble indiquer un mélange de race mongole. Les villages sont principalement placés sur les bords d'un grand lac, et formés par de grands bâtimens renfermant une vingtaine de familles; ces édifices ont deux cent trente pieds de long; ils sont divisés en compartimens. On a vu dans les relations des voyageurs en Amérique des bâtimens semblables sur la côte nord-ouest de ce continent, et dans lesquels plusieurs familles habitent ensemble. Les demeures des chefs de la vallée de Korentchi sont plus petites. Ils y demeurent seuls avec leur famille. Ce territoire produit du coton, de l'indigo, du tabac excellent, et la pomme de terre qui y a été introduite récemment. Le cocotier croît dans

cette région élevée, mais on l'y plante uniquement comme objet de curiosité. On supplée à son usage par le bouha-kras, espèce de noyer; on en fait des torches pour s'éclairer pendant la nuit. Les habitans cachent soigneusement l'endroit d'où ils tirent l'or. Ils font de la poudre à canon, et ils y mêlent du poivre pour la rendre plus active. Ils entretiennent principalement des relations avec la côte occidentale.

Passaman au nord d'Indrapoura relève du sultan d'Achen. Ce territoire est divisé en deux petits états. Passaman, à 5° de latitude sud près du mont Ophir, était autrefois une ville très-commerçante. Elle vendait beaucoup de poivre, et recevait une assez grande quantité d'or fin des monts des Raous, situés à trois journées de marche dans l'intérieur.

Les Raous sont, dit-on, des Battas convertis à l'islamisme, et mêlés avec les Malais. La plus grande partie de l'or qu'ils recueillent est portée à Patapahan sur le Siak, et de là sur la côte de l'est qui fait un grand commerce avec la côte de Malacca, située vis-à-vis.

Sur cette côte de l'est est Padang, comptoir hollandais. Les Anglais le possèdent depuis 1794. Le fort est à vingt toises des rives du Siak, et à un mille de la mer. Le principal commerce est en or. Le Siak, un des plus grands fleuves de Sumatra, prend sa source dans les montagnes des

Menangcabous, et se jette dans la baie de Bencalis, située vis-à-vis de la ville de Malacca ; ce fleuve peut servir au transport des beaux bois de construction qui croissent dans l'intérieur de l'île, dans les environs de Mandaou. Siak est une ville à soixante-cinq milles de distance de l'embouchure du fleuve ; le Radjah eut toujours une marine redoutable et célèbre dans l'histoire des Malais ; il a soumis plusieurs états de la côte orientale de Sumatra.

Le pays de Djambi, sur la côte de l'est, a beaucoup perdu de son importance ; les Anglais et les Hollandais y avaient autrefois des comptoirs pour le commerce de l'or, du poivre et des rotins ; l'or est transporté actuellement sur la côte occidentale. Le poivre n'est pas de bonne qualité. Les habitans ont la réputation d'être si perfides, que l'on n'ose trafiquer avec eux que l'épée à la main ; c'est pourquoi peu de navires fréquentent cette côte.

Le territoire de Palembang, au sud de Djambi, est en grande partie peuplé de Javanais. Les Hollandais y avaient un comptoir ; le sultan ne voulait pas recevoir d'autres Européens. En 1811 il fit massacrer tous les Européens et tous les indigènes à leur service. Les Anglais, alors maîtres de Batavia, envoyèrent contre Palembang deux vaisseaux de ligne, une corvette et plusieurs bâti-

mens de transport. Cette flotte entra le 10 avril 1812 dans la rivière de Palembang. Le sultan ayant répondu avec insolence à la sommation qui lui fut faite, les Anglais attaquèrent le fort de Bocang et le prirent. Le sultan s'enfuit avec ses trésors; les assaillans entrèrent dans le palais en flammes. Le frère du roi, prince connu par son humanité, et qui s'était opposé au massacre des Hollandais, fut placé sur le trône. Les Anglais, par un traité signé le 17 mars 1813, se firent céder les îles de Banca et Biliton, situées à l'est de Sumatra.

La ville de Palembang, principal entrepôt du commerce de la côte orientale de Sumatra, est située dans un terrain marécageux, à gauche et près de l'embouchure du fleuve de même nom, à soixante milles de la mer. Un peu au-dessous de l'ancien comptoir hollandais, sur la droite du fleuve, est la petite rivière de Sandji-Avar, qui donne son nom à un campang ou village habité par sept cents familles d'artisans et marchands chinois. A la gauche du fleuve est une colonie de trois cents Arabes, quelques-uns sont très-riches. Le reste des habitans de Palembang est composé de Malais. On compte dans cette ville à peu près 30,000 âmes. Elle est coupée par plusieurs petits bras du fleuve qui forment une trentaine d'îles, c'est ce qui l'a fait nommer *ville des vingt îles*. Le

palais du sultan, situé dans une de ces îles, est bâti en pierres et couvert en tuiles.

Le port de Palembang est fréquenté par un grand nombre de navires de Java, de Madouré, de Bali et de Celebes; ils y apportent du riz, du sel et des toiles. Les Hollandais exportaient annuellement de Palembang, près de 20,000 quintaux de poivre et 20,000 quintaux d'étain, dont un tiers était transporté en Hollande, et le reste à la Chine. L'étain venait de l'île Banca, située vis-à-vis l'embouchure du fleuve de Palembang. Le poivre se cultive dans l'intérieur. Les monts Mousi, d'où sort la rivière de ce nom, fournissent de l'alun et de l'arsenic; on recueille, dans les cantons voisins, du safran, du tabac, du sang-dragon et du gambir, dont les feuilles se mêlent avec le betel.

L'islamisme domine dans tout le royaume de Palembang, excepté à Salang, territoire maritime, dont les habitans, nommés Orangs-Kanbous, vivent dans les bois. Ces hommes qui parlent un langage particulier, sont peu connus; quelques personnes les regardent comme les véritables aborigènes de Sumatra. Les Gougous qui, dit-on, occupent quelques cantons montagneux, sont dépeints comme des voleurs déterminés, et ne différant des Orangs-Outangs que par la parole.

La vallée arrosée par le Mousi qui se jette dans

le Palembang, est remarquable par ses beautés pittoresques. Son sol est gras et bien cultivé, elle est habitée par un peuple fier, indépendant et hospitalier.

A l'ouest des monts Mousi est le pays des Redjangs; il est séparé au nord du pays d'Anak Soundjey par la petite rivière d'Ouri. Les Anglais ont des comptoirs à l'embouchure de tous les fleuves de cette contrée, le principal est à Bencoulen.

L'autorité des chefs chez les Redjangs est très-faible. Les droits des gouvernans ne semblent fondés que sur le consentement général. Les habitans des côtes qui cultivent le poivre, sont entièrement sous l'obéissance des Anglais qui, sans égard pour les chefs avec lesquels ils ont conclu des traités, usurpent leur autorité et les tiennent sous le joug. On excuse cette violation de la foi jurée en disant que ces chefs se feraient la guerre.

Les Redjangs vivent dans des dousouns ou villages gouvernés chacun par un dopety; les habitans excèdent rarement le nombre de cent. Le pangheran ou prince est le chef suprême. Les Redjangs sont presque sans arts et sans industrie; les propriétés sont à peu près égales entre eux, les chefs ne diffèrent guère du peuple que

par le titre. Un air imposant, des manières insinuantes, une éloquence naturelle, de la sagacité pour démêler les difficultés qui s'élèvent dans les contestations, procurent à celui qui possède ces avantages une influence égale et souvent supérieure à celle de chefs reconnus.

Dans les différens idiomes de Sumatra, il n'y a aucun mot qui signifie réellement *loi*, et aucune personne, aucun corps, parmi les Redjangs, n'est investi du pouvoir législatif. Toutes les causes civiles et criminelles, sont jugées dans le betcharo ou conseil tenu par les chefs. Tout se décide d'après la coutume et les usages. Les Anglais ont recueilli ces coutumes; M. Marsden a publié ce code.

De même que chez les autres peuples de l'île, le code criminel est assez sévère; presque toutes les peines sont rachetables avec de l'argent, et une portion de l'amende revient au juge. L'amende pour le faux témoignage est de vingt piastres ou un buffle : les parjures n'encourent aucun châtiment; il est laissé aux puissances célestes. La volonté du père, connue par un testament ou par une déclaration devant témoins, est suivie religieusement : s'il meurt intestat, ses seuls enfans mâles héritent par égales portions; l'aîné a de plus la maison et certains meubles auxquels la superstition attache une valeur particulière.

Les dispositions de ce code, relatives aux mariages, feraient honneur au peuple le plus éclairé et le plus civilisé. Les mariages se font par djour-djour, par ambel-anac et par simondo. Par le premier mode, le mari, en donnant un djour-djour ou somme fixe, devient le propriétaire de sa femme, il peut la vendre; par le second mode, le mari est adopté par le père de sa femme, il travaille avec elle pour lui, et devient, comme ses enfans, la propriété du chef de famille; par le troisième mode, le mari donne et reçoit; les deux époux ont des droits égaux; leurs biens et leurs acquêts sont en commun. Le divorce a lieu d'un consentement mutuel, ou à la requête de l'un des époux.

Ainsi les filles restent rarement sans être mariées; l'on veille soigneusement sur leur conduite. L'adultère est rare et ne donne lieu à aucun procès; le mari cache sa honte ou se venge lui-même. La polygamie n'est permise que lorsque l'on est marié par djour-djour. Les chefs seuls sont assez riches pour profiter de cette faculté. Si la femme mariée par simondo a demandé le divorce, elle perd son droit à la moitié des biens, elle ne garde que la somme payée pour son trousseau. Le mariage par djour-djour, admet des modifications qui rendent la condition de la femme moins dure. L'autorité du mari se trouve limitée lorsque le

prix principal, car le djour-djour se compose de trois portions, n'a pas été payé en entier, ce qui arrive fréquemment; la famille de la femme n'exige pas à dessein le reste de la dette, ou même ne veut pas en recevoir la totalité. Lorsque les familles sont en bonne intelligence, les choses restent souvent ainsi pendant plusieurs générations; quelquefois un homme se trouve très-riche par les sommes qui lui sont dues sur les djours-djours de ses filles, de ses sœurs, de ses tantes et de ses grandes-tantes. Ces sortes de dettes sont considérées comme sacrées; très-rarement [illegible]les ne sont pas acquitées. Le mariage par [illegible]el-anac peut être converti en mariage par djour-djour ou par simondo, si le mari acquiert une somme suffisante pour acquitter les dépenses que nécessitent ces sortes de mariages.

Les cérémonies du mariage sont extrêmement simples. Un des pères des conjoints ou le chef du village joint leurs mains, et prononce en même temps qu'ils sont mari et femme. Dans les lieux où l'islamisme a été introduit, on a recours à l'iman: pour le divorce, on rompt un bambou en présence des parties, de leurs parens et des chefs du pays.

Les jeunes filles quittant peu leurs mères, les jeunes gens ont peu d'occasion de les courtiser; ceux-ci ne sont cependant pas dépourvus de ga-

lanterie, et ont envers les femmes une espèce de politesse et de respect qui leur assurent, à cet égard, une supériorité marquée, sur plusieurs des nations policées de l'antiquité. Les jeunes gens peuvent voir les jeunes filles dans les bimbangs ou fêtes publiques qui se donnent dans le balli ou la salle d'assemblée du dousoun ; c'est là qu'ils fixent leur choix. Dans ces réunions, où l'on chante et l'on danse souvent pendant plusieurs jours et plusieurs nuits de suite, les femmes se couronnent de fleurs et se parfument d'huile de benjoin, le jeune homme fait connaître ses sentimens à sa belle, en lui envoyant des présens; si elle les agrée, les parens interviennent, et les préliminaires étant réglés, on donne un bimbang. Le mariage a lieu le troisième jour. Il peut se passer encore deux ou trois jours avant que le mari soit en possession de sa jeune épouse; les matrones l'en empêchent aussi long-temps qu'elles le peuvent, la jeune épouse elle-même se faisant un point d'honneur de défendre sa virginité.

Les bimbangs se passent avec beaucoup d'ordre et de dignité. Les vieillards sont très-attentifs à la conduite des jeunes filles, et les parens se montrent fort chatouilleux sur la moindre insulte qu'on pourrait leur faire. Dans une de ces fêtes, un jeune homme demanda à un autre comment il trouvait une jeune fille qui dansait. « Quand elle serait

chargée d'or, répondit celui-ci, je n'en voudrais pas pour ma femme. » Un frère de cette fille qui entendit ce propos, en demanda raison à celui qui l'avait tenu. Aussitôt les cris furent tirés de leur fourreau; les spectateurs séparèrent les adversaires. Le lendemain le frère de la jeune fille voulut attaquer en justice le diffamateur; celui-ci se tint caché; il fut impossible de le découvrir.

Un autre fait raconté par M. Marsden, prouve que la jalousie et la vengeance produisent chez ce peuple des effets d'autant plus terribles, qu'une étroite alliance unit entre eux les membres d'une même famille, et que l'outrage fait à un seul est considéré comme fait à tous : ainsi les haines se propagent facilement, et deviennent héréditaires.

« Raddin Siban était le chef d'une tribu dans le territoire de Manna dont Panghé Radjah Calippah était le chef suprême; cependant les usages du pays ne lui donnaient aucun droit de souveraineté sur Raddin Siban. Celui-ci eut à se plaindre de Radjah Calippah qui ne lui accordait pas sa portion dans les amendes, et lui refusait d'autres avantages attachés à son rang. Il en résulta une inimitié terrible entre les deux familles. Un frère de Raddin Siban devint éperdument amoureux d'une fille jeune et belle; elle partagea ses sentimens; cependant il ne put l'épouser. Elle devint la femme de Lessout, frère cadet de Radjah Ca-

lippah. On prétendit que, contrariée dans ses plus chères affections, elle leur avait sacrifié ses devoirs. Lessout vengea son honneur en tuant le frère de Raddin Siban. Aussitôt les deux familles prirent les armes. Le résident anglais intervint, et crut avoir tout pacifié, en arrangeant cette affaire par des amendes suivant l'usage du pays. Mais le ressentiment qui couvait dans le cœur de la famille de Raddin Siban n'était pas étouffé; il n'attendait qu'une occasion pour éclater. Dans une assemblée publique qui eut lieu, les deux familles se trouvèrent ensemble au bazar; deux frères cadets de Raddin Siban, ils étaient encore quatre, en allant à l'endroit où se donnait un combat de coqs, virent Lessout et Radjah Moudda, son frère, assis dans la galerie d'une maison devant laquelle ils passaient. Aussitôt ils reviennent sur leurs pas, tirent leurs cris, et fondent sur les frères de Radjah Calippah, en leur criant : Défendez-vous, si vous êtes des hommes. Le défi est accepté; Lessout tombe mort; Radjah Moudda tue les deux agresseurs : grièvement blessé, il se tenait appuyé contre un arbre. L'affaire avait été si promptement terminée, que l'on ne s'était pas aperçu de son issue. Raddin Siban qui était dans une maison voisine, apprenant que ses frères se battaient, accourt la lance à la main; il passe sans voir Radjah Moudda; il n'aperçoit que les cadavres de ses frères et celui de

Lessout; transporté de rage, il le perce de sa lance. Radjah Moudda à demi mort, se traîne son cris à la main vers Raddin Siban, et le lui plonge dans le côté en lui criant : « Meurs, misérable. » Raddin Siban, sans proférer une parole, met la main sur sa blessure, fait quelques pas, et va expirer devant la porte de la maison d'où il était sorti. Radjah Moudda a survécu à ses blessures; mais il est resté défiguré, comme un exemple vivant des affreux effets de ces querelles de famille. »

La loi qui rend solidairement responsables les membres d'une famille des dettes de chacun, forme entre eux une union étroite; les plus âgés veillent soigneusement sur la conduite de ceux dont l'imprudence pourrait compromettre leurs intérêts.

Un débiteur insolvable, ou ses enfans à son décès, deviennent menghizings, ou des espèces d'esclaves du créancier qui les nourrit et les habille, et garde pour lui le produit de leur travail. Le menghizing peut se racheter.

Le créancier habitant un territoire différent de celui de son débiteur qui refuse de le payer, a la ressource de se saisir de ses enfans. La fille d'un dopéti redjang fut ainsi enlevée par des gens de Lêboun. Ne recevant aucune nouvelles de son père, elle lui envoya ses cheveux et des rognures de ses ongles pour lui faire entendre par-là qu'elle

était décidée à se donner la mort s'il ne la délivrait pas.

A l'exception des Malais, peu de Sumatranais ont des esclaves achetés à prix d'argent. Des hommes imprudens sont quelquefois enlevés par des misérables qui vont les vendre au-delà des montagnes; lorsqu'ils peuvent recouvrer leur liberté, ils poursuivent leurs ravisseurs, et en obtiennent des dédommagemens. Dans le territoire d'Allas, si un habitant a été vendu, il ne peut à son tour être traité d'égal à égal par ses concitoyens, à moins qu'il ne paie au chef un certaine somme pour son affranchissement. Cet usage a sa source dans l'idée de ce peuple, que l'esclavage fait contracter une souillure, et dans l'avidité des chefs.

La vie de l'homme est plus courte à Sumatra que dans beaucoup d'autres pays. Il est rare de voir un natif de cette île atteindre cinquante ans. On regarde l'âge de soixante ans comme une vieillesse extrême. Les femmes sont passées à trente ans, et décrépites à quarante.

Il existe un usage singulier notamment dans le territoire de Passoumah. Le père est distingué par le nom de son premier fils, et perd alors le sien, ainsi on dit Pa-Ladin (père de Ladin). Les femmes ne changent jamais de noms, quelquefois on les désigne par le nom de l'aîné de leurs enfans; mais c'est par politesse. On ajoute toujours la particule

si au nom des personnes (si Batang, si Tolong). Les Sumatranais, par étiquette, s'abstiennent de prononcer leur propre nom; si on le leur demande, ils prient quelqu'un à côté d'eux de le dire.

De même que les Chinois, les Redjangs aiment beaucoup les nids de l'hirondelle salangane, qu'ils nomment layang bouhi; ils les recueillent dans des cavernes, fréquentes surtout dans le sud de l'île, le long de la côte. A quatre milles de l'embouchure du Kroui, on voit une très-grande caverne de ce genre.

Les Redjangs, comme tous les Sumatranais, sont très-adonnés au jeu; le ladou, jeu de dés, paraît avoir été introduit chez eux par les Portugais. Le jeu des échecs, préféré par les gens appartenant aux classes supérieures, est fort ancien chez eux. Le djoudi consiste à prendre une poignée de petites coquilles et à deviner ce qui reste, au-delà d'un nombre donné. Ils aiment par-dessus tout les combats de coqs, et dressent aussi des cailles pour les faire combattre de la même manière.

Lorsque le ramadan finit, les Redjangs exécutent des danses guerrières. Ils se plaisent aussi, de même que les Phéaciens d'Homère, à lancer en l'air et à se renvoyer les uns aux autres une balle élastique formée de brins de rotin. Ils sont

très-habiles à ce jeu, renvoyant aussi facilement la balle avec le pied qu'avec la main.

Les Sumatranais, et particulièrement les Malais, aiment passionnément, de même que la plupart des peuples orientaux, à fumer l'opium. Le pavot, qui produit ce narcotique, ne croissant pas dans leur île, on l'apporte du Bengale dans des caisses, pesant chacune cent quarante livres d'Angleterre. Il se consomme chaque année cent cinquante de ces caisses sur la côte occidentale de Sumatra. Chacune y est achetée ordinairement 300 piastres, puis vendue le double en détail. Dans les temps où l'opium est rare, la caisse d'opium vaut son poids d'argent; M. Marsden a vu payer une seule caisse plus de 3000 piastres. Les Sumatranais font aussi usage du tabac, et, comme tous les habitans de l'Asie équinoxiale, mâchent du betel.

Les Redjangs accompagnent de grandes lamentations les derniers devoirs qu'ils rendent aux morts. Le corps n'est point mis dans un cercueil, on le frotte de chaux, on l'enveloppe d'un linceul, puis on le dépose dans une cavité creusée sur le côté de la fosse, on jette dessus des fleurs, et on ferme ce trou avec des planches. La fosse ayant été remplie de terre, on place tout à l'entour de petites banderolles, et l'on plante au-dessus des houmbang kamboya, petits arbustes à

fleurs blanches, et dans quelques endroits de la marjolaine à coquille. Le troisième et le quatrième jour les parens du défunt viennent gémir sur sa tombe; et à la fin du douzième mois, ils placent à la tête et aux pieds de longues pierres elliptiques: comme elles sont rares dans certains cantons, elles s'y paient un prix considérable. A cette occasion ils tuent un buffle, le mangent et laissent sa tête sur la fosse comme une marque de l'honneur qu'ils ont rendu au défunt en célébrant sa mémoire par un repas.

« Si par religion, dit M. Marsden, on entend un culte public ou particulier, des prières, des processions, des réunions, des offrandes, des images et des prêtres pour diriger les cérémonies, je puis affirmer que les Redjangs n'ont pas de religion. Ils ne peuvent pas même être appelés païens, puisqu'ils n'adorent pas d'idoles. Ils ont cependant une notion confuse de certains êtres surnaturels. Ce sont les orangalous, c'est-à-dire hommes subtils ou impénétrables, qui ont la faculté de se rendre visibles ou invisibles à volonté, et le pouvoir de leur faire du bien ou du mal. Ils les implorent lorsqu'ils éprouvent ou redoutent une infortune. Quand ils veulent les désigner, ils les désignent par les noms de malaykat et de djir qui sont les anges et les mauvais esprits des Arabes.

Les habitans du Redjang et du Passoumah désignent par le nom de diva tous les êtres supérieurs et invisibles; ils reconnaissent que ce mot leur vient de Java. Les Battas se servent du mot daïvattah; les Chingulais de Ceylan disent devidjou, les Telingas de l'Hindoustan daïvoundou, les Biadjous de Borneo, divattah, les Papous de la Nouvelle-Guinée, vat, et les Pampongos des Philippines, divata. Tous ces noms ont une affinité peut-être accidentelle, mais évidente avec les mots deus et deitas des Romains.

Les Sumatranais ont un respect infini pour les tombeaux et la mémoire de leurs ancêtres; ils ne s'éloignent qu'à regret des cimetières de leurs villages. C'est par les mânes de leurs pères qu'ils prononcent leurs sermens les plus solennels; c'est eux qu'ils invoquent dans leurs calamités soudaines. Ils ont une notion imparfaite de la métempsycose. Il est souvent question parmi le peuple d'hommes changés en tigres ou autres animaux. C'est ce qui les engage à ne tuer ou blesser les tigres que lorsqu'ils sont obligés de se défendre de leurs attaques, ou qu'ils veulent venger la mort d'un parent ou d'un ami. Ils ne parlent de ces animaux qu'avec un respect mêlé de crainte; ils les considèrent comme animés de l'esprit de leurs ancêtres. Ils racontent que dans un canton de leurs montagnes les tigres ont une cour, une

forme régulière de gouvernement et des villes dont les maisons sont couvertes de cheveux de femmes qu'ils ont dévorées. Les crocodiles sont regardés avec la même terreur religieuse.

Les insulaires ont beaucoup d'autres idées superstitieuses. Ils considèrent les vieux arbres comme la demeure, ou plutôt comme la forme matérielle des esprits des bois. Ils révèrent certaines pierres. Ils sont persuadés qu'il existe des hommes sacrés, impassibles, invulnérables, qui ne sont sujets à aucun accident; ils étendent quelquefois cette faculté aux choses inanimées, tels que les navires, les bateaux.

Le pays des Lampongs occupe toute la partie méridionale de Sumatra, tant à l'est qu'à l'ouest; ses côtes sont principalement habitées par des Javanais. Il a plusieurs ports sur le détroit de la Sonde. Le Toulang-Bavang qui arrose cette contrée, prend sa source dans un grand lac entre deux chaînes de montagnes.

La région montagneuse et centrale est la plus peuplée, les Campongs y sont indépendans et en partie à l'abri des incursions de leurs voisins, les Javanais. Il est probable que la côte du sud-ouest n'a été peuplée que depuis un petit nombre

de siècles, elle est dangereuse, sans abri, et peu visitée par les étrangers. De tous les Sumatranais, ce sont ceux qui ressemblent le plus aux Chinois, surtout par la rondeur du visage et la forme des yeux; ce sont aussi les plus blancs et les mieux faits, et parmi lesquels on trouve les femmes les plus grandes et les plus belles.

La langue des Lampongs diffère considérablement de celle des Redjangs; ces deux peuples emploient pour écrire des caractères qui ne se ressemblent pas.

Le gouvernement des Lampongs se rapproche plus que celui des Redjangs de la forme féodale; chez ces derniers il est presque patriarcal.

Les mœurs des Lampongs sont plus libres que celles des autres Sumatranais, elles sont même licencieuses. Les jeunes gens des deux sexes communiquent entre eux avec une liberté entière; les résultats des intrigues amoureuses n'y entraînent pas, comme dans d'autres territoires de l'île, de sévères punitions. On tâche de marier les amans imprudens. Non-seulement les jeunes gens parlent comme ailleurs aux jeunes filles dans les assemblées publiques; des réunions ont lieu aussi toutes les fois que l'occasion s'en présente. On voit les jeunes gens galamment appuyés sur les genoux de leurs belles, les regarder amoureusement et leur dire des douceurs, tandis que les jeunes filles leur arrangent les cheveux ou les parfument. Au bim-

bang les femmes font souvent en public leur toilette de bal ; tandis qu'elles passent leur robe de danse par-dessus leur tête, elles laissent tomber fort adroitement celle de dessous, et ont assez de coquetterie pour laisser voir leurs charmes comme par hasard. Avant de danser on se parfume, et on se peint la figure de la manière la plus bizarre. Dans chaque village un jeune homme est chargé des fonctions de maître de cérémonie du bal ; il règle tout, excepté ce qui concerne le festin : cette partie de la fête est ordonnée par un vieillard.

Les Lampongs sont très-hospitaliers ; ils mettent plus de pompe et de cérémonie que les autres insulaires à recevoir les étrangers, et les traitent avec une sorte de profusion. Ils couvrent les tallams, ou bassins qui servent de tables, de belles serviettes cramoisies qu'ils fabriquent pour cet usage. Ils ont des plats d'une espèce de porcelaine ou de faïence, très-lourds et très-chers. Quand il s'en casse un, la famille considère cet accident comme une grande perte.

L'islamisme a fait de grands progrès parmi les Lampongs. La plupart de leurs villages ont des mosquées ; néanmoins on retrouve parmi eux des traces très-fortes de leurs anciennes superstitions.

Sumatra est environné de plusieurs petites îles. La plus méridionale, à l'ouest, est Engano, encore peu connue. Les indigènes paraissent plus grands et plus blancs que les Malais; ils vont tout nus, mettant seulement sur leurs épaules une large feuille de palmier pour se garantir de l'ardeur du soleil. Ils percent le lobe de leurs oreilles de trous énormes dans lesquels ils mettent des ornemens en écales de coco. Leur langage n'est point compris par les Sumatranais de la côte voisine. Leurs pirogues qui contiennent une demi-douzaine d'hommes, sont pointues aux deux bouts, et bien faites. Leurs maisons de forme ronde sont isolées dans des enclos cultivés. Cette île entourée de récifs de corail n'a pas de ports; on peut mouiller près de son extrémité méridionale, où quatre îlots forment une petite baie.

Les îles Pogghy ou Nassau, situées plus au nord, forment un groupe intéressant; les deux principales sont séparées par le détroit de Si-Kakap. Le sagoutier est commun dans ces îles et fournit la plus grande partie de la subsistance des habitans; on y trouve des cochons, des daims, des singes et des volailles; la mer est très-poissonneuse. L'aspect du pays est sauvage et pittoresque; les montagnes sont couvertes jusqu'au sommet de belles forêts. Le cocotier et le bambou abondent dans les terrains bas. Les insulaires dont le

nombre n'excède pas 1,400, sont divisés en petites tribus qui habitent des villages placés chacun sur bord d'un ruisseau ; ils ont pour armes des arcs et des flèches. Leurs pirogues de guerre sont longues de soixante-cinq pieds, larges de cinq et profondes de trois pieds huit pouces. L'esclavage est inconnu parmi eux ; ils se tatouent ; le fils d'un de leurs radjahs qui vint à Sumatra en 1783, distinguait les planètes des étoiles, et donnait un nom à plusieurs constellations. Il racontait que dans son pays les radjahs seuls priaient et offraient en sacrifice des porcs et de la volaille ; ils s'adressent d'abord au pouvoir qui est au-dessus des cieux, ensuite aux divinités de la lune qui sont mâles et femelles, et enfin au malin esprit dont la résidence est sous la terre et qui cause ses tremblemens.

Porah, un peu au nord des Pogghi, est bien boisée et habitée par des hommes de même race. Si-Birou plus grande que Porah est remarquable par un volcan. Les insulaires reconnaissent pour leurs ancêtres les Mantavey dont les habitans des Pogghi et de Porah se disent aussi descendus ; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient presque continuellement en guerre. Si-Birou de même que les autres îles est couverte de bois.

Poulo-Nias est moins grande que plusieurs des îles précédentes. Les insulaires cultivent le riz ;

ils sont sobres et laborieux. Les Hollandais les employant volontiers comme esclaves domestiques, à cause de leur fidélité, on les redoute aussi parce qu'ils sont mornes, vindicatifs, entêtés est sanguinaires; le suicide est fréquent parmi eux. L'île est divisée en cinquante petits territoires, commandés par des radjahs qui sont perpétuellement en guerre pour faire des prisonniers que l'on vend. Il s'en expédie annuellement plus de huit cents à Sumatra. Les femmes sont très-recherchées à Batavia. Les habitans de Poulo-Nias envoyent aussi à Sumatra du riz, des volailles, des porcs et d'autres denrées. Leur langage se rapproche de l'idiome des Battas et des Lampongs.

Poulo-Nako-Nako, Poulo-Babi et Poulo-Baniak sont de petites îles, situées au nord de Poulo-Nias, et habitées par des Marouvis; ce peuple est mahométan. Poulo-Nako-Nako commerce en huile de coco, et Poulo-Babi en buffles. Les îles Baniavi près de l'embouchure du Singkel, donnent d'excellens nids d'hirondelles.

On remarque plusieurs îles à l'est de Sumatra.

Banca en est séparée par un détroit de même nom, dont la longueur est de trente-quatre lieues. L'île dans sa plus grande longueur du nord-ouest, a quarante-deux lieues sur douze de large, elle est célèbre par ses riches mines

d'étain que l'incendie d'une maison fit découvrir en 1710. On dit qu'elles ont produit jusqu'à 20,000 quintaux de métal par an. Elles sont situées sur sept points différens; des Chinois dirigent les travaux de l'exploitation. L'île dépendait autrefois du sultan de Palembang; aujourd'hui elle ne lui est plus soumise que de nom; les Hollandais en sont maîtres. La plus grande partie de l'étain de Banca est transportée en Chine, où il est employé dans les temples; les Chinois le préfèrent à l'étain d'Angleterre parce qu'il est plus malléable. Les Français le désignent par le nom de kalin. La côte nord de Banca est bordée de récifs.

Le détroit entre Banca et Sumatra offre des deux côtés des terres basses et couvertes de bois; la profondeur de l'eau varie beaucoup; dans quelques endroits elle n'est que de douze et même de sept brasses; il s'y trouve des rochers de corail que la mer recouvre. De petites îles sont situées à l'entrée orientale du détroit, et d'autres à peu de distance au sud de Banca.

Billiton à l'est de Banca est peu connue; c'est par le détroit entre Banca et Billiton, partagé en détroits de Gaspard et de Cléments, d'après des îles qui s'y trouvent, que passent les vaisseaux qui font la navigation de la Chine. Le canal de Carimata entre Billiton et Borneo, est moins fréquenté.

Au nord de Banca, Poulo-Lingen, sous l'équateur, se fait remarquer par une montagne qui s'élève de sa partie centrale, et dont le sommet est terminé par une double pointe. Penobang est sa ville principale. Cette île est le repaire habituel des plus féroces pirates qui infestent cet archipel. Ils y font leur provision d'opium. Cette ville commerce aussi en étain, en bambous et en proivre.

Les îles voisines de la pointe nord de Sumatra dans le détroit de Malacca sons très-petites, bien boisées, et pourvues d'eau douce; elles présentent des anses sablonneuses fréquentées par les tortues. A l'entrée orientale de ce détroit, s'élève Piedra Blanca, rocher noté comme marquant le point où commence la mer de Chine. Le détroit de Durian est formé par deux îles de même nom, et entre lesquelles et Sumatra s'étend un canal très-étroit. Batang ou Galam et Bintang sont des îles formant le côté sud du détroit de Sincapore: elles sont séparées par un canal long d'environ huit lieues et large de trois; toutes deux sont entourées d'îlots et d'écueils. Bintang a sur sa côte sud-ouest un port très-fréquenté par les navires malais et chinois.

JAVA.

Java, qui est après Sumatra et Borneo l'île la plus considérable de l'archipel asiatique, a sur elle l'avantage d'une position plus centrale entre le continent de l'Asie, la Nouvelle-Hollande, les îles des Epiceries, la mer des Indes et le grand Océan. Plus fréquentée par les Européens, elle est beaucoup mieux connue que les autres grandes îles de ces mers.

Java s'étend de l'ouest à l'est en inclinant un peu au sud entre 5° 52′ et 8° 46′ de latitude australe et entre 103° et 112° de longitude orientale. Sa longueur depuis le cap Java sur le détroit de la Sonde, jusqu'à la pointe la plus orientale, est de 192 lieues marines, sa largeur varie de 66 à 19 et 16 lieues. Les côtes de l'ouest et du nord sont les plus profondément découpées, elles ont un grand nombre de baies profondes et de ports bien abrités. Les deux meilleurs sont Sourabaya à l'est et Batavia à l'ouest.

Les côtes septentrionales sont basses et marécageuses, couvertes de mangliers dans plusieurs endroits et offrent un aspect monotone. Les côtes

méridionales sont bordées de rochers dont la hauteur est de cent à huit cents pieds au-dessus de la mer. Tout l'intérieur offre des vallées fertiles, tapissées d'une verdure perpétuelle; sur les flancs des montagnes qui les entourent, se précipitent des cascades bruyantes, les cimes sont ombragées par des palmiers.

Les indigènes désignaient jadis par le nom de Java la partie orientale, et par celui de Sonda la partie occidentale.

Les montagnes n'y forment pas de chaînes suivies; elles sont en groupes détachés, qui dans l'intérieur s'élancent à une grande hauteur. Près des côtes s'élèvent des collines ou des montagnes isolées qui se terminent en cônes presque tous volcaniques. Parmi les plaines on remarque celle de Bandoung dans l'ouest entre deux rangées de volcans. L'île est dépourvue de richesses minérales.

Les principales rivières coulent au nord après avoir répandu la fertilité dans les plaines qu'elles traversent. On ne voit point de lacs permanens; dans la saison des pluies il se forme des bavas ou immenses amas d'eau qui se dessèchent ensuite et deviennent propres à la culture. Les sources minérales et thermales, les puits de naphte et de pétrole, les éruptions ignées, les éruptions boueuses, enfin tous les phénomènes des pays volcaniques sont fréquens dans toutes les parties de l'île.

Le climat est agréable et salubre. Java par sa forme étroite et allongée jouit dans toute son étendue, de même que Sumatra, des bienfaits de la brise de la mer qui tempère l'ardeur des rayons d'un soleil vertical. La disposition du terrain qui, dans l'intérieur, s'élève graduellement jusqu'aux sommets des plus hautes montagnes, permet aux habitans de choisir la température qui leur convient. L'été, comme dans toutes les contrées équinoxiales, est continuel. Les mois pluvieux qui en modèrent la chaleur, commencent en octobre avec les vents d'ouest; les pluies sont le plus abondantes en novembre, décembre et janvier; elles diminuent graduellement jusqu'en mars ou avril. Alors commencent les vents d'est qui amènent le temps serein et la sécheresse qui est la plus forte en juillet et en août. Dans cette période même, l'atmosphère est rafraîchie par des ondées passagères. La hauteur moyenne du thermomètre est le matin entre 70° et 73° (16° 87′ et 20° 42′), et le soir 83° (22° 64′) sur la côte nord. Il s'élève quelquefois à plus de 90° (25° 75′) à Batavia. A quarante milles de cette ville, il est dans l'intérieur à 57° (11° 10′); le soir sur le sommet du mont Sindoro, il baisse jusqu'à 27° (2° 22′), et l'on y trouve même de la glace. Les vents sont rarement impétueux; les tempêtes et les ouragans si fréquens et si redoutables dans

d'autres contrées de la zône torride, y sont à peu près inconnus. Le tonnerre y gronde souvent ; les éclairs se succèdent rapidement et y brillent avec une vivacité et un éclat extraordinaires, surtout aux environs des montagnes et dans la saison sèche. Les tremblemens de terre sont communs notamment dans le voisinage des volcans; généralement ils causent peu de dégâts.

Les forêts immenses contribuent à la douceur du climat. Les principales sont dans le centre de l'île. Elles sont presque entièrement composées de djati ou arbre du tek, et renferment beaucoup d'autres bois précieux. Le sol de Java est si fécond, qu'il n'a pas besoin d'engrais ; les pluies périodiques lui rendent toute sa vigueur. Le riz, le sorgho, le catchang, espèce de fève forment la base de la nourriture des insulaires, et sont avec le poivre, le coton, l'indigo, le tabac, les principaux objets de culture. Le terrain est peu favorable au coton que cependant l'on y récolte aussi, de même que la canne à sucre. L'arbre à pain y croît ; les Javanais préfèrent les racines du bang kouang, espèce de dolichos, du kentang java, espèce de docymum, du manioc et la patate. Le froment et d'autres céréales des pays tempérés de l'ancien monde, la pomme de terre et d'autres végétaux nourrissans y réussissent ; on mange les pousses des jeunes bambous comme les asperges

en Europe. Les mangoutans, les goyaviers, les pampelmouses, les oranges et autres fruits des climats équinoxiaux, y croissent aussi bien que ceux des régions tempérées. La fraise y est abondante sur le bord des ruisseaux. De belles fleurs embaument l'air et fournissent les guirlandes dont les insulaires se couronnent. Les plantes médicinales sont nombreuses. On fait des cordes avec les fibres du ghebang, espèce de palmier dont les feuilles servent à fabriquer les nattes les plus grossières, les plus fines se font avec le mendong et les pendamis ; l'écorce du mûrier à papier fournit le papier. On extrait de l'huile de plusieurs végétaux.

Parmi les plantes nuisibles, on remarque l'antchar, ou bohon oupas (arbre à poison), dont on a exagéré les propriétés délétères ; on sait que le suc de cet arbre, ainsi que celui du tchetik, ne deviennent vénéneux que par la préparation et le mélange avec d'autres substances.

Plus des sept huitièmes de la surface de Java sont incultes ou mal cultivés ; cependant sa population est abondamment nourrie par les récoltes que fournit le terrain mis en rapport. Si tout le reste était exploité soigneusement, il n'y aurait pas sur le globe de terrain d'égale étendue qui pût être comparé pour l'abondance et la diversité des productions végétales.

On trouve à Java une race de chevaux petits,

bien faits, vifs et forts. L'animal le plus commun et le plus utile à l'agriculture est le buffle. On élève des bœufs et des vaches, et beaucoup de chèvres qui sont petites. Les moutons peu nombreux sont aussi très-petits; on les appelle ici chèvres d'Europe; leur laine est grossière, et dégénère comme dans tous les pays équinoxiaux. Les bêtes sauvages sont très-nombreuses. Le tigre noir paraît particulier à Java : le sanglier et le rhinocéros y font beaucoup de dégât dans les plantations; les chacals et les léopards y sont communs. On y voit des axis ou daims d'orient; il y a plusieurs espèces de grands singes et de chauves-souris énormes. Les paons sont nombreux dans les forêts où l'on rencontre aussi des coqs sauvages. Les hirondelles salanganes font leurs nids dans les rochers de la côte. Les serpens sont très-dangereux; il y en a de très-grands; les crocodiles fréquentent les rivières; on voit voler pendant la chaleur du jour des lézards ailés que l'on a nommés dragons. La mer nourrit beaucoup de poissons excellens. Les insectes, notamment les moustiques et les cousins, les scorpions et les kakerlacs, sont très multipliés et très-incommodes.

En 1815 on comptait à Java 4,400,000 habitans; la surface de l'île étant évaluée à 45,724 milles anglais carrés, le calcul donne à peu près cent habitans par mille carré. Cette population

est presque entièrement composée de Javanais qui diffèrent des Malais. Un quarantième au plus se compose de Chinois, Arabes, Maures ou Indous de la côte de Coromandel, Malais, Bougghis de Celèbes, esclaves de différens pays et Européens. Les trois cinquièmes de la population sont sous la domination des Hollandais; les deux autres cinquièmes sont soumis à des princes indigènes qui ne possèdent cependant que le quart de la superficie de l'île.

Les habitations sont toujours réunies en villages ou en hameaux. On y voit quelques villes. Les communications intérieures sont facilitées par de belles routes; il existe même des relais de poste.

Le territoire de Bantam est le plus occidental de Java. Ses côtes sur le détroit de la Sonde qui le sépare de Sumatra, sont riantes, bien cultivées et parsemées de bosquets de palmiers. De ce côté s'élèvent de petites montagnes, Gounong-Karang, une des plus hautes, n'a que 840 toises au-dessus du niveau de la mer, et sert de point de reconnaissance aux navigateurs. Elle est basaltique, son sommet offre un cratère; des nuages de fumée sulfureuse s'élèvent par intervalles de différens endroits; le sol est tremblant, nu et brûlé.

Bantam, capitale de ce territoire, fut autrefois le chef-lieu des établissemens hollandais à Java; elle a été remplacée par Batavia, et ne présente que

des ruines; son port se comble insensiblement par les sables. Son climat est si malsain que les Européens se sont retirés à Sirang, situé à sept milles plus au sud, sur un terrain élevé et dans une position plus salubre.

A l'est de Bantam est le territoire de Batavia. Il faisait autrefois partie du pays de Jacatra. Le sol, presque entièrement composé de terres d'alluvion, est un des plus malsains de l'île. Batavia par sa position sur une plage basse et noyée par les marais et par les canaux qui l'entourent, est le lieu le plus insalubre de ce territoire, et peut-être du monde entier. Cette ville a beaucoup perdu de sa splendeur; les marchands européens y vont pendant le jour pour leurs affaires; très-peu passent la nuit dans son enceinte; la rivière de Jacatra la traverse. Le château de Riswick, résidence du gouverneur, est à moins de trois milles de Batavia, dans un canton qui jouit d'un climat salubre.

La rade de Batavia est l'une des plus sûres que l'on connaisse; de petites îles la mettent à l'abri des lames; le port est le mieux placé pour être le centre des relations commerciales entre les différens peuples de l'Archipel asiatique.

Au sud et à l'est du territoire de Batavia, on trouve des cantons gouvernés par des chefs javanais dépendans des Européens; c'est ce qu'on appelle les régences priandgènes. On voit dans ce pays les

ruines de la capitale de l'ancien empire de Padjedjerang. On cultive beaucoup de café dans cette contrée ; on y remarque le plateau où se trouvent les belles plaines de Bandoung, indiquées déjà parmi les plus fertiles de l'île. Sur la limite du pays de Bantam s'élève le Gadjad qui est en partie enflammé ; les environs du mont Salak abondent en sources chaudes ; plus à l'est, et dans la chaîne septentrionale est le Tamboukan-Prahou qui vomit, par diverses ouvertures, des matières sulfureuses ; le cratère qui a un mille et demi de circonférence, est occupé dans le centre par un lac, dont l'eau blanche comme du lait est dans un état perpétuel d'ébullition. Toutes les montagnes à l'est sont des volcans éteints.

La fertile province de Tcheribon s'étend dans toute la largeur de l'île, à l'est des régences. Les sultans descendent d'un des premiers propagateurs de l'islamisme à Java, et comme tels, ils sont l'objet de la vénération de tous les musulmans de l'île. Tchetibon, situé sur la courbure de la côte qui fait face à l'est, ressemble plus à un village qu'à une ville ; il renferme une des plus belles mosquées de Java. On rencontre fréquemment dans les environs des statues de divinités indiennes à trois visages, soit en pierre, soit en bronze. Les Javanais les nomment retchas, comme toutes les antiquités. Les chefs de Télaga, territoire au sud du mont

Tchermaï, situé à peu de distance au sud de Tchéribon, ont un grand respect pour ces retchas, parce qu'ils les regardent comme les portraits de leurs ancêtres et des anciens souverains de Padjedjèrang. Le toumougong ou chef de Télaga, possède un ancien manuscrit où l'on trouve la représentation d'un grand nombre de divinités ainsi que les signes du zodiaque et d'autres sujets astronomiques ou plutôt astrologiques. Il est écrit sur papier javanais en langue kavi, et ployé comme les manuscrits d'Ava. Il a passé dans cette famille de père en fils, et l'on sait seulement par tradition qu'il vient de l'ancienne ville de Padjedjèrang. Le mont Tchermaï est un des volcans les plus actifs de Java.

Les territoires dont on vient de parler, sont situés dans le Sonda ou la partie occidentale de Java. A présent nous allons décrire la partie orientale, ou Java proprement dit; elle est beaucoup plus allongée et plus étroite que l'autre, et se divise en deux portions; celle du nord et de l'est est soumise aux Européens; celle du centre et du sud a conservé son indépendance.

Samarang, territoire principal, est couvert, dans l'intérieur, de forêts de tek; le sol est presque partout volcanique. Samarang, capitale du pays, est l'entrepôt du commerce des cantons voisins. Les environs sont d'une fertilité extraordinaire; les maisons des Européens y sont bâties en pierres

très-petites. Cette ville, entourée de fossés et de murailles, a un bon hôpital, une école publique destinée principalement à l'enseignement des mathématiques, et même un théâtre. La côte voisine est trop plate pour permettre à de grands vaisseaux d'approcher du port; ils sont obligés de laisser tomber l'ancre à une demi-lieue en mer.

Sur les limites de la province, à peu de distance d'une petite montagne volcanique, est Banioukouning, remarquable par les tchandis ou temples antiques, situés dans son voisinage. Ils ont été bâtis sur des terrasses taillées dans la montagne. Les Javanais assurent qu'ils étaient autrefois plus nombreux, et qu'il s'en trouvait sur la plupart des sommets des monts environnans; mais depuis des siècles les flancs de ces monts sont couverts de forêts impénétrables, et leurs cimes ont été bouleversées plusieurs fois par des éruptions volcaniques, qui ont enseveli sous des monceaux de lave les monumens des temps anciens.

Dans l'intérieur du territoire de Kidou on voit, près du confluent de l'Elo et du Praga, les célèbres ruines de Boro-Bodo. Un temple en ruines couronne le sommet d'une colline, et forme un parallélogramme qui a sept enceintes, décroissant à mesure que l'on s'élève; il est terminé par une coupole qui recouvre le sommet de l'édifice, et

dont le diamètre est environ de cinquante pieds. Chaque côté du mur extérieur est à peu près de six cent vingt pieds; un triple rang de tours au nombre de soixante-douze accompagne cette dernière enceinte. Les parois de ces tours et de ces murs ont des niches où l'on voit des figures humaines sculptées, plus grandes que nature, et assises les jambes croisées. On en compte près de quatre cents.

Entre le territoire de Grobogan à l'ouest, et ceux de Rembang et Djipang à l'est, on remarque sur un espace de plusieurs milles des bledeg ou sources salées très-nombreuses. Elles jaillissent avec force et à gros bouillons des rochers calcaires dont le sol se compose, et donnent annuellement par l'évaporation près de quatre mille quintaux de sel. Dans le centre de la région de ces sources salées on observe un volcan boueux. On le distingue de loin par des bouffées de fumée qui s'élèvent et disparaissent par intervalles. Bientôt on entend un bruit sourd, enfin quand on est assez près pour que la fumée ne cache plus rien, on aperçoit une masse hémisphérique de terre noire mêlée d'eau, qui a seize pieds de diamètre, et qui s'élance à une trentaine de pieds en l'air; elle est comme soulevée par une force souterraine; ensuite elle crève avec un bruit sourd, et répand de tous côtés une quantité de boue noirâtre; après un intervalle de deux ou cinq secondes, une

nouvelle masse sort de terre, s'élève et crève; ce phénomène a lieu sans interruption. Durant la saison des pluies les éruptions sont plus violentes, plus bruyantes et plus abondantes. La matière qu'elles vomissent répand au moment de l'explosion une odeur de soufre très-forte et très-pénétrante, et une chaleur plus intense que celle de l'atmosphère.

Le territoire de Sourabaya est sur le détroit très-resserré qui sépare Java de Madouré. Sourabaya est le meilleur port de l'île, vaste, profond, bien abrité, favorablement situé pour la construction et le radoub des navires, parce qu'on s'y procure facilement les bois les meilleurs, et tout ce qui est nécessaire pour ces opérations. En 1815, on comptait à Sourabaya 24,600 habitans.

Les sources de naphte sont communes dans ce territoire; il s'en trouve une à peu de distance de la capitale. C'est au milieu des antiques forêts de tek qui ombragent la partie occidentale de cette province qu'était située Madjapahit, capitale des Javanais dans les temps florissans de leur empire. Ces ruines sont éparses sur une surface de plusieurs milles, près des rives du Kediri. Plusieurs temples en brique, et des débris de portes subsistent encore. Les arbres de tek, mêlés à ces ruines, paraissent âgés de plusieurs siècles. Les murs de l'étang de la ville sont encore debout;

ils ont mille pieds de long sur douze pieds de hauteur, et sont en brique cuite. A Trangoulan, village voisin, on voit le magnifique mausolée d'un prince mahométan, avec les tombeaux de sa femme et de sa nourrice. La date de 1320 y est sculptée en relief, en anciens caractères javans. A côté sont les tombes de neuf autres chefs. Ces monumens sont religieusement gardés par des prêtres.

C'est dans une des parties les moins accessibles d'une immense forêt de tek, que l'on voit les ruines de Mendang-Kamoulan, autre ville célèbre dans l'histoire des Javanais. Ces insulaires pensent que l'on ne peut les visiter sans qu'il arrive malheur au profane qui ose fouler ce sol sacré. Ceux qui se hasardèrent à accompagner dans cette partie de la forêt M. Raffles, de qui l'on tient ces détails, lui prédirent qu'il perdrait son gouvernement dans l'année; cette prédiction se trouva vraie, parce que peu de temps après l'île fut rendue aux Hollandais.

Le territoire de Pasourouan, à l'est de celui de Sourabaya, situé dans la partie la plus étroite de l'île, s'étend d'une mer à l'autre; dans le milieu s'élève la chaîne des monts Tengher qui traverse Java de l'ouest au sud-est. La cime d'Ardjouna vers l'extrémité occidentale est à 1666 toises au-dessus du niveau de la mer; son cratère vomit

souvent de la fumée, les sources minérales abondent dans son voisinage. Les monts Dasar, Bromo et Semirou, forment aussi des pics très-élevés à l'extrémité orientale de cette chaîne : le cratère de Bromo fit une éruption en 1804.

Au sud du Kavi, dans le territoire de Malang, les ruines sont nombreuses. On y voit un tchandi ou temple, dont la principale porte, tournée à l'ouest, a trente pieds de hauteur, et au-dessus de laquelle est sculptée une tête de gorgone; la forêt recelle une quantité de statues de divinités hindoues; plusieurs sont colossales.

Le territoire de Banyougvangdi, qui forme l'extrémité orientale de l'île, est séparé des autres par des montagnes qui le traversent du nord au sud. Pour aller de Panaroukan dans ce territoire, on traverse une forêt longue de vingt-quatre lieues, coupée par un seul sentier large de deux pieds. Les principaux sommets de la chaîne, qui limitent le territoire à l'ouest, sont le Taka-Vouroung et le Tachem ou Rao. Le premier forme par ses prolongemens le cap Sedano, et présente des piliers perpendiculaires de brèches basaltiques; le second est un volcan haut de 1,000 toises, et dont la dernière éruption eut lieu en 1796; il en sort une rivière qui roule au nord, et dont les eaux sont blanchâtres, âcres et brûlantes.

En continuant de faire le tour de Java, l'on

revient vers l'occident, et l'on entre dans la partie de l'île qui est restée indépendante. On y compte les sommets des monts Merbabou, Sindoro et Soumbing, les plus élevés de tout le pays. Ses plaines fertiles offrent des ruines d'anciennes villes, des débris de grands édifices et une innombrable quantité de statues, et des monumens de tous genres. Dans le reste de l'île les Javanais subjugués par les Européens, et mêlés avec des Chinois et d'autres étrangers, ont perdu en grande partie leur caractère national; il faut pour le retrouver dans sa pureté visiter les contrées où ils commandent encore.

Youdgia-Kirta et Soura-Kirta sont les capitales des deux états gouvernés par des princes indépendans. Leur surface réunie forme à peu près le quart de l'île, ou 11,313 milles anglais carrés; on y compte 1,657,900 habitans, ce qui fait 147 1/2 par mille carré. Ces pays sont remplis de montagnes volcaniques, la forêt de bambous de Dayou-Louhour, longue de cinquante milles, est sur les confins du territoire de Tchèribon. Les bois y sont disposés par groupes, et séparés par des landes incultes et nues. Dans les parties boisées, les arbres, en joignant leurs branches à une assez grande hauteur, forment des voûtes de verdure tellement épaisses qu'elles sont impénétrables à la lumière du soleil, de sorte que dans le

milieu du jour on est obligé de s'éclairer par des torches. On ne traverse jamais ces forêts sans se faire accompagner par une suite nombreuse.

Dans la province de Matarem, entre les deux capitales, on voit des ruines de temples; elles consistent en murailles et colonnes encore debout, en statues colossales renversées à terre et brisées; elles ressemblent à celles des temples hindous; on voit diverses figures accompagnées de statues de lions et d'éléphans. Le plus grand des temples de Loro-Djongrang avait quatre-vingt-dix pieds de hauteur. La statue de ce dieu, le même que Bahavani de l'Hindoustan, a dix bras; elle tient sous ses pieds un buffle, elle saisit par les cheveux et terrasse le génie du mal. Les Javanais adorent encore aujourd'hui cette statue, et la couvrent de fleurs. Les temples de Loro-Djongrang se composaient de vingt édifices différens, tous avec des enceintes et des entrées particulières. Toutes ces immenses constructions sont en pierres de taille, sans mortier ni ciment.

A quatre cent vingt toises au nord-nord-est de Loro-Djongrang, on remarque des ruines encore plus surprenantes; ce sont les Tchandi sivou, ou les mille temples. Il est impossible de voir un plus grand nombre de colonnes, de statues, de bas-reliefs entassés sur le même terrain; tout est fini avec une perfection extraordinaire; ces monumens an-

noncent de l'invention, de l'art et un goût pur et très-exercé. Les statues des gardiens du temple ont neuf pieds de haut, quoique agenouillées : leurs grosses faces ont une expression de gaîté qu'on ne retrouve pas dans les autres monumens de l'île, ni dans ceux de l'Hindoustan. La chevelure de ces figures paraît entièrement bouclée; elle est si épaisse et si massive qu'elles ont l'air d'être affublées d'une grande perruque, ce qui, avec les longues moustaches qui recouvrent leurs lèvres, leur donne une physionomie toute particulière. Chacun de ces temples forme un parallélogramme qui a environ cinq cent quarante pieds anglais de long sur cinq cent dix de large : ils sont à peu près tous construits sur le même plan; les costumes, les emblèmes des statues, tout y ressemble à ce que l'on observe dans les temples des Hindous; la distribution intérieure, comme dans les temples de Loro-Djongrang, est en forme de croix; et la plus grande de toutes les salles est placée au centre.

Une quantité de belles ruines couvrent d'autres cantons de cette contrée. C'est dans le voisinage du Gounong-Dieng, mont situé près des limites, du côté de Pacaloungan, province appartenant aux Européens, que les traditions des Javanais placent le séjour de leurs dieux.

En allant à l'est et en se rapprochant de Soura-Kirta, on rencontre à l'est de cette ville les

ruines de Soukou. Une des principales constructions que l'on y voit, est une pyramide tronquée qui s'élève sur le sommet de trois terrasses placées les unes au-dessus des autres ; il y a des obélisques, des colonnes et des bas-reliefs, en partie renversés près de cette pyramide ; la longueur des terrasses est environ de cent cinquante-sept peids : la première a quatre-vingts pieds de haut, la seconde trente, la troisième cent trente pieds. La porte d'entrée de ce temple est aussi en pyramide ; enfin les figures sculptées et les bas-reliefs que l'on y voit, ressemblent à ceux que l'on a trouvés en Egypte.

Les inscriptions que l'on a découvertes à Soukou, à Soura-Kirta et ailleurs sont nombreuses. Il y en a une seule en caractères anciens dévangari ; plusieurs en caractères qui paraissent avoir quelque rapport avec le javan moderne ; d'autres en caractères inconnus ; d'autres enfin en kavi ou anciens caractères javanais. Ces inscriptions sont gravées sur la pierre ; les dates qu'elles portent doivent se rapporter à l'ère des Javanais qui est de l'an 75 après Jésus-Christ. Quelques-unes remontent jusqu'à l'an 116.

Dans toutes les ruines de Java on a rencontré d'anciennes médailles en cuivre, toujours percées au milieu, elles offrent plusieurs sujets en relief.

Les Javanais sont généralement d'une taille au-

dessous de la moyenne; elle est bien prise; les hommes ont la mauvaise habitude de se déformer en se serrant fortement le ventre, et les femmes en rétrécissant la partie de leurs vêtemens qui leur couvre le sein. Les Javanais ont en général, comme les Sumatranais, les extrémités assez grêles; ils ont aussi le front élevé, les sourcils bien marqués, et assez éloignés des yeux qui sont noirs, et qui par leur disposition oblique ressemblent à ceux des Chinois; ils ont le nez petit et applati, moins cependant que les autres insulaires de l'archipel asiatique. Ils liment et noircissent leurs dents, et gâtent leur bouche par l'usage de mâcher du betel et du tabac. Les pommettes des joues sont saillantes; la barbe est peu fournie; les cheveux ordinairement noirs et droits, quelquefois tombent en boucles, et sont d'un brun rougeâtre. Leur physionomie est douce, tranquille et pensive, elle exprime aisément le respect, la gaîté, la gravité, l'indifférence, la timidité ou l'inquiétude.

Leur peau est jaune; le plus grand éloge que l'on puisse donner à la beauté d'une femme est de comparer son teint à la couleur de l'or. A l'exception de quelques habitans des montagnes, les Javanais manquent de ce mélange de couleur vermeille, nécessaire pour constituer la couleur cuivrée. Cependant leur teint est généralement plus rembruni que celui des insulaires voisins, surtout

parmi les habitans de la partie orientale, ou Java proprement dit, qui ont des traits plus délicats, et offrent plus de traces du mélange d'une colonie venue de l'Hindoustan que les habitans de Sonda. Ceux-ci ont tous les caractères d'une race montagnarde; ils sont plus ramassés, plus forts, plus courageux, plus actifs que les habitans de la côte et des territoires orientaux. Sous quelques rapports, ils ressemblent aux Madourais qui ont l'air plus martial et plus indépendant, et le maintien plus fier que les Javanais.

D'ailleurs il existe chez ceux-ci entre les classes supérieures et les classes inférieures des différences notables et plus grandes que celles qui peuvent être attribuées à la différence du genre de vie et des occupations. Les traits des chefs sont plus délicats et plus semblables à ceux des Hindous; tandis que le peuple a conservé des traces plus marquées de la race des premiers habitans de l'île. La couleur diffère aussi dans les différentes familles; quelques-unes sont beaucoup plus brunes que les autres. Le mélange avec la race chinoise est souvent reconnaissable chez plusieurs chefs; les traits de la physionomie arabe sont rares, excepté parmi les prêtres, et quelques familles du rang le plus élevé. On ne voit d'autre difformité parmi les Javanais que les goîtres auxquels les montagnards sont sujets.

Les femmes sont en général moins bien que les hommes; lorsqu'elles avancent en âge, elles sont extrêmement laides. Dans la classe inférieure, on peut attribuer la cause de cette dégradation physique aux rudes travaux auxquels elles sont assujéties sous ce climat ardent. A Bali, île voisine, où les femmes des paysans ne sont pas réduites à une condition si pénible, on en voit de très-jolies, et à Java celles des hautes classes sortant peu, ont à cet égard une supériorité décidée sur les autres.

La salubrité du climat et la fertilité du sol de Java, y facilitent les mariages; l'homme y vit à peu près aussi long-temps que dans la partie tempérée de l'Europe. On y voit beaucoup de vieillards de soixante-dix et même de quatre-vingts ans, et quelques-uns de cent ans et plus. Les hommes se marient à seize ans, les femmes à treize. Il est rare de trouver un homme célibataire à l'âge de vingt ans; et plus extraordinaire encore de voir une vieille fille. Aucune loi, aucune institution religieuse ne prescrit le célibat aux prêtres ni à aucune classe de la société; personne ne s'y astreint.

Les femmes enfantent jusqu'à un âge avancé. Quoiqu'il s'en rencontre quelques-unes qui ont jusquà treize et quatorze enfans, leur nourriture et leur entretien ne coûtent presque rien; on ne

craint donc pas d'en augmenter le nombre; cependant les familles sont moins nombreuses qu'en Europe; elles se réduisent généralement à quatre ou cinq personnes en comptant le père et la mère. Les jeunes gens abandonnent de bonne heure la maison paternelle, il meurt beaucoup d'enfans par les maladies, jamais cependant par suite de négligence. Comme le travail des femmes rapporte autant que celui des hommes, les filles sont élevées avec le même soin et vues avec autant de tendresse que les garçons. Toutes les femmes, à l'exception de celles des chefs, nourrissent leurs enfans.

Les dissolutions de mariage sont fréquentes et ont lieu pour le plus léger prétexte; mais elles n'entraînent pas l'abandon des enfans. Les époux, tant qu'ils restent unis, se gardent une fidélité mutuelle. La polygamie, quoique permise par la religion et les lois, n'y est pas commune. Peut-être la facilité de changer de femme, diminue le désir d'en posséder plusieurs à la fois. Les chefs seuls en ont plus d'une. Les chefs en épousent deux, et les souverains quatre; et de plus les premiers ont jusqu'à trois et quatre concubines, et les seconds jusqu'à huit et dix.

La chaumière d'un paysan ne lui coûte à construire que deux à quatre roupies (6 à 12 fr.), elle est toujours de niveau avec le terrain, et dif-

fère sous ce rapport des habitations des autres insulaires de l'archipel asiatique. Les murs sont en bambous applatis et réunis ensemble par un ciment. Les séparations, quand il en existe, sont aussi en bambous, et le toit est couvert en feuilles de palmier nipa, ou autres grands végétaux. La forme et la dimension de ces chaumières varient selon les territoires de l'île et les facultés des propriétaires. Dans l'est, où la population est plus rapprochée, et le pays très-bien cultivé, elles sont plus petites, et faites de matériaux plus légers; dans l'ouest, elles ont une charpente; l'intérieur et la galerie de la façade abritée par le prolongement du toit sont, élevés de deux pieds audessus du sol. Aucune n'a des fenêtres, elles ne reçoivent du jour que par la porte, ce qui a peu d'inconvénient dans un pays où tout se fait en plein air. Les femmes se tiennent sous le portique, soit qu'elles filent ou cardent le coton, soit qu'elles se livrent à une occupation sédentaire.

Les maisons en briques ne sont ordinairement habitées que par les Chinois.

Les chaumières des paysans javanais sont réunies en village. Chacune est entourée d'un terrain suffisamment grand pour fournir aux besoins de la famille; le colon le cultive avec un soin particulier, ce qu'il y récolte lui appartient; il l'entoure d'arbres et d'arbrisseaux dont l'ombre le garantit des

ardeurs du soleil et dont les fruits le récompensent de ses soins. Ainsi les villages les plus nombreux présentent aux regards un frais bocage ; on n'aperçoit pas une seule maison. Ces masses de verdure parsemées dans les plaines ou sur les flancs des montagnes, y forment des aspects variés et singulièrement pittoresques. Dans les saisons où tout le pays est inondé pour la culture du riz, elles ressemblent à autant d'îles qui s'élèvent du sein des eaux ; à mesure que la jeune plante prend de la croissance, sa verdure pâle contraste avec la teinte sombre de ce feuillage touffu, et lorsque les grains ont acquis leur dernier degré de maturité, et qu'avec un luxe de végétation inconnu en Europe, ils semblent revêtir la terre d'un vêtement doré, ces villages par leurs dômes de feuillage, diversifient agréablement le paysage et reposent les yeux.

Les villes sont, comme les villages, entourées de jardins et de vergers, et défendues par des haies de bambous. Soura-Kirta, la capitale des Javanais indépendans, qui renferme plus de 100,000 âmes, doit être considérée plutôt comme une réunion de grands villages que comme une cité, dans le sens que les Européens attachent à ce mot. Les rues qui traversent les principales villes ou les grands villages, sont larges, bien alignées et très-propres. Les palais des princes

qu'on nomme kratons, sont entourés de fossés et de murs qui servent de remparts ; ordinairement on les garnit de canons. Le mur qui ceint le kraton de Youdgia-Kirta, n'a pas moins de trois milles de circonférence. L'Aloun-Aloun est la grande place devant le palais ; on entre ensuite dans le kraton par le Setinghel, perron très-élevé, sur lequel se fait l'inauguration du souverain, et où il s'asseoit quand il se montre au public. Devant le Setinghel, on plante deux varinghen ou figuiers des banians, qui ont toujours été regardés à Java comme les emblèmes de la souveraincté.

L'ameublement des Javanais est extrêmement simple. Leurs lits, comme ceux des Sumatranais, consistent en une natte fine, avec un ou plusieurs oreillers ; au-dessus de la tête s'étend une étoffe coloriée qui tient lieu de baldaquin. Les mets se servent sur de grands plateaux de cuivre ou de bois, et dans des plats de porcelaine ou de cuivre. Les convives prennent les morceaux avec le pouce et l'index, et ils les jettent dans leur bouche. Ils se servent de cuillers pour les liquides, et très-rarement de fourchettes et de couteaux.

Les maisons des riches sont mieux meublées, et dans les territoires occupés par les Hollandais, les chefs ont adopté les habitudes et le luxe de

l'Europe ; ils ont des tapis, des miroirs, des chaises, des tables.

Les Javanais ont un goût très-prononcé pour les illuminations. Les jours de fête ils décorent l'enclos autour de leurs maisons, de guirlandes, de festons et de couronnes faites avec diverses fleurs et les jeunes pousses des cocotiers et des bambous disposées avec beaucoup de goût.

Dans plusieurs provinces de l'intérieur et dans les parties hautes de l'île, les habillemens chauds sont indispensables. Les Javanais sont généralement vêtus des étoffes tissues chez eux, mais ils y mêlent des portions du costume européen. La pièce principale est le sérong, décrit précédemment en parlant de Sumatra. Les Javanais font aussi usage du djarit qui ne diffère du sérong que parce que l'étoffe n'en est pas cousue aux deux bouts. Les jours de cérémonie, au lieu de serong ou de djarit, ils mettent le dodot qui est en coton ou en soie, et beaucoup plus ample ; ils se drapent avec une grâce infinie.

Les Javanais de la classe inférieure portent des caleçons courts d'étoffe grossière, et un djarit attaché autour des hanches, qui ne descend que jusqu'à mi-jambe, et ressemble à un jupon court. Ils ont aussi le kalambi, sorte de veste à manches courtes, qui est souvent blanc, et plus fré-

quemment d'un bleu clair, avec des raies bleues plus foncées. Ils enveloppent leur tête d'un mouchoir qu'ils ploient de différentes manières, et la couvrent souvent d'un grand chapeau de feuilles, ou de tiges de bambou fendues et applaties qui, de même qu'un parasol, les garantissent du soleil et de la pluie. Ils attachent à leur ceinture un mouchoir, et y suspendent aussi un petit sac qui contient le tabac et le siri. Le cris ou poignard complète l'habillement de toutes les classes A celui de l'ouvrier il faut ajouter une hache ou un coutelas pour couper le bois, les broussailles ou l'herbe.

Les femmes portent de même le djarit attaché autour des hanches; il descend toujours jusqu'à la cheville, il n'est jamais relevé comme l'est celui des hommes quand ils travaillent, il est lié avec l'oudat, sorte de cordon ou de ceinture. Elles ont de plus le kembang qui est un corset entourant le corps, montant au-dessus du sein, et descendant jusqu'à la ceinture. Elles portent aussi communément une robe de dessus de couleur bleue, nommée kolambi, comme la veste des hommes, elle descend jusqu'aux genoux; elle a de longues manches qui se boutonnent aux poignets; les femmes vont la tête nue, elles forment de leurs cheveux un nœud fixé par de grandes épingles en corne de buffles ou en cuivre, matières qu'elles emploient aussi pour leurs boucles d'oreille. Les

hommes et les femmes de toutes les classes portent des anneaux à leurs doigts.

Les enfans du peuple vont tout nus jusqu'à l'âge de six à sept ans; ceux des familles aisées ont un djarit et une veste.

Les gens riches ont dans la maison des sandales, des souliers et des pantouffles; et lorsque les chefs vont en voyage, ils ajoutent à l'habillement javanais des pantalons étroits de nankin ou d'autre étoffe, avec des bottes et des éperons à l'imitation des Européens.

Une marque de respect est de laisser tomber ses cheveux en présence de ses supérieurs; les chefs les laissent ordinairement flotter sur leur cou. Tout le monde se parfume la tête d'huiles odoriférantes.

Dans le grand costume de cour, les épaules, les bras, enfin tout le corps jusqu'aux hanches est entièrement nu; on a la tête couverte d'un koulouk, chapeau d'étoffe blanche ou bleue très-empesée; dans les occasions moins solennelles les chefs ont ce chapeau en velours noir, orné en or, et avec un bouton en diamant : le djarit revet la partie inférieure du corps; la ceinture doit être de galon d'or avec des franges pendantes aux deux bouts. On n'a qu'un seul cris qui se place à droite, à gauche on a un viddoung, espèce de serpette, et un petit couteau, indiquant que l'on est prêt à

exécuter les ordres du souverain, et à couper les branches des arbres et les herbes qui pourraient le gêner dans sa marche ; la partie du corps qui est à nu, est ordinairement frottée de poudre blanche ou jaune. Le souverain lui-même est habillé de la même manière les jours de cérémonie, et son corps et ses bras sont couverts d'une poudre jaune brillante. Les femmes qui l'approchent, indépendamment des diamans et des fleurs qui ornent leurs cheveux, doivent avoir une ceintnre en soie jaune, dont les deux extrémités teintes en rouge, pendent le long de chaque hanche jusqu'à terre.

Les rangs se distinguent à la manière dont on porte les cris, mais surtout par les couleurs du payong ou parasol ; le souverain seul peut en avoir un doré ; les payongs de la reine et de la famille royale sont jaunes ; ceux de la famille de la reine et des enfans du souverain avec ses concubines sont blancs ; ceux des chefs sont rouges, ceux des officiers inférieurs sont bleus.

Les Javanais, comme tous les insulaires leurs voisins, se noircissent les dents, ils regardent comme une chose honteuse de les avoir blanches ainsi que des chiens ; ils ne les dorent pas comme les Sumatranais. Les gens du peuple se baignent une fois par jour, les gens comme il faut deux ou trois fois.

Les Javanais étant musulmans s'abstiennent

de la chair de pourceau et de toute boisson enivrante. Quelques-uns par un reste des superstitions attachées à leur ancienne religion qui était celle des Hindous, ne mangent pas de la chair de bœuf ou de vache. La viande de ces animaux, et celle des buffles, des daims, des chèvres, est exposée en vente dans tous les marchés, avec les volailles et les autres denrées. Le peuple est friand de la chair de cheval ; il est défendu d'en tuer à moins qu'ils ne soient blessés ou malades. Du reste, les Javanais se nourrissent principalement de végétaux, et surtout de riz comme dans toute l'Asie ; chacun y joint d'autres mets suivant ses facultés ; on fait grand usage de poisson frais, ou séché ou salé : ils rejettent la tortue et tous les amphibies. Ils aiment beaucoup le dinding.

Au contraire ils n'ont aucun goût pour le lait ni pour aucune des préparations faites avec cette substance. Leurs vaches n'en donnent pas beaucoup ; ils font différentes espèces de pâtisseries et de confitures : ils colorent leurs mets de diverses manières ; ils teignent en rouge les œufs durs ; ils donnent au riz une couleur brune ou jaune. Ils font grand usage de carry, et assaisonnent leurs plats avec du blanchang.

Ils n'ont ni la frugalité des Hindous ni la gourmandises des Chinois ; la fertilité de leur sol et l'activité de l'agriculture les empêchent de re-

douter la famine. Ils sont toujours prêts à partager leurs repas avec les étrangers, et exercent généreusement l'hospitalité. L'eau est leur unique boisson ; les gens riches commencent par la faire bouillir; on la boit chaude, quelques-uns l'aromatisent avec de la cannelle et d'autres épices. Tous ceux qui peuvent se procurer du thé en prennent plusieurs fois dans la journée.

Tout le monde mâche la feuille de betel, la noix d'arek, le tabac et le gambir. L'usage de l'opium n'est que trop général et encouragé par l'avidité des Européens.

A l'exception de quelques chefs qui en ont pris l'habitude des Européens, les Javanais ne boivent ni vin ni liqueurs fortes. Les Chinois font avec le riz deux sortes de liqueurs fermentées.

Quand une femme est arrivée au troisième mois de sa grossesse, l'événement est annoncé à ses plus proches parens auxquels on envoie en même temps en présent du riz jaune, des huiles odoriférantes et des bougies. Les riches y ajoutent de la toile, des coupes en or, en argent ou en cuivre, et des aiguilles de ces métaux ou d'acier.

Au septième mois de la grossesse, on donne à tous les amis et parens un festin dans lequel le riz jaune domine. La femme enceinte doit ensuite se laver le corps avec le lait d'un coco vert, sur la surface duquel on a sculpté deux figures, l'une

d'homme, l'autre de femme, qui sont censées représenter à l'imagination de la mère, toutes les perfections corporelles dont son enfant doit être doué. Le coco est ouvert par le mari. La femme se baigne après cela dans de l'eau parfumée par les fleurs odoriférantes que l'on y a jetées. Au sortir du bain, elle met un habillement neuf et donne l'ancien, avec de l'argent, du riz, du betel et des cocos, à la sage-femme qui l'a soignée dans le bain. Dans la soirée elle assiste à une représentation théâtrale qui ressemble aux ombres chinoises.

Lorsque l'enfant est arrivé à l'âge de neuf mois, les parens régalent leur famille et leurs amis d'une représentation théâtrale et d'un festin.

Les Javanais se marient si jeunes, que leurs parens choisissent et contractent pour eux. Lorsque l'affaire est arrangée, le futur envoyait autrefois à sa fiancée un présent qui était rendu si le mariage n'avait pas lieu, par la faute de la jeune fille ou de ses parens. Aujourd'hui la coutume est différente, le prétendu fait divers présens à sa future peu de temps avant le jour fixé pour la célébration du mariage; en attendant qu'il arrive, le fiancé et la fiancée ne sortent pas de chez eux. Ce terme varie; il est de quarante jours chez les personnes de distinction.

Au jour désigné, et on en a choisi un regardé comme heureux, les parens mènent les futurs

conjoints à la mosquée, où le pangkoulou ou prêtre déclare qu'ils sont unis par le mariage. Si l'époux ne peut pas assister à la cérémonie, il envoie son cris à la mosquée, ce qui suffit pour valider l'union.

Le même jour ou le lendemain vers midi, l'époux vêtu de ses plus beaux habits et escorté de tous ses amis, précédé et suivi de musiciens, s'avance vers la demeure de sa future qui vient à sa rencontre jusque sur le seuil de la porte, et lui fait un salut très-humble ainsi qu'à tous les siens. Les deux conjoints sont ensuite placés sur un siége élevé, et pour montrer leur intimité future, ils mâchent du betel dans la même boîte.

Dans quelques territoires, l'époux, après être allé chercher son épouse, la fait monter dans une litière ou un palanquin, et suivi de tout son cortége, l'escorte à cheval dans toute la ville au son de la musique et quelquefois du canon. Le soir on est regalé dans la maison de la mariée où les deux époux passent la nuit.

Une veuve peut se remarier trois mois et dix jours après la mort de son mari.

Dans tous les ménages ce sont les femmes qui seules vendent, reçoivent et achètent, elles sont considérées comme étant, sous ce rapport, beaucoup plus habiles que les hommes.

Lorsqu'une personne distinguée ou riche a

rendu le dernier soupir, tous ses parens arrivent dans sa maison pour témoigner leur douleur; on leur distribue de l'argent, les prêtres qui doivent enterrer le défunt reçoivent chacun une piastre, une pièce d'étoffe et une petite natte. Le corps est lavé, enveloppé dans une toile blanche, et placé dans un cercueil couvert d'une toile peinte et sur laquelle on pose des guirlandes de fleurs qui pendent en festons. Dans ces occasions chacun déploie ses plus beaux parasols, on porte ses plus belles lances, et tout ce que l'on regarde comme devant honorer le défunt et donner plus de pompe au convoi. Quand on est arrivé au tombeau, le prêtre adresse une prière à Dieu, et une exhortation pieuse à l'âme du mort : en voici la substance : « Tu sais que tu es l'ouvrage du créateur de l'univers; tu dois donc, après avoir quitté ta demeure mortelle, retourner à la source dont tu émanes. » Après que le corps a été enterré, les autres prêtres continuent à réciter des prières. Pendant la semaine des funérailles, ils se réunissent dans la maison du défunt et prient pour le repos de son âme en présence de ses parens; les troisième, septième, quatorzième, centième et millième jours après sa mort, il y a des cérémonies en sa mémoire; on adresse au ciel des prières pour sa félicité dans l'autre vie.

On plante à côté de la sépulture un sambodja,

espèce d'arbre; plusieurs fois dans l'année les parens viennent y jeter des fleurs odoriférantes qu'ils cultivent exprès. Les cimetières sont ordinairement placés sur des côteaux et ajoutent à la beauté des paysages. Les tombes sont ornées de sculptures, on y grave d'une manière fort nette des inscriptions et des épitaphes en caractères javanais ou arabes.

Les Javanais aiment beaucoup les représentations théâtrales; ils en ont de deux sortes; les topeng, exécutés par des acteurs masqués, excepté quand ils jouent devant le prince, et les vadjangs qui ressemblent à nos ombres chinoises. Les sujets des topeng sont toujours pris dans l'histoire de Pandji, le héros le plus célèbre de l'histoire de Java. Lorsque l'on joue devant le prince, chaque personnage récite son rôle, mais en général le dalangou, directeur du théâtre, parle seul, et les acteurs se bornent à faire les gestes convenables. La musique accompagne toujours les paroles. Les personnages sont magnifiquement vêtus, conformément aux anciens costumes, et remplissent fort bien leur rôle. Les pièces ressemblent plus à un ballet qu'à un drame régulier; l'amour et la guerre en sont constamment les sujets, elles se terminent par un combat entre les rivaux ou adversaires.

Les vadjangs représentent un événement fabu-

leux ou historique de l'ancienne histoire de Java. Le dalang ou entrepreneur place ses figures et les fait passer derrière un rideau transparent éclairé par une lampe. Elles font les gestes convenables au moyen de ressorts ; le dalang récite des passages de poëmes analogues au sujet; toutes ces figures sont passablement grotesques ; c'est pour se conformer à la tradition.

On donne quelquefois des scènes bouffonnes pour amuser la multitude ; il y a aussi des espèces de pantomimes réservées pour les enfans, les acteurs se déguisent en animaux.

Le dalang amène avec lui ses acteurs ; il reçoit une dixaine de roupies pour la soirée. Les chefs et les grands ont généralement une troupe de comédiens à leur service. Les dalangs sont des personnages très-considérés ; on peut sous plusieurs rapports les comparer aux anciens bardes ; ils bénissent les enfans qui viennent de naître, et récitent à cette occasion des passages des anciennes légendes.

La danse chez les Javanais, de même que chez tous les orientaux, consiste principalement dans des mouvemens lents et gracieux des jambes, des doigts et même de la main et des doigts. Les plus habiles danseuses sont les concubines du prince et de son fils aîné ; seules elles peuvent exécuter le srempi, danse à quatre personnes, qui est aussi

gracieuse que modeste ; elles ont alors la tête, les bras et les mains ornés de pierreries ; un corset leur serre là taille et monte au-dessus du sein ; leur ceinture pend de chaque côté jusqu'aux talons ; leurs jupes de soie de diverses-couleurs et souvent vertes avec des fleurs en or, tombent avec grâce jusqu'à terre, et sont fréquemment jetées de côté par un mouvement précipité des pieds. Ces danseuses choisies parmi les plus belles personnes, ont rarement plus de quatorze à quinze ans ; quand elles ont eu un enfant, elles cessent leur profession.

Les bedayas qui sont, sous plusieurs rapports pour les nobles, ce que les srempis sont pour le prince, exécutent des danses à huit personnes.

Les rongghengs ou les danseuses ordinaires ressemblent aux bayadères de l'Inde, et généralement ne sont pas d'une vertu plus austère. Elles forment des troupes qui exercent leur art pour l'amusement des chefs et du public. Quoiqu'on en trouve dans toutes les villes principales, on en fait un cas bien plus particulier dans les cantons montagneux de Sonda ; on les y emploie dans toutes les fêtes ; il est des chefs qui en ont à leur gage pendant toute l'année. Leur conduite fréquemment désordonnée a rendu le mot de ronggheng presque synonyme de celui de prostituée. Quelquefois, après avoir acquis, par l'exercice de leur

profession, des richesses considérables, elles épousent un chef d'un ordre inférieur; mais au bout de quelques années d'une vie tranquille, elles profitent de la facilité du divorce pour retourner à leur ancien métier. Elles accompagnent leur danse de chant. Leur parure est moins élégante que celle des srempis; leurs cheveux, retroussés d'une manière particulière, sont parfumés d'huiles odorantes et ornés de fleurs. Leur danse peu gracieuse ne plaît pas aux Européens; leur voix est rarement harmonieuse; mais leurs chansons bouffonnes et spirituelles excitent des ris joyeux et de bruyans applaudissemens. En général les ronggheng̃s ne s'avilissent pas jusqu'à faire les gestes indécens et prendre des attitudes lascives que l'on reproche aux bayadères de l'Hindoustan. Elles ont un fichu jeté sur l'épaule et un éventail à la main; elles s'en servent pour se couvrir de temps en temps la moitié du visage, afin de renforcer leur voix, ou bien elles s'en frappent le dessous du bras pour marquer avec plus de force les différentes parties de leur danse et de la musique.

Dans certaines fêtes, les grands personnages dansent avec les rongghengs, car à Java la danse est pour tout le monde une partie essentielle de l'éducation. Dans le Sonda surtout, une fête serait incomplète si tous les chefs ne dansaient pas les uns après les autres, en commençant par le

plus jeune. Leurs femmes et leurs filles ne dansent jamais ; quant à eux ils ont des maîtres pour ce divertissement favori. Plusieurs danses ont un caractère militaire.

La danse des ronggheng est souvent accompagnée de l'apparition d'un bouffon qui, imitant leurs gestes d'une manière grotesque, contribue beaucoup à égayer les spectateurs. On en voit aussi d'autres qui paraissent seuls, dirigeant leurs traits malins contre toutes les classes de la société, et déploient beaucoup de grosse gaîté.

Les Javanais ont un grand nombre d'instrumens de musique ; plusieurs ressemblent à des harmonica et se frappent avec de petits marteaux. Les gongs ou timballes sont en métal, et rendent des sons qui font frissonner ; le redab et une espèce de violon à deux cordes ; on en joue avec un archet. Chaque chef possède un assortiment d'instrumens.

Depuis long-temps les Javanais ont passé cette période de la civilisation où les peuples regardent la chasse comme un moyen de subsistance. Ils recherchent cet exercice comme un amusement. C'est dans les territoires des extrémités orientales et occidentales de l'île, que l'on chasse principalement le cerf ; on le poursuit à cheval. Dans l'est on le perce avec une lance ; dans ceux de l'ouest, on le tue avec un coutelas. Dans cette

partie la chasse est conduite avec plus d'ordre et de méthode. Plusieurs habitans, et notamment les chefs, ont des chevaux et des chiens dressés pour prendre ce divertissement.

Un des spectacles que les Javanais aiment le plus est le combat du tigre et du buffle. On fait, à cet effet, entrer ces deux animaux dans une grande cage en bambous. Le buffle est presque toujours vainqueur. On est obligé de l'exciter en versant sur son corps de l'eau bouillante, et en le frappant avec des orties. Quelquefois le tigre s'élance sur le buffle dès qu'il le voit; le plus souvent il se couche, et ne se décide à combattre qu'après y avoir été contraint par des coups de fourche, ou par la flamme de la paille que l'on allume sous son ventre. Ce combat dure à peu près une demi-heure. Quand on connaît la retraite d'un tigre, le chef du village rassemble tous les hommes, qui s'arment de lances; ils entourent le repaire de l'animal, le font sortir par le bruit des gongs ou par le moyen du feu; dès qu'il paraît ils courent sur lui, et le percent de leurs armes.

Les Javanais font aussi combattre les uns contre les autres des taureaux, des béliers, des sangliers, des cailles, des coqs, et jusqu'à des sauterelles. Ils prennent un plaisir infini à ces sortes d'exercices; ils aiment aussi les jeux d'échecs, de dames, de dés et autres jeux de hasard.

Ce peuple n'a pas fait de progrès dans le dessin et la peinture ; cependant il n'ignore ni les proportions ni la perspective ; il est sensible aux beautés de cet art, et copie assez bien les modèles qu'on lui donne.

Les ruines de monumens magnifiques, si communes dans l'intérieur de l'île, annoncent qu'autrefois l'architecture et la sculpture y étaient portées à un haut degré de perfection ; aujourd'hui l'on ne voit d'autres édifices modernes un peu considérables que les kratons où les chefs font leur résidence.

Les Javanais n'ont pas de système particulier dans leur calcul arithmétique. Ils comptent ordinairement de mémoire. Le peuple s'aide souvent de grains de pasi ou de petits cailloux pour faire ses calculs.

L'astronomie est une science inconnue des Javanais. Le partage des saisons a lieu d'après un système dont ils ne comprennent plus le principe, et dont ils font souvent des applications erronées. Tout prouve que leur système astronomique leur vient des Hindous. A chaque jour de la semaine, à chaque mois, à chaque semaine correspond le nom d'une divinité qui est censée y présider.

Les Javanais ont trois sortes de langage : le vulgaire, le langage de cour et la langue savante.

Toutes ces langues ont une grande affinité avec le malais ou la langue commune de l'Archipel asiatique.

L'idiome vulgaire se subdivise en quatre dialectes très-différens entre eux ; ce sont : le soudan dans l'ouest, le javan dans l'est, enfin le balin et le madourin qui se parlent dans deux îles voisines de Java, et dont les habitans paraissent avoir une origine commune avec ceux de cette grande île. Ces quatre dialectes s'écrivent avec les mêmes caractères, et malgré leurs disparités, paraissent dériver d'une même souche. Le soudan, qui est le plus ancien, n'est parlé que par un dixième de la population.

Le langage de cour est celui qui s'emploie toutes les fois qu'on parle à ses supérieurs ; tous les Javanais le connaissent, parce qu'ils en font usage dès l'âge le plus tendre quand ils adressent la parole à leur père, à leur mère et à leurs parens âgés. Les gens comme il faut parlent entre eux un langage mêlé de mots de la langue de cour et de mots de la langue vulgaire.

La langue savante se nomme kavi, mot qui paraît dériver du sanscrit, et qui signifie poétique. C'est en effet en kori que sont écrits tous les poëmes un peu considérables, toutes les inscriptions anciennes sur pierre ou sur cuivre. Les neuf dixièmes de mots sont dérivés du sanscrit. Une

légère connaissance du kavi est regardée comme une partie essentielle de l'éducation de tout homme bien né. Les anciens poëmes javanais historiques et mythologiques se sont conservés plus purs et plus corrects à Bali qu'à Java.

Les Javanais écrivent ordinairement avec de l'encre de l'Hindoustan sur du papier qu'ils fabriquent, ou qui leur vient des Européens ou bien des Chinois. Les Baliens tracent leurs lettres avec un stylet de fer sur des feuilles de palmier préparées. Les Javanais écrivent de gauche à droite; ils ne lient point leurs lettres ensemble, et ne séparent pas les mots; un ou deux traits en diagonale très-courts, ou une virgule, indiquent la fin d'une stance ou d'un chapitre.

La littérature arabe a fait peu de progrès chez les Javanais. Tous les écrits arabes qui circulent chez eux sont relatifs à la religion. La littérature des Javanais est riche en poëmes et en compositions variées qui sont presque toutes relatives à leur histoire et à leur religion primitives.

Quoique les Javanais aient embrassé l'islamisme, ils ont conservé une partie de leurs anciens usages; plusieurs nourrissent une secrète prédilection pour leur ancien culte : ils mêlent aux préceptes du coran beaucoup de croyances et de maximes de la religion primitive de leurs ancêtres.

Les pélerinages à la Mecque sont très-com-

muns parmi eux. Les Hollandais y mettent obstacle tant qu'ils le peuvent. La réputation de sainteté acquise par quiconque a rempli cette obligation, lui donne de l'influence sur le peuple, et le rend dangereux pour le pouvoir. Les prêtres sont ordinairement d'une race mélangée de Javanais et d'Arabes. Le zèle religieux les porte souvent à exciter les chefs contre les Européens qu'ils haïssent doublement comme infidèles et comme usurpateurs.

Chaque village un peu considérable a un prêtre musulman ou panghoulou, et une mosquée. Le panghoulou remplit la fonction de juge dans tous les procès; il avertit les habitans des époques les plus favorables pour les travaux de l'agriculture. Il reçoit un dixième du produit des terres, un casuel pour les circoncisions, les mariages, les divorces, les funérailles, et des présens dans diverses occasions.

Dans chaque ville capitale il y a un grand-prêtre, qui, avec quelques autres subalternes, forme un conseil qui surveille et dirige tous ceux du territoire; une portion de la dîme que ceux-ci perçoivent est réservée pour former les revenus des grands-prêtres et de leurs subordonnés. Ces grands-prêtres sont arabes d'origine. Leur nombre dans quelques villes est considérable; celui de tous les prêtres de l'île est au moins de 50,000,

ce qui fait la quatre-vingt-dixième partie de la population. Les prêtres des villages sont presque tous Javanais. Ceux qui se destinent au sacerdoce adoptent un habillement différent de celui de leurs compatriotes ; ils couvrent leur tête d'un turban, et mettent une longue robe à la manière des Arabes ; ils laissent croître leur barbe.

La circonsision a lieu à huit ans ; cette cérémonie est accompagnée de fêtes et de réjouissances moins bruyantes cependant chez les Javanais que chez les autres musulmans. Bien qu'ils ne soient pas fanatiques, ils sont très-superstitieux et très-crédules ; ils croient aux jours heureux ou malheureux, opinion qui influe beaucoup sur tout ce qu'ils veulent entreprendre.

Il paraît qu'à différentes époques, Java a été divisé en plusieurs états plus ou moins étendus. Il n'en existe aujourd'hui que deux qui soient indépendans des Européens ; ce sont les seuls dont il importe de faire connaître l'organisation politique.

Le souverain porte le titre de sousounan ou sultan ; le trône est héréditaire, mais l'ordre de primogéniture n'est pas rigoureusement établi, ni constamment suivi. Le gouvernement est despotique ; la puissance n'est limitée que par certains usages auxquels le peuple est si attaché que le sultan n'ose pas y déroger. Non seulement les

distinctions et les places dépendent du prince, mais toutes les terres lui appartiennent ; il peut à son gré les donner et les partager, ainsi que les cultivateurs qui les font valoir. Il y a cependant des territoires, dans les parties montagneuses du Sonda, où le droit de propriété foncière est reconnu, où les terres se transmettent par héritage, et sont vendues ou partagées sans la participation des chefs. Ces terres sont en petit nombre. Chaque agent du gouvernement est payé par des concessions de terres ou par une délégation qui autorise celui auquel elle est accordée, de percevoir un revenu déterminé sur certains villages et certains cantons.

Le sousounan ou empereur de Java a sous lui un baden-adipati ou visir sur lequel tombent tous les soins et tous les soucis de la souveraineté. Le sultan jouit des honneurs. Cependant depuis que les Européens se sont arrogé le droit de nommer le baden-adipati, il a moins de puissance, les sultans se défiant d'un ministre qui n'est pas de leur choix. Le baden-adipati transmet aux bapatis ou gouverneurs de provinces le pouvoir despotique que le sultan lui a délégué, ceux-ci le transmettent aux commandans de territoire et de cantons. Chaque gouverneur a sous lui un pati ou lieutenant sur lequel il se repose souvent de tous les détails de l'administration. La seule ins-

titution qui dans la constitution politique des Javanais paraît favorable à la liberté, c'est la nomination des chefs de village qui sont élus par le peuple. Chaque village a une étendue de terrain déterminée, et forme ce que les Européens appellent une commune. Chacune a une organisation politique aussi parfaite qu'on peut le désirer. Le petingghi ou chef de la commune est élu pour un an ; les habitans cultivent ses terres gratuitement. Assisté de son kubayan ou adjoint, il répartit les impôts, il les lève, surveille les intérêts de la commune. et juge les contestations peu importantes. Au besoin il rassemble les chefs de famille, et prend leurs avis. Il se concerte aussi avec le moudin ou prêtre.

La police de l'île est excellente. Lorsque le petingghi veut rassembler les habitans du village, il lui suffit de frapper sur un bloc de bois ; à la manière dont il le bat, chaque habitant reconnaît si on l'appelle pour repousser un bandit, pour tuer un tigre, ou pour éteindre un incendie ; et il s'habille et se prépare en conséquence.

La justice est rendue par deux sortes de tribunaux : ceux des panghoulous ou grands-prêtres, et ceux des djaksas ou juges civils. Dans les premiers, les lois de Mahomet sont strictement observées ; dans les seconds elles sont modifiées par les coutumes et les usages du pays. Les pré-

miers tribunaux jugent de tous les crimes capitaux, et des contestations relatives aux mariages, aux divorces et aux héritages; ils forment aussi des espèces de cours supérieures où l'on peut en certains cas appeler de la décision des djaksas. Ceux-ci, aidés de leurs klivous ou assesseurs, prononcent sur les vols et les délits de peu d'importance.

Des codes de lois règlent cette double jurisprudence. Celles qui régissent les décisions des djaksas sont très-souvent de simples usages que la tradition transmet et consacre; on en a rédigé par écrit une partie; ils forment divers ouvrages.

La législation, relativement aux obligations des débiteurs envers leurs créanciers, est la même que dans tout l'archipel asiatique. Le créancier a un droit direct sur tous les biens meubles de son débiteur, et s'ils ne sont pas suffisans pour répondre de la dette, il peut le faire travailler pour son profit, et s'il est nécessaire, imposer la même tâche à sa femme et à ses enfans. De là provient la classe nombreuse des bedols qui sont serfs ou esclaves pour dettes.

Tous les hommes sont sujets au service militaire: à moins de cas extraordinaires, on lève au plus un tiers des habitans en état de porter les armes. Tous les grades et tous les honneurs militaires émanent du sultan qui, pour cette raison,

ajoute à ses titres celui de sinapati ou seigneur de la guerre. Les officiers sont payés par des concessions de terres. Les troupes sont nourries aux dépens des territoires où elles sont postées ; en pays ennemi elles ne subsistent que par le pillage. Le sousounan ne peut plus avoir qu'une garde de mille hommes; les Européens lui fournissent ce qui, au-delà de ce nombre, est nécessaire au maintien de la tranquillité.

Les armées étaient principalement composées d'infanterie ; les officiers voyageaient toujours à cheval ; quand il fallait de la cavalerie, chaque territoire fournissait son contingent ; tous les hommes arrivaient armés, chaque village ayant un petit arsenal de lances et d'armes pour équiper les soldats qu'il doit fournir.

Les principales armes sont des cris, de longs poignards qui ressemblent à nos couteaux de chasse, des lances, des arcs, des flèches, des frondes et des boucliers. Les Javanais connaissent depuis long-temps les armes à feu ; ils fabriquent de la poudre, mais en petite quantité, ils ont des fonderies de canons; ils se procurent par la voie du commerce des fusils et des pistolets.

Ils ont beaucoup perdu de leur antique valeur; ils sont physiquement plus faibles et moins courageux que les Malais. Souvent dans les combats, quand ils sont exaltés, ils se précipitent sur l'en-

nemi sans aucune crainte de la mort; dans ces cas ils se sont enivrés avec de l'opium pour augmenter leur exaspération.

Tous les agens du gouvernement, depuis le premier ministre jusqu'aux moindres employés, étant payés par des concessions de terre révocables à volonté, il n'y a pas de revenu, ni de trésor public. Lorsqu'on entreprend une route ou un grand ouvrage pour l'utilité générale, chaque village fournit le contingent d'hommes et de matériaux qui lui est demandé. Ainsi que dans le système féodal auquel l'organisation sociale des Javanais ressemble beaucoup, chaque chef a le droit d'exiger des villages de son ressort des subsistances et des logemens quand il voyage, et des présens quand un mariage a lieu ou quand il arrive une naissance dans sa famille. Diverses sortes d'impôts en argent ont été introduites dans les territoires occupés par les Hollandais; le cultivateur y est accablé sous le poids des charges publiques, des redevances féodales, des corvées de toute nature et des taxes pécuniaires qui ont été introduites par le génie fiscal des Européens.

Les Javanais témoignent par des démonstrations serviles leur respect envers leurs supérieurs. Quand un chef paraît, tous ceux qui sont d'un rang inférieur s'asseyent sur leurs talons, et restent dans cette posture jusqu'à ce qu'il soit passé;

la même chose a lieu dans l'intérieur des maisons. Ainsi c'est le contraire de l'Europe, où tout le monde se lève en témoignage de respect. La posture humiliante que prennent les Javanais est due à un usage très-ancien, c'est surtout ce qui la fait respecter.

« En voyageant dans l'intérieur, dit M. Raffles, j'ai souvent vu des centaines d'insulaires tomber sur leurs talons quand j'approchais ; le cultivateur quittait sa charrue et le porteur son fardeau quand ils m'apercevaient. Etant à la cour de Soura-Kirta, je me souviens qu'un jour dans une conférence particulière avec le sousounan, il fut nécessaire d'envoyer le baden-adipati au palais pour y prendre le sceau royal ; le pauvre vieillard était à son ordinaire accroupi sur ses talons. Le sousounan était assis le visage tourné vers la porte ; il se passa près de dix minutes avant que le ministre, après plusieurs tentatives inutiles, pût trouver une occasion de se lever suffisamment pour atteindre le seuil sans que son maître l'aperçût. L'affaire pour laquelle il allait au palais était urgente ; le retard gênait beaucoup plus le sultan lui-même ; n'importe, ces inconvéniens étaient légers, en comparaison de l'infraction à l'étiquette. Quand un inférieur est dans la nécessité de changer de place, il doit rester accroupi, et tâcher de se mouvoir avec ses jambes ployées sous

lui, jusqu'à ce qu'il soit hors de la vue de son supérieur. »

Le cultivateur javanais ne garde pas constamment sa terre, et ne la transmet pas à ses héritiers ou à ses enfans; quelquefois il en change tous les ans. Les percepteurs du revenu des terres ne sont pas non plus toujours attachés aux mêmes territoires; les personnages auxquels les biens ont été concédés, les renvoient après que la recette est terminée. Le souverain étant le seul et unique propriétaire, dispose de toutes les terres suivant son bon plaisir. La possession dans une famille ne fait pas titre; excepté dans le Sonda.

La nature des récoltes admet quelques modifications dans cet ordre général. Le cultivateur sait qu'il n'a d'autre droit sur les champs de riz ordinaires que celui de la récolte de l'année, déduction faite des redevances dont ces terres sont chargées. Il sait que l'année suivante il cultivera d'autres champs; mais si dans la distribution annuelle il n'en obtenait pas un, il émigrerait, et en irait chercher ailleurs. Si au contraire le cultivateur défriche un terrain embarrassé d'arbres et de broussailles pour y semer le riz sec, alors il ne paie nulle redevance. La troisième sorte de propriété est celle des arbres à fruits; le cultivateur se considère propriétaire de ceux qu'il a plantés; si un chef voulait attenter à ce droit, le village

ainsi vexé serait bientôt abandonné. La redevance due par les cultivateurs est au plus de moitié du produit dans les champs ordinaires, seulement du quart dans les mauvaises terres, d'un tiers et quelquefois moins d'un cinquième dans les terres hautes.

Les Javanais sont essentiellement cultivateurs. La proportion du nombre de ceux qui s'adonnent à l'agriculture à ceux qui se livrent à d'autres professions, est de quatre à un. Le riz, principal objet de culture, se récolte en assez grande quantité pour être expédié à Sumatra, Malacca, Borneo, Celebes et les Moluques. On laboure avec une charrue attelée de buffles; elle est fort simple, toujours en bois de tek; le joug est de bambou. Les javahs ou terres basses et inondées sont les plus fertiles en riz ordinaire : les tegals ou terres hautes produisent du riz sec, du sorgho et d'autres végétaux. Telle est en général la fertilité du sol, que certains champs après avoir produit deux et quelquefois trois récoltes dans l'année, n'ont pas besoin d'être changés de culture. Cette extrême fécondité donnant le moyen de se procurer facilement tout ce qui est nécessaire à la vie, rend le paysan javanais paresseux et indolent. On calcule qu'un homme peut aisément gagner par jour quatre à cinq catys de riz : le caty qui équivaut à un peu plus d'une livre, suffit pour nourrir

un adulte. Le travail des femmes est estimé aussi haut et rapporte autant que celui des hommes. Ainsi un paysan et sa femme peuvent, avec le seul secours de leurs bras, nourrir huit à dix personnes. La moitié de ce que gagne un père de famille peut donc être employée à l'acquisition d'instrumens d'agriculture, de vêtemens, de matériaux pour la réparation de sa chaumière.

Le prix du riz est d'une aussi grande importance à Java que celui du blé en Europe. Dans les territoires indépendans ce prix varie d'un quart de piastre forte à deux piastres le picoul (133 livres). Un caty de riz peut être vendu avec un bénéfice suffisant pour le cultivateur à moins de 10 centimes.

Le paysan javanais peut donc nourrir et entretenir sans peine sa famille avec la portion de sa récolte que la loi l'autorise à mettre en réserve; par le moyen de sa basse-cour, de son jardin et de son verger qui lui appartiennent en propre, il se procure les volailles, les plantes potagères et les fruits dont il a besoin. Sa femme fabrique la plupart des objets nécessaires à l'habillement.

Les instrumens d'agriculture sont peu nombreux et peu coûteux; ils consistent en une charrue, une herse, une bèche; une paire de buffles ou de bœufs suffit pour labourer le champ: le paysan élève quelques moutons et quelques chè-

vres. Quant aux chevaux, on ne s'en sert que dans les villes ou pour le transport des denrées.

Le maïs est après le riz la plante la plus généralement cultivée ; elle vient dans tous les terrains, et on profite ainsi de ceux qui sont trop secs pour le riz. On cultive aussi le sorgho et d'autres céréales ; quand le grain manque on a recours aux bananes, aux ignames, aux patates, au manioc et à diverses espèces de haricots. L'aren. espèce de palmier, donne un sucre brun dont on fait une grande consommation ; on en fabrique aussi une liqueur fermentée. Tous les autres palmiers croissent à Java plus abondamment et plus promptement qu'à Sumatra.

On cultive dans les environs des villes, uniquement pour en extraire de l'huile, le katchang et le penden ou tana ; celle que l'on fait pour les lampes se tire du ricin. Java produit trois sortes de cannes à sucre que les insulaires mangent comme un aliment substantiel et agréable. Les Européens ont introduit dans cette île la culture du café ; elle a pris un grand développement depuis 1808, et fait tort à celle du poivre. En 1815 l'exportation du café s'est élevée à 100,000 picouls. Le prix moyen est de 48 fr. la balle pesant cent livres.

L'indigo se cultive dans plusieurs parties de Java, et le coton partout. Le coton et la laine

filée sont une redevance obligée de la part du paysan envers le possesseur de sa terre. Le tabac est un objet d'exportation. On élève du froment dans quelques cantons, mais uniquement en quantité suffisante pour fournir à la consommation des Européens. On le sème en mai, on le récolte en octobre. Les pommes de terre viennent très-bien dans les lieux élevés, dans les jardins des Européens et des Chinois; les plantes potagères, les légumes, les fruits et les végétaux les plus recherchés de l'Europe et de l'Asie se cultivent avec soin.

L'exploitation des forêts et surtout du bois de tek emploie une multitude de bûcherons; cent mille hommes et un nombre proportionnel de buffles sont uniquement occupés à ce genre de travail.

L'industrie des Javanais s'étend peu au-delà de leurs besoins les plus essentiels. Ils fabriquent avec des basaltes décomposées des briques d'une grande dureté. Ce sont les Chinois qui taillent les pierres; les ruines des grands édifices prouvent que sous ce rapport les Javanais sont moins habiles que leurs ancêtres. Ils déploient beaucoup d'adresse dans la construction des toits de leurs maisons, et dans la fabrication de leurs nattes. Toutes les femmes savent tisser les toiles de coton; elles font celles qui vêtissent leur famille.

Les Javanais tannent très-bien le cuir; ils tiennent cet art des Européens. Dès les temps les plus anciens ils savent façonner le fer; la profession de forgeron est honorée; leurs forges ressemblent à celles de Sumatra. Ils font en cuivre des marmites, des pots et toutes sortes d'ustensiles. Leurs orfèvres, quoique très-habiles, le cèdent à ceux de Sumatra. Il y a dans toutes les grandes villes des lapidaires qui taillent et polissent le diamant et toutes les pierres précieuses. Les Javanais sont très-bons charpentiers, et encore meilleurs ébénistes. Ils font tous les meubles dont les Européens se servent dans les îles de l'archipel asiatique; ils font des carrosses conformes aux modèles qui leur sont envoyés d'Europe. Ils construisent assez bien des bateaux et des navires de petites dimensions; les grands sont toujours entrepris pour le compte des Européens et sous leur direction. Ils font leur papier avec l'écorce du mûrier à papier. La culture de cet arbre et la fabrication du papier n'ont lieu que dans des territoires particuliers; c'est une des principales occupations des prêtres qui fondent la plus grande partie de leurs revenus sur ce monopole.

C'est avec le suc du cocotier et d'autres palmiers qu'ils préparent leur sucre qui est laid à l'œil et grossier. La fabrication du sucre de canne est entièrement dans les mains des Chinois; il égale en

qualité celui des Antilles; on en exporte chaque année 65,500 picouls pour la côte de Malabar, pour le Japon et pour l'Europe. Ce sont aussi les Chinois qui distillent l'arak; il est de qualité supérieure.

La plus grande partie de la côte nord-est de Java est remplie de marais salans; on en voit aussi sur la côte du sud, mais le sel qu'ils donnent est de qualité inférieure. Java expédie beaucoup de sel dans les autres îles de l'archipel oriental.

Dans les territoires maritimes, surtout sur la côte du nord-est, une grande partie des habitans s'occupe de la pêche; les bateaux quittent la côte à quatre heures du matin, à la faveur de la brise de terre, et sont bientôt poussés au large; ils reviennent vers midi avec la brise de mer. On sale le poisson et on le fume, et dans cet état, il forme un objet important du commerce intérieur. Les Javanais ont converti en étangs et en viviers plusieurs marais salans, des lagunes et de petites anses dispersées le long de la côte. Près de Gresik on en voit qui ont été formés au quinzième siècle par un prince mahométan. Dans les rivières on se sert souvent de drogues pour enivrer le poisson. Quelquefois on l'éblouit pendant la nuit avec un grand nombre de torches. Ces sortes de pêches s'exécutent au milieu d'un nombreux concours de peuple et au son de la musique; la joie pu-

blique se manifeste par des chants et des danses.

On pêche des perles dans quelques endroits; mais elles sont fort petites et n'ont que peu de valeur.

« On peut, dit M. Raffles, se faire une idée de la richesse et de l'étendue du commerce que les Hollandais faisaient dans les Indes orientales, et dont Batavia était le grand entrepôt, par l'importance qu'ils y attachaient aux jours de leur grandeur, par la puissance qu'il leur donnait, par le désir que formaient d'autres nations d'obtenir une part dans ses profits, et par les crimes qui furent commis pour en conserver le monopole. Lorsqu'en 1672 les armées de Louis XIV envahirent le territoire de la Hollande, et menacèrent, avec la rapidité et la force irrésistible de l'océan qui a rompu ses digues, d'anéantir la puissance de cette république, ceux qui la gouvernaient, plutôt que de se soumettre au vainqueur, prirent la résolution magnanime de transporter toute sa population, son commerce, ses richesses, son industrie et sa liberté dans un autre hémisphère : Batavia, le siége de leur commerce de l'orient, fut désigné pour la capitale du nouvel empire. Les Hollandais possédaient dans leurs ports assez de vaisseaux pour transporter cinquante mille familles, leur pays était sous les flots de l'océan, ou au pouvoir de l'ennemi; leur puissance et leur importance poli-

tiques consistaient dans leurs flottes et leurs colonies asiatiques. Déjà habitués à maintenir leur supériorité sur mer par les produits de leur commerce de l'orient, et à acheter le blé d'Europe avec les épices des Moluques, ils auraient moins senti la translation du siége de leur empire du nord de l'Europe au sud de l'Asie, qu'aucun autre peuple qui aurait conçu une semblable migration; et en même temps le projet d'une résolution si extraordinaire et les moyens qu'ils avaient de l'effectuer, nous donnent la plus haute idée de l'esprit d'indépendance que leur inspirait leur gouvernement fondé sur la liberté, et de leur prospérité commerciale dérivée, en grande partie de leurs établissemens et de leurs relations dans l'orient de l'ancien monde. »

Java doit à l'avantage de sa position, celui d'avoir dans tous les temps fait un commerce très-considérable avec les îles et les contrées voisines. Lorsque les Hollandais supplantèrent les Portugais dans l'Inde, ils ne purent d'abord s'emparer de Malacca où ceux-ci s'étaient déjà établis; ils se fixèrent donc à Bautan, puis à Jacatra sur la côte de Java; ce fut là qu'ils fondèrent ensuite le fort et la ville de Batavia. Le port de cette ville est de tous ceux de l'île le mieux placé pour être le centre de toutes les relations commerciales entre les différens peuples de l'archipel asiatique.

Les Anglais avaient si bien senti cette vérité, que tout le temps qu'ils ont possédé Java, ils avaient fait de Batavia l'entrepôt de leur commerce dans cette partie du monde.

Le commerce de Java est proportionné à la grandeur de son territoire, à sa fertilité, à la variété de ses productions. La facilité des communications, soit par terre, soit par eau, rend le commerce intérieur très-actif. Il se tient partout des marchés publics deux fois la semaine, ou plus souvent : ils sont ordinairement remplis de plusieurs milliers d'individus, notamment de femmes, qui sont chargées d'y apporter des denrées. Dans quelques territoires, on construit de grands hangars pour la commodité des gens qui viennent au marché; en général ils y trouvent des toits temporaires en chaume pour les préserver des rayons du soleil. Quand le marché ne se tient pas dans une grande ville, le peuple s'assemble ordinairement sous un gros arbre, dans un emplacement fréquenté ainsi par un usage immémorial. On vend dans ces marchés toutes sortes de denrées du pays, et des marchandises de l'Inde, de la Chine et de l'Europe. Les Chinois qui ont de gros capitaux y font les affaires les plus considérables. Ce sont aussi eux ainsi que les Bougghis et les Arabes qui transportent le long de la côte dans les îles voisines et à Malacca les denrées

indigènes de Java, les Javanais ayant une aversion décidée pour la mer.

Le commerce extérieur que les Européens et les Américains font avec l'Inde, la Chine, le Japon et d'autres pays, et qui les attire à Batavia, est immense. Il entre annuellement dans ce port plus de 320 grands navires et plus de 520 bâtimens montés par des Asiatiques. La plupart des marchandises qu'on apporte à Java sont réexportées dans l'Hindoustan, à la Chine, en Europe et en Amérique. En cinq semaines on va de Batavia aux îles de France et de Bourbon, et au cap de Bonne-Espérance; Java fournit à cette dernière colonie des bois de construction, du riz et de l'huile; quand le café de Bourbon est à un prix très-élevé, on apporte dans cette île du café de Java qui est ensuite vendu comme café Bourbon.

Indépendamment des Javanais, on trouve dans l'île des tribus qui ont des coutumes particulières; ce sont les Kalangs dans la partie orientale, et les habitans des monts Tenggher, ainsi que les Bedoui dans le Sonda près de Bantam. Les Kalangs autrefois très-nombreux ne se mêlaient point avec les autres habitans, avaient des pratiques religieuses toutes différentes, et menaient une vie vagabonde; ils ont presque tous embrassé l'islamisme; leur nombre a beaucoup diminué, ils demeurent dans des villages. Chaque famille

nourrit, dit-on, un chien rouge pour lequel elle a un respect superstitieux et qu'il n'est pas permis de frapper, idée qui vient sans doute de ce qu'ils prétendent descendre d'un chien et de la fille d'un grand personnage. En général les Kalangs sont méprisés, et leur nom est même employé comme une épithète injurieuse. Il est cependant probable qu'ils sont les habitans primitifs de l'île.

Les habitans des monts Tenggher suivent encore la religion de Brama. Ils forment une petite tribu qui occupe une quarantaine de villages dans le canton le plus tempéré, le plus fertile et le plus pittoresque de toute l'île. Le thermomètre y est fréquemment à 42° (4° 44). Les flancs des coteaux et les sommets des collines, sont ombragés par des bois de sapins; les plantes d'Europe y croissent avec une abondance et un luxe de végétation extraordinaire. Les montagnards du Tenggher bâtissent leurs maisons sur des plates-formes découvertes qui ont de trente à soixante-dix pieds de long; chaque maison a sa plate-forme et n'est pas ombragée par des arbres comme les autres habitations de l'île. Les dogmes de la religion de cette tribu sont écrits dans un livre qu'on nomme panglavou. Ces hommes ont des mœurs très-pures; l'adultère, le vol, les crimes sont inconnus parmi eux; ils ne se mêlent point avec les habitans de la plaine, et se glorifient de leur indépen-

dance. Leur langage ne diffère presque pas du javanais ordinaire, seulement leur prononciation est plus gutturale. La population totale de leur canton est à peu près de 1,200 âmes.

Les Bedoui sont les descendans des insulaires, qui au quinzième siècle ne voulurent pas embrasser l'islamisme, et pour rester fidèles à l'antique religion de Prabou-Sida, se réfugièrent dans les bois. Ils se sont ensuite soumis aux rois de Bantam qui leur ont laissé leur culte à condition que leurs rava-ian ou petites réunions seraient limitées à trois ou quatre. Ils ont un chef particulier; s'occupent principalement de la culture du riz; celui qu'ils récoltent est d'une qualité supérieure.

Depuis très-long-temps les Chinois ont formé des colonies à Java, et composent une partie notable de sa population; c'est après les Européens celle qui est la plus active et la plus avide. Les Chinois de Java ont conservé leurs lois et leurs usages; ils ont, dans chaque lieu où ils sont établis, un capitaine ou chef de leur nation; ils ont accaparé le monopole de plusieurs branches de commerce au détriment des indigènes qu'ils appauvrissent et qu'ils oppriment. Ils sont jardiniers, peintres, tailleurs, cordonniers, potiers, distillateurs, ils entreprennent les fournitures; ils se chargent de la perception des impôts et des droits de douane. Malgré leur avarice, ils ont des vertus

domestiques, et sont très-hospitaliers entre eux, ainsi qu'envers les Européens. Plusieurs se marient avec des Javanaises, et font une classe particulière qui a ses chefs; ils ne se distinguent des indigènes que par un teint plus clair. Jamais une Chinoise n'épouse un Javanais.

Presque tous les esclaves de Java se trouvent dans le territoire de Batavia, où on en compte 19,000, et seulement 8,000 dans le reste de l'île. Quoique traités avec beaucoup de douceur, cependant ces esclaves étant généralement des Boughis et des Macassars, race fière et féroce, on en voit souvent qui se révoltent, s'enivrent avec de l'opium, et saisis d'une sorte de frénésie, tuent tout ce qu'ils rencontrent.

D'après le dénombrement fait par les Hollandais, Batavia renfermait vers le commencement du dix-neuvième siècle 73,730 habitans; sur ce nombre on comptait 14,240 esclaves, 11,250 Chinois, 7,720 Balicns, 4,000 Macassars et Boughis, 3,330 Javanais, 31,160 Malais; seulement 540 Européens; et 1,490 blancs descendans des Européens.

Les monumens de l'histoire du peuple javanais existent dans les anciennes chroniques des royaumes de Djengala et de Matarem, et dans les histoires particulières des tribus dont les chefs sont dépositaires. Tout ce qui, dans ces différentes an-

nales est antérieur à la fondation du royaume de Djengala au neuvième siècle, est confus, obscur, contradictoire et mêlé des événemens de la mythologie de l'Hindoustan.

Adi-Saka, prince hindou, étant arrivé à Java vers l'an 75 de Jésus-Christ, qui est la première de l'ère javanaise, trouva cette île habitée. Il amenait avec lui un grand nombre de ses compatriotes : le royaume qu'il fonda fut ensuite partagé : le siége du gouvernement était assez fréquemment transporté d'une ville dans une autre ; enfin l'empire fut établi en 893 à Djengala, ville dont on voit encore les ruines à quelques milles à l'est de Sourabaya ; le royaume de Madjapahit fut fondé vers 1233. L'histoire javanaise montre les souverains de l'île s'alliant constamment avec les princes de l'Hindoustan. Dans le dixième siècle les premières relations s'établirent entre Java et la Chine.

Les princes de Madjapahit firent des conquêtes dans l'île de Sumatra et dans la presqu'île de Malacca. Dans les quatorzième et quinzième siècles, cet empire parvint au plus haut degré de splendeur ; les monarques étendaient leur domination sur la plus grande partie de Java, et sur Bali, ainsi que sur des cantons de Sumatra, de Borneo, de Célèbes, des Moluques et des Philippines, le reste de Java formait le royaume de Pandjéraug.

Dans le commencement du quinzième siècle, l'islamisme fut prêché à Java. Les progrès de la nouvelle religion furent funestes à l'état, parce que le souverain ne se mit pas à la tête de la réforme. Les nouveaux sectaires qui avaient beaucoup contribué aux conquêtes, levèrent l'étendard de la révolte. Après avoir éprouvé quelques échecs, ils triomphèrent, s'emparèrent de Majapahit en 1475; et détruisirent cette ville célèbre. Le royaume de Pandjérang fut aussi renversé.

Huit états indépendans s'établirent sur les ruines de l'empire de Madjapahit; les Radjahs tributaires, qui habitaient les îles de l'archipel asiatique, profitant de la division des Javanais, secouèrent le joug. La rivalité des petits souverains de Java produisit une suite de guerres atroces, d'assassinats et de trahisons. Vers 1575, le radjah de Matarem devint puissant, et fonda un nouvel empire. Sous le règne de son fils les Portugais et les Hollandais commencèrent à fréquenter Java. Les premiers avaient visité cette île dès 1510.

En 1594, les Hollandais commandés par Houtmann abordèrent à Bantam dont le roi était en guerre avec les Portugais. Houtmann lui ayant offert des secours, obtint la permission d'établir un comptoir à Bantam; ce fut le premier établissement européen à Java. Les Anglais arrivèrent aussi à Bantam en 1602. Jacques Lancaster qui

les commandait eut la permission de fonder un comptoir.

En 1610 les Hollandais transférèrent leur établissement à Jacatra. Après diverses vicissitudes, ils jetèrent les fondemens de Batavia en 1619. Le sousounan de Matarem essaya inutilement en 1628 et 1629 de s'emparer de cette ville naissante qui déjà lui donnait de l'inquiétude. Les Anglais ne pouvant plus soutenir la concurrence contre des rivaux trop puissans, se retirèrent de Bantam en 1683, et laissèrent les Hollandais seuls maîtres du commerce de Java. Cette île affaiblie par des divisions et des guerres continuelles, partagée entre plusieurs princes, offrit aux Européens de grandes facilités pour accroître leur domination.

Cependant l'empire javanais reprit dans le dix-septième siècle une partie de son étendue et de son antique splendeur, en s'étendant sur toute la partie orientale de l'île; mais le sousounan fut malheureux dans sa guerre contre les Hollandais. Ceux-ci qui avaient vaincu, grâces à leur artillerie, profitèrent de leurs avantages pour envoyer des présens au sultan de Matarem; leur petit nombre leur faisant concevoir la nécessité d'user de politique, ils conclurent en 1626 un traité de paix qui fut renouvelé vingt ans après. D'un autre côté ils étendirent leur domination dans d'autres parties de Java et dans des portions des îles voisines.

Des troubles s'étant élevés dans le royaume de Matarem, le sousounan implora le secours des Hollandais qui accédèrent à sa demande à des conditions très-avantageuses pour eux. Les malheurs que la ville de Matarem avait éprouvés la firent abandonner par les Javanais, parce qu'ils croient que lorsque les calamités ont frappé même les gens de la classe inférieure, une telle cité ne peut plus prospérer. Une nouvelle ville fut fondée en 1679, et nommée Kirta-Soura. On en voit encore les murailles sur la route de Soura-Kirta qui est la résidence actuelle du sousounan.

Bientôt les Hollandais par leurs mesures tyranniques occasionèrent des révoltes dans plusieurs des territoires qui leur étaient soumis. Souvent trahis par le sousounan, ils perdirent beaucoup de monde dans les tentatives qu'ils firent pour soumettre les insurgés. Mais ils s'agrandirent aux dépens du sousounan, et obtinrent le privilége de faire seuls le commerce de certaines denrées dans ses états. Celui qui parvint au pouvoir suprême dans les dernières années du dix-septième siècle, s'étant rendu odieux au peuple et aux nobles par ses cruautés et son libertinage, un des grands du royaume leva contre lui l'étendard, et réclama l'aide des Hollandais : ils joignirent leurs troupes aux siennes ; le roi vaincu fut obligé de fuir ; l'usurpateur reconnu pour souverain par les Hol-

landais, leur accorda de nouveaux territoires et de nouveaux priviléges.

Le roi détrôné tenait encore sous sa puissance une grande partie des provinces de l'est; il possédait de grands trésors. Les Hollandais lui offrirent d'oublier le passé et de lui concéder la souveraineté d'un territoire s'il se soumettait. Plein de confiance dans leur parole, le malheureux prince vint à Sourabaya avec sa femme, ses concubines, ses trois fils et toute sa suite. On l'embarqua avec tout son monde, et on le transporta d'abord à Batavia, ensuite à Ceylan; ce fut le dernier souverain de Java qui porta la couronne : les Hollandais rendirent à l'usurpateur tous les autres emblèmes de la royauté, à l'exception de celui-là; depuis ce temps les empereurs de Java ne portent qu'un chapeau.

De nouveaux troubles fournirent aux Hollandais une nouvelle occasion de devenir plus puissans dans Java. Ils extorquèrent même en 1749, d'un sousounan mourant, une déclaration par laquelle il abdiquait la souveraineté de Java en faveur de la compagnie hollandaise. Déjà la guerre avait éclaté, elle dura douze ans, ruina les plus belles provinces de l'empire javanais, et anéantit entièrement son indépendance, elle finit en 1758. Elle coûta aux Hollandais près de 12,000,000 de francs. Ils ne parvinrent pas à se faire reconnaître

dans toute l'île, mais ils accoutumèrent les chefs et le peuple de Java à les considérer comme la puissance dominante, ayant le droit de surveillance et de contrôle sur tous les autres princes de l'île.

Ils s'en réservèrent la plus grande partie, et laissèrent les provinces méridionales et intérieures au sousounan de Kirta-Soura, au sultan de Youdgia-Kirta, au pandjerang de Soura-Kirta.

Les titres en vertu desquels ces différens princes possèdent leur souveraineté, n'éprouvèrent aucun changement jusqu'en 1808. Alors le maréchal Daendels, un des plus habiles gouverneurs généraux de Batavia, renonça par un acte public à la clause des traités qui rendaient les souverains de Java feudataires des Hollandais, et il déclara qu'à l'avenir ils devaient être considérés comme souverains indépendans.

A cette époque le sultan de Youdgia-Kirta voulut profiter de la position critique des Hollandais pour s'agrandir : le maréchal Daendels, dès qu'il fut instruit de ses projets hostiles, marcha sur Youdgia-Kirta, et força le prince à lui céder plusieurs territoires, et à abdiquer en faveur de son fils.

Menacé par les ennemis du dehors, obligé au dedans de maintenir dans le devoir les princes javanais, bloqué par mer et sans aucun espoir de

recevoir des secours, et avec des finances épuisées, le maréchal Daendels parvint à défendre long-temps l'île contre les flottes puissantes de l'Angleterre, à conserver la tranquillité dans l'intérieur, à donner du nerf à l'autorité, à rétablir la subordination parmi les agens secondaires, à mettre un terme aux concussions, à introduire l'ordre dans les recettes et les dépenses. Il protégea l'agriculture, ranima l'industrie, administra la justice avec impartialité, établit une police sévère, accrut les moyens de dépense, répara et entretint les routes, et en perça de nouvelles. Il fut rappelé vers le commencement de 1811, et remplacé par le général Janssen.

Cependant les Anglais préparaient une expédition formidable contre Java. Le 18 avril 1811, leur flotte partit de Madras; après beaucoup de contrariétés, elle opéra une descente dans la baie de Batavia le 4 août : elle était composée de quatre vaisseaux de ligne, quatorze frégates, et un grand nombre de petits bâtimens de guerre et de navires de transport; le tout montait à cent voiles.

L'armée anglaise, après avoir livré un combat, et emporté un fort, s'empara de Batavia le 11 août. Le général Janssen, forcé de poste en poste, se retira près de Samarang; enfin, ne pouvant plus compter sur son armée, il fut forcé de capituler le 12 septembre.

Les Anglais profitèrent de toutes les améliorations effectuées par le général Daendels. Leur autorité put s'exercer à Java sans tyrannie, et n'éprouva point d'opposition. M. Raffles qui fut nommé vice-gouverneur, administra cette île avec autant d'humanité que d'habileté ; il en a publié une description exacte et savante de laquelle nous avons emprunté les détails que nous venons d'offrir aux lecteurs.

Par le traité conclu le 13 août 1814 entre la Grande-Bretagne et le royaume des Pays-Bas, cette dernière puissance recouvra toutes ses possessions dans l'Archipel asiatique ; le 19 août 1816, Batavia lui fut remis. Depuis cette époque quelques révoltes et des massacres ont eu lieu ; cependant on assure que les Hollandais ont entièrement changé leur système d'administration, reconnu vicieux, et qu'ils ont accordé une liberté générale au commerce des Indes orientales en formant néanmoins des compagnies exclusives pour le commerce du Japon et celui de la Chine, qui ne peut être fait avantageusement que de cette manière.

Parmi les petites îles qui environnent Java, Bali et Madouré sont les plus considérables. Madouré, située au nord-est de Java, a environ 100

milles de long sur une largeur moyenne de 16 milles ; sa superficie est de 253 milles. En 1815 on y comptait 218,660 habitans, et sur ce nombre près de 5,000 Chinois mêlés ; on y cultive le coton, et on y élève beaucoup de bestiaux ; on en tire plusieurs bois précieux. Souminap sur la côte sud-est a le meilleur port : sa rade est fréquentée par un grand nombre de navires marchands : les Hollandais construisaient d'assez grands bâtimens dans les chantiers de cette ville pour profiter de son voisinage des forêts de tek. Bangkalan sur la côte occidentale est grande et bien peuplée, ses environs sont rians et pittoresques ; elle est la résidence du sultan. La plupart des Madourins ont conservé la religion hindoue.

A l'est de Java est Bali qu'un détroit très-resserré et dangereux en sépare ; rarement les vaisseaux européens le traversent. Cette île montagneuse a environ 70 milles de long sur 35 de large. Le terrain s'élève graduellement depuis le bord de la mer jusqu'à environ 10 milles dans l'intérieur. Une chaîne de monts traverse l'île de l'est à l'ouest, où ils se terminent par le pic de Bali. Au pied de cette montagne et dans une plaine fertile et bien cultivée, s'élève Karang-Assem, la ville la plus considérable de l'île, et la seule qui ait un port où les navires puissent jeter l'ancre : le pic est volcanique et a fait érup-

tion vers le commencement du dix-neuvième siècle. Baliling, autre ville remarquable, est entourée de jardins et de vergers verdoyans. Le riz est le principal objet de culture. Il s'en exporte une grande quantité, ainsi que des nids d'oiseaux, de grosses toiles de coton, des œufs salés, du dinding, de l'huile, du tabac et du sel. On y élève beaucoup de bestiaux, les Chinois en ont accaparé le commerce. On évalue la population à plus de 200,000 âmes; l'île est divisée en huit états gouvernés par autant de princes indépendans. La plus grande partie de la population est restée fidèle au culte de Bramah; elle est partagée en quatre castes. Les insulaires sont plus grands, plus forts et plus musclés que les Javanais; ils ont la physionomie plus franche, plus expressive, la contenance plus mâle, les manières grossières. Les femmes n'ont pas l'air craintif et servile des Javanaises, elles sont aimables et gaies, presque égales en tout aux hommes, elles jouissent d'un degré de considération qui étonne dans un pays où la polygamie est en vigueur. Le divorce n'est point permis. Les hommes aiment à exécuter des danses guerrières. Les veuves des trois premières castes se jettent dans le bûcher après la mort de leurs maris. Les Baliens ont des lois écrites; chaque village a son chef particulier. Les maisons des Baliens sont construites en terre. Les arts mécaniques ont fait

peu de progrès. Les Baliens fabriquent des étoffes avec le coton qu'ils récoltent ; mais ils ne savent pas les peindre. Ils sont plus habiles à faire leurs armes de guerre ; tous leurs cris sont très-ornés. Ils font aussi des armes à feu, et savent sculpter le canon de leurs fusils ; mais ils achètent les batteries des Européens. Les Tchandas qui n'appartiennent à aucune caste, ne peuvent demeurer dans les villages, ils sont potiers, tanneurs, teinturiers et distillateurs.

BORNEO.

Au nord de Java s'étend Borneo, la plus considérable des îles connues; elle est comprise entre le 7me parallèle nord et le 4me parallèle sud, et entre le 107me et le 116me méridien à l'est de Paris. Sa longueur est de 270 lieues, et sa largeur de 225. Elle a une forme plus arrondie que les autres îles de l'archipel oriental; ses côtes sont moins découpées par des bras de mer profonds; cependant elle a plusieurs baies et des ports nombreux; quelques-uns n'ont pas encore été examinés. Borneo est entouré d'une grande quantité de petites îles et d'îlots rocailleux.

La grande largeur de Borneo a jusqu'à présent apporté des obstacles insurmontables à la curiosité des Européens. Aucun n'a pénétré dans les parties centrales de cette île; on n'en sait donc que ce que les indigènes, peuple ignorant, ont raconté aux Européens qui s'étaient autrefois établis dans ce pays ou à ceux qui, dans leurs voyages, ont relâché sur ses côtes. Les renseignemens obtenus de cette manière s'accordent sur plusieurs points. Il paraît probable qu'à une dis-

tance de trente milles des côtes, le terrain de Borneo continue à être marécageux et couvert de broussailles touffues; cependant il est habité et assez cultivé; plus avant il devient montagneux, de vastes forêts, de grands arbres l'ombragent, elles sont remplies d'animaux sauvages; c'est là que se trouve cette espèce de grand singe nommé en malais orang-outang (homme des bois). S'il faut s'en rapporter au récit des Malais, cette partie centrale est également habitée; ils assurent que plusieurs des marchandises qui se vendent aux Européens, s'apportent de cantons éloignés de vingt jours de route de la mer.

Suivant une ancienne tradition, il existe dans le centre de l'île un lac d'où tous ses fleuves découlent; on peut conjecturer que l'origine en est due à un plateau marécageux, inondé dans la saison des pluies. Les rivières les mieux connues des Européens, sont celles de Borneo, dans le nord-ouest, de Passir, dans l'est, de Bendjarmassin, dans le sud, de Pontiana et de Soccadana dans l'ouest. On les a remontées, dans des canots, jusqu'à cinquante milles de l'Océan; jamais les Européens et très-rarement les Malais ne sont allés plus haut; d'après la nature du pays on ne peut supposer qu'elles ne sont navigables beaucoup plus avant, ce qui est un empêchement de plus pour pénétrer dans le pays; les Européens en

rencontrent d'assez puissans dans les Musulmans qui habitent sur les côtes; ceux-ci s'efforcent d'accaparer tout le commerce, et de prévenir toute communication des indigènes de l'intérieur avec les Chinois ou les Européens.

Quoique située sous l'équateur, Borneo n'éprouve point de chaleurs insupportables. Le climat des parties septentrionales ressemble à celui de Ceylan; l'abondance des arbres y entretient de la fraîcheur; ils sont arrosés par un grand nombre de belles rivières dont plusieurs se jettent dans la baie de Malondou sans former des barres à leur embouchure. C'est dans cette partie de l'île que s'élève le Kinibalou, un des plus hauts sommets de la principale chaîne de montagnes. Des volcans et des tremblemens de terre, bouleversent souvent l'île.

Les brises de mer, les vents qui descendent des montagnes, et depuis novembre jusqu'en mai des pluies continuelles, rafraîchissent l'atmosphère. Le thermomètre varie peu à Soccadana, sur la côte de l'ouest; il ne descend guère au-dessous de 82° (22° 20'), et s'élève rarement au-dessous de 94° (27° 53').

On trouve de l'or et des diamans, à peu de profondeur, dans des terrains d'alluvion; dans le nord on exploite des pierres de taille; les forêts renferment des arbres d'une hauteur prodigieuse;

quelques-uns donnent d'excellens bois de construction ; le benjoin, le sang-dragon, l'arek, le rotin y sont communs ; on dit que les muscadiers et les girofliers forment des bocages dans les cantons montagneux du sud-ouest. Le camphrier est très-commun. On cultive principalement le riz; le betel, le poivre, le gingembre, le coton obtiennent aussi les soins des insulaires.

Indépendamment des ourangs-outangs, cette grande île a aussi des éléphans, des tigres, des sangliers, des buffles, des cerfs-axis, et beaucoup d'autres quadrupèdes sauvages, ainsi qu'une infinité d'oiseaux qui, la plupart, ressemblent peu à ceux d'Europe. Les hirondelles salanganes sont très-nombreuses le long des rivages. Les abeilles sont si abondantes que la cire est un objet considérable d'exportation.

Les côtes et les embouchures des rivières sont habitées par des Mahométans, qui sont un mélange de Sumatranais, de Javanais, de Malais, d'Arabes et de Bougghis ou naturels de Célébes; il faut ajouter à cette population issue d'étrangers, des Biadjous ou aborigènes de Borneo, qui ont embrassé l'islamisme. Toute cette race des côtes est perfide, rapace et singulièrement adonnée à la piraterie; les Européens n'ont pu jusqu'à présent établir de relations sûres avec elle. Il est donc très-remarquable, dit un Anglais, que des

Chinois, sans armes et sans protection, commercent sans difficulté sur une côte si fatale aux Européens; cependant leurs cargaisons sont précieuses, et ils n'ont rien pour les défendre. Mais la raison de la différence du traitement que les Chinois éprouvent, ne vient-elle pas de ce que les habitans des côtes de Borneo ne craignent nullement que ce peuple asiatique les trouble jamais dans la possession de leurs territoires, tandis que ce qui s'est passé à Sumatra et surtout à Java, leur fait appréhender que les Européens, sous prétexte de vouloir trafiquer, ne s'établissent à demeure dans l'île, et ne chassent ceux qui en occupent le littoral.

Les chefs ou radjahs de ces états pirates, ont chacun un ou plusieurs repaires, d'où, aidés par le climat pestilentiel des cantons baignés par la mer, ils ont constamment repoussé les Européens, en leur faisant éprouver des pertes considérables. Les navires de commerce qui sont mouillés près de l'île, doivent toujours se tenir sur leurs gardes, et être prêts à repousser une attaque.

Les indigènes de Borneo sont, comme les habitans des côtes, Malais d'origine, mais plus anciennement établis dans l'île. On les appelle Biadjous, ou plus correctement Viahdjas, nom évidemment sanscrit : on en appelle quelques

tribus malem, mot qui en hindoustani signifie montagnards. Les exemples que l'on a recueillis de leur langue, renferment beaucoup de mots communs au malai et au sanscrit. Ils n'ont pas de caractères pour l'écrire. Ces indigènes de Borneo s'appellent eux-mêmes Eïdaans ou Dayaks: ils ont le teint plus clair que les Malais, sont d'une haute stature, d'une constitution robuste, et d'un caractère extrêmement actif et brave, mais en même temps féroce et sanguinaire. Les principaux s'arrachent une ou plusieurs dents incisives, pour en substituer d'autres en or; ils se peignent le corps de diverses figures, et n'ont pour vêtement qu'une ceinture. Ils demeurent dans de grandes cabanes en planches, dans lesquelles il n'y a aucune cloison, et qui renferment quelquefois cent personnes.

Les Alforeses ou Haraforas indigènes, dans la plupart des îles de l'Archipel oriental, ne paraissent guère différer des Eïdaans que par un teint plus bronzé et par l'extrême longueur des oreilles. Les danseuses de cette tribu, recherchées par les Européens, font admirer leur souplesse dans des pantomimes généralement licencieuses.

Les mœurs des Eïdaans offrent des particularités remarquables qui rappellent, en quelque sorte, celles des Battas de Sumatra. Tout Eïdaan doit quelquefois tremper ses mains dans le sang

humain; c'est une nécessité pour lui. Aucun ne peut se marier avant de montrer la tête d'un ennemi qu'il a tué. Ils mangent la chair de leurs ennemis, et boivent dans leurs crânes. Les ornemens de leurs cabanes sont les crânes et les dents de leurs ennemis; ce sont des objets recherchés; on dit qu'il en était autrefois de même à Sumatra, où les insulaires n'avaient d'autre signe d'échange que ces affreux trophées.

Les Eïdaans croient que leurs dieux reçoivent avec plaisir les victimes humaines, et les plus pauvres se cotisent pour acheter un esclave, ou une misérable créature humaine, dont le prix n'est pas cher, afin de pouvoir participer tous au mérite de l'offrande. Leurs armes sont de longs coutelas et des soumpittans, tube de bois long de six pieds, et creux, dont ils se servent pour lancer, en soufflant, des flèches empoisonnées à une extrémité; l'autre est munie d'un morceau de liége, dont la dimension remplit la cavité du tube. Les Eïdaans sont familiarisés avec la connaissance des substances vénéneuses. Le poison qu'ils emploient pour leurs flèches est le suc d'un arbre dont les Européens n'ont pas encore déterminé l'espèce.

Malgré ces habitudes barbares et sanguinaires, les Eïdaans ne sont pas de purs sauvages. Ils cultivent la terre, et portent le produit de leur tra-

vail à la côte, où ils l'échangent contre du sel avec les Biadjous et les Malais. Les masses de sel tiennent lieu de monnaie dans les marchés. Ils ne se font pas scrupule de nourrir des pourceaux, et voient avec plaisir les Européens en manger, chose qui fait horreur aux Malais. Ils regardent ceux-ci comme plus civilisés qu'eux-mêmes, puisqu'ils ont une religion, tandis qu'eux n'ont que des superstitions grossières.

On peut considérer les Biadjous comme appartenant à la même race que les Eïdaans et les Haraforas. Leurs mœurs ont été modifiées par les habitudes de la vie maritime. Ils sont réellement une espèce de Zingaris ou de pêcheurs errans, qui habitent dans des bateaux pontés. Ils vont d'une île à une autre ; ils voyagent toujours vers celle qui est sous le vent, profitant, pour leurs courses, des variations de la mousson. Quelques-uns de leurs usages ressemblent à ceux des insulaires des Maldives. Tous les ans ils offrent leur sacrifice au dieu du mal, en lançant à la mer une petite barque chargée des fautes et des infortunes de toute la nation, qu'ils supposent devoir retomber sur l'équipage du bateau qui aura le malheur de la rencontrer.

Les Biadjous de la côte nord-ouest de Borneo sont plus civilisés que les autres ; quand les Anglais avaient une colonie dans l'île de Balamba-

gan, ils l'approvisionnaient de riz, de volaille et d'autres denrées. Les Malais les nomment Orang-Laout (hommes de la mer). Ces Biadjous pêcheurs ont des bateaux de six à sept tonneaux; ils ont avec eux leurs familles; ils pêchent jusqu'à sept ou huit brasses de profondeur les svallos, ou tripangs. Ils plongent aussi dans la mer pour les en retirer, les tripangs noirs, qui sont les plus recherchés, se tenant beaucoup plus bas; quelques-uns pèsent une demi-livre. On les vend aux Chinois à raison de quatre à cinq piastres fortes le picoul. Des Biadjous demeurent près de la mer, dans les îles qui entourent Borneo, et à l'embouchure des fleuves; leurs maisons sont élevées sur des poteaux : c'est parmi ces derniers que l'on trouve des Musulmans.

Sur la côte nord-est de Borneo habitent les Orang-Tedongs ou Terrouns, peuple sauvage qui paraît être une autre variété de la race des Eidaans. Ils occupent les rives des fleuves et arment des navires avec lesquels ils exercent la piraterie dans l'archipel des Philippines et le long des côtes orientale de Borneo. Ce sont des hommes hardis et robustes qui, dans leurs croisières, vivent principalement de sagou. Les habitans de Mindanao et de quelques autres îles, affectent de les mépriser; mais quand ils les rencontrent dans les Philippines qui sont leur proie commune, ils ne

s'inquiètent pas les uns les autres. On prétend que ces Orang-Tedongs mangent quelquefois de la chair humaine. Leurs bateaux sont petits; les planches en sont cousues ensemble, ils les dépiècent et les emportent ainsi par morceaux à travers les terres, quand les bâtimens armés espagnols les ont enfermés dans une baie. Leur conduite envers leurs prisonniers est extrêmement cruelle; souvent ils mutilent les plus forts, ou bien les abandonnent sur des îles désertes. Ils vendent une grande quantité de sagou aux insulaires de Soulou, qui ensuite le revendent aux jonques chinoises.

Une autre classe de Biadjous est errante dans Célèbes, Borneo et les Philippines, c'est un mélange de différentes nations, telles que Chinois aux cheveux longs et plats, de Javanais à la gorge nue, avec la barbe et les moustaches arrachées, et de Macassars aux dents noires et luisantes. On dit que leur religion est l'islamisme et le bouddhisme; les femmes ainsi que les hommes prennent part à la conduite des bateaux.

En comparant Borneo sous les rapports de la civilisation et de la culture avec les autres pays de l'archipel d'Asie, dont on connaît la population, on ne peut estimer celle de cette île à plus de 3,000,000 d'habitans, malgré son immense étendue.

Les insulaires de la côte septentrionale de l'île ont une tradition suivant laquelle leur pays fut autrefois sujet de la Chine. Cependant lorsque les Portugais y abordèrent en 1530, ils trouvèrent l'islamisme solidement établi sur tout le littoral.

Borneo, sur la côte nord-ouest, est la résidence d'un sultan qui régnait autrefois sur toute l'île. Elle est à 10 milles de la mer sur un fleuve de même nom, par 4° 56′ de latitude nord, et 112° 24′ de longitude à l'est de Paris. Le fleuve est navigable pour de gros navires à une certaine distance au-dessus de la ville; son embouchure étroite est gênée par une barre sur laquelle il y a rarement plus de dix-sept pieds d'eau de mer haute; l'eau est salée jusqu'à la ville; le milieu du fleuve a là six brasses de profondeur; c'est là que sont mouillées les jonques chinoises dont il arrive tous les ans une demi-douzaine d'Emouy, port de la province de Fou-Kian. Ces jonques portent à la Chine une grande quantité de bois noir dont on fait des meubles; le reste de leurs cargaisons consiste en rotins, bambous, écorce de girofle, svallo ou tripangs, nids d'oiseaux, écailles de tortue et camphre excellent. Les Chinois profitant de la bonne qualité des bois de l'île, construisent souvent à Borneo des jonques de 500 tonneaux qu'ils expédient chargées dans leur pays. Ce peuple actif et laborieux a dans le voisinage de

la ville des plantations de poivre, il fait le commerce de détail à bord de ses navires, et à terre dans des boutiques, en un mot il anime toute cette contrée.

Les maisons de Borneo sont bâties des deux côtés du fleuve, et de même que dans la plupart des îles voisines, sont soutenues sur des pieux; on y monte par des escaliers et des échelles. Les voyageurs ont trouvé que cette ville ressemblait à Venise, en ce qu'elle avait des canaux au lieu de rues; tout le trafic a lieu à bord des bateaux qui remontent et descendent le fleuve à l'aide de la marée, et sont généralement conduits par des femmes.

Les capitaines et les subrécargues des navires de commerce européens ne doivent aller à terre qu'avec précaution, ils ne doivent pas non plus faire entrer leurs bâtimens dans le fleuve, de crainte de trahison. Les Malais et les Chinois qui font le commerce de ce port, pendent dans l'eau, de chaque côté du navire, un sac plein de chaux, qui se dissolvant dans l'eau, empêche, suivant eux, lés vers d'attaquer le bois.

Le titre de chef du gouvernement est éang de Batouan; il a au-dessous de lui le sultan, ensuite viennent les panghèrans ou nobles, au nombre de quinze, qui sont de vrais tyrans pour le peuple. On compte à peu près 3,000 habitans à Borneo.

En allant au sud, on trouve sur la côte occidentale le royaume de Sambas, dont le sultan est le plus puissant des princes de cette contrée; tous sont des pirates. Sambas est situé par 1° 3′ nord et 107° 5′ est. Cette ville est un excellent marché pour l'opium; la consommation annuelle de cette drogue est de plus de 500 caisses.

Les pirateries des habitans causaient tant de dommages au commerce, qu'en 1812 les Anglais attaquèrent Sambas; ils furent repoussés avec une perte considérable à laquelle l'inclémence du climat contribua beaucoup. En 1813 ils firent une seconde expédition qui réussit complétement.

Les territoires de Landak et de Soccadana, situés plus au sud, dépendaient du roi de Bantam, dans l'île de Java; en 1778 il céda ses droits à la compagnie hollandaise. Elle en prit aussitôt possession, et fit construire un petit fort à Pontiana, situé sur les bords du Lava par 3° de latitude sud et 107° 10′ de longitude est.

Bandjermassing, royaume qui occupe la partie méridionale de l'île, est le plus connu des Européens. La ville de ce nom est située sur le Bendjer par 3° de latitude sud et 112° 35′ de longitude est. Le fleuve est traversé à son embouchure par une barre sur laquelle un bateau non chargé ne peut passer que lorsque la marée a commencé à monter. Ce fleuve nourrit un poisson vénéneux

qui pique les pieds des gens employés à traîner les bateaux par-dessus la barre; cette blessure fait aussitôt gonfler la jambe avec une inflammation violente, et cause le délire qui est bientôt suivi de la mort; car jusqu'à présent les indigènes n'ont pas découvert de remède pour guérir ces accidens terribles.

Les navires qui laissent tomber l'ancre dans le port de Tombandjou ou Tombornio, près de l'embouchure du fleuve, trouvent aisément à faire leur provision d'eau et de vivres. Beaucoup de Chinois demeurent dans cette ville et dans les environs, et font un commerce considérable avec leur pays. Les principales marchandises que l'on apporte à Bandjermassin, sont de l'opium, des toiles, de la coutellerie grossière, de la poudre à canon, de petites pièces d'artillerie et des armes à feu; les exportations consistent en poivre, camphre, poudre d'or, cire, rotins, nids d'oiseaux, tripangs et quelques épiceries.

Les Hollandais ont eu long-temps un comptoir à Bandjermassin pour l'achat du poivre et des diamans bruts. Ils recevaient annuellemen 6,000 quintaux de poivre, de la cire, des rotins et du sagou. Ce poste n'était de nulle importance pour leur compagnie des Indes orientales qui, à l'exception de son fort, ne possédait pas un pied de terrain dans l'île; il fallait toujours se tenir en

garde contre les attaques des insulaires; ce fort était une conquête faite dans le temps par le roi de Bantam qui l'avait cédée au Hollandais.

En 1700 les Anglais qui avaient déjà commercé à Bandjermassin, y établirent un comptoir qui employait près de 150 hommes, européens et asiatiques; on voulait l'agrandir et en augmenter la garnison. Cependant le commerce était si insignifiant et le climat si meurtrier, qu'on voulut l'abandonner comme au moins inutile. Le directeur adressa des remontrances au conseil de la compagnie, et fit valoir tout ce que l'île produisait, pour engager à s'y maintenir. Tandis que l'on délibérait sur le parti à prendre, les insulaires attaquèrent brusquement les Anglais le 27 juin 1707; ils furent d'abord repoussés; mais les Anglais eurent tant de monde tué, qu'il fut résolu d'évacuer le fort; on put sauver le trésor de la compagnie; cependant on éprouva une perte de plus 50,000 piastres. Ceux qui survécurent attribuèrent cette attaque aux instigations des Chinois jaloux des Anglais.

Bandjermassin a toujours été fameux pour son acier qui passe pour être aussi bon que celui d'Europe.

Passir est le territoire principale de la côte du sud-est. La ville est située par 1° 57′ de latitude nord, et 113° 50′ de longitude est; elle est à cin-

quante milles de l'embouchure du fleuve de même nom qui reçoit cinq rivières. La ville consiste en trois cents maisons de bois sur la rive gauche du fleuve ; elles sont principalement habitées par des marchands bougghis. La maison et le fort en bois du sultan sont sur la rive droite. La marée s'élève à neuf pieds, et remonte à une certaine distance au-dessus de la ville. Il y a deux pieds d'eau à la barre de l'embouchure du fleuve; le fond est vaseux. Les maisons de Passir sont bâties le long du fleuve, quelques-unes ont devant leur entrée des échafaudages ou des chantiers ; il n'y a pas de canaux intérieurs comme à Borneo. L'eau jusqu'à la ville est douce et souvent coule avec une grande rapidité.

Sans les brises de mer qui rafraîchissent l'atmosphère, la chaleur serait insupportable à Passir; le pays est très-malsain, étant bas et plat à plusieurs milles à la ronde, entouré de bois et inondé tous les ans. Quand les eaux se retirent, elles déposent à la surface du sol un sédiment vaseux; le soleil en l'échauffant verticalement de ses rayons, élève des brouillards épais, qui le soir retombent en pluie accompagnée de vents de terre d'un froid glacial. Une autre cause de l'insalubrité de l'air, est le grand nombre de grenouilles, d'autres reptiles, d'insectes, de mollusques et de vers qui, restés sur la vase, sont

détruits par l'excès de la chaleur, et produisent une puanteur insupportable.

La saison sèche commence en avril et continue jusqu'en septembre, et souffle de l'est entre les côtes méridionales de Borneo et celles de Java ; de septembre en avril, les vents viennent de l'ouest et sont accompagnés d'orages violens, de tonnerre d'éclairs et de pluies.

Indépendamment du riz qui est très-abondant, les productions de ce pays consistent en benjoin, musc, aloès, poivre, cassia, longues muscades, diverses espèces de fruits, mastic excellent et autres résines, sang-dragon, miel, poudre d'or et camphre. C'est pour obtenir ces marchandises que l'on apporte à Passir, comme aux autres entrepôts de commerce de Borneo, de l'opium, des fusils, des canons, des pistolets, de la poudre à canon, du plomb en bloc et en planches, du fer et de l'acier en barres étroites, des coutelas, des couteaux, des ciseaux et d'autres objets de coutellerie, des toiles de coton, des chites, des tapis, des lunettes, des miroirs, des lunettes d'approche, de l'horlogerie, etc. Le commerce offre plusieurs espèces de dangers; les habitans de Passir sont si trompeurs, qu'ils vendent à faux poids et à fausses mesures; ils fabriquent des compositions pour imiter les choses les plus précieuses, par exemple les barres d'or, et y

réussissent si bien, que la fraude ne peut se découvrir qu'en coupant les barres.

Si les habitans de Passir sont habiles à duper les marchands étrangers, ils ne sont pas moins hardis dans leurs tentatives pour s'emparer des navires; on a même des exemples de bâtimens de guerre dont ils se sont rendus maîtres par trahison, et dont ils ont assassiné l'équipage. En 1774, un chef malais invité à dîner à bord d'une corvette française, vint avec sa suite; pendant qu'ils étaient à table dans la chambre avec le capitaine et ses officiers, leurs gens restés sur le pont égorgèrent les matelots, et eux à un signal donné tuèrent l'état-major. L'année suivante un navire armé fut expédié de Chandernagor dans le Bengale pour punir cette violation de la bonne foi, à peu près trois cents Malais furent passés au fil de l'épée, et beaucoup de prôs et d'autres navires furent détruits; malheureusement la vengeance ne tomba pas sur les seuls auteurs du crime, car parmi les hommes qui périrent il n'y en avait probablement qu'un petit nombre qui s'en fussent rendus coupables.

A l'embouchure du fleuve de Passir, habitent des Biadjous qui vivent de la pêche de chevrettes; après les avoir lavées à l'eau de mer, ils les exposent à l'ardeur du soleil jusqu'à ce qu'elles tombent en putréfaction; alors ils les écrasent dans

un mortier et en font une pâte d'un goût piquant et agréable; c'est du ballatchong.

Le langage que l'on parle à Passir est du malais mêlé de beaucoup de bougghis.

En continuant de suivre la côte de l'est et allant au nord, on trouve dans la partie la plus orientale de Borneo, le territoire de Manghidèra qui s'étend vers l'archipel de Soulou en formant la pointe d'Ounsang longue et étroite. Le premier fleuve que l'on rencontre dans le Manghidèra, est le Tavou vis-à-vis de l'île de Sébatie, à l'est de laquelle est le cap Birang; tout le pays voisin offre de superbes pâturages le long des rives du Pallas. La péninsule d'Ounsang se termine à l'est par un morne au nord-est duquel est Tambisan, petite île qui forme avec la côte opposée un port où de grands navires peuvent entrer; le pays voisin fournit d'excellent bois de charpente. Tous les fleuves ont des barres à leur embouchure dans la mer.

Le territoire de Manghidèra abonde en nids d'oiseaux, cire, bois de tek, betel et or. Le principal entrepôt de ce métal est à Talapam dans la baie de Gicong. La partie orientale d'Ounsang nourrit une grande quantité d'éléphans sauvages. On trouve à Manghidèra des bœufs provenant de ceux que les Espagnols y laissèrent dans le dix-septième siècle, époque à laquelle ils y avaient

un établissement; ils l'abandonnèrent par un traité conclu avec les Soulousanais.

Sur la côte nord-est de l'île, on voit le territoire de Pappal borné au nord par Sampanmanghio et le Kimani dont l'embouchure est sous 5° 30′ de latitude nord. Les productions de cette côte sont le sagou, le riz, le betel, l'huile de coco, le camphre, la cire, le poivre et la cannelle grossière. Le pays est bien peuplé, notamment dans l'intérieur où habitent des Eïdaans; on en rencontre aussi sur le littoral.

Cette partie de Borneo est bien arrosée; plusieurs rivières sont navigables pour les canots, et quelques-unes même pour de grands navires. Le Tavaran mène au lac de Kini-ballou qui en est éloigné d'une quinzaine de milles, et où les canots peuvent remonter. Les rives du Tampassouk, de l'Abaï, du Loubouk et de l'Amboung, petits fleuves, sont habitées par des Mahométans. Le port et le fleuve d'Abaï sont les plus commodes qu'il y ait entre Sampanmanghio et Poulo-gaya, c'est le seul endroit où les navires soient à l'abri des vents d'ouest. Le pays abonde en grains; si on le cultivait convenablement, il produirait une quantité de poivre et de cannelle.

Les bords du Tavaran sont principalement habités par des Eïdaans parmi lesquels quelques Chinois se sont fixés; la population des rives du

Mancahouni est composée de Mahométans et nombreuse ; à l'est est Poulo-gaya et d'autres îles qui avec des bancs de sable forment un port pour les petits navires. Ce sont aussi des Mahométans qui cultivent les cantons baignés par le Batouan, l'Inannam, le Mangatal, le Poulatan et le Kénarout.

La première rivière au sud, est le Pangalat, habité aussi par des Mahométans. Parmi les diverses productions communes à ce territoire, on trouve ici beaucoup de camphre, le Kimani est la dernière rivière de ce qui formait autrefois les possessions des Soulousanais. Les habitans sont des Eïdaans; ils font un commerce considérable avec Java où ils vont avec leurs prôs. Ce canton, outre une quantité considérable de cannelle grossière et d'autres objets, produit du tendjou, résine fournie par un arbre qui croît également à Palaouan et à Mindanao dans les Philippines.

Au-delà de Pappal est le territoire de Païtan, ainsi nommé d'après une baie dans laquelle se jette un fleuve; la baie est remplie de bancs de sable et la côte dangereuse; un petit bras de mer conduit dans une grande baie qui est entre celle de Païtan et celle de Malloudou, et devant laquelle s'étendent plusieurs îles entourées de bas fond. En général les îlots et les bancs de sable sont innombrables dans cette partie de l'archipel oriental. Le

pays de Païtan est remarquable par sa richesse en camphre, on y récolte aussi de l'écorce de girofle et beaucoup de lissang.

Le territoire de Malloudou, situé à l'extrémité nord-est de Borneo, est, à plusieurs égards, le plus important de cette grande île. De nombreuses rivières se jettent dans la baie de Malloudou; l'on dit que le mouillage y est excellent dans toute son étendue. Le pays est bien peuplé, les subsistances y sont abondantes, ce qui est rare à Borneo. On peut s'y procurer des rotins excellens qui ont jusqu'à dix et vingt pieds de long, ainsi que de l'écorce de girofle.

Suivant le récit des indigènes, le lac de Kiniballou est très-grand et renferme plusieurs îles; sa profondeur est en quelques endroits de cinq à six brasses, et il en sort plusieurs rivières. Sur ses bords il y a plusieurs hameaux habités par des Eïdaans qui ont peu de communications avec la côte.

Au nord de Borneo on trouve Balambagan, petite île dont la longueur est à peu près de quinze milles et la largeur de trois. Le milieu est par 7° 15′ de latitude nord, et 114° 45′ de longitude orientale. Le port du nord-est est le plus grand; celui de la côte du sud est marécageux, l'on y fait

de l'eau très-commodément, car au moyen d'une manche on peut la conduire à bord des navires, sans qu'il soit nécessaire de débarquer les barriques. Le terrain est gras et fertile; la mer très-poissonneuse. Autour du port du nord-est, au contraire, le sol est sablonneux et stérile.

En 1774 les Anglais attirés par les avantages que leur promettait la position de Balambagan, au milieu de l'archipel d'Asie, pour le commerce des épiceries, y formèrent un établissement sur les bords de la baie du sud. L'année suivante, les Soulousanais débarquèrent dans l'île, surprirent les sentinelles bougghis qui gardaient le poste, tournèrent le canon contre la garnison et forcèrent tous ces étrangers de se rembarquer.

En 1803 le poste fut rétabli, mais pour peu de temps seulement. Il paraît que les profits que l'on tirait de ce comptoir ne compensaient pas les dépenses qu'il occasionait; en conséquence on l'abandonna.

Avant que les Anglais eussent essayé de se fixer à Balambagan, cette île était inhabitée; ainsi l'on n'avait pas commis, en s'en emparant, une de ces injustices si familières aux Européens. Depuis que les Anglais on délaissé Balambagan, personne ne l'a occupée.

CÉLÉBES.

Les îles situées à l'est de Borneo et de Java, et au sud des Philippines jusqu'à la Nouvelle-Guinée, sont plus morcelées et plus déchirées que les îles de la Sonde, et renferment un plus grand nombre de volcans. La plus grande de ces îles est celle de Célébes, séparée de Borneo par le détroit de Macassar.

L'île de Célébes est d'une forme extrêmement irrégulière. Des baies profondes la découpent en plusieurs presqu'îles unies par des isthmes étroits. Sa situation pour le commerce est on ne peut plus heureuse ; entourée au nord par les Philippines, à l'ouest par les îles de la Sonde, à l'est par les Moluques, et au midi par Timor et Ende, Combava et Java, elle s'étend depuis le 3ᵉ degré de latitude septentrionale, jusqu'au 5ᵉ de latitude méridionale par le 120ᵉ degré de longitude orientale; elle a environ 225 lieues dans sa plus grande longueur sur une largeur moyenne de 46 lieues de l'est à l'ouest.

Placée sous la ligne, le soleil y exerce toute

son influence, l'air y est brûlant, et serait même insupportable, si des pluies fréquentes et des brises périodiques n'en modéraient la température: cependant, malgré cette extrême chaleur, le climat est loin d'être préjudiciable à la santé, semblable au sol de l'Egypte où les maladies sont plus rares que sous un soleil moins ardent.

Le sol de Célébes est montagneux et fertile; le riz, le cocotier, le sagoutier, les bananes, l'arbre à pin, les orangers et toutes sortes de fruits excellens y croissent en abondance; le cotonier y est très-multiplié, ainsi qu'une espèce de grain que les naturalistes appellent *batta*, qu'ils exportent en quantité, et qui forme la principale nourriture de plusieurs insulaires de l'archipel. On y cultive aussi l'ouby, sorte de racine de la classe des amomum, dont on fait un usage égal à celui des pommes de terre en Europe. Les chevaux, les bœufs, les buffles, les daims, les sangliers et le gibier de toute espèce, des perroquets d'un très-beau plumage et d'un excellent goût sont communs. A Célébes les rivières qui arrosent l'intérieur de l'île, les lacs qu'elle contient, et la mer qui en baigne les côtes, sont peuplées de poissons délicieux.

Les marchandises que les Hollandais y portent, consistent en opium, eau-de-vie, toiles, draps grossiers, clincailleries, etc., ils chargent leurs

vaisseaux en retour de riz, de cire, d'esclaves et d'or. Là, comme sur la plus grande partie de la côte d'Afrique, les êtres infortunés destinés à l'esclavage, ne sont ni des prisonniers asservis par les hasards de la guerre, aux caprices de leurs vainqueurs, ni des criminels rejetés du sein de la société, ce sont des victimes de la cupidité; les uns enlevés par force ou par supercherie, les autres vendus par leurs propres familles qui ne rougissent point de priver leurs semblables, leurs parens même de la liberté, le plus grand de tous les bienfaits, ce don céleste que l'on ose échanger contre quelques colifichets apportés de l'Europe.

L'île est fort peuplée; la division politique du territoire est en petits états ou royaumes dépendans des deux principaux royaumes qui sont Macassar et Bony. Le roi de Ternate a aussi des possessions étendues qui occupent la presque totalité des parties orientale et septentrionale de Célèbes. Les rois de Macassar et de Bony ont été entraînés par la terreur dans l'alliance des Hollandais. Ceux de Tello et de Sandraboni sont alliés du roi de Macassar, et ceux de Soping Louhou et Tanette le sont du roi de Bony. Quelques petits états, tels que ceux de Vadjo, Mandhaar, etc., sont indépendans. Les Hollandais pour maintenir leur ascendant sur les princes, ont soin d'entretenir entre les rois de Macassar et de Bony une

rivalité qui leur met presque toujours les armes à la main l'un contre l'autre.

Les Portugais visitèrent cette île vers le commencement du seizième siècle ; quelque temps après on y introduisit les poids et les mesures qui sont actuellement en usage ; on fixa les prix des marchandises, on fabriqua de la poudre à canon, et l'on plaça de l'artillerie sur les murs de Gotch : vers le même temps, sous le règne du sultan Allahudier, le mahométisme fit de grands progrès dans l'île. Les Portugais se maintinrent à Célébes, même après avoir été chassés des Moluques. La raison qui les y retenait, y attira aussi les Anglais : c'était la facilité de se procurer des épiceries.

Les Hollandais que cette concurrence empêchait de s'approprier le commerce exclusif du girofle et de la muscade, entreprirent en 1660 d'arrêter ce trafic. Ils employèrent contre leurs concurrens la force et la persuasion, et parvinrent à les chasser entièrement de l'île. Ce fut alors qu'ils réunirent en deux espèces de confédérations les princes qui en partageaient la souveraineté.

Les Hollandais ne vinrent à bout de leurs projets qu'avec beaucoup de peine. Plusieurs fois ils recoururent aux armes contre les princes indigènes. En 1778 ils prirent Gotch d'assaut, et la rasèrent; en 1781, le gouvernement de Batavia fit

placer sur le trône le roi Pundica-Siri, sultan Abdal Hadja.

Les sacrifices immenses que les Hollandais ont faits pour se fixer et se maintenir à Célébes prouvent l'importance de cet établissement pour le commerce de leurs épiceries. Le château de Rotterdam, autrefois Djamboudou, est la principale résidence de la compagnie des Indes ; les fortifications en sont bonnes, la ville est bien bâtie.

Le port de Macassar, sur la côte du sud-ouest, un peu au-dessus du fort Rotterdam, est un des plus beaux de l'Inde, et en même temps le plus sûr dans toutes les saisons de l'année. Les environs sont délicieux ; la plaine, dans une étendue immense, présente à perte de vue des champs de riz, et des prairies arrosées par mille ruisseaux. Cette scène pittoresque est encore enrichie par une foule de bosquets épars, et des massifs d'arbres dont les rameaux touffus et chargés de fruits offrent à la fois au voyageur une ombre hospitalière et des sucs rafraîchissans. Cet horizon est borné à l'est par les hautes montagnes de Bonthain. Les vents du sud-est qui règnent depuis mai jusqu'en novembre, sont tellement propices, qu'on les nomme dans le pays l'heureuse mousson. La mauvaise dure l'autre moitié de l'année. Pendant la première le ciel est serein, et le temps sec ; mais pendant la dernière on n'a que des

vents continuels et des pluies abondantes. Il se passe un phénomène assez singulier ; c'est que l'effet contraire a lieu de l'autre côté des montagnes de Bothain, dont un flanc est battu par les orages, tandis que l'autre est caressé par les zéphirs, et dont la cime forme la ligne de démarcation entre les saisons toujours alternantes de l'hiver et de l'été.

Les principales productions de ces contrées sont le riz et le coton ; le riz ne le cède point en qualité à celui de Java, et le coton est le meilleur de l'Inde. Outre ce territoire, les Hollandais possèdent une presqu'île qui s'étend vers le nord, et un grand plateau que sa fertilité fait regarder comme le grenier de Célébes. Ils se sont aussi emparés de plusieurs possessions éparses dans les montagnes. Il est inutile de s'arrêter sur les objets d'une médiocre importance ; hâtons-nous d'en venir aux mines d'or de cette île.

La nature s'y est montrée aussi prodigue de ce précieux minéral que de belle végétation ; mais l'art de la métallurgie et de l'exploitation des mines est encore au berceau dans les Indes. Comment supposer en effet que sous un ciel si doux, et avec si peu de besoins, on puisse être tenté de s'ensevelir dans les entrailles de la terre pour en arracher des métaux que l'usure européenne paie des plus vils produits de ses fabriques. Si par ha-

sard un Indien cédant à la force ou à la nécessité, se détermine à recueillir un peu d'or, il ne travaille ni avec l'activité, ni surtout avec l'intelligence nécessaires, et il ne songe qu'à satisfaire ses besoins de la manière la plus facile et la plus expéditive. Il aime mieux ramasser les paillettes emportées par les ruisseaux et les rivières, ou laver les sables qui en sont chargés, que de se livrer à l'exploitation régulière des mines.

Les mines d'or de Célébes commencent au sud de Balang, et au nord de Kotta-Bouna ou Mogando, et se dirigent vers Dondo au sud-ouest, et vers Temperana au nord-ouest, se terminant à la baie de Tomini, dans la presqu'île septentrionale. Partout dans ces territoires l'or se trouve en grande quantité; c'est surtout dans les lieux où les plaines se rétrécissent, et vers les pentes des montagnes. Dans l'autre partie de l'île, c'est-à-dire dans le sud-ouest jusqu'à Macassar, on ne trouve pas une seule mine d'or. Sans doute on en découvrirait un bien plus grand nombre s'il y avait assez de bras; mais le hasard a voulu que les villages dispersés dans les montagnes aurifères fussent les moins peuplés.

La superstition a contribué encore davantage à faire négliger les trésors immenses que renferment ces montagnes. Des sorciers parcourent le pays, et abusent comme les aruspices des Ro-

mains, de la crédulité des naturels, pour ne leur permettre d'entreprendre une exploitation qu'après avoir consulté les oiseaux. Si l'augure n'est pas favorable, l'insulaire n'ose jamais, dût-il voir l'or briller sous ses pieds, creuser un pouce de terre. Il paraît que tout le secret de ces jongleurs consiste à laver les terres argileuses qui sont très-chargées d'or natif. Leurs exploitations doivent naturellement se faire sur le flanc des montagnes; car leur première opération est de détourner une rigole d'un ruisseau voisin. Ignorant l'usage de toute machine hydraulique, leur génie ne s'étend pas au-delà de la science de conduire l'eau à travers des ravins, dans des arbres creusés. L'eau une fois amenée à l'endroit destiné à être entamé, on y creuse une fosse de vingt, trente ou quarante pieds de circonférence, suivant le nombre des ouvriers, qui s'élève rarement au-dessus de dix à douze. On la remplit de cette eau qu'on laisse ensuite écouler, chargée avec la terre qu'on a remuée préalablement, afin de faire déposer les paillettes. A mesure que les ouvriers creusent au-dessous du niveau du sol, ils rejettent l'eau avec des écopes ; ils empêchent l'éboulement des terres en bâtissant un mur grossier avec les pierres de la gangue qu'ils rencontrent. Si le puits descend à une profondeur considérable, ils préviennent la chute de ces

pierres avec des troncs d'arbres. Ces malheureux trouvent souvent des pierres du poids de cinq à six quintaux, chargées de minerai, dont ils ne tirent aucun parti, et qu'ils remuent sans autre machine qu'un levier ordinaire.

Dès que la fosse est débarrassée de la terre, de l'argile et des pierres, les ouvriers rencontrent une espèce de sable noir qu'ils reconnaissent pour l'indication certaine de l'existence de l'or; ce sable est ramassé à l'aide de petites pelles faites exprès, et les mineurs, toujours dans l'eau, le recueillent et l'entassent sur des plats de bois de forme ronde, et qu'ils nomment *dalangs*. Ces plats ont dix-huit pouces de diamètre, et au milieu une petite cavité qui peut être fermée par un couvercle. L'usage de ces cavités est de retenir l'or qui, étant plus pesant, se dépose dans le fond, tandis que le sable est entraîné par l'eau à laquelle la main donne un mouvement de rotation. Quant la cavité est remplie, on enlève la poudre d'or, on la met dans un coco, on la dessèche sur le feu, et on souffle sur le peu de sable qui reste encore pour la rendre la plus pure possible : on sent quelle prodigieuse quantité de métal doit faire perdre une méthode si grossière.

Quand l'opération a lieu sur le bord d'une rivière, on creuse un puits, dans lequel on jette la terre chargée de minerai qu'on lave successive-

ment jusqu'à ce qu'il ne reste que le sable noir déjà cité. Alors on répète l'opération des dalangs.

Une troisième manière de se procurer de l'or dans les mines nouvellement découvertes, consiste à entrer dans une rivière avec une hotte sur le dos, et armé d'un ciseau de fer à manche de bois; les ouvriers sondent, dans cet équipage, les fissures d'un rocher, et manquent rarement de ramasser des morceaux d'or natif d'un poids assez considérable.

L'art de chercher l'or est le même parmi les divers peuples qui habitent ces côtes; la seule différence consiste dans la profondeur des fosses. Dans plusieurs endroits on ne creuse qu'à dix ou douze pieds, et dans d'autres on pénètre de plusieurs brasses; alors les côtés du puits sont soutenus par des planches et des poutres. Le seul instrument, employé dans ces mines, est une pièce de fer d'un pied et demi de long sur deux pouces d'épaisseur; elle est pointue et aiguisée à l'une de ses extrémités; l'autre est emmanchée au bout d'une perche de six pieds de longueur. Ceux qui ont le bonheur de se procurer un pareil instrument, essaient aussi d'avoir un crochet de fer, muni d'un manche de bois, pour remuer et détacher la terre qui environne les pierres. S'ils peuvent y ajouter une pioche et une balance, ils

regardent l'exploitation comme faite avec la plus grande perfection.

Quand on découvre une mine d'or, on ne s'occupe pas de l'exploiter, mais on cherche le ruisseau le plus voisin, et on étudie, avec un soin extrême, le moyen d'amener une partie de ses eaux à la mine. En d'autres endroits, les ouvriers s'occupent de détourner le cours d'une rivière, et ils en exploitent le lit; il est rare, en ce cas, qu'ils creusent plus d'un pied sans trouver de gros morceaux d'or. On a remarqué que les rochers sur les bords des rivières, et même la plus grande partie des pierres retirées des mines où le métal est abondant, ont une teinte bleuâtre, quelquefois jaune, et sont tellement friables, qu'on peut les employer pour faire du mortier. Lorsque l'or est moins abondant, les pierres sont grises ou blanchâtres, d'un tissu serré. Tels sont les seuls signes auxquels les naturels jugent des produits d'une mine, et c'est là que s'arrêtent leurs connaissances minéralogiques.

Dans toutes les mines d'or, surtout dans celles qui sont à peu de distance des côtes, on ressent une fraîcheur extraordinaire avant le lever et après le coucher du soleil, ce qui fait beaucoup souffrir les mineurs. Ces malheureux, obligés de rester constamment dans l'eau, ont le corps blanc de salpêtre dès qu'ils cessent leur ouvrage. L'eau dans

laquelle ils travaillent, étant chargée de limon provenant du lavage, donne une dyssenterie très-dangereuse à ceux qui sont assez imprudens pour en boire. Le travail des mineurs n'a pas toujours le même succès ; souvent les recherches d'un mois ne leur donnent pas la valeur de quelques piastres ; cependant ils sont sûrs de compenser ces pertes le mois suivant. Dans les mines récemment découvertes, leur succès est toujours certain ; dans celles qui ont déja été exploitées, leur ignorance leur fait souvent perdre un temps précieux, avant qu'ils aient trouvé la récompense de leurs peines. C'est cette manière barbare d'opérer qui rend impossible tout calcul sur le produit des mines de l'île. Il y a, dans des mines nouvellement entamées, des ouvriers qui, en quinze jours, trouvent de l'or pour plus de deux cents piastres.

Dans les mines immenses qui avoisinent le bassin du Palella, rivière qui se divise en plusieurs branches, il y a des endroits où l'or est excessivement abondant, mais le titre en est rarement au-dessus de dix-huit karats. Le meilleur provient des mines de Popajoutou, Molisipat, Ankahoulou, Lembouno, Sousso et Temperana, ainsi que de celles qui se trouvent sur les côtes de Pogiama, Vongo, Tomollas, Bevoul et Fontoly; l'or de toutes ces mines est généralement au-dessus de vingt karats.

Frédéric Dühr, employé au service de la compagnie hollandaise des Indes, visita ces mines vers la fin du dix-huitième siècle; il était assez instruit pour les décrire avec exactitude. Ceux qui avaient voyagé avant lui à Célébes ne s'en étaient pas occupés; se bornant à faire des courses chez les chefs des tribus, dont les demeures sont très-éloignées des montagnes aurifères. Ces chefs sont eux-mêmes très-indolens pour entreprendre des voyages dans les chemins difficiles et dangereux qui conduisent vers les mines.

Dans le territoire des mines d'Ankahoulou, on trouve à Longhi une espèce d'or dont la finesse l'emporte même sur l'or de Popajoutou et d'Ankahoulou; cet endroit est peu fréquenté; la rivière n'étant pas navigable, les habitans sont obligés de porter leurs provisions sur leur dos par un chemin très-pénible; ce qui les contrarie le plus, c'est qu'ils trouvent dans la mine une quantité prodigieuse de cuivre natif qu'ils prennent pour de l'or, faute de moyens pour en faire l'essai. C'est la seule mine de cuivre que l'on connaisse dans ce canton; mais près de Bevoul, sur la côte, on trouve un endroit où le cuivre s'enlève en poussière aussi fine que l'or le plus pur. On a peine à concevoir de si grandes richesses minérales.

Dans les mines de Bomboula, de Batodoulang, d'Ankahoulou et de Palella, on trouve beaucoup

de cristaux de roche et un peu de mine de fer.

Dans presque toutes les mines que Dühr a visitées, il a observé que dès que les ouvriers avaient creusé à la profondeur de onze et quelquefois de douze pieds, ils rencontraient une couche de pierre ou gangue qu'ils ne connaissaient pas le moyen de percer; ils assurèrent cependant qu'ils trouveraient l'or sous ces rochers, s'ils pouvaient les briser. Dühr se convainquit de la vérité de cette assertion dans une excursion qu'il fit à Ankahoulou. Sous une pareille couche horizontale de ce genre, on trouva dans une fissure une substance noirâtre semblable à l'oxide de fer, mêlée de plusieurs morceaux d'or natif; les insulaires l'en arrachèrent, après avoir parfaitement lavé la surface du rocher. Dans toutes les mines de Célébes, l'or qu'on sépare des sables est d'une finesse extraordinaire. A Pogiama et Palella seuls, l'or se trouve en masse, ou mêlé avec la pierre dont on a l'extrait en le pilant, ce qui se fait d'autant plus aisément qu'elle est très-friable.

Il n'est pas étonnant que les grands avantages offerts au commerce par les productions naturelles de Célébes, aient attiré des Chinois dans cette île. Ils y prennent entre autres marchandises de l'or brut qu'ils rapportent façonné en filigrane. Leurs cargaisons consistent aussi en tabac, porcelaine et soie.

Des divers peuples qui habitent Célébes, les mieux connus sont les Macassars et les Bonis ou Bougghis. Ceux-ci sont aujourd'hui les plus puissans. Ils sont de taille moyenne, robustes, musculeux, leur teint est d'un brun clair. Les Macassars sont doués d'un extérieur moins avantageux; mais leur maintien est plus mâle et plus martial : leur vêtement consiste en un morceau de toile de coton rouge ou bleu dont ils s'entourent le corps, et qu'ils relèvent entre les cuisses en le serrant. Ils se couvrent la tête d'une espèce de mouchoir de coton ; leurs cheveux sont noirs et longs. Leur principale nourriture est le riz, le poisson, les bananes; ils boivent de l'eau, et quelquefois du sagourié ou vin de palmier. Les femmes bougghises sont plus jolies que celles des autres îles de l'Archipel asiatique.

Les autres insulaires regardent les Bougghis et les Macassars comme supérieurs à eux par les manières; les Malais affectent de les imiter dans leur façon de se vêtir; et dans leurs chants, ils vantent souvent les prouesses et les hauts faits des Bougghis. C'est effectivement un peuple très-courageux, cherchant les aventures, aimant à naviguer, et capable de tenter les entreprises les plus périlleuses. Parmi les Européens de l'Archipel asiatique, le nom de Bougghi signifie un soldat, de même que Cipaye sur le continent de l'Inde.

Braves jusqu'à l'excès, leur premier choc est furieux; mais une résistance de quelques heures fait succéder un abattement total à une si étrange impétuosité. Sans doute qu'alors l'ivresse de l'opium qui a exalté leurs esprits, se dissipe, après avoir épuisé leurs forces par des transports frénétiques. Leur arme favorite est le cris.

A l'est de Macassar est le royaume de Bony qui occupe une longueur de vingt-cinq lieues sur la côte occidentale du golfe de même nom, que les insulaires l'appellent Siva, et les Européens baie des Bougghis; il s'étend très-avant dans les terres du sud au nord. Le commerce est très-actif avec Bony d'où l'on tire de l'or, du riz, du sagou, de l'écaille de tortue, des perles et d'autres objets communs aux différens territoires de Célèbes.

Au nord de Bony, le long du fond de la baie, le pays est très-peuplé et très-fertile; près de l'embouchure du Lou, on construit des canots tout y est très-animé; dans la mer on pêche beaucoup de tripang. Sur la côte orientale de la baie, la population est moins considérable. La naviga- de cette baie est très-hasardeuse pour les navires d'un certain tirant d'eau, à cause des écueils et des îlots innombrables.

La masse de la population est composée de Boughis; ils sont extrêmement adroits à tous les ouvrages en filigrane, en or et en argent. Ce sont

aussi eux qui fabriquent les cambays, sorte de toile de coton rayée et tachetée, qui sont si recherchés dans tout l'archipel asiatique. Les cambays se vendent souvent six à dix piastres la pièce, quoiqu'elle ne suffise souvent que pour un seul vêtement qui à la vérité couvre entièrement le corps. Quelques-unes de ces toiles sont aussi fines que la batiste, d'un tissu très-fort, la couleur est faible. Autrefois il s'exportait une si grande quantité de ces cambays à Bencoulen, que le gouvernement anglais imposa des droits très-forts sur cette marchandise qui nuisait à la vente des toiles du Bengale.

Les Bougghis font aussi, avec l'écorce intérieure d'un petit arbre, une espèce de papier dans lequel ils enveloppent leurs beaux cambays ; ils teignent ce papier de différentes couleurs, et en expédient une grande quantité à Manille et à beaucoup d'autres endroits. Il ressemble aux toiles de Taïti. Les Bougghis importent de l'île de Baly du coton en laine et en fil ; ils font de très-beaux ceinturons de soie pour leurs cris.

Ils excellent aussi à fabriquer des fusils à mèche, et toutes sortes d'armes et d'ornemens ; ils construisent très-bien les prôs et d'autres embarcations. Ils fondent de petits canons de cuivre qu'ils nomment rantakhas, ils ont près de six pieds de long, et portent des boulets d'un demi-livre.

Les Européens n'ont connu les Bougghis que lorsque cette nation brave et martiale était sur son déclin. Pour le courage, la hardiesse, la fidélité et même la probité dans le commerce, elle est la première de toutes celles que l'on désigne par le nom de d'*Orang-Timor* (hommes de l'orient.) Les Japonais sont le peuple auquel les Bougghis ressemblent le plus.

Les Bougghis ont de grandes dispositions pour le commerce, la navigation et la piraterie. On les rencontre dans leurs prôs sur toutes les mers orientales; on les trouve même sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande (1), où ils vont pêcher les tripangs.

Le bougghi peut passer pour le langage primitif de Célébes. Sur la côte oriental il est mêlé de beaucoup de mots malais; on ne le trouve dans toute sa pureté que dans les anciens livres et dans l'intérieur de l'île. L'alphabet consiste en vingt-deux lettres; la forme des caractères, quoiqu'elle leur soit particulière, ressemble au battan et au tagalan. Le coran a été traduit en bougghi, cette langue était cultivée avec assiduité. Les Bougghis ont des livres contenant leur ancienne mythologie, leurs traditions, leurs lois et leur histoire; ils ont aussi des recueils de chansons nationales. La

(1) *Voyez* tome IV, page 188.

plupart de ces livres existent encore notamment dans l'intérieur, chez les tribus qui conservent leur ancienne religion. Le dialecte de Macassar diffère beaucoup du bougghi; dans quelques cantons on parle des idiomes qui paraissent absolument distincts.

Quoique les Bougghis aient un code de lois écrites, ils terminent beaucoup de disputes par le combat singulier. Jamais ils ne se vengent par l'assassinat. Sous ce rapport, ils diffèrent beaucoup des Soulousanais qui ne s'avisent jamais de se mettre sur un pied égal avec leur adversaire, et l'attaquent toujours dans l'obscurité ou lorsqu'il n'est pas sur ses gardes.

Suivant les détails qui nous ont été transmis par Stavorinus, navigateur hollandais, le premier roi des Bougghis auquel ils attribuent une origine céleste, institua les lois du pays qui sont encore en vigueur. Il établit avec la royauté sept princes dont la dignité était héréditaire, aux femmes comme aux hommes. Ils se réunissaient pour délibérer sur les affaires les plus importantes. Ils formaient un collége électoral, dont le pouvoir s'étendait jusqu'à déposer et choisir le roi; il jouissait aussi du droit de faire la paix et la guerre.

Au commencement du dix-septième siècle, les Bougghis furent contraints par les Macassars

d'adopter l'islamisme. On manque de renseignemens positifs sur leur ancienne religion. Le royaume de Bony était autrefois si puissant, qu'il pouvait mettre 70,000 mille combattans sur pied. Il aida beaucoup les Hollandais à conquérir Macassar. Sans doute il a eu, depuis, de fortes raisons de s'en repentir.

Lorsque Célébes était divisée en sept principautés, réunies sous un monarque électif et n'exerçant qu'un pouvoir limité, cette île était le centre du commerce de ces contrées orientales; elle avait étendu ses conquêtes d'un côté, jusqu'à Baly, de l'autre jusqu'au-delà des Moluques.

C'est sans doute à l'usage introduit par le législateur des Bougghis de rendre les grandes dignités héréditaires aux femmes comme aux hommes, qu'il faut attribuer le phénomène si commun à Célébes, même dans les états mahométans de voir l'autorité suprême exercée par des femmes.

Parmi les petits états entre lesquels cette île est divisée, l'un des plus remarquables est Taradja, situé dans l'intérieur, et borné au nord par les monts Alforèses qui le séparent de la baie de Tominé. Les monts Mandharésès le limitent à l'ouest.

Une grande partie de la population de Taradja n'a pas adopté l'islamisme. Elle est presque en-

tièrement composée d'aborigènes ou Alforés. On dit qu'ils mangent leurs prisonniers de guerre ; d'autres vivent presque uniquement sur leurs prôs, naviguant continuellement autour de Célébes, Flores et Soumbava. Ces Alforès navigateurs sont fréquemment désignés par le nom de Biadjous ; ils pêchent des tripangs pour les faire sécher, et des tortues pour se procurer leur écaille.

Les infortunes d'un navigateur américain nous ont procuré des détails intéressans sur Célébes et sur ses habitans.

David Woodard était second capitaine à bord du navire l'*Entreprise*, qui, le 20 janvier 1793, partit de Batavia pour Manillé. Contrariés par les vents et les courans, dit Woodard, nous passâmes six semaines à battre la mer, dans le détroit de Macassar. Cependant nos subsistances tiraient à leur fin. Un navire était en vue de nous à quatre lieues de distance, le capitaine me dit de m'embarquer dans la chaloupe et d'aller acheter des vivres à bord de ce bâtiment.

Le premier mars, vers midi, je quittai le navire avec cinq matelots. Nous n'avions ni provisions ni eau, ni boussole; il n'y avait dans la chaloupe qu'une hache, deux gaffes, deux couteaux de poche, un mauvais fusil et quarante piastres.

Nous ne joignîmes le bâtiment étranger qu'au

coucher du soleil. En ce moment il s'éleva une forte bourrasque de terre accompagnée de pluie; nous n'apercevions pas notre navire. Celui que nous abordions était monté par des Malais, il allait à la Chine. Le capitaine était lui-même à court de vivres. J'acceptai son invitation de passer la nuit à bord, pensant que ce serait un grand hasard de retrouver notre vaisseau pendant la nuit. La pluie ne cessa que le lendemain matin; le vent soufflait bon frais du sud; le courant au contraire venait du nord. Nous n'avions pas bougé de place. Du haut des mâts on ne pouvait découvrir l'*Entreprise*; comme le bâtiment sur lequel nous étions ne marchait pas bien, je pensai, quoiqu'il suivît la même route que nous, qu'il ne serait pas prudent d'y rester. Le capitaine me fit présent de dix cartouches et d'un grand flacon d'eau-de-vie, mais ne nous fournit ni eau ni vivres.

Ayant navigué toute la journée à la rame et à la voile, sans voir notre navire, nous descendîmes à minuit sur une île où nous fîmes un grand feu pour que nos gens pussent le remarquer. Le lendemain matin, étant grimpés sur la partie la plus élevée de l'île, nous promenâmes notre vue au large sans rien voir. L'île était absolument aride et stérile, il fallut se rembarquer. Ayant tenu la mer pendant six jours sans des-

cendre à terre, et ne prenant pour nous sustenter que quelques gouttes d'eau-de-vie, nous fûmes assaillis par une bourrasque violente qui faillit à nous faire chavirer ; quand elle eut cessé, nous reconnûmes distinctement la côte de Célébes. Nous fûmes tous d'avis d'y débarquer pour nous y procurer des provisions, et de nous diriger ensuite sur Macassar dont nous nous supposions éloignés d'une soixantaine de lieues.

Nous n'atteignîmes la côte que le lendemain au point du jour. Sa clarté nous fit apercevoir deux prôs mouillés près du rivage. Nous nous dirigeons aussitôt vers ces navires, les hommes qui les montent se mettent en état de défense. Ces démonstrations hostiles ne pouvaient décourager des malheureux épuisés de faim et de fatigue ; nous nous approchons, je fais entendre par mes signes que nous voulons acheter des vivres ; les Malais répondent qu'ils vont m'en donner, et demandent où est mon vaisseau ; je dis qu'il est à peu de distance au large. Voyant que nous n'avions point d'armes, ils serrèrent leurs cris ; nous renouvelons nos sollicitations, ils refusent de nous accorder la moindre chose. Trois de mes matelots avaient sauté dans un des prôs, ils ne purent obtenir que quelques épis de sorgho. J'offris au chef de ces Malais une piastre pour deux cocos ; quand il tint mon argent il ne voulut pas me es

donner, et vint avec un de ses gens dans notre chaloupe, et souleva ma chemise pour voir si je n'avais pas de l'argent; en même temps, il tira son cris. Je saisis aussitôt ma hache pour me défendre, il me la demanda, je la lui refusai, et je dis à celui de mes matelots qui était à l'avant de démarrer l'embarcation. Le capitaine s'en apercevant, allongea la main pour saisir un pistolet dans son prô; mais pressé par le mouvement de notre chaloupe, il fut obligé de retourner à son bord. Le capitaine prit son fusil et me coucha en joue; heureusement le coup ne partit pas. Sur ces entrefaites notre chaloupe s'éloignait toujours davantage, et quand il tira de nouveau sur nous, la balle ne nous atteignit pas. Les Malais de l'autre prô vers lequel nous nous dirigions nous crièrent de ne pas avancer; il ne nous resta d'autre ressource que de gagner la terre.

Débarqué avec un homme, je laissai les quatre autres dans la chaloupe, en leur recommandant de ne laisser approcher personne. Bientôt nous vîmes les prôs jeter l'ancre, et envoyer à terre six hommes armés. Je retournai à l'instant vers la chaloupe et je la poussai au large. Les Malais nous criaient qu'ils nous apportaient du maïs; m'apercevant que leur intention était de nous attirer à terre pour nous égorger, je me tins au large.

Arrivés à quatre milles de distance derrière une

pointe de terre qui nous dérobait à la vue des Malais, je débarquai dans un endroit où il y avait beaucoup de cocotiers. Laissant deux hommes dans la chaloupe, je m'acheminai avec les trois autres vers les cocotiers. Notre faiblesse ne nous permettait pas d'y monter, j'abattis trois arbres, cet effort avait achevé de m'épuiser. Un des matelots retourna vers la chaloupe afin de m'envoyer les deux autres pour m'aider; il resta pour la garder.

Le quatrième arbre était prêt à tomber, tout-à-coup nous entendons ce matelot pousser des cris affreux; aussitôt je cours au rivage, je vois notre chaloupe pleine de Malais qui poussent au large; n'apervant pas le matelot, je crois qu'ils l'ont enlevé; je me retourne, ce malheureux était étendu à terre, égorgé par ces barbares qui l'avaient horriblement mutilé.

Je retournai vers mes infortunés compagnons; privés de tout espoir, nous ne voulûmes pas rester près du rivage, nous crûmes trouver un asile dans des collines; nous y restâmes cachés le reste du jour, au milieu de feuillages secs; tourmentés par la faim, nous avions à redouter l'approche des hommes et des bêtes féroces. A la nuit nous nous mîmes en route, nous nous flattions de l'idée d'arriver à Macassar en guidant notre marche sur les étoiles; l'épaisseur des bois nous

les fit bientôt perdre de vue; le lendemain matin nous étions à peu de distance du lieu que nous avions quitté la veille au soir; les ronces et les buissons avaient déchiré nos habits.

Pendant toute la journée nous entendîmes du monde passer et parler autour de nous. Le soir nous nous remîmes en route, en suivant le rivage; nous marchâmes ainsi pendant six nuits consécutives; le jour nous nous reposions dans les bois. Nous rencontrions souvent des bêtes sauvages; nous les écartions en leur jetant des pierres, ou bien en faisant du bruit; nous ne pouvions employer que ces deux moyens, n'ayant pour armes qu'une gaffe, une hache, deux couteaux et quatre gros gourdins que nous avions taillés avec des branches d'arbres.

Le sixième jour de notre voyage mes gens étaient exténués de faim et de fatigue. Depuis treize jours que nous avions quitté le navire, nous n'avions pas pris de nourriture solide; nous n'avions eu pour nous sustenter qu'un peu d'eau trouvée dans le creux des arbres et quelques fruits sauvages; notre corps était déchiré par les épines, nos pieds étaient blessés par les cailloux. Grâces à ma force je souffrais moins que les autres; d'ailleurs le désespoir avait moins de prise sur moi, parce que mon esprit était constamment occupé.

Le septième jour, étant cachés près d'une mon-

tagné à côté d'une baie profonde, nous aperçûmes, vers midi, à peu de distance, plusieurs Malais qui pêchaient. Je m'avançai avec précaution sur le bord de la mer, où je trouvai de petits fruits jaunes qui me parurent assez bons. Alors j'en emplis mon chapeau et je les portai à mes compagnons ; ils les trouvèrent mauvais, trois d'entre eux mangèrent des feuilles d'arbre. Probablement c'était un végétal vénéneux, car pendant la nuit les malheureux éprouvèrent des coliques violentes qui furent suivies de vomissemens. Le lendemain matin je leur apportai de l'eau; quand ils l'eurent bue, ils se couchèrent à terre ; ils avaient l'air totalement abattus.

Pendant la journée nous avions conçu le projet de construire un radeau qui nous aurait servi à gagner l'île où nous avions débarqué la première fois ; nous étions résolus à y guetter le passage d'un navire qui nous aurait recueillis. Voyant mes gens dans un si triste état, je pensai qu'ils ne seraient pas capables de concourir à l'exécution de notre plan. Je leur demandai s'ils voulaient se rendre aux Malais ; tous y consentirent à l'exception du plus jeune ; il s'écria qu'il aimait mieux mourir dans les bois plutôt que d'être massacré ; je lui répondis qu'il parlait comme un fou, et lui ordonnai de me suivre.

La prudence commandait d'enterrer nos armes,

elles furent déposées à côté d'un grand arbre avec une piastre. Ensuite nous avançâmes vers la baie dans laquelle nous avions vu les Malais. Ils s'étaient retirés à la mer haute ; je marchai jusqu'à un sentier et j'aperçus trois jeunes filles qui pêchaient dans une rivière. Dès qu'elles nous virent, elles s'enfuirent en remontant le sentier. Les ayant suivies quelque temps, nous nous assîmes sur un gros tronc d'arbre. Un quart d'heure après, trois hommes parurent. J'allai seul à leur rencontre ; quand je fus à une certaine distance, ils s'arrêtèrent et tirèrent leurs cris ; je continuai à m'avancer, et je tombai à genoux. Ils me regardèrent fixément pendant dix minutes : puis l'un d'eux rengaîna son cris, vint vers moi, s'agenouilla et me donna la main à leur manière, je l'imitai. Une vingtaine de ses compatriotes arrivèrent bientôt avec leur chef ; ils prirent mon chapeau et ma cravate et coupèrent les boutons de mon gilet, s'imaginant qu'ils étaient d'argent. Ils traitèrent de même mes compagnons qui m'avaient rejoint.

Ayant fait entendre par signe à ces Malais que nous avions faim, ils nous apportèrent cinq cocos verts, et ensuite nous conduisirent à Travalla, une de leurs villes. On nous fit entrer dans la salle du tribunal ; un grand concours d'habitans, hommes, femmes et enfans s'étaient ras-

semblés pour nous voir. Le radjah vint une demi-heure après ; c'était un homme de grande taille et bien fait ; il n'avait pour vêtement qu'une culotte fort courte, une ceinture autour des reins et un mouchoir rouge sur la tête. Il entra comme un furieux, tenant à la main son cris dont la lame avait deux pieds et demi de long. Dès qu'il se fut arrêté, je m'avançai vers lui et je lui pris le pied que je posai sur ma tête. Il se plaça sur son tribunal, délibéra avec ses officiers, et ensuite sortit. Il revint bientôt avec du betel, et nous en donna un morceau à chacun ; c'est chez eux un signe d'amitié ; on nous distribua aussi des cocos.

Cet accueil dissipa nos alarmes. Sortis de la salle, nous nous étendîmes à terre et nous nous endormîmes. Vers huit heures nous fûmes réveillés et conduits à la maison du radjah, où on nous servit du pain de sagou et des haricots ; les portions étaient minces, n'importe, c'était beaucoup dans notre situation. Après ce repas, nous nous livrions de nouveau au sommeil, lorsqu'au bout de deux heures, des Malais qui ne nous avaient pas vus nous éveillèrent pour satisfaire leur curiosité ; ils me tâtaient partout, et paraissaient surpris de ma couleur et de ma taille, car j'ai plus de six pieds, et je suis fort en proportion.

Le lendemain je fus encore réveillé par une

foule de femmes et d'enfans qui remplirent la maison jusque vers midi. On nous donna pour notre dîner des morceaux de coco et des épis de maïs, et autant à souper. Nous vécûmes ainsi pendant une vingtaine de jours. On ne nous permettait de sortir que pour aller nous baigner.

Un jour il arriva deux vieillards qui nous demandèrent de quel pays nous étions : je répondis que nous étions Anglais ; ils nous quittèrent. Deux jours après, l'un d'eux revint avec Touan-Hadji, prêtre musulman qui savait quelques mots d'anglais, de portugais et d'arabe. Il avait passé par le Bengale et par Bombay en allant en pélerinage à la Mecque. Il était porteur d'un certificat de J. Hebert, gouverneur de Balambagan en 1771, attestant que c'était un homme probe, autorisé à assister tous les Anglais qui avaient besoin de secours, et à les conduire dans un port anglais.

Quand je connus ces particularités, j'éprouvai une joie difficile à dépeindre, car j'espérais que nous ne tarderions pas à recouvrer la liberté. Je me flattais mal à propos. Touan-Hadji ayant offert au radjah de lui payer la somme qu'il demanderait pour nous, celui-ci répliqua qu'il voulait nous garder. Toutes les propositions de Touan-Hadji, quoique très-avantageuses, furent refusées. Il nous quitta dans la soirée. Nous fûmes

plus étroitement resserrés. Deux hommes nous gardaient constamment. Nous passâmes ainsi à peu près un mois. Les subsistances étant alors devenues rares, les Malais nous menaient deux à la fois dans les bois pour préparer du sagou ; après nous avoir fait travailler toute la journée, ils nous accordaient à peine de quoi souper.

Au bout de deux mois, on nous laissa sans gardes ; nous pouvions aller où nous voulions ; on ne nous surveillait que pendant la nuit. Vers cette époque, deux de nos matelots tombèrent malades. Un jour que je revenais de la promenade, j'entendis du bruit dans le bois voisin de la ville. En arrivant à la maison, j'appris qu'un des matelots qui se portaient bien, avait tué un cochon à coups de bâton ; c'est un animal pour lequel les Malais musulmans ont une horreur invincible. Je courus au bois, je trouvai effectivement le matelot traînant le cochon mort. Une foule de femmes et d'enfans l'entourait en riant aux éclats de le voir ainsi occupé. Le pauvre homme n'en pouvait plus de fatigue ; je courus à lui, je chargeai le cochon sur mes épaules et je m'acheminai vers le bord de la mer, car toute la population me suivait, et ne voulait pas nous laisser dépecer la bête dans la ville, ni dans les environs. Arrivés dans un lieu convenable, nous mîmes la main à l'œuvre, et nous fîmes un grand feu, pour fu-

mer ce que nous ne pourrions consommer sur-le-champ. C'était la première fois, depuis trois mois, que nous mangions de la viande. Nous eûmes de quoi nous sustenter pendant une dixaine de jours. Les enfans montraient au doigt notre maison en criant : *Satan moucon bebi...* les diables mangent les cochons.

Nous étions depuis quatre mois à Travalla, lorsqu'un jour, nous promenant sur le rivage, nous vîmes des Malais aborder à terre dans notre chaloupe ; leur ayant demandé où ils allaient, ils me répondirent chez le grand radjah ; ils nous empêchèrent d'approcher de notre embarcation, et nous firent retourner à la ville. Dans la soirée la chaloupe disparut.

Comme je m'apercevais que le radjah de Travalla avait dessein de nous garder, à moins qu'on ne lui donnât une somme très-considérable pour notre rançon, je m'informai, avec beaucoup de précaution, du lieu où demeurait Touan-Hadji ; j'appris que c'était à Dongalli, ville éloignée de huit milles dans le nord.

Quatre mois après, un prô de Dongalli étant arrivé à Travalla pour acheter des cocos, je profitai de l'occasion pour obtenir du capitaine des renseignemens précis sur la demeure de Touan-Hadji, et sur la route qu'il fallait suivre pour arriver chez lui.

A la demande du principal radjah de Parlô, nous fûmes conduits dans sa ville, située au fond d'un bois; le radjah de Travalla et cinq hommes armés de lances et de cris nous accompagnaient. La route fut très-fatigante à cause des chemins rabotteux et de la chaleur extrême. On n'arriva qu'à dix heures du soir, après avoir traversé plusieurs villages; nous fûmes présentés trois jours après au radjah. Une foule considérable nous entourait; nous étions nus et dans un état à émouvoir la pitié. On nous regarda quelque temps; puis on nous apporta un fusil à chacun, en nous demandant si nous savions en faire usage. Notre réponse affirmative nous coûta cher, car pendant cinq jours nous fûmes surveillés par plusieurs gardes; au bout de neuf jours nous fûmes un peu plus à notre aise.

Pendant quelques jours on nous fournit abondamment du riz; nous étions dans une grande maison ouverte de tous les côtés; il y faisait très-chaud le jour et très-froid la nuit, à cause des brouillards épais, Parlô étant dans un pays bas, que l'on inonde par la culture du riz; on nous laissait sans habits, je ne tardai pas à être attaqué de la fièvre.

La Providence veillait sur moi, j'étais malade depuis cinq jour, et dénué de tout secours; une femme entra, me regarda sans rien dire, sortit et

revint bientôt après avec du tabac et des bananes qu'elle me donna; elle y joignit une petite pièce d'argent, et me demanda si je voulais du thé, je répondis : très-volontiers; elle dit à un de mes gens de la suivre, lui remit du thé, ainsi qu'un pot pour le faire bouillir, et m'envoya du riz, des vêtemens, un oreiller et deux nattes, en l'invitant à revenir le lendemain. Elle le chargea d'une bonne provision de riz, et nous continua les marques de sa bienfaisance pendant tout notre séjour à Parlô; elle était de la famille du radjah, et avait épousé un marchand malais. En tout, nous éprouvions plus de bienveillance de la part des femmes que de celle des hommes.

Au bout de quelques jours le radjah Tommy Gandjou nous fit conduire dans une autre maison : j'y fus porté; plusieurs jeunes filles m'accompagnèrent, s'empressèrent de faire du feu, et de préparer du riz. Ma fièvre était très-violente: quatre jours après cinq vieilles femmes entrèrent et entreprirent de me guérir; elles me frottèrent avec des branches d'un arbre, et joignirent à cette opération des formules superstitieuses; la même cérémonie fut répétée à midi et le soir. En me quittant, elles recommandèrent à une jeune fille d'aller le lendemain matin se baigner avec moi dans la rivière. J'y allai seul, en me faisant soutenir par deux de mes gens. Peu de

temps après mon retour à la maison la jeune fille arriva ; elle eut l'air très-mécontente quand elle apprit que je m'étais baigné sans elle.

Ma fièvre diminua, et je me rétablis promptement. Quelques jours après le commandant de Prigghia, fort hollandais sur la côte orientale, éloigné de soixante milles de Parlô, vint nous voir ; il nous invitait à aller à Prigghia ; je refusai péremptoirement, parce que je craignais qu'on ne nous forçât d'entrer au service de Hollande, et je dis que je ne voulais être conduit qu'à Macassar. Cet Européen ne nous offrit rien, et s'en alla de très-mauvaise humeur.

Notre séjour à Parlô fut de huit mois ; c'est une belle ville traversée par un fleuve qui se jette dans la baie ; on y compte 500 maisons ; elle est située à peu près à 1° 30' de latitude sud ; c'est la capitale du territoire d'Oncouila, qui est extrêmement fertile ; on y élève beaucoup de bétail. L'opium que l'on fume est acheté des Hollandais.

Voyant que ces Malais avaient le projet de nous garder, je demandai au radjah la permission de retourner à Travalla. J'espérais trouver une occasion de m'évader pour joindre Touan-Hadji. J'alléguai au radjah le prétexte de prendre les bains de mer. Il fit venir le capitaine du prô sur lequel je devais passer, et lui enjoignit de ne passer que la nuit devant Dongalli. Vaine précau-

tion, un calme nous retint deux jours en vue de cette ville; je pus ainsi l'observer à mon aise. Le lendemain je débarquai à Travalla, où les habitans ne furent pas très-contens de me recevoir, parce qu'ils souffraient de la disette. On me donna pour nourriture principale des courges vertes qui me causèrent une diarrhée si violente, que je craignis pour ma vie. J'avais laissé mes compagnons à Parlô, sans leur confier mon dessein, jugeant que je pourrais mieux seul trouver les moyens de m'échapper, et les aider à recouvrer leur liberté.

J'allai d'abord à un village peu éloigné de Travallâ, je m'y procurai du maïs, et j'allai au lieu où nous avions caché ce que nous possédions: j'y pris ma piastre; de retour chez moi, je la plaçai sous mon oreiller, sachant que les Malais n'y touchaient jamais; j'y mis aussi une provision d'épis de maïs que j'augmentais graduellement. Ensuite prenant avec moi un Malais qui m'avait toujours témoigné de l'amitié, je le menai dans le bois, et je lui donnai la gaffe, la hache et les couteaux. Il me fit de grands remercîmens, puis me demanda où était l'argent. Je lui dis que je n'en avais pas: il crut que je le trompais, et fouilla tout à l'entour de l'endroit où les outils avaient été enterrés. Il ne trouva rien; nous revînmes à la ville. Cette course m'a-

vait épuisé. Le lendemain je bus un grand coup d'eau de mer qui me purgea fortement. Changeant alors de nourriture, je mangeai le maïs ; ma diarrhée diminua ; mes forces revinrent.

Constamment occupé de mon évasion, je m'étais pourvu d'une lance de bambou. Quoique je fusse gardé par trois hommes et deux femmes, je me levai vers minuit ; mes gardiens dormaient, tout était tranquille. Je pris ma lance, et je m'acheminai vers le rivage. Un canot était amarré le long de la plage, je m'y embarquai et je poussai au large : parvenu à un mille de la côte, je fus alarmé de voir que le canot faisait eau ; malgré ma répugnance, je revins vers la côte ; au moment où j'abordais le canot finit de s'emplir et coula à fond.

Échappé d'une manière si miraculeuse à une mort certaine, car je ne savais pas nager, je gagnai la terre. Un homme était sur le rivage; supposant qu'il me cherchait, je m'avançai vers lui avec ma lance, bien décidé à ne pas me laisser prendre par un seul homme : quand je m'approchai de lui, il se sauva dans les bois, je conjecturai que c'était un pêcheur. Je retournai à la ville, personne ne bougeait : je pris aussitôt la résolution d'aller par terre à Dongalli. Je traversai des forêts et des montagnes ; je laissais de côté les villages que j'aperçus ; au point du jour j'entendis

chanter les coqs de Dongalli : bientôt je traversai la palissade qui entoure cette ville, et arrivé au centre, je m'assis sur une solive. Au bout d'une demi-heure il y eut du mouvement dans une maison voisine, c'était le longar ou la maison commune. Il en sortit un homme qui, en m'apercevant rentra, et se mit à crier : un diable blanc est assis là : un autre homme attiré par ces cris accourut ; c'était justement un domestique de Touan-Hadji ; il me reconnut, me prit par la main, et me conduisit chez son maître.

Alors l'espérance de la liberté brilla de nouveau à mes yeux. Touan-Hadji me fit donner à manger. Mes vêtemens étaient remplis de vermine, inconvénient commun chez les Malais. Je remis ma piastre à Touan-Hadji. Il y en joignit deux autres, et acheta de la toile pour me faire une chemise, une veste et une culotte ; je n'eus recours à d'autre tailleur qu'à moi-même.

Trois jours après, le radjah de Travalla apprenant que j'étais à Dongalli, me fit réclamer ; Touan-Hadji et le radja refusèrent de me laisser aller. Ils m'informèrent que dans trois mois ils me conduiraient à Batavia ou à Macassar, et m'invitèrent en même temps à faire venir les quatre hommes qui étaient restés à Parlô. Touan-Hadji me donna un morceau de papier et un roseau. J'écrivis une lettre à mes matelots, le capitaine

d'un prô en fut porteur; il lui était enjoint de la remettre secrètement : il s'acquitta si bien de sa commission que cinq jours après mes gens arrivèrent à Dongalli.

Ils avaient profité d'une fête pour s'échapper le soir; ils marchèrent toute la nuit, et le lendemain matin ils furent avec moi. Les habitans de Dongalli les accueillirent avec de grandes démonstrations de joie, et leur apportèrent aussitôt des vivres.

Touan-Hadji s'étant embarqué pour aller acheter des subsistances sur d'autres points de la côte, il me laissa sous la garde de sa femme et de deux domestiques. Les quatre matelots furent logés dans le longar, le radjah s'étant chargé de les nourrir.

Après le départ de Touan-Hadji, la disette se fit sentir, et nous en souffrîmes beaucoup; au bout d'un mois les provisions de Dongalli étant presque épuisées, l'on nous mena plus avant dans l'intérieur, chez des Malais de la même tribu. Nous avions séjourné deux mois dans cet endroit, lorsque le radjah de Parlô déclara la guerre au radjah de Dongalli, parce que celui-ci refusait de nous rendre; en conséquence nous fûmes rappelés à la ville ainsi que les cultivateurs; à mesure que le grain est récolté, on l'envoie à Dongalli.

Sur ces entrefaites, Touan-Hadji revint, exigea

que je prisse un fusil, et que je combattisse pour lui; comme nous étions la cause de la guerre, j'y consentis; il me posta dans une petite tour de l'enceinte de la ville, où il y avait un gros pierrier. Un jour les deux partis se livrèrent un combat; on comptait à peu près 200 hommes de chaque côté. Huit guerriers de Dongalli furent tués; plusieurs furent blessés; ceux de Parlô coupèrent la tête des morts, emportant leurs blessés et ceux des leurs qui avaient péri; on dit que leur perte fut considérable. Il n'y eut pas d'autre hostilité commise.

La disette se fit de nouveau sentir; Touan-Hadji fit des préparatifs de départ pour Savieh, port à trois degrés au nord de Dongalli. Je lui demandai la permission de l'accompagner; il y consentit à condition que le radjah ne s'y opposerait pas. Celui-ci refusa en disant que je devais rester à mon poste. Alors je retournai à la tour, j'assemblai mes gens, et prenant nos fusils et tout ce que j'avais reçu du radjah, je portai ces objets chez lui, en lui déclarant que nous ne voulions plus faire le service militaire, et que nous avions envie d'aller à Macassar. Il me répondit que je n'irais pas; je laissai là les fusils et je sortis.

Persuadé qu'il ne nous restait d'autre moyen d'échapper qu'en volant un canot, j'en parlai à mes gens, tous furent de mon avis. Nous allâmes

donc dans les bois à quelque distance de la ville, pour faire des avirons, tâchant en même temps de nous procurer du maïs pour emporter avec nous; nous ne pûmes en obtenir qu'une petite quantité : deux jours après, tout étant préparé, nous fixâmes notre évasion pour la nuit suivante, parce que nous avions observé un canot placé commodément sur la plage. A dix heures du soir nous sortîmes de Dongalli, le canot fut lancé à la mer : je prenais la voile pour la porter dans l'embarcation, lorsque nous fûmes environnés par une vingtaine d'hommes armés de lances. Ils nous menèrent au radjah qui me demanda compte de ma conduite; je lui dis que je tâchais de m'évader parce qu'il ne me donnait rien à manger, et que j'abandonnerais le pays à la première occasion favorable. Cette affaire n'eut aucune suite.

Touan-Hadji n'étant pas encore parti, je le priai de nouveau de nous prendre mes compagnons et moi avec lui; il le voulait bien, le radjah s'y refusa encore. Touan-Hadji devait mettre à la voile à minuit; à cette heure-là nous le suivîmes jusqu'à la porte de la ville, sans l'instruire de nos desseins; la garde nous demanda où nous allions? Nous parlions alors très-couramment la langue du pays; je répondis que nous nous embarquions avec Touan-Hadji qui allait à Savieh chercher du sagou; cet homme nous en crut sur notre parole;

Touan-Hadji passa; quand nous fûmes dehors avec lui, la porte fut fermée.

Un grand canot était sur la plage, nous le mîmes à la mer; nous avions nos avirons, aussitôt nous poussâmes au large, comptant nous diriger sur Macassar, au lieu de gagner Savieh; pendant quelque temps, nous devions suivre la même route que le vieux prêtre.

Au jour nous débarquâmes sur la côte opposée à Dongalli, afin de n'être pas découverts, il fallut cependant allumer du feu; le prô de Touan-Hadji, forcé de se rapprocher du lieu où nous étions, parce qu'il avait le vent contraire, nous dépassa dans la soirée. Nous remîmes en mer au coucher du soleil. Nous étions déjà éloignés d'un mille du rivage, lorsque, voulant hisser une voile, un des matelots monta sur le bord du canot pour lever le mât; l'embarcation chavira, nous tombâmes tous dans l'eau. Il ne nous restait d'autre moyen de salut que de la retourner et de la vider avec nos mains; nous en vînmes heureusement à bout; mais nous avions perdu nos provisions. Retournés à terre, nous fîmes du feu pour nous sécher; ensuite nous remîmes en mer. Ayant navigué à la rame, toute la nuit, nous découvrîmes le matin, tout près de nous, un prô qui s'empara de notre canot. Je dis aux Malais que j'allais avec Touan-Hadji à Savieh, ils me crurent et me conduisirent

à lui. Je protestai à ce vieillard que notre projet, en quittant Dongalli, était uniquement de le suivre. Je lui fis connaître que nous avions grande faim ; il nous donna du riz, puis il consentit à nous garder avec lui. Il profita de la première occasion pour renvoyer notre canot à Dongalli.

Nous restâmes long-temps avec lui à Savieh. Un jour l'ayant accompagné dans une île située dans la baie de Savieh, il m'en fit don en la nommant *Île du Pilote*, qualification qu'il me donnait toujours. J'en pris une possession formelle, suivant ses désirs, en y allumant du feu, et y élevant un monceau de pierres. J'y érigeai aussi une grande perche sur laquelle je gravai mon nom, le jour du mois et l'année ; l'île n'était habitée que par des volailles, des oiseaux, des cochons sauvages, et abondait en manguiers et en citronniers.

Touan-Hadji nous permit de préparer du sagou comme ses gens. Nous en fîmes une quantité considérable, dont nous pûmes disposer comme nous le voulions. Une partie fut échangée contre du poisson, une autre contre des cocos.

Nous allâmes ensuite à Dompalis, un peu au sud de Savieh. Touan-Hadji fut appelé par des affaires à Tombou, situé à un jour de route au sud de Dompalis; je le priai de me laisser dans ce dernier endroit qui était bien plus commode pour la pêche ; il devait revenir dans trois semaines. Au

bout de quinze jours un prô chargé pour les îles Soulou étant arrivé, je fis marché avec le capitaine pour qu'il nous y transportât, sachant qu'il y vient tous les ans des navires anglais ; d'ailleurs ces îles n'étant pas éloignées de Manille, je pensai que nous aurions plus de chance de sortir d'embarras. Le capitaine du prô nous trompait : il fit voile pour Tombou et nous livra à Touan-Hadji. Quand celui-ci me demanda où j'avais dessein d'aller ; je lui avouai que nous avions voulu nous évader, ne pouvant supporter l'idée de rester toujours dans le pays.

Depuis ce moment Touan-Hadji nous négligea beaucoup ; j'en conçus tant de chagrin, que le vieillard s'en aperçut, et s'enquit de ce qui le causait ; je lui dis que je désirais retourner dans ma patrie vers ma femme, et je poussai en même temps de profonds sanglots. Il en fut tellement ému, qu'il pleura aussi ; puis il me serra dans ses bras, et jura que tant qu'il aurait un morceau de pain, il le partagerait avec moi. Cette marque d'affection me toucha infiniment. Depuis il nous traita beaucoup mieux ; cependant je n'espérais guère qu'il nous conduirait où nous désirions, son pouvoir borné ne lui permettant pas de suivre son inclination ; le pays où nous étions fait partie des états du radjah de Dongalli.

Nous prîmes donc le parti de nous enfuir en

nous emparant d'un canot. Je façonnai cinq avirons, mes gens allèrent battre du riz chez les Malais, qui, pour leur peine, leur en accordaient une portion. Un prô de pirates étant venu à Tombou, je m'emparai de son canot ; nous mîmes nos petites provisions à bord, et bientôt nous fûmes au large. Nous faisions route au sud vers Macassar ; de temps en temps nous abordions sur la côte où nous trouvions de l'eau.

Après trois jours de navigation, nous fûmes poursuivis par un prô qui ne tarda pas à nous accoster. Les Malais qui le montaient me connaissaient ; ils me demandèrent où j'allais ; je répondis à Macassar : ils répliquèrent que je devais retourner avec eux à Tombou, et nous ordonnèrent de monter sur leur prô. Ils nous serraient de très-près ; mais comme ils n'étaient que cinq hommes, je pensai qu'il ne fallait pas céder ; nous fîmes donc force de rames pour nous éloigner, quoique nous eussions le vent contraire. Ils essayèrent d'abord de nous suivre ; leur prô ne marchait pas assez vite, ils regagnèrent la côte.

Le vent était très-fort et la mer houleuse, il fallut se rapprocher de terre. N'y apercevant personne, nous débarquâmes à Tannaméré qui est à une douzaine de lieues au sud de Travalla. Aussitôt nous allumâmes du feu pour faire cuire notre riz. Un de nos avirons s'était brisé ; un des

matelots, en cherchant un morceau de bois pour le raccommoder, fut pris par deux Malais qui s'avancèrent vers nous ; je les reconnus tous deux; l'un était le capitaine du prô qui m'avait amené de Parlô à Travalla. Il me questionna ; je lui dis que nous allions à Macassar, en même temps je m'armai de ma lance et de mon couteau; il me pria de lui laisser voir ce couteau ; je refusai, il nous enjoignit de retourner avec lui, je lui répondis que nous étions déterminés à n'en rien faire ; en même temps nous sautâmes tous dans le canot.

Nous étions obligés de passer devant le prô qui nous avait donné chasse le matin, heureusement la nuit nous empêcha d'être aperçus ; une forte bourrasque, accompagnée de tonnerre, d'éclairs et de pluie nous fut d'un grand secours, en nous fournissant de l'eau dont nous manquions. Au point du jour nous étions à une grande distance dans le sud; nous n'apercevions rien qui pût nous alarmer, cette partie de l'île paraissait inhabitée.

Le huitième jour après notre départ de Tombou, nous nous approchâmes d'un endroit de la côte qui paraissait cultivé et bien peuplé. Ayant passé devant plusieurs villes et vu des prôs dans les ports, nous prîmes terre dans un lieu écarté ; nous avions déjà bu chacun un bon coup d'eau douce, quand trois canots se dirigèrent vers nous;

aussitôt nous remîmes en mer. Au coucher du soleil nous en découvrîmes deux autres qui pêchaient à un petit intervalle; nous nous approchions pour nous enquérir de la distance de ce lieu à Macassar; dès qu'ils reconnurent que nous étions des blancs, ils se hâtèrent de regagner le rivage. Je leur criai d'arrêter, ils nous dirent de venir à terre; je n'en avais nulle envie. Deux prôs étaient à l'ancre à peu de distance; j'en accostai un, il n'y avait à bord qu'un vieillard à qui je demandai où était le capitaine; il répondit qu'il dormait dans la cale, et alla aussitôt l'éveiller. Le capitaine parut sur le pont, une lance à la main, sans me rien dire, il appela ses gens qui vinrent au nombre de quatre, armés comme lui; il me fit les questions ordinaires, quand j'y eus satisfait, je lui demandai à mon tour quelle était la distance jusqu'à Macassar, il prétendit qu'il fallait plus d'un mois pour y arriver; je répliquai que ce n'était pas vrai. Il m'invita à venir à bord de son prô ou à débarquer, je refusai, je lui souhaitai le bon soir, et je fis pousser au large; un canot monté par quatre hommes nous donna chasse jusqu'à onze heures du soir sans pouvoir nous atteindre. L'ayant perdu de vue, nous revirâmes de bord vers la terre.

Le lendemain au point du jour nous vîmes un grand nombre de canots occupés à pêcher; deux

s'approchèrent de nous, ils n'étaient montés chacun que par un seul homme. L'un d'eux, un vieillard intelligent, vint dans notre canot; il répondit à mes questions sur Macassar, qu'il nous faudrait trente jours pour y aller, et m'invita en même temps à débarquer pour rendre visite au radjah. Naturellement je refusai. Je lui demandai ensuite combien un prô mettrait de temps pour aller à Macassar; après bien des façons, il me dit qu'il ne lui faudrait que deux jours. Cette déclaration ranima nos espérances; elles ne tardèrent pas à être déçues.

Nous étant séparés de ce vieillard, nous poursuivîmes notre route le long de la côte. Le vent était favorable; malheureusement nous manquions de voiles pour en profiter. Au soleil couchant un prô se détacha du rivage, et nous eut bien vite atteints. Cinq Malais sautèrent dans notre canot et nous firent prisonniers. Le radjah de Pamboune les avait envoyés pour nous prendre. Au moment où nous débarquâmes, ils nous dépouillèrent de tout ce que nous avions, ce qui se réduisait à peu de choses. Nous fûmes menés chez le radjah, chez lequel étaient réunis les principaux personnages du lieu. Aux questions qui me furent adressées pour savoir d'où je venais et où j'allais, je fis les réponses ordinaires, et j'ajoutai qu'il fallait que je partisse sur-le-champ pour Macassar.

Nous étions si familiarisés avec les dangers, et si près de cette ville, après tant d'aventures, que nous avions plus de hardiesse et de confiance, espérant que nous finirions par y arriver.

Le radjah me demanda si j'étais habile à manier un fusil; les inconvéniens qui étaient résultés pour moi d'avoir déclaré la vérité dans une occasion semblable, me la firent cacher dans celle-ci; je dis que non. Alors le radjah me fit voir une centaine de fusils et m'invita à rester avec lui pour en prendre soin, je refusai : il ajouta que tous les blancs connaissaient l'usage des armes à feu; je répliquai que les marins l'ignoraient. Il essaya ensuite de m'engager à me fixer près de lui en me proposant de me marier dans le pays. Je ne voulus rien écouter; sa femme et sa sœur qui étaient jeunes et jolies, joignirent leurs sollicitations aux siennes; elles appelèrent une vingtaine de jeunes filles, en me pressant de faire un choix. Je déclarai que je n'en voulais aucune et je sortis. Le radjah nous fit donner à souper; ensuite nous nous étendîmes à terre pour dormir, gardés par une vingtaine d'hommes.

Le lendemain matin j'allai chez le radjah et le priai de nous envoyer à Macassar, je lui assurai que le gouverneur nous avait fait demander : « Il est nécessaire, ajoutai-je, que nous y arrivions au plutôt; si tu me retiens, le gouverneur

arrêtera tous les prôs des Malais. » Après avoir réfléchi un moment, il fit venir le capitaine d'un prô qui allait à Macassar, et nous remit entre ses mians, en lui disant que s'il pouvait obtenir quelque chose pour notre rançon, il en était le maître, sinon qu'il nous relâchât.

Nous restâmes deux jours à Pamboune, attendant le départ du prô. Nos fatigues et nos souffrances dans le canot nous avaient épuisés. N'ayant pas de chemise, l'ardeur du soleil m'avait fait peler l'épaule; j'y avais une grande plaie; à Pamboune, je fus attaqué de la fièvre. Quand le prô fut prêt à mettre à la voile, je n'avais pas la force de me soutenir. Je fus transporté à bord du prô, on m'y déposa sur le pont, sans natte, sans vêtemens, sans rien pour me couvrir. Les nuits étaient froides, avec de fréquentes ondées de pluie, et les jours très-chauds. Je me trouvais si malade, que sans l'espoir d'arriver bientôt à Macassar je serais mort; cette idée seule soutenait mon courage.

Arrivés trois jours après à San Bottam, petite île à neuf lieues de Macassar, le patron du prô ne voulut pas me laisser descendre à terre. Un de mes gens y alla d'après mes ordres, et informa le radjah de ma triste situation. Le chef envoya son fils ordonner au capitaine du prô de nous laisser débarquer. Remis en liberté, nous fûmes conduits au

radjah auquel je racontai mon histoire, et je finis par lui dire qu'il fallait que nous fussions conduits sans délai à Macassar. Voyant notre déplorable état, il nous fit donner du riz; dans la soirée nous fûmes embarqués sur un prô. Le lendemain 15 juin 1795 nous entrâmes dans le port de Macassar après deux ans et cinq mois de captivité.

Nous rendîmes de ferventes actions de grâces à la Providence d'être délivrés de toutes nos peines. Conduits devant M. Guillaume Jacobson, il me demanda si je savais le hollandais ou le français, je répondis que non, mais que j'entendais bien le malais; il comprenait parfaitement cette langue; je lui racontai nos tristes aventures. En voyant mon dos brûlé jusqu'aux os, ce brave homme fut ému jusqu'aux larmes : il nous quitta un instant, puis revint avec des vêtemens; il me les donna, et y joignit de l'argent. Il envoya chercher son interprète auquel il recommanda de me loger chez lui et d'avoir bien soin de moi. Mes matelots furent hébergés avec ceux de la compagnie des Indes.

M. Siso, négociant fort riche, m'envoya chercher, et me fit présent de vêtemens. L'interprète me fit laver et peigner, et me donna un bon lit. Je m'aperçus, avec un plaisir inexprimable, que j'étais dans un pays habité par des chrétiens.

Le lendemain on me mena avec mes compa-

gnons au Palais-de-Justice pour y faire notre déclaration.

Le gouverneur, M. Alstroemer, un des capitaines de la compagnie et les principaux personnages de Macassar, me comblaient de présens et de marques de bonté. Cette bienveillance contribua singulièrement au rétablissement de ma santé et de ma gaîté : quelques jours après nous partîmes de Macassar. Le gouverneur me dit qu'il nous faisait don de tout ce qu'il nous avait fourni. J'étais accablé de tant de bienfaits ; je lui adressai mes sincères remercîmens que j'accompagnai de mes larmes ; lui-même pleurait en nous disant adieu. Il m'invita à ne pas l'oublier si je revenais à Macassar, et me remit des lettres de recommandation pour le gouverneur général à Batavia. Le capitaine Alstroemer, M. Sennet, l'interprète, et les habitans de Macassar auxquels j'allai exprimer ma reconnaissance avant de partir, me donnèrent de nouveau des preuves de leur générosité. Jamais je n'oublierai le vif intérêt que l'on nous a témoigné à Macassar.

Partis le 1er juillet, nous étions à Batavia le 11. Je délivrai mes lettres de recommandation au chàbander, ou agent du gouverneur, auquel je fus présenté le lendemain : il m'accueillit fort obligeamment. Mes quatre matelots s'engagèrent sur un navire de Boston ; quant à moi, j'acceptai les

propositions d'un capitaine américain qui allait au Bengale et qui me prit pour second. Je m'embarquai avec lui le 20 juillet. Pendant mon séjour à Batavia, je rencontrai plusieurs Malais que j'avais connus pendant ma captivité, et qui ne furent pas peu surpris de me trouver là.

A Calcutta, on me confia le commandement d'un navire du pays; pendant que je le faisais radouber, le capitaine de *l'Entreprise* arriva au Bengale, nous fûmes également surpris et satisfaits de nous revoir : il avait changé de navire; il me dit qu'ayant inutilement attendu pendant trois jours, il avait cru la chaloupe perdue; il avait aperçu le feu que nous avions allumé sur la petite île ; mais il supposait qu'il l'avait été par les Malais.

Ce capitaine me pressa d'aller avec lui à l'île de France, me promettant de me donner le commandement de son navire. Celui que je devais monter, ne pouvant être prêt que dans trois mois, je partis le 1er janvier 1796 avec ce brave homme qui me convainquit que, pendant mon absence, il ne m'avait pas oublié; car il avait fait passer à ma femme, à Boston, mes effets et l'argent qui m'était dû pour ma solde. »

Après diverses relâches, le capitaine Woodard arriva heureusement à Londres ; MM. Vaughan, ses correspondans, le décidèrent à écrire l'histoire de ses malheurs. En la publiant, il fit imprimer

aussi les lettres qu'il adressa, tant au conseil de la compagnie hollandaise des Indes orientales à Amsterdam, qu'à M. Jacobson et à M. Alstroemer à Madagascar, pour leur témoigner publiquement sa reconnaissance.

Célébes, dit Woodard, est partagée en plusieurs tribus, je n'ai bien connu que celles de la côte de l'ouest. Macassar, Gana, Guarontala et Prigghia sont les principaux comptoirs des Hollandais; ceux-ci n'avaient point de communications habituelles avec les lieux que j'ai fréquentés. Vers 1788, ils avaient cherché à s'emparer de Tolatola, ville considérable avec un bon port dans le nord de l'île, et entourée d'un territoire fertile; les montagnes, à une journée de distance, renferment des mines d'or.

A Savieh, on ne fait guère d'autre commerce que celui du sagou : Dompallis, un peu au sud, est l'entrepôt du commerce des habitans de l'intérieur de cette partie de l'île; ils y apportent de la poudre d'or et du timpost, sorte de musc fort chère. Les indigènes ont pour armes des flèches empoisonnées qu'ils lancent avec des sarbacanes; les blessures qu'elles font causent une mort prompte et accompagnée de grandes souffrances.

Durant notre séjour à Dompalis, les orages furent fréquens; quand ils cessent, tous les habitans poussent des cris de joie; l'on éprouva aussi

trois tremblemens de terre dont les secousses furent violentes.

Tombou est une ville dont les maisons sont éparses au nombre de cent cinquante. On y compte à peu près 700 habitans ; ils sont armés de fusils et de pistolets. Tombou est sur une rivière, à l'embouchure de laquelle on voit des maisons que les pirates habitent quand ils abordent pour faire de l'eau et des vivres. A peu près à deux journées dans l'intérieur, il y a une mine d'or appartenant au radjah de Dongalli ; j'en ai vu des échantillons, il est fort beau. Les productions du territoire sont le riz, le maïs, le tabac, les cocos, les jacks ; les indigènes fabriquent des toiles de coton. Les habitans de Tombou, comme ceux des autres villes de cette côte, vendent leurs denrées, sans aucune précaution, quand elles sont abondantes ; de sorte qu'il leur arrive souvent d'être réduits à la disette, et obligés d'aller acheter ailleurs de quoi subsister, ainsi que j'en ai été témoin.

La baie de Parlô offre un bon mouillage ; la ville est sur une rivière à un mille de son embouchure. Les prôs de Parlô naviguent à Macassar et à Batavia : on en a même vu à Malacca et à Poulo-Pinang. Cette ville est peuplée de toutes sortes d'artisans, tels que serruriers et charpentiers : on y voit aussi des orfèvres et des bijoutiers. Elle est souvent en guerre avec Dongalli.

Dongalli est défendue par un fort, situé sur une montagne voisine. Les habitans sont de la tribu de Tremany : ils sont belliqueux et entreprenans. Dongalli fait un commerce considérable. La rivière, et toutes celles de la côte, sont infestées de crocodiles.

Travalla, où nous fûmes d'abord conduits, est peu considérable, et fait peu de commerce ; on n'y compte que 200 habitans. Les autres villes où je suis allé sont peu importantes.

Les Tremany forment une tribu nombreuse ; ils possèdent beaucoup de prôs ; ils cultivent le maïs. Leur pays n'est pas favorable à la production du riz ; ils récoltent du coton et fabriquent une quantité de toile qu'ils échangent contre du riz et de la poudre d'or. Ils achètent des fusils aux Hollandais.

Les Maloyos qui occupent le sud-ouest de l'île, paient tribut aux Hollandais. Leur pays abonde en riz, en bestiaux, en chevaux. Leurs bateaux pêcheurs vont entre les îles à la pêche des tripangs, qu'ils fument et vendent aux Chinois. Cette tribu a naturellement les communications les plus fréquentes avec les Hollandais. Le principal radjah demeure à Macassar.

Cette ville a un bon port dont l'accès est difficile. Elle est assez grande, bien bâtie et passablement forte ; le climat en est sain, quoique

très-chaud. On y compte à peu près 250 blancs et 10,000 Malais dont le cinquième est en état de porter les armes. Le fort est en pierre, et entouré d'un fossé. Une jonque chinoise arrive tous les ans à Macassar; c'est le seul navire étranger auquel il soit permis d'entrer dans le port.

Le climat de Célébes est généralement sain, excepté près des terres marécageuses où l'on cultive le riz. La saison pluvieuse commence à la mi-novembre, et dure jusqu'à la mi-mars; elle est accompagnée de fortes bourrasques de l'ouest. Pendant la durée de ces coups de vent, le courant du milieu du détroit court au sud; le long de la côte, il est régulier.

Les Malais divisent leurs champs par des clôtures; les propriétés sont respectées; celles du radjah et des prêtres sont regardées comme sacrées. La terre est assez bien cultivée. Les productions ont été indiquées en parlant des divers cantons de la côte. Plusieurs rizières sont sur des terrains en pente où les indigènes pratiquent, pour l'arrosage, de petits canaux éloignés de vingt pas les uns des autres. On transporte de la terre des parties hautes vers les plus basses; pour former les digues des rigoles; les femmes et les enfans s'occupent de ce travail et l'effectuent avec de petits paniers. Les instrumens d'agriculture sont très-simples. La culture du sagou est bornée

à Savieh et à Tolatola. La canne à sucre est très-grande ; les Malais la coupent par nœuds, les pilent dans des mortiers, les pressent ensuite et font bouillir le suc jusqu'à ce qu'il ait acquis une certaine consistance ; alors ils le retirent du feu, le laissent refroidir et le versent dans des pots où ils le conservent. Ils ne l'emploient que pour faire des confitures qui ne se gardent pas long-temps. Lorsqu'ils ont remarqué un arbre dans lequel des abeilles ont fait leur ruche, ils allument du feu au pied, jusqu'à ce qu'elles soient détruites ; puis ils abattent l'arbre pour recueillir la cire et le miel.

Les chevaux sont noirs et petits, mais très-vifs. Les Malais font grand cas de ces animaux ; les radjahs s'en envoient mutuellement en présent. Je ne pus jamais persuader aux Malais de traire les vaches. Rarement ils tuent leur bétail ; ils découpent la peau avec la viande. Ils vont à la chasse aux buffles, c'est un bon manger. Par principe de religion, ils s'abstiennent de la chair des cochons sauvages qui sont très-communs. Il y a beaucoup de chèvres. Les moutons ont, comme dans les pays équatoriaux, du poil au lieu de laine ; toutes les nuits on les enferme dans des cours. Quand on veut tuer un mouton, on l'envoie au prêtre du village ; deux hommes tiennent l'animal, sur le dos duquel le prêtre pose son

couteau en priant Mahomet de le bénir. Si le prophète ne l'exauce pas, il invoque Abraham, puis il lui fait deux entailles dans la gorge, jusqu'à l'os. Alors on pose le mouton sur un tas de feuilles de cocotiers ou autres ; on l'en couvre aussi et l'on met le feu à cet amas ; quand le poil est brûlé, on porte l'animal à une eau courante pour le laver, après quoi on l'ouvre et on le vide. Les entrailles et le foie passent pour les meilleurs morceaux. Le mouton est reporté chez le propriétaire qui en fait passer au prêtre un morceau cru ou cuit ; dans ce dernier cas, il l'accompagne d'une portion de riz.

Les oiseaux du pays sont des pigeons, des canards domestiques et sauvages, des perroquets et une infinité d'autres. Jamais les Malais ne mangent des oiseaux sauvages. Nous en attrapions beaucoup aux lacets, ou avec des trapes, ce qui nous fournit plusieurs bons repas.

La mer et les rivières sont très-poissonneuses ; il y a beaucoup de requins le long des côtes ; les Malais mangent la queue de ces poissons. Les tortues sont abondantes ; ils ne les prennent que pour leur écaille qu'ils savent enlever sans les tuer ; ils les relâchent ensuite. Ils font avec ces écailles des bagues et des anneaux. Ils sont très-habiles plongeurs et pêcheurs fort adroits. Ils se servent également de lignes et de filets.

Tous les habitans de Célèbes, que j'ai vus, sont trapus ; ils ont le visage aplati, et les lèvres minces, le teint cuivré. Ils ont des manières peu gracieuses, sont jaloux et vindicatifs.

Les hommes cultivent la terre, construisent les maisons, les canots et les prôs, et généralement se servent avec adresse des outils tranchans. Les femmes font la cuisine, mondent les grains, ont soin du jardin et du ménage. Les enfans jouissent d'une liberté entière ; ils sont punis suivant le caprice de leurs parens.

Les hommes sont robustes, et très-sobres ; ils peuvent endurer de grandes fatigues et jeunent long-temps. Ils parcourent, sans se gêner, jusqu'à quarante à cinquante milles par jour. Ils vivent jusqu'à un âge très-avancé. L'ivresse est rare parmi eux, quoiqu'ils aiment à boire du toddy, liqueur qu'ils tirent par incision du cocotier.

L'habillement des hommes est simple ; il consiste en une culotte qui descend jusqu'au milieu de la cuisse et qui est fort juste pour empêcher les insectes d'y pénétrer. Ceux qui en ont les moyens s'enveloppent d'un segoun qui est une pagne faite de toile du pays. Quelques-uns mettent de temps en temps un manteau blanc. Les femmes ont une robe courte d'étoffe de soie rouge, et une pagne ; elles ornent leurs bras et leurs

jambes de grands bracelets de cuivre. Les jeunes femmes de qualité laissent croître l'ongle de leur pouce gauche fort long, et le couvrent d'un étui qu'elles ôtent quand elles sont en grande toilette.

Quelques radjahs et des prêtres portent des sandales de bois pour se garantir de l'humidité ; elles tiennent aux pieds par le moyen d'une cheville de bois dont la tête passe entre le gros orteil et le second.

La nourriture principale des Malais de Célébes consiste en riz, cocos, sagou et maïs. Ils font un repas à midi, et l'autre aussitôt après le coucher du soleil. Ils ont des chaudrons de cuivre qu'ils achètent des Hollandais, et des pots de terre qu'ils fabriquent eux-mêmes, mais qui ne résistent pas long-temps au feu. Ils couvrent leurs mets d'une feuille de palmier-nissa qu'ils peignent de diverses couleurs.

Lorsqu'ils éprouvent une douleur à une partie du corps, ils envoient chercher le radjah qui tâte l'endroit malade, prend une grosse bouchée de betel, et souffle sur la partie souffrante en marmotant quelques paroles. Si le malade a la fièvre, on apporte un tambour que deux hommes battent chacun d'un côté. Si ce moyen ne réussit pas, on prend quelquefois un chaudron de cuivre, sur lequel on frappe continuellement jusqu'à ce que le malade guérisse ou meure ; quand ce der-

nier cas arrive, le tambour et le chaudron sont jetés hors de la maison.

Un jeune prêtre, travaillant un jour dans son prô à l'ardeur du soleil, gagna un violent mal de tête; il m'invita à le guérir. Je lui proposai de le saigner, pratique inusitée parmi ses compatriotes Il ne consentit à l'opération que lorsque je lui eus protesté sur ma tête qu'il ne mourrait pas. Je taillai l'ergot d'un coq qui me servit de lancette. Le prêtre, en voyant couler son sang, fut vivement alarmé, de même que tous les Malais présens; je les rassurai. Après lui avoir tiré une livre de sang, je lui pansai le bras, en lui recommandant de rester tranquille pendant trois jours. Sentant sa tête soulagée, au temps prescrit, il se remit à l'ouvrage.

Plusieurs personnes s'adressèrent ensuite à moi pour être saignées; mais, ne voulant pas hasarder la réputation que la cure du jeune prêtre m'avait acquise, ni courir le risque de perdre la vie, je renonçai à la médecine et rejetai toutes les sollicitations.

Les Malais croient que lorsqu'un malade peut prendre de la nourriture, il recouvrera la santé; j'ai vu cependant des exemples du contraire chez des hommes blessés à la bataille de Dongalli; ils moururent, quoiqu'ils eussent mangé copieusement du riz.

Les Malais se baignent deux fois par jour dans les rivières, ce qui est quelquefois dangereux, à cause des crocodiles dont elles sont infestées. Les femmes, en sortant du bain du matin, arrangen leurs cheveux ; elles les ornent de fleurs ou de petites branches d'arbres qu'elles placent au sommet de la tête; elles passent dans le trou de leurs oreilles de petits bouquets de fleurs.

Les Malais fabriquent des étoffes de coton solides : ils savent les teindre. Ils aiment beaucoup les couleurs éclatantes, telles que le rouge et le jaune.

Le gouvernement est absolu. Un radjah principal domine sur plusieurs autres; il demeure dans une maison séparée de toutes les autres. Près de là est une cour de justice, il y passe la plus grande partie de la journée; ceux qui ont affaire à lui viennent l'y trouver. A la mort d'un radjah, son fils lui succède. Les radjahs se distinguent par un mouchoir autour de la tête, les prêtres ont un turban.

Les guerres ne sont pas fréquentes chez ces peuples. Quand un radjah veut faire la guerre à un autre, il s'adresse à un prêtre pour savoir si elle sera heureuse : celui-ci lui demande à quelle époque il a pris sa résolution, puis consulte un petit livre destiné à cet usage, et lui donne sa réponse; elle décide le commencement des hostilités ou leur suspension. Dans le premier cas, le

radjah se fait délivrer par le prêtre une amulette qui consiste en un petit morceau de papier sur lequel sont écrits des caractères arabes; les uns se l'attachent au bras, les autres au front: ils sont dans la ferme conviction que ce charme les préservera des blessures mortelles.

Les armes sont le cris, la lance longue de huit pieds et armée de fer; le calivas ou bouclier de bois; on y joint à l'occasion des fusils et des pistolets. Les Malais sont très-braves, hardis et rusés. Ils méprisent la lâcheté. Les prisonniers de guerre deviennent esclaves, ils sont vendus; on les estime vingt à trente piastres la pièce.

Lorsque le radjah de Dongalli fit la guerre au radjah de Parlô, il tint une grande assemblée à laquelle j'assistai. Il exigea un serment de fidélité de toutes les personnes présentes qui n'appartenaient pas à sa tribu. Un espace de terrain de huit pas carrés fut nettoyé. A un bout on éleva une clôture de palmes de sagoutier, devant laquelle le radjah s'assit sur une natte. Touan-Hadji, étant un des principaux personnages parmi les étrangers, fut le premier à prêter serment. Il prit un poignard et un bouclier, fit toutes les manœuvres de guerre avec des mouvemens forcés, en nommant les tribus qui étaient ou avaient été en guerre avec le radjah, leur vouant vengeance, et fidélité à celui-ci. Alors il laissa tomber le poignard et le

bouclier, et, s'avançant vers le radjah, s'assit à côté de lui. Un autre releva le cris, et, déchirant le mouchoir qui ceignait sa tête, laissa tomber ses cheveux sur son visage, et répéta la même cérémonie que Touan-Hadji; mais il affecta beaucoup plus de fureur, enfonçant le cris dans la clôture de palmes. Tous les étrangers vinrent successivement faire les mêmes choses.

Un homme coupable d'un délit qui ne mérite pas la mort est vendu comme un esclave. Le radjah touche une portion du prix. Si le produit de la vente ne suffit pas pour payer le dommage commis, la femme et les enfans sont aussi vendus. Le prix le plus haut pour un jeune homme est de trente piastres. Celui qui vole quelque chose au radjah ou au prêtre, est vendu hors du pays. L'entretien des esclaves n'est pas coûteux; il ne passe pas plus de quinze piastres par an. On les emploie à la culture de la terre et au service de la maison.

Les Malais, étant musulmans, détestent les chrétiens. Les prêtres ont un grand pouvoir sur le peuple, et même sur les radjahs. Touan-Hadji, ayant fait le pélerinage de la Mecque, était traité partout avec beaucoup de respect. Son nom signifiait le prêtre pélerin.

La polygamie est permise; le mari construit une maison séparée pour chacune de ses femmes. Quand on recherche une femme en mariage, on

fait un présent à son père. Le fils du radjah de Tombou, étant devenu amoureux de la fille de Touan, précédent radjah de Dongalli, réclama les bons offices de Touan-Hadji. Après plusieurs jours de négociation, il fut convenu que le jeune homme ou son père donnerait trois pierriers et vingt pièces de toile de coton blanche. Ensuite tout le monde se rendit au longar, et il y eut de longs pourparlers avant que la jeune fille donnât son consentement.

Le jour fixé pour le mariage, tous les guerriers du lieu s'armèrent, et vers le milieu de la journée, le prétendu, accompagné de son père et de tous les hommes qui montaient son prô, débarquèrent armés. Touan-Hadji et Arvo, radjah de Dongalli, allèrent à leur rencontre sur le rivage, et les menèrent à un petit hangar construit à cette occasion. Touan-Hadji passa au jeune homme une culotte de soie et cinq robes de soie de couleurs différentes, et lui mit sur la tête un petit bonnet de soie qu'il couvrit d'un turban ; enfin il l'enveloppa d'une pagne. Ainsi affublé, le jeune homme fut placé hors du hangar, le radjah de Dongalli à côté de lui, Touan-Hadji à côté du radjah, et ensuite l'homme le plus considérable de l'équipage du prô. Les autres formèrent le cortége, et l'on se mit en marche vers la ville; trente hommes armés en sortirent, en même temps, comme pour les empêcher d'y

entrer; on feignit de combattre, les habitans de Dongalli battirent graduellement en retraite; lorsque la troupe du radjah et de son fils fut arrivée à la porte de la ville, elle fut barrée par une pièce de toile de coton; le jeune homme fit présent de betel aux guerriers de Dongalli; alors ils enlevèrent la barrière; elle fut placée de nouveau un peu plus loin, et l'on imita des démonstrations hostiles; enfin elle fut encore tendue à la porte de la maison de la jeune fille. Cette dernière fois, il arriva un incident qui fit beaucoup rire les spectateurs. Le jeune homme, ayant offert une poignée de betel à ses adversaires, ceux-ci accoururent pour le prendre, et laissèrent tomber la barrière d'un côté; le prétendu, profitant de cette ouverture, entra sans leur rien donner.

Sa prétendue l'attendait dans une grande salle où on le conduisit; il s'assit à côté d'elle; tous les chefs et les personnages de distinction remplirent à l'instant la maison. Alors Touan-Hadji se plaça à l'extrémité de la salle, recommanda au jeune homme d'avoir bien soin de sa femme et de ne la laisser manquer de rien, puis s'adressant à la jeune fille, il l'exhorta à être fidèle et soumise à son mari; les deux conjoints lui adressèrent leurs remercîmens, et il entonna un cantique d'actions de grâces; les assistans firent chorus avec lui vers la fin.

Ensuite on servit le souper; les deux époux mangèrent dans la même assiette. Après le repas ils furent conduits dans leur appartement où on les laissa. Le lendemain on leur apporta de l'eau et des vivres, et on leur fit des visites, mais pendant sept jours ils ne se montrèrent pas en public.

Je n'ai jamais vu les Malais s'embrasser entre eux; ni baiser leurs enfans; ils leur sourient, et même jouent souvent avec eux quand ils sont jeunes.

Quand le radjah est malade, ou part pour un voyage, il envoie demander à un prêtre un billet de santé. Celui-ci l'écrit sur un papier de huit pouces carrés, et reçoit un joli présent. Ce billet ne s'accorde que pour six mois; quand on le présente au radjah il est fermé, et ne s'ouvre que lorsque le terme est expiré.

A la mort d'un radjah, son corps est porté au longar au milieu des chants du peuple qui est armé. Quiconque a une palempou ou couverture de toile, la suspend autour du longar, de manière à le couvrir complètement. Quatre jeunes filles s'asseient d'un côté du corps, et quatre d'un autre, et l'éventent pendant deux jours et une nuit; deux lampes brûlent constamment auprès du cadavre; comme il commence à sentir mauvais, on le met dans un cercueil que les

radjahs se font ordinairement préparer de leur vivant ; quand ils n'ont pas eu cette précaution, le corps est placé dans un canot dont on retranche les deux extrémités. Le cercueil est couvert de toile blanche, soutenue sur un chassis de bambous pour lui donner la forme d'une tente ; lorsque le canot se met en marche, il est accompagné de tous les guerriers armés qui font le simulacre d'une bataille, et agitent leurs lances en l'air pour écarter le mauvais esprit. Le cercueil étant descendu dans la fosse, les prêtres assis autour du tombeau récitent des prières pendant une demi-heure, puis s'en vont. Les fossoyeurs remplissent la fosse, y restent en sentinelle pendant la nuit et allument du feu auprès. Le lendemain on élève à peu de distance une maison dans laquelle la veuve passe un mois ; on entoure la tombe d'une clôture, et on l'entoure d'un hangar. La veuve est accompagnée de ses jeunes parentes et de celles du défunt ; quelques-unes lui tiennent compagnie pendant tout le temps de sa retraite.

Quand elle la quitte, on immole une jeune fille ou une femme sur le tombeau ; elle est tuée à coups de lances, et on l'achève en lui coupant la tête qui est présentée au successeur du radjah. La victime subit sa destinée avec courage, parce qu'elle est persuadée que c'est un grand bonheur

de mourir pour le radjah. Triste effet d'une superstition cruelle !

Les jeunes gens sont circoncis à l'âge de quinze ans, un an avant qu'ils soient casseris, c'est-à-dire un an avant qu'on leur lime et qu'on leur noircisse les dents. Cette dernière coutume a lieu aussi pour les femmes. A cette occasion l'on donne un grand repas.

Leur plus grande fête est celle de la moisson. On plante en terre, au milieu de la ville, un gros arbre dépouillé de ses feuilles, on attache à l'extrémité des branches des morceaux de sagoutiers et de cocotiers, et on y suspend des écales de coco remplies de riz cuit. Au coucher du soleil, on danse autour de l'arbre, on allume un grand feu, on fait des illuminations et l'on soupe. Le repas fini, on recommence à danser, puis on tombe sur le riz suspendu aux branches de l'arbre. Cette espèce de pillage est la principale partie du divertissement, et termine la fête.

Les Malais font grand cas de l'argent monnoyé, ils l'entassent, et ne s'en servent pas pour leurs achats. Les gens riches donnent à leurs enfans des colliers de piastres enfilées à un cordon. Le commerce a lieu par échange de poudre d'or et de marchandises contre d'autres marchandises.

Un homme qui possède un pierrier passe pour très-puissant; il le place sur son prô, et quand il

revient de voyage, il l'emporte chez lui, et souvent le serre dans sa chambre à coucher.

Leurs prôs sont du port de cinq à trente tonneaux, pointus aux deux bouts, et ressemblent beaucoup à nos bateaux baleiniers. A l'arrière il y a une cabane. Leurs ancres sont en bois et très-fortes; leurs cables, faits en rotins tressés, ont peu de souplesse; leurs voiles sont en feuilles de palmier, séchées au soleil, puis tissues et nouées ensemble; les cordages pour les manœuvres sont en écorce d'arbre. Les prôs naviguent également à la voile et à la rame; ils sont pontés et solidement construits. On enduit les jointures avec du dama qui est une sorte de résine.

Les canots sont ordinairement montés par trois ou quatre hommes, et quelquefois par vingt; ils sont longs et étroits, et ont des balanciers pour les soutenir.

Les Malais comptent le temps par lunes. Ils distinguent le matin, le midi et le soir; ils ne comptent point par heures; ils indiquent les époques du jour par la hauteur du soleil.

Leurs divertissemens sont les combats de coqs, le ballon, les dés et les dames; nos matelots ont souvent joué aux cartes avec eux; leurs jeux diffèrent des nôtres. Toutes les après dînées il y a des combats de coq. Ce divertissement dure jusqu'au coucher du soleil; alors on retourne chez

soi pour souper, puis on va au longar pour y parler d'affaires, et l'on passe la moitié de la nuit à jouer aux dés ou aux cartes. Pendant ce temps là, les femmes filent du coton. Il a été précédemment épluché à l'aide d'un moulin.

Les Malais montent à cheval avec des selles rembourrées de coton ; ils courent très-vite ; jamais ils ne se servent de chevaux dans les combats : ils en mangent la chair.

Lorsque je fus pris par les Malais je pensai que je parviendrais à m'échapper; jamais cette espérance ne m'abandonna, elle augmentait à chaque tentative d'évasion. J'eus bien des difficultés à surmonter ; souvent il n'était pas aisé de faire entendre raison à mes matelots ; cependant je fus généralement content d'eux. Quant aux Malais, j'eus toujours grand soin d'éviter tout ce qui pouvait les choquer ou causer des querelles. Quand il s'élevait une difficulté, je m'adressais de préférence au principal radjah ou aux prêtres pour la terminer ; je m'efforçais constamment de gagner l'amitié des Malais par la douceur et la politesse. Je pense que c'est à cette conduite que nous devons d'avoir été si bien traités. Nous avons eu aussi de grandes obligations à Touan-Hadji qui fit tout ce qui était en son pouvoir pour alléger nos maux.

Pendant seize mois je tins un compte exact du temps de notre captivité, par le moyen d'entailles

que je faisais à un bâton. Je me procurai aussi par Touan-Hadji un crayon et un morceau de papier qui me servirent à noter les jours jusqu'au moment où notre canot chavira; je perdis alors ce journal et le crayon; cependant, comme je me souvenais du jour, je continuai mon calcul par des entailles, et quand j'arrivai à Macassar, je reconnus que je ne m'étais trompé que d'un jour. Le jour de repos des Musulmans qui est le vendredi, m'avait aidé dans mes supputations.

MINDANAO.

Une chaîne d'îles qui part de Célèbes s'étend presque vers la pointe sud-est de Mindanao. Plusieurs de ces îles sont fertiles et habitées ; on y a observé trois volcans. Mindanao est la plus grande île de l'archipel des Philippines après Luzon, elle en est aussi la plus méridionale. Elle est située entre 6 et 4 degrés de latitude nord. Sa forme est extrêmement irrégulière, on peut évaluer sa longueur à 100 lieues, et sa largeur moyenne à 35. Elle a trois caps remarquables ; le cap Saint-Augustin à l'est, le cap Suriago au nord et le cap Samboangan à l'ouest. La baie de Panghil sur la côte du nord, s'enfonce profondément dans l'île et reçoit plusieurs rivières, elle sert de refuge aux prôs des pirates malais.

L'intérieur de Mindanao renferme plusieurs chaînes de hautes montagnes, entre lesquelles s'étendent de vastes plaines où paissent d'immenses troupeaux. Des ravins ou vallons profonds coupent certaines parties du pays, et dans la saison des pluies servent de lit à des torrens

considérables qui coulent vers la mer. Vers le milieu de l'île, on trouve plusieurs lacs; le grand Llano qui est le principal a de cinq à six lieues de diamètre; plusieurs rivières s'y jettent, une seule en sort et a son embouchure dans la mer à Yligan.

Dans le territoire de Kalagan s'élève une haute montagne qui par intervalles vomit de la fumée, du feu et des pierres ponces; quand les éruptions n'ont pas eu lieu depuis quelque temps, les indigènes supposent que les dieux sont mécontens, et les apaisent par le sacrifice d'un vieil esclave.

L'île est bien boisée et la côte, sur plusieurs points, est couverte de forêts et de broussailles impénétrables. Dans l'intérieur on voit partout de beaux arbres, des taillis, des roseaux ou des pelouses. Le sol est bien arrosé, à chaque pas on trouve une source ou un ruisseau, et par une conséquence naturelle la végétation est d'une richesse admirable. Les arbres principaux sont le tek, le melèze, le pouni et le cassia. Le riz est très-abondant; on récolte aussi en grande quantité les ignames et les patates; les cocotiers, les pamplemousiers, les jaquiers, les manguiers, des bananiers, les orangers, les citronniers et tous les arbres fruitiers des régions équinoxiales sont très-communs. On ne connaît pas de bêtes féroces; c'est pourquoi les daims, les bœufs sauvages, les buffles, les

cochons, les chèvres et les chevaux s'y multiplient beaucoup. Les chevaux sont petits et très-vifs.

A peu près à trente milles en remontant le Palanghi on rencontre une caverne d'une étendue considérable dont le fond est couvert d'un terreau boueux et glutineux; on le lave et on en extrait du salpêtre. Les montagnes de Kalagan dans le sud-est contiennent du talc; on dit que l'on a découvert des huîtres perlières sur les bancs de sable et les rochers de la côte.

On peut diviser Mindanao en trois parties; la première obéit au sultan qui demeure à Mindanao ou Selangan, autrefois il possédait la plus considérable partie des côtes; la seconde est aux Espagnols et comprend une grande étendue de la côte au nord-ouest et au nord-est, où il s'est formé des colonies de Bisayans; la troisième est soumise aux sultans et aux radjahs illanos ou hillonnas qui habitent autour du grand Llano, et plus loin vers les montagnes. Ils ont aussi la côte de la grande baie de Llano, située dans le sud-est de l'île.

Plusieurs territoires au-dessus de Boyan relèvent du radjah de ce lieu; il est mahométan et compte à peu près 20,000 sujets de cette religion. Au nord de la ville de Mindanao, est le port de Sougoud ou Pollok, un des plus beaux de ces

contrées de l'Inde; on le reconnaît à une montagne conique et haute de 200 pieds. Le port de Touboc, formé par l'île de Këbous est le lieu principal de réunion, pour les prôs des pirates. Le radjah y a un château défendu par des canons espagnols. Un peu à l'est de la baie de Panghil est Gligan, ville espagnole contenant à peu près cent cinquante maisons. Au-delà est Cayagan qui a un fort et un port passable; on y compte quatre cent maisons; cette ville est sur une grande rivière qui vient du pays où l'on recueille de l'or. Les habitans de la côte de Cayagan sont des Bisayans ou chrétiens indigènes qui vivent en bonne intelligence avec les montagnards musulmans et les Haraforas de l'intérieur. Les possessions espagnoles s'étendaient autrefois bien plus loin, mais leurs forts ont été détruits par les insulaires.

Les bords de la rivière d'Yligan sont habités par diverses tribus sauvages que gouvernent des chefs indépendans.

Les Haraforas ou aborigènes de l'intérieur ont le teint très-noir; quelques voyageurs les dépeignent comme des hommes cruels et sanguinaires; d'autres disent au contraire qu'ils sont timides et doux. On les distingue, d'après leurs dialectes, en Louta, Soubani et Haraforas. Les habitans des bords de la mer ont beaucoup de ressemblance avec les Bornéens, les Macassars et les Moluquois,

quoiqu'ils aient un idiome propre qui paraît être le bisayen, ils parlent également le malais. Tous sont musulmans; il y a beaucoup de mots arabes dans leurs prières.

Les Haraforas cultivent le riz, la canne à sucre, les ignames et autres végétaux comestibles qu'ils apportent à la côte sur les radeaux de bambous. Ils font avec un mélange de riz et de mélasse une liqueur d'un goût agréable. Ils reçoivent en échange des Malais des outils de fer, tels que des serpes, des toiles, enfin du sel, etc. Les Mindanaonais fabriquent avec les fibres du bananier, une étoffe qui a neuf pieds de long sur trois pieds de large. Elle fait le principal vêtement des femmes de la campagne et ressemble à un grand sac sans fond; on s'en sert souvent comme moyen d'échange dans les marchés. Les Haraforas font une toile très forte avec une espèce de lin.

Les kangans de la Chine, sorte de toile grossière d'un tissu lâche, longue de dix-huit pieds sur dix-neuf pouces de large, servent de monnaie dans la plus grande partie du pays; la pièce vaut 5 francs. A l'île de Soulou le gandang ou ballot cylindrique de vingt-cinq kangangs, marqué d'un sceau, vaut 10 piastres; il a la même valeur à Mindanao; les piastres sont plus rares dans cette île. Au bazar, le paly ou riz dans sa pellicule tient lieu de monnaie. Quand il s'agit d'objets d'une

valeur considérable, tels qu'un prô ou une maison, on dit qu'il vaut tant d'esclaves. Suivant l'ancienne évaluation, un esclave passe pour trente kangans. Les pièces de monnaie de la Chine et de Soulou qui sont en cuivre, minces, percées par le milieu et enfilées à un cordon, ont aussi cours dans l'île.

Les lieux principaux des états du sultan de Mindanao où l'on recueille de l'or, sont Courouan, Tikbou, Toubouan et auprès de Kalangan; dans le territoire espagnol on en trouve à Cayagan, à Souriago, à Liangan et ailleurs. On dit qu'un gouverneur espagnol, aidé de cent hommes, se procura en vingt jours 180 onces d'or dans la rivière de Courouan. En 1775 la valeur de ce métal était de 60 francs l'once à Mindanao. Indépendamment de l'or, les objets d'exportation les plus importans sont le riz, la cire, la cassia, les rotins, le tabac et le poivre.

La forme du gouvernement est en partie féodale et en partie monarchique. Le sultan de Mindanao a immédiatement sous lui le radjah moudou ou successeur élu, c'est comme le roi des romains dans l'ancien empire d'Allemagne. Les lois dans les territoires de la côte sont à peu près les mêmes que dans les autres états malais. Dans l'intérieur, chez les indigènes idolâtres, l'usage et la superstition sont les seules règles de la conduite. Les sujets du sultan sont un mélange de Musulmans

et d'Haraforas; les premiers l'accompagnent à la guerre; les seconds en sont dispensés, ils paient en revanche des impôts excessifs; on les vend avec leur terre. Les gardes du sultan sont généralement tirés de captifs et d'esclaves des autres Philippines. Dans les grands jours, ils portent un uniforme de drap bleu avec des revers en rouge et des boutons blancs en étain, et sont coiffés d'un bonnet de grenadier espagnol sur lequel on lit ces mot : *yo el rey* (moi le roi.)

Un prô de Mindanao long de quatre-vingt-dix pieds, large de vingt-six, et profond de huit et demi, est conduit par quarante rameurs et a deux gouvernails; son équipage est de quatre-vingt-dix hommes. Les bordages passent les uns sur les autres, de sorte qu'il n'est pas nécessaire de les calfater. Ensuite on place les couples en faisant passer les baux en dehors, qui semblent ainsi se replier sur le bordage; le navire fait toujours de l'eau par cet endroit. Quelques-uns de leurs prôs, destinés à la course, ont souvent cinquante pieds de long, et seulement trois pieds de large; ils sont munis de balanciers pour les aider à porter la voile. Ils marchent avec beaucoup de vitesse. Dans les mauvais temps, on mouille une ancre de bois et l'on file un long cable de rotin pour maintenir le navire; quelquefois, dans un cas de détresse, l'équipage saute à la mer et se tient aux

balanciers pendant des heures entières, afin de soulager le bâtiment. Le propriétaire ne fournit que la carcasse, ce qui lui donne un droit au tiers des prises. L'équipage fait les mâts, les voiles, les ancres et les cables, ainsi que la poudre, et se procure ses vivres.

Tous les Mindanaonais sont si fort enclins à la piraterie, que leurs princes, quand même ils le voudraient, ne pourraient les empêcher de s'y livrer. Ils croisent principalement dans l'Archipel des Philippines qui, à la honte des Espagnols, est le champ principal sur lequel s'exercent les forbans de ces mers orientales. Ceux-ci, dans leurs croisières, observent des lois établies par l'usage et une discipline sévère. Avant de partir, chaque homme de l'équipage brûle un morceau de cierge sur un tas de rochers de corail qui passe pour le tombeau de leur grand ancêtre, le schérif, venu de la Mecque pour leur prêcher l'islamisme. Quand le prô est de grande dimension, les corsaires abattent le mât, et se cachent parmi les rochers et les ilots, ou dans les embouchures des rivières. Des pirogues sont expédiées de divers côtés pour piller; le butin est apporté au grand navire qui retourne au lieu du départ quand il est suffisamment chargé d'esclaves et de toutes sortes d'effets. Lorsque ces forbans attaquent les possessions hollandaises, ils font prisonniers même les

hommes de leur religion, ce qu'ils évitent dans les autres cas. Ils poussent leurs courses jusqu'à Java, Sumatra, Borneo et Célébes.

Les Mindanaonais, par leur voisinage et leurs relations avec les Espagnols des Philippines, ont acquis la connaissance de quelques-uns des arts de l'Europe. En 1775, le Radjah-Moudou savait lire et écrire l'espagnol; il jouait du violon. Le le gong est l'instrument de musique que les insulaires aiment le mieux. Leurs orfèvres font du filigrane, des boutons, des boucles d'oreille et d'autres bijoux; mais ils sont bien moins habiles que ceux de Sumatra et de Java : leurs forgerons ne savent faire que des clous; quelquefois ils ont des esclaves des Philippines qui sont en état de raccommoder un fusil. Leurs ustensiles de cuisine leur viennent la plupart de la Chine.

Les Mindanaonais s'arrachent la barbe avec des pinces, coutume assez générale parmi lès Malais. Leur amusement favori est le combat de coqs; ils jouent aussi aux dames; ils sont sobres et tempérans. Ils enterrent leurs morts avec beaucoup de précipitation; quelquefois on commence à faire le cercueil devant le malade, si le danger est imminent.

Il paraît que les sultanes et les autres femmes ne sont pas sujettes à une réclusion aussi stricte que dans l'Hindoustan; car elles sont présentes

aux audiences et autres cérémonies publiques. Quand les filles arrivent à l'âge de treize ans, on leurs limes les dents, on en enlève l'émail, et on les teint en noir. Chez les personnes d'un rang distingué, cette opération donne lieu à une grande fête.

Quand des femmes de distinction se rendent visite les unes aux autres, elles se font accompagner d'une suite qui est quelquefois d'une centaine de femmes, ce sont leurs esclaves, leurs domestiques et les concubines de leur mari. Les rues étant étroites, elles marchent à la file; la dame s'avance à pas comptés et avec beaucoup de dignité, elle tient à la main un mouchoir de soie qu'elle étend pour préserver son visage du soleil. Quand on s'approche de la maison où l'on va, les femmes du cortége se mettent à pousser des cris perçans pour annoncer leur venue : ils n'est pas permis à un homme de faire chorus avec elles; mais les chiens qui sont dans la rue joignent fréquemment leurs hurlemens à ce vacarme.

Dans leurs danses, les femmes forment un demi-cercle qui se meut lentement en rond, celle qui est à la tête chante pendant quelques minutes en faisant des pas en avant; quand elle est revenue au point d'où elle était partie, elle passe à la queue; celle qui la suivait prend sa place et fait comme elle.

Les hommes ne se mêlent pas avec les femmes dans ces sortes de divertissemens ; ils ne les touchent jamais, et ne les saluent pas ; ils affectent même de ne pas les apercevoir, quoi qu'ils n'aient pas l'air de les éviter.

Forrest, navigateur anglais, décrit ainsi la cérémonie qui eut lieu, lorsque la petite-fille du sultan de Mindanao eut les dents limées et les oreilles percées.

On avait invité beaucoup de monde; il en vint de toutes parts. Plusieurs pirogues d'Illano remontèrent la rivière, il y en avait deux jointes ensemble ; elles portaient une figure de chameau qui avait deux de ses pieds dans l'une et les deux autres dans l'autre. Les Malais ont un grand respect pour cet animal qu'ils n'ont peut-être jamais vu dans leurs îles. Le corps du chameau renfermait un homme qui faisait mouvoir le col de la bête, et de temps en temps sortir de la bouche une longue langue rouge.

Il y eut devant le palais une espèce de tournois, un champion parut armé d'une lance, d'un sabre, d'un poignard et d'un bouclier, et la tête coiffée d'un casque de bronze que surmontait un panache; quelquefois on y voit un oiseau de paradis. Il entra d'un pas ferme dans la place, et sembla chercher à défier quelqu'un : ayant découvert un adversaire, il s'avança vers lui, recula, sauta d'un

côté, puis d'un autre, quelquefois il jetait sa lance à terre, tirait son sabre, et frappait l'air. Après s'être bien démené, il entra dans une espèce de frénésie, les spectateurs applaudirent, ses amis accoururent à lui, et semblèrent ne parvenir qu'avec beaucoup de difficulté à lui faire cesser le combat. Un enfant entra dans la lice, et s'échauffa jusqu'au point de devenir furieux : lorsque ses amis allèrent pour le retirer, il se débattit tellement entre leurs bras, que l'on pouvait craindre qu'il ne perdit connaissance.

Le sultan et un grand personnage de l'état se présentèrent aussi dans l'arène pour faire montre de leur agilité. Ils eurent l'air très-fatigués de leurs prouesses. D'autres personnes de distinction prirent aussi une part active à ce spectacle.

Le soir des enfans donnèrent des preuves de leur adresse dans la salle extérieure du palais ; quelquefois ils tombaient sur leurs genoux, et faisaient semblant de combattre dans cette attitude, ils agitaient leurs petits sabres avec beaucoup de vivacité, leurs boucliers retentissaient par les ornemens de cuivre dont ils étaient couverts.

Pendant ces fêtes qui durèrent dix jours, un certain nombre de personnes furent régalées journellement de gâteaux et de chocolat; les gardes du sultan et d'autres soldats firent des salves de mousqueterie.

Le dernier jour, le sultan vint à cheval à la maison de son gendre où demeurait sa petite-fille. La sultane était à un bout de la salle, très-occupée de l'habillement de dix jeunes filles fort jolies, chargées d'ornemens d'or; elles avaient des bracelets fort pesans, des boucles d'oreille, des épingles qui retenaient leurs cheveux relevés à la chinoise; leurs robes descendaient jusque sur leurs pantoufles brodées en or; chacune tenait à la main un rouleau de bois enveloppé de soie jaune, et avait sur l'épaule une écharpe de soie de même couleur. Ces jeunes filles montèrent dans une voiture à quatre roues, elles s'y assirent sur des bancs couverts de toile de coton: un tendelet, soutenu sur quatre piliers, ombrageait cette voiture que traînaient des hommes, et qui ouvrit la marche. Elle était suivie d'une autre portant deux danseuses vêtues comme les Bayadères; elles avaient des anneaux au nez et des espèces de grelots à la cheville et aux orteils.

La petite-fille du sultan venait ensuite assise dans un palanquin couvert de drap d'or et porté par deux hommes. Le cortége marcha vers le palais du sultan. A cette occasion, ses deux principales salles furent réunies en une seule; un rideau de soie, descendant jusqu'à une distance suffisante pour que l'on pût passer aisément dessous, produisait un très-bon effet.

L'opération de percer les oreilles étant finie, la jeune fille fut présentée à la compagnie ; elle était couverte d'un grand voile ; un homme la portait dans ses bras ; ses compagnes la suivaient à pas lents, elles allèrent s'asseoir près de la sultane.

Le lendemain le sultan donna un grand soupé ; plusieurs tables étaient chargées de mets. Les princes étaient assis seuls à des tables séparées ; de jeunes filles les éclairaient en tenant des flambeaux à la main. Le surlendemain la journée fut terminée par des danses.

Quelque temps après le même voyageur fut témoin du mariage de la jeune fille. Le jour qui précédait la cérémonie, on transporta en grande pompe la dot, du fort où résidait le père du prétendu, au palais du sultan, situé de l'autre côté de la rivière. Chaque personne s'empresse dans ces occasions de faire des présens au prince. La dot fut étalée à terre dans une grande salle ; des écrivains dressèrent un inventaire des différens objets qui la composaient ; d'autres en fixaient la valeur. Deux canons en fer et quatre livres de balles faisaient partie de la dot.

Le lendemain la solennité commença. Lorsqu'il y eut beaucoup de monde rassemblé au palais, le radjah Moudou demanda à haute voix : « le mariage aura-t-il lieu ? » tous les assistans répondirent affirmativement. Alors un prêtre s'a-

vança au milieu de la salle, le prétendu s'approcha de lui; le prêtre le prit par le pouce de la main droite et lui adressa les questions d'usage en pareille occurrence. Le jeune homme ayant répondu qu'il consentait à prendre la jeune fille pour femme et à vivre avec elle selon la loi de Mahomet, l'assemblée jeta un grand cri; les canons du fort du père de la fiancée tirèrent une salve: la femme ne parut pas, en quoi les Mindanaonais imitent les Chinois.

Dans un autre mariage, le prêtre ayant pris le prétendu par le pouce de la main droite, lui fit les questions usitées; le futur répondit en inclinant légèrement la tête, puis alla s'asseoir près de sa jeune épouse qui était assise sur des coussins à l'autre extrémité de la salle; de jeunes filles qui se tenaient auprès d'elle se levèrent pour faire place au marié. La jeune femme avait l'air fâché et se détournait, tandis qu'il cherchait à se tourner vers elle. L'assemblée riait de ce petit manége. Le lendemain les regards de la mariée parurent adoucis; cependant elle ne souriait pas. Lorsque le voyageur anglais la vit, elle prenait du chocolat avec son mari.

Le dixième jour au soir, elle se laissa conduire avec quelque répugnance, par deux femmes, vers un grand lit, dans une petite salle voisine, où l'assemblée la suivit; elle passa derrière un triple

rang de rideaux que deux femmes tenaient élevés. L'époux marchait après elle ; alors les rideaux furent baissés. Tout le monde poussa de grands cris, et un quart d'heure après chacun se retira.

Les Mindanaonais, de même que les Chinois, donnent un nom à leurs enfans dans leur enfance, et un autre quand ils arrivent à l'âge viril. C'est le père qui impose le nom ; il rassemble ses amis, les régale, rase une partie des cheveux de l'enfant, et les met dans un vase qu'il enterre ou qu'il expose sur l'eau.

Les Haraforas sont en petit nombre et dispersés. Comme ils sont souvent vexés par les percepteurs des impôts, ils changent fréquemment de demeure et se retirent dans l'intérieur de l'île, loin de la portée des hommes qui les oppriment. Ils portent une demi-douzaine d'anneaux de cuivre au poignet et au-dessous du genou, des colliers de verroterie, des anneaux de métal ou des verroteries aux oreilles, qui chez les deux sexes sont fort grandes, et descendent presque sur leurs épaules. Une feuille de bananier roulée en spirale comme le ressort d'une montre, contribue à accroître la dimension du trou qu'ils percent dans le lobe de l'oreille.

Les hommes retroussent leurs cheveux en les faisant passer autour d'un morceau de bois rond

qui a cinq à six pouces de diamètre et un demi-pouce d'épaisseur; ils sont noués au-dessus et au-dessous, ce qui produit un joli effet. Les femmes relèvent leurs cheveux sur le derrière de la tête en une tresse aplatie. Elles portent une sorte de jupe. Les armes des Haraforas sont l'arc et la flèche; et quand ils ont le moyen d'en acheter, des sabres, des lances et des boucliers. Ce peuple est nommé *negros del Monte* (nègres de la Montagne) par les Espagnols qui en ont converti beaucoup au christianisme sur la côte septentrionale de l'île. Leur accord sur un point essentiel, celui de manger de la chair de porc, peut avoir applani les voies.

Il y a dans l'intérieur des peuplades de Banghel-Banghel, qui, dit-on, ne construisent pas de maisons. Ils vivent sous des buissons ou dans des arbres creux. Ils se nourrissent des cochons sauvages qu'ils prennent dans les bourbiers où se tiennent ces animaux, en se couvrant le corps de boue.

Mindanao, principale ville de l'île, est situé sur la côte méridionale, sous 7° 9′ de latitude nord, et 122° 20′ de longitude est, à six milles de l'embouchure et sur la rive droite du Pelanghi dont la largeur en cet endroit est très-grande; il reçoit le Melampy qui est moitié moins large. Le Pelanghi a plus haut d'autres affluens. Son

entrée, protégée par l'île de Benvout, a une petite barre. Quand on vient du large, la profondeur baisse brusquement de dix à cinq brasses, et en dedans elle est de deux brasses et demie à trois brasses de mer basse.

La ville de Mindanao est petite. De l'autre côté du fleuve se trouve Selangan, ville avec laquelle elle communique par plusieurs ponts, et qui occupe un espace d'environ un mille le long du Pelanghi. Elle renferme le palais du sultan, et divers châteaux en bois fortifiés, dans lesquels résident de grands personnages. Plus bas, Palangan offre, sur une longueur d'un demi-mille, plusieurs rues irrégulières, et contenant plus de 200 maisons habitées principalement par des Chinois. On y voit aussi les ruines d'une chapelle espagnole en briques. Les Chinois sont généralement charpentiers et distillateurs d'arak. Ils savent détacher le riz de sa pellicule par le moyen de deux meules, procédé plus prompt que celui des insulaires qui battent ce grain dans un mortier.

Dans un pays tel que celui-ci, qui est peu peuplé, et où la terre n'a pas une valeur considérable, les habitans, surtout les mahométans, n'aiment pas à s'entasser. Ils bâtissent leurs maisons à de grandes distances les unes des autres sur les bords du fleuve, et de ses nombreux affluens; elles sont entourées de jardins plantés de

cocotiers, de manguiers, de bananiers, et de champs de riz et de cannes à sucre. Les insulaires ont trop de penchant à se baigner dans l'eau douce pour rechercher le voisinage de la mer. L'on ne voit guère sur les bords de l'océan que ceux qui s'occupent de la fabrication du sel.

Le Pelanghi parcourt une plaine dont la largeur est d'environ quatre lieues, et qui s'étend à près de vingt lieues dans le nord-est jusqu'à sa source, et au sud-est jusqu'aux lacs de Leguassin et de Boulouan. Cet espace est arrosé par beaucoup de rivières tortueuses; c'est pourquoi les habitans voyagent surtout par eau, dans des sampans ou canots de différentes dimensions. Les bords des rivières sont garnis de chantiers de construction. Partout où il y a une maison, le propriétaire entoure un certain espace de pieux pour le garantir des crocodiles, afin de pouvoir s'y baigner en sûreté.

Le palais du sultan est un bâtiment d'environ cent vingt pieds de long sur cinquante de large; il est soutenu par trente-deux forts piliers en bois, disposés sur quatre rangs. Le premier étage est élevé à quatorze pieds du sol. Le rez-de-chaussée sert à serrer les chaloupes que l'on veut mettre à couvert avec leurs agrès.

L'intérieur est divisé par une cloison mobile en deux parties principales. La hauteur de l'ap-

partement est d'une vingtaine de pieds. Les parois extérieures consistent en claies; le toit, fait en feuilles de sagoutier, posé sur des poutres et des solives. Dans l'intérieur, des toiles de l'Inde tendues forment les plafonds et les parois; une partie a un plancher supporté par de grosses poutres, dans l'autre il ne consiste qu'en anebong ou lattes de palmier larges de cinq pouces, qui ne joignent pas exactement. Cette espèce de plancher est préférée parce qu'elle laisse passer librement l'air; on met par-dessus des nattes et des tapis, et l'appartement est très-frais.

Au fond de l'appartement intérieur le lit s'élève sur une estrade haute d'un pied, et ayant une saillie de deux pieds. Elle est couverte de nattes, et offre des places commodes pour s'asseoir. Trois rangs de rideaux sont suspendus autour du lit. Au chevet il y a des traversins et des oreillers comme en Europe; ils sont rembourrés en feuilles sèches de bananier. Leurs extrémités en drap écarlate sont brodées en or. Cet appartement est orné sur un côté de plusieurs rangs de vases de porcelaine de la Chine.

On arrive au palais par une rampe en maçonnerie. Les appartemens extérieurs sont pratiqués entre les rangs de piliers les plus près du dehors, et ceux du dedans; l'intervalle qui les sépare est de dix pieds. Aux fenêtres basses sont placés des canons.

Sur la pointe de terre, située au confluent du Mélanpy et du Pelanghy, s'élève le Coto-Itang, ou fort du Diamant, autour duquel on a construit une nouvelle ville. Le fort commande les deux rivières, il est bien garni d'artillerie. La ville est habitée par des Chinois et des Mindanaonais; ceux-ci sont des marchands et des charpentiers. Les prôs de commerce parcourent l'archipel des Philippines et vont aussi aux Moluques, à Soulou et à Borneo.

L'on n'a pas de renseignemens positifs sur l'époque à laquelle les nations étrangères commencèrent à visiter Mindanao; il est cependant probable qu'avant la découverte du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, des navires arabes abordèrent dans cette île d'où ils rapportaient de l'or, de la cire et de la cassia; ils convertirent les indigènes, ou bien fondèrent des colonies mahométanes sur la côte. Le jour de pâques 1521 le célèbre Magellan atterrit à Mindanao, sur la côte de Caragan, près de Batnan, et prit possession de l'île au nom du roi d'Espagne. Elle fut visitée par les Portugais vers 1537, et par les Hollandais en 1607, 1616 et 1627. Ils envoyèrent en 1689 un ambassadeur au sultan, pour lui offrir un présent de 2000 piastres, et lui demander la permission de bâtir un fort, ce qui fut refusé. Les Hollandais firent en 1693 une

espèce de relèvement des côtes : à cette époque Mindanao était très-fréquentée par les pirates anglais, extrêmement nombreux dans les mers de l'Inde. Quoique les Espagnols eussent soumis de bonne heure la côte du nord, ils ne firent pas de progrès par la suite ; ils ont bien de la peine aujourd'hui à garder leurs faibles établissemens.

En général les Européens n'ont pas eu des liaisons fréquentes, suivies, ni amicales avec les Mindanaonais. Les pirates de cette île eurent l'audace d'attaquer en 1788 l'établissement que les Anglais venaient de former à Poulo-Pinang ; ils furent repoussés avec perte. En 1798 le sultan de Mindanao s'empara de l'équipage du canot d'une frégate anglaise qui était descendue à terre pour faire de l'eau. Ces hommes ne furent rendus que lorsque l'on eut payé pour eux une rançon de 4000 piastres. En 1803 les pirates de Mindanao équipèrent une flotte de quarante prôs, dirigée contre l'établissement de la compagnie à Célébes. Ils furent rencontrés par un cutter qui les défit, et en détruisit plusieurs.

SOULOU.

De l'extrémité occidentale de Mindanao une chaîne d'îles se prolonge vers la pointe nord-est de Borneo, ce sont les Soulous; on en compte une soixantaine. Elles sont comprises entre 4° et 7° de latitude nord. Soulou qui a donné son nom au reste de l'archipel est située sous 6° de latitude et 118° 40′ de longitude orientale; elle a quatorze lieues de long sur deux et demi de largeur moyenne; quoique petite, cette île est une des plus intéressantes de ces régions. Située à peu près à égale distance entre Mindanao et Borneo, elle présente de tous côtés un coup-d'œil agréable et bien supérieur à celui de la plupart des îles de ces mers. L'île ayant peu de largeur, et ses montagnes n'ayant pas une grande élévation, les nuages ne peuvent s'y arrêter, et par conséquent l'on n'y a pas de saisons fixes pour les pluies comme dans les grandes îles. La mousson du sud-ouest apporte le plus de pluie : il en tombe aussi beaucoup aux reversemens des moussons, surtout en automne ; mais ces changemens ne sont pas

accompagnés d'orages, et on en éprouve rarement dans les autres temps.

On trouve plusieurs bons ports entre ces îles : celui de Bevan, capitale de Soulou, est mauvais, excepté durant la mousson du sud-ouest. Cette île étant très-peuplée relativement à sa grandeur, les habitans s'adonnent à l'agriculture avec plus d'ardeur que ceux des archipels voisins, et malheureusement leur activité n'est pas toujours récompensée. La récolte du riz est précaire à cause de l'incertitude des pluies ; c'est pourquoi ils plantent des patates, des ignames et d'autres racines ; ils vont chercher à Mindanao la plus grande partie du riz dont ils ont besoin. Ils ont une grande diversité de beaux fruits communs aux îles voisines. Les oranges sont aussi bonnes que celles de la Chine ; ayant de fréquentes communications avec ce pays, et plusieurs Chinois s'étant établis chez eux, ils ont appris et pratiquent avec succès l'art d'améliorer la qualité des fruits par la greffe. On ne trouve à Soulou d'autre arbre à épicerie que le cannellier.

Les chevaux sont assez bons, Forrest dit qu'il y a des éléphans à Soulou, ce qui semble extraordinaire à cause du peu d'étendue et de la grande population de cette île. Les bois sont remplis de cerfs tachetés ou axis ; il y a beaucoup de chèvres et de bœufs ; de même que les autres

Malais, le Soulousian trait rarement ses vaches; les moutons sont peu nombreux. Les cochons sauvages causent beaucoup de dégâts; on leur fait la chasse à la fin de l'automne.

Soulou, par sa position hors de la violence des moussons, jouit d'un printemps perpétuel; l'air est frais dans l'intérieur, notamment dans les forêts de bois de tek.

Jadis la situation avantageuse de Soulou entre Borneo et Mindanao, la rendit l'entrepôt du commerce de tous les états mahométans dans cette partie des mers orientales. Il ne paraît pas que les Portugais aient cherché à s'établir dans les Soulous, et encore moins à les conquérir; cependant ils y étaient fréquemment attirés par leur commerce; quand celui du Japon leur était ouvert, il arrivait annuellement de cet empire trois navires chargés d'argent, d'ambre, de soiries, de coffres et de meubles en laque et d'autres curiosités faites de bois odoriférans, ainsi que de grandes quantités de soiries et de porcelaine de Chine. Soulou était aussi visitée par des navires de Java, de Sumatra, de Ceylan, et de la côte de Coromandel, qui apportaient des cargaisons précieuses.

Actuellement deux jonques chinoises arrivent annuellement d'Emouy, chargées de plateaux de cuivre, fer en petites barres, sucre candi, soie

écrue, nankin noir, toile blanche forte, kangans, poêlons de fer, porcelaine, étoffes de soie à fleurs, thé, coutellerie, quincaillerie, fil de laiton, gongs, verroterie et feux d'artifice. Elles prennent en retour diverses productions de ces îles, telles que tripang, cire, huîtres perlières, nids d'oiseaux, écaille de tortue; elles chargent aussi de l'agal, herbe marine qui sert à faire de la colle, du girofle, du bois noir, des rotins, du sagou, diverses écorces propres à la teinture, de la cassia, du poivre, du camphre, du bois de sandal, des coquillages curieux pour faire des grottes, des perles et des épiceries.

La pêche des perles est une source de richesse pour les Soulousians, et une pépinière de laquelle ils tirent des marins quand ils en ont besoin. Les barques dont ils se servent pour la pêche des perles sont généralement en bambou et très-légères; on les fait tenir au fond au moyen d'une grande pierre. Les détous ou nobles dans la juridiction desquels on trouve les grosses perles, en réclament la propriété, et les vendent aux Chinois Ceux-ci ont des intelligences secrètes avec les pêcheurs qui connaissent, sur les côtes d'une petite île, des bancs de perles très-riches; ils achètent souvent à ces pêcheurs des perles d'une grande valeur, et frustrent ainsi les détous d'une portion de leurs profits.

Les Soulousians tirent la plus grande partie de leur sagou et plusieurs des marchandises qu'ils vendent aux Chinois, telles que trépang, coquillages et écaille de tortue, des Tedong qui habitent la côte nord-est de Borneo. Ils font un commerce considérable avec Mindanao, où ils s'approvisionnent de riz, ainsi qu'on l'a dit précédemment, ils le payent avec des marchandises de Chine. On voit aussi à Soulou des pêcheurs originaires de Badjou qui parlent une langue différente.

Les Bougghis de Célébes apportent principalement à Soulou des toiles de coton qu'ils ont fabriquées. Le sultan de Soulou, de même que les autres princes malais, est le principal négociant de ses états.

La dignité de sultan est héréditaire. Le gouvernement offre un mélange d'aristocratie, le pouvoir du sultan étant limité, et fréquemment contrebalancé par celui des détous qui forment le corps de la noblesse. Leur titre passe à leur fils aîné. Ils ont place au conseil du sultan qui a deux voix; chaque détou en a une. L'héritier présomptif a deux voix lorsqu'il se range du parti du sultan; dans le cas contraire il n'en a qu'une. Deux manteryes exercent des fonctions qui ressemblent à celles de tribun militaire chez les Romains. Grâce à leur influence; les Tellimanoud, c'est-à-dire le peuple de Soulou, jouit de beaucoup

de liberté, tandis que les habitans des îles voisines qui appartiennent à des détous sont souvent traités tyranniquement. Il en résulte des révoltes qui ne s'apaisent pas sans effusion de sang. Les femmes et les enfans des malheureux qui succombent sont condamnés à l'esclavage. Quand un détou se permet des actes arbitraires et des injustices criantes, sa conduite n'est soumise à aucune enquête, parce que tous ces hommes puissans se soutiennent entre eux, c'est un des résultats ordinaires de l'aristocratie.

Les nobles ont des mœurs très-licencieuses. Ceux qui ont plus d'une femme, ce qui est rare, leur donnent à chacune une maison séparée. Ils entretiennent un grand nombre de sandles ou concubines. Ils profitent de leur autorité absolue sur leurs vassaux pour augmenter leur sérail. Les intrigues amoureuses sont nombreuses dans ces îles.

D'après une loi en vogue à Soulou, comme à Mindanao, un Chinois ne peut être réduit en esclavage; mais les détous obligent souvent les Chinois à leur emprunter une somme d'argent pour laquelle ceux-ci leur paient un gros intérêt; il est fréquemment de vingt-cinq à trente pour cent. Le prêteur refuse presque toujours d'être remboursé de son capital, à moins que le Chinois ne lui prouve qu'il va retourner dans son pays.

Les Soulousians ont des esclaves bisayans et même des espagnols qu'ils achètent des pirates de Mindanao. Quelquefois ils en acquièrent des cargaisons entières qu'ils conduisent à Passir, port de Borneo, où les femmes, lorsqu'elles sont jolies, sont mises de côté pour le marché de Batavia. Les Soulousians traitent leurs esclaves avec beaucoup de dureté et même de cruauté. Ces infortunés sont condamnés à mort pour des causes légères, et leurs cadavres restent exposés. Rarement on pardonne la tentative de s'évader; la distance de Soulou aux établissemens espagnols n'étant pas considérable, on peut être surpris de ce qu'il y reste un seul esclave de cette nation, d'autant plus qu'ils ne sont pas gardés avec beaucoup de soin.

Les principaux emplois sont héréditaires. Le chef de la flotte porte le titre de Radjah-Laout (seigneur de la mer.) Il y a plusieurs villes sur la côte maritime. L'intérieur ne renferme que des cabanes éparses; l'on n'y trouve aucune trace d'Haraforas ou peuples indigènes. Les Soulousians naviguent rarement, si ce n'est pour aller exercer la piraterie dans l'archipel des Philippines. Ils ne sont pas très-familiarisés avec l'usage des armes à feu; en revanche ils se servent avec beaucoup d'adresse de la lance, du sabre et du poignard. Ils sont d'un caractère belliqueux; ils avaient

conquis jadis toutes les îles voisines et une partie de la côte de Borneo. On dit que leur caractère est perfide et sanguinaire; ce qui a rendu leur alliance plus dangereuse qu'un état d'hostilités déclarées.

Le langage des Soulousians est extrêmement mélangé, il dérive en grande partie du malais, du javanais et du tagala. Ils ont adopté les caractères malais et ont des livres dans cet idiome, ce sont principalement les Bougghis qui les leur fournissent. Les personnes de distinction parlent le malais, et ceux qui font le commerce avec les étrangers l'entendent assez bien. Quelques-uns ont une teinture de l'arabe; mais la plupart, même dans les hautes classes, ne savent pas écrire. Ils prétendent posséder des documens sur la découverte de l'aiguille aimantée et la fabrication de la poudre à canon; probablement ils tiennent ces deux procédés des Chinois; quoi qu'il en puisse être, ils sont très-bons marins. Ils sont musulmans; ils ne se distinguent ni par leur zèle pour cette croyance, ni leur attention à se conformer à ses pratiques. Leurs mosquées sont chétives et dénuées de toute espèce d'ornemens, soit intérieurs, soit extérieurs. Ils font très-rarement le voyage de la Mecque; mais ils conservent une haine invétérée pour les Espagnols et pour leur religion.

Les arts ont fait plus de progrès à Soulou qu'à Mindanao. Les Soulousians aiment beaucoup la musique ; plusieurs de leurs esclaves bisayans savent jouer du violon. Forrest vit le sultan de Soulou danser un menuet avec sa nièce, et les détous exécuter une contre-danse ; mais comme leurs pantoufles étaient très-pesantes, il lui sembla qu'ils dansaient très-gauchement.

Les Soulousians portent une camisole blanche boutonnée au poignet, et des culottes ou des pantalons blancs. Les femmes ont une camisole semblable qui marque la taille, et une jupe par-dessus des caleçons qui ne descendent que jusqu'au genou. Elles jouissent de la même liberté qu'en Europe. Tous les jours elles vont se baigner dans les rivières ou les étangs, et sont presque nues, tandis que dans les îles plus à l'ouest, les femmes s'enveloppent d'une espèce de sac. Une fois par an tout le monde hommes et femmes se baignent pêle-mêle ; mais chacun est couvert d'une manière décente.

On compte dans les îles Soulou à peu près 60,000 habitans ; malgré leur petit nombre, ils sont parvenus, par leur bravoure, à étendre leur domination. Suivant leur tradition, leur île faisait jadis partie de l'empire de Borneo, fondé par les Chinois ; les Mindanaonais assurent au contraire que les Soulousians étaient leurs sujets.

Depuis l'époque de la conquête de la plus grande partie de l'archipel des Philippines par les Espagnols, il y a eu entre eux et les Soulousians une guerre sans relâche dans laquelle ceux-ci ont généralement eu l'avantage, quoiqu'ils aient souvent éprouvé des pertes considérables. Avant 1646, les Espagnols les attaquèrent avec une flotte de trente voiles, et s'emparèrent de Bevan, où l'on voit encore des restes de leurs constructions; ils finirent par être obligés de retirer leurs troupes.

En 1775 les Soulousians attaquèrent l'établissement fondé par les Anglais à grands frais dans l'île de Balambagan. Le sultan qui régnait à cette époque avait reçu son éducation à Manille, où il avait été long-temps retenu prisonnier avec son père. Les Anglais le remirent en liberté en 1762, lorsqu'ils s'emparèrent de cette ville. Les sultans de Soulou ont assez souvent envoyé des ambassadeurs à Péking.

REMARQUES

SUR LES PHILIPPINES, LES MOLUQUES ET PLUSIEURS ÉTABLISSEMENS DES EUROPÉENS DANS L'ASIE ORIENTALE.

PAR M. DE NOURQUER DU CAMPER,

Second sur la frégate du roi la *Cléopâtre*, commandée par M. COURSON DE LA VILLE-HELIO, capitaine de vaisseau.

(1821—1823.)

ON sait que depuis très-long-temps les Hollandais avaient la possession exclusive du commerce des épiceries, et qu'il leur procurait d'immenses bénéfices.

Depuis les premières années du dix-neuvième siècle, des épiceries, et plus particulièrement le girofle, ont été cultivés avec succès dans d'autres établissemens. Cette concurrence n'a pas été si défavorable aux Hollandais que l'on serait porté à le croire ; car aujourd'hui même ils ont le grand avantage de se les procurer à si bas prix dans les

Moluques, qu'elles leur reviennent à bien meilleur marché qu'à un habitant de l'île Bourbon ou de toute autre colonie où l'on récolte le girofle ; cela est surtout vrai de la muscade dont la culture est très-peu de chose partout ailleurs.

Pendant la dernière guerre, les Anglais s'étaient emparés des Moluques. La paix de 1814 a remis entre les mains des Hollandais leurs anciennes possessions de Java et des Moluques, ainsi que Malacca et d'autres établissemens secondaires à Macassar, Borneo, Palembang, etc.

Pour donner une idée exacte des possessions hollandaise dans la partie la plus orientale de l'archipel d'Asie, il est à propos d'exposer un tableau sommaire des mers qui les renferment. Les géographes et les navigateurs les divisent ainsi : la mer de Timor comprend toutes les îles situées entre la Nouvelle-Hollande et celles qui sont au nord de Timor : la mer de Banda comprend tout l'espace entre les îles Wetter et Cambing au nord de Timor, et les îles de Bourro et Céram ; la mer des Moluques s'étend de la partie nord de Bourro et Céram à la pointe nord de Gilolo, et de la côte orientale de Célèbes à Vedgiou ou à la Nouvelle-Hollande.

Les établissemens des Hollandais dans la mer de Timor sont peu importans. Coupang dans l'île de Timor est le principal. Les autres ne sont que

de faibles postes sur les îles de Wetter, Savou, Rotto et Semo.

Dans la mer de Banda on trouve Banda-Gounong-Api, Banda-Néra, Poulo-Capel, Poulo-Pinang et d'autres îles voisines comprises sous le nom d'îles de Banda. Au nord de ce groupe sont les îles d'Amboine, Haraouca, Saparoa, Noïsalaout, Céram, Manipa et Bourro. Ces dernières îles produisent principalement le girofle; le chef-lieu est Amboine.

La mer des Moluques renferme Ternate, Tidor, Batchian et Gilolo; on tire de ces îles du girofle et de la muscade; Ternate est l'île principale.

Les îles de la mer de Timor sont sous la direction de Campang; celles de la mer de Banda sous celle de Banda, celles de la mer des Moluques sous celle de Ternate. Toutes relèvent d'Amboine dont le commandement s'étend sur tous les établissemens hollandais situés dans les trois mers.

Le gouverneur est, tous les ans, obligé de faire une tournée d'inspection dans les îles qui sont sous ses ordres; elle a lieu avec une grande pompe; il est escorté d'une escadrille de prôs venus exprès de toutes les îles. Pendant que nous étions sur la rade d'Amboine, nous fûmes témoins de son retour. Le cortége était composé d'une tren-

taine de prôs formant trois divisions. Le commandant portant un feu à la tête du mât, marchait en avant; tous avançaient lestement à la rame, et au son de la musique de chacune de ces embarcations; cette musique s'exécute avec une douzaine de gongs ou tamtam sur lesquels on touche avec un morceau de bois; il y a de plus deux tamtam très-gros que l'on frappe en guise de faux-bourdon et qui font une basse continue. Cette entrée qui eut lieu la nuit, par un beau clair de lune, fut pour nous un spectacle tout nouveau.

L'influence des Hollandais sur la population malaise des Moluques où ils ont des établissemens, est pour ainsi dire nulle, excepté dans les trois chefs-lieux d'Amboine, Banda et Ternate, qui sont trois petites îles peu peuplées. Dans les grandes îles qui sont les plus productives, ils n'ont que des postes pour y protéger le séjour de leurs employés, qui doivent s'y maintenir pour y faire l'acquisition des épiceries qu'ils remettent au chef-lieu. A Céram, la plus considérable et la plus fertile, les Hollandais n'ont que les comptoirs de la Hooe et Pirrue; ils y sont continuellement en guerre avec les Malais de l'intérieur, hommes méchans et cruels.

Le gouvernement hollandais entretient une

station de plusieurs corvettes qui naviguent entre ces îles pour protéger le commerce.

Les îles de Haraouca, Saparoa et Noïsa-Laout, qui sont les plus rapprochées d'Amboine, produisent la plus grande quantité de girofle.

Les revenus de ces îles, ainsi que les bénéfices obtenus sur les épiceries qui s'exportent, laissent une balance en faveur de la Hollande de 5,000,000 de florins, toutes les dépenses déduites.

La colonie d'Amboine, qui devient le dépôt général de toutes les îles à girofle, emmagasine pendant l'année ce qu'elle a pu acheter ou recevoir des îles soumises à sa juridiction. Le prix moyen du girofle rendu dans les magasins est de six stuyvers la livre, ou plus. Un navire qui est envoyé annuellement de Java, emporte à peu près 10,000 quintaux de cette épicerie, que le gouvernement revend lui-même au prix de deux roupies (6 fr.) la livre. Il en est de même à Banda; un navire qui vient tous les ans de Java emporte toute la muscade et le macis que l'on a pu recueillir. On exporte annuellement de Banda 5000 quintaux de muscade et 1000 quintaux de macis. La muscade revient au gouvernement à dix stuyvers la livre; le macis à vingt stuyvers; il revend la livre de muscade quatre roupies, et la livre de macis huit roupies. On prélève sur le monopole du tabac, des liqueurs spiritueuses et de l'arec des

droits qui augmentent considérablement les revenus du fisc dans ces îles. Voici le résultat total :

Bénéfice net sur les épiceries.	6,000,000 flor.
Revenus provenant des Moluques. . .	4,000,000
Il faut déduire de cette somme de . .	10,000,000
Dépenses pour l'entretien de ces colonies et déboursés	5,300,000
Il reste pour produit net à la Hollande	4,700,000

A ces produits que la Hollande retire des Moluques, il faut ajouter l'avantage d'employer un grand nombre de personnes dans des places lucratives qui leur procurent les moyens de rapporter en Hollande des fortunes considérables et de jouir de l'importance que donne à une nation maritime la possession de colonies intéressantes. Ces possessions paraissent d'ailleurs administrées avec la sagesse, l'économie et la fermeté nécessaires pour faire respecter le pavillon hollandais, et maintenir dans le devoir des peuples aussi méchans que les Malais.

Nous saluâmes le pavillon hollandais de vingt-un coups de canon, qui nous furent rendus de suite coup pour coup. Nous avions besoin d'eau, de rafraîchissemens pour les malades, et surtout de mettre à terre, pendant quelques jours, vingt-cinq scorbutiques pour les y soigner. Nous avons

reçu, dans cette colonie, l'accueil le plus flatteur; les ressources qu'elle possède ont été mises à notre disposition avec toute la grâce possible; nos malades ont été débarqués et établis à merveille dans une maison appartenant au commandant des troupes; l'observatoire pour le dépôt de nos montres marines a été arrangé avec soin; notre eau a été faite et transportée à bord sans aucuns frais; enfin l'on a été au-devant de tous nos désirs avec une rare bonté.

Un si bon accueil et de pareilles ressources nous ont bientôt mis en état de reprendre la mer, et au bout de quatorze jours, nos malades ne se ressentant plus de leur affection scorbutique, nous avons remis à la voile le 18 décembre. Nous croyons avoir par notre conduite laissé dans cette colonie un souvenir agréable de la *Cléopâtre*, et nous aimons à croire que notre séjour dans ce chef-lieu sera utile à tous les bâtimens français de guerre ou de commerce qui désormais y viendront.

Cette relâche offre la facilité de faire des rafraîchissemens qui, bien que chers, sont indispensables. Le gouvernement hollandais n'admet les bâtimens étrangers qu'à Amboine, Banda, Ternate et Célèbes.

Amboine se présente agréablement aux yeux du voyageur qui a été long-temps à la mer. La

rade est au fond d'une baie qui a deux lieues de large à son embouchure et deux milles au lieu du mouillage; la distance de l'entrée au fort est de cinq lieues. On parcourt cet espace entre deux côtes boisées et verdoyantes qui offrent un coup-d'œil charmant. La végétation y est, de même que dans toutes les Moluques, d'une force prodigieuse, tellement que les plus hautes montagnes sont couvertes d'arbres jusqu'à leur sommet.

L'établissement consiste en un joli fort et une ville assez considérable, d'une grande propreté et percée d'avenues droites. Les maisons, même celles des Malais, sont bien tenues; toutes sont placées au milieu d'un enclos planté de quelques-uns des arbres qui donnent le plus d'ombrage. La population de cette ville paraît très-soumise; elle n'est pas très-considérable.

Il existe à Amboine une assez grande quantité de Chinois qui habitent une rue séparée; ils ont l'air de l'aisance, et sur leurs personnes et dans leurs habitations. Ils se sont emparés de tout le commerce qui se fait entre les îles. Un capitaine chinois est choisi par le gouvernement hollandais; il répond de ses compatriotes; c'est avec lui que l'on traite de tout ce qui a rapport à leur nation.

Les Malais des Moluques sont en général musulmans. Beaucoup de ceux qui habitent Amboine, Banda et Ternate se disent chrétiens et fréquen-

tent l'église hollandaise. Ils sont d'une petite taille, mais assez bien faits; ils ont les traits du visage fort laids; ils sont peu communicatifs, peu industrieux, mais très-sobres. Ils vivent de pain de sagou : avec le produit de quelques arbres qui les entourent, ils peuvent se nourrir, se loger et se vêtir. Ils ont assez de disposition à la musique et chantent fort juste. L'île est très-saine, l'eau est très-bonne, on y trouve quelques bons fruits, peu de légumes.

Ce pays est riche en tout ce qu'un naturaliste peut désirer en oiseaux, coquillages, etc.; on y trouve quelques oiseaux de paradis; mais peu de beaux; ils viennent de la Nouvelle-Guinée; il y en a de plusieurs espèces, des noirs, des rouges et des blancs.

L'arbre à pain croît à Amboine, ainsi que le cayapouty dont on extrait une huile très-recherchée; cette île fournit d'ailleurs de très-beaux bois, mais fort chers; on y voit des tables de sept à huit pieds de diamètre et qui sont d'un seul morceau.

Ayant mis à la voile de la rade d'Amboine le 18 décembre 1821, nous fîmes route pour nous rapprocher de Bourro, afin de profiter des brises de terre qui règnent la nuit et de franchir ainsi le

passage situé entre cette île et Manipa. La faiblesse des vents que nous rencontrâmes ne nous permit pas de neutraliser l'effet des courans qui nous entraînèrent dans le nord-est entre Céram et Kelar. A la faveur d'un fort grain, nous pûmes regagner la côte de Bourro. Pendant cette saison, les vents sont très-faibles dans ces parages ; ils règnent principalement du nord-est au nord-ouest. Le 22 nous louvoyâmes avec une jolie brise, et parvînmes à doubler Manipa et à entrer dans le passage de Pitt, où nous trouvâmes des vents variables du nord-est à l'est-nord-est, toujours très-faibles : nous fûmes obligés de louvoyer tout le temps que nous mîmes à passer le détroit de Galles : nous avons également passé le détroit de Gilolo avec des vents contraires, et nous en sommes sortis le 1er janvier 1822 pour entrer dans le Grand-Océan.

Nous avons alors fait route pour nous élever dans l'est, en nous tenant toujours entre 2° et 3° de latitude nord. Arrivés par les 134°, est de Paris, nous avons pris la bordée du nord pour doubler les îles Peleou que nous avons passées à une distance de 20 lieues dans l'ouest. Nous nous sommes élevés avec de très-forts vents de nord-est et des mers affreuses, jusque par les 21° de latitude nord, et le 17 janvier, nous avons donné dans les détroits au nord de l'île de Luzon, et passé entre les

îles de Grafton et de Monmouth, avec une forte brise du nord-est qui nous a menés jusqu'au cap Badajor. Une fois à l'ouest des côtes élevées de l'île de Luzon, nous avons éprouvé de très-faibles brises qui nous ont accompagnés jusqu'à Manille. Nous sommes entrés le 23 janvier par la passe du nord; nous avons trouvé dans cette passe des vents du nord-est la nuit, et d'est le jour. nous étions le 24 au mouillage.

Les établissemens des Philippines et des îles Mariannes sont les seuls que l'Espagne possède dans les mers d'Asie. Découvertes en 1521 par Magellan, elles ont été conquises, ou pour mieux dire, acquises à l'Espagne par les efforts et la constance des missionnaires espagnols qui captivèrent la volonté des naturels, et leur apprirent à respecter et à craindre le nom espagnol; eux seuls ont soumis ces hordes de barbares, et les ont amenées par la persuasion à l'état social.

Les Philippines comprennent depuis les îles Batannes inclusivement, jusqu'au sud de Mindanao, c'est-à-dire depuis les 6° de latitude nord jusqu'au 21me. Cet archipel contient une grande quantité d'îles singulièrement favorisées de la nature, un sol fertile arrosé par de belles rivières, des productions toutes de qualité supérieure, une population faite pour parvenir à un haut degré de prospérité si elle était bien dirigée. Les naturels

sont bons soldats, excellens matelots et très-intelligens.

Quelques années de séjour à Manille m'ont mis à même d'acquérir des connaissances certaines sur ces îles. La considération que m'ont toujours témoignée les habitans, et les nouveaux témoignages que je viens de recueillir pendant notre relâche, m'ont fourni les moyens de me procurer des notions sur les ressources qu'elles offrent, les institutions qui les régissent, les revenus et les dépenses du gouvernement.

Luzon est l'île la plus grande de l'Archipel des Philippines, et Manille, sa capitale, est le siége du gouvernement général.

Les possessions espagnoles dans les Philippines sont divisées en vingt-sept provinces, contenant une population estimée à 3,000,000 d'âmes : cette population va croissant dans une progression étonnante. Dans ce nombre ne sont pas comprises plusieurs peuplades qui habitent dans les montagnes de l'intérieur, et ne sont pas soumises : ce sont les Igorrotés, les Ilongotés, les Axétas, les Tinianés et les Negrillos, dont la totalité se monte à plus de 500,000 âmes.

La caste primitive qui habite ces îles est sans doute celle que l'on connaît sous le nom de Malais, et enfin la même espèce d'hommes que l'on trouve à Sumatra, Java et Borneo. Avant d'appar-

tenir à l'Espagne, ces peuples étaient gouvernés par des radjahs sans autorité; ils se faisaient la guerre entre eux et se pillaient continuellement. La population de la capitale, composée de 160,000 âmes, est un mélange d'indigènes, de Chinois et d'Espagnols.

L'agriculture est loin du degré de perfection dont elle est susceptible; le peu d'industrie et la défense qui a existée long-temps à tout navire étranger d'y aborder, ont été les causes certaines de ce manque de prospérité; on a dû les premiers progrès aux efforts de la compagnie des Philippines, aujourd'hui abolie.

Parmi les productions de ces îles, aucune ne mériterait peut-être autant d'attention que le coton; sa blancheur et sa finesse lui donnent une telle supériorité que les Chinois le recherchent beaucoup et le paient trente pour cent plus cher que celui de l'Inde; malgré ces avantages extraordinaires, on en cultive très-peu. Il serait difficile d'assigner une raison à une telle insouciance, surtout lorsqu'on réfléchit que l'acquéreur est si près, que très-certainement, quelque considérable qu'en fût l'extraction, elle n'atteindrait jamais les immenses demandes de cet article. Les provinces d'Yloços et de Batangas sont celles où l'on cultive le peu que l'on récolte; l'extraction annuelle n'est pas de 1,200 quintaux, tandis que

la compagnie anglaise des Indes orientales introduit en Chine, tous les ans, plus de 100,000 balles de coton de Bombay et du Bengale, qui sont vendues au prix moyen de quinze taels le pic, ce qui fait à peu près une somme de 25,000,000 de francs.

La culture de l'indigo a lieu dans les provinces de Panga-Sinan, Panpanga, Baatan, la Laguna, Tayavas et Camarines; et quoique la manière dont on le manipule soit très-imparfaite, on doit cependant avouer que la qualité en est bonne, et s'est encore améliorée depuis quelque temps. On a imité les procédés suivis à Guatimala pour la construction des caves, et la manière de précipiter la matière colorante. Le quintal d'indigo de première qualité coûte au cultivateur de 40 à 50 piastres; le prix auquel il se vend à Manille n'est jamais moindre de 80, et monte souvent à 120. La culture en étant bornée, il n'est pas facile de pouvoir s'en procurer des quantités considérables, d'abord parce que l'acheteur répugne à faire des avances au cultivateur, et de plus, parce que l'excédant de la consommation n'est pas de plus de 2,500 quintaux. L'indigo de Manille est connu et recherché dans les villes de commerce de l'Europe.

On cultive la canne à sucre dans la plupart des provinces de ces îles, parce que la consommation

de cette denrée est très-grande ; et générale chez les habitans de toutes les classes. Les provinces de Panga-Sinan et de la Laguna s'adonnent plus particulièrement à cette culture ; elles fournissent annuellement plus de 100,000 pics de sucre, dont il s'exporte près de 35,000, soit par des jouques chinoises, soit par d'autres navires étrangers qui fréquentent le port de Manille. Le terme moyen est de 6 piastres le pic (125 liv.) de première qualité, et de 5 piastres pour la seconde. La qualité excellente du sucre de Manille est reconnue de toute l'Europe. Cependant il n'est pas aussi bien manipulé qu'ailleurs. La pression de la canne a lieu par le moyen de deux cylindres de pierre placés sur le sol, ils sont mis en mouvement par le pas lent et inégal d'un buffle ; le jus est versé dans une cuve de fer, enduite de vase ; c'est dans cette même cuve qu'ont lieu toutes les opérations qui doivent amener le sucre à l'état de cristallisation et de solidité qu'on lui donne dans d'autres pays, en le faisant passer par cinq ou six chaudières. Après avoir terré le sucre, on l'expose au soleil sur des nattes ; il y acquiert un degré de consistance tel que, mis ensuite dans des sacs, il durcit encore, et ne contracte point d'humidité comme les autres sucres d'Asie.

Divers essais ont prouvé que les vers à soie

réussiraient très-bien à Manille, et donneraient un produit abondant. Les mûriers y croissent à souhait ; mais l'on s'est borné à des expériences.

On recueille une assez grande quantité de cire : les indigènes la trouvent dans le creux des arbres. Les sauvages qui habitent les montagnes en récoltent beaucoup ; ils l'apportent aux habitans des villages voisins de leurs forêts. La consommation en est considérable, particulièrement à Manille ; cependant il en reste pour l'exportation.

Le poivre se cultive dans les provinces de la Laguna, Tayavas et Batangas, mais en très-petite quantité ; il est de fort bonne qualité.

Le café, la cannelle, la muscade et le cacao croissent spontanément ; toutefois on en cultive fort peu ; le cacao est néanmoins plus généralement soigné, en raison de l'usage du chocolat si commun chez les habitans.

L'objet principal de la culture la plus soignée, quoique pénible, est le riz. Les naturels s'en occupent avec constance : il fait la base de la nourriture de la population. On en exporte rarement. Le froment réussit aussi, et plus particulièrement dans les provinces du nord.

Les Philippines produisent le bois d'ébène et le brésillet qui s'exportent en assez grande quantité : les forêts immenses qui couvrent ces îles,

contiennent les bois les plus précieux et de très-beaux bois de construction. Presque tous les métaux utiles et précieux existent dans cet archipel; les montagnes qui les renferment sont en grande partie habitées par des sauvages; ils recueillent dans des ruisseaux de la poudre d'or qu'ils échangent avec leurs voisins; la province d'Yloços a des mines de fer et de cuivre. Le fer se trouve également dans divers cantons très-rapprochés de la capitale; il est abondant au pied des montagnes de Moron sur le lac de Bay; le gouvernement exploite cette mine; il fabrique dans ses usines les boulets et les munitions de guerre nécessaires au service; le transport de ces objets a lieu par eau jusque sous les murs de Manille.

Il existe aux Philippines quatre classes de propriétaires. La première et la plus considérable se compose des moines de différens ordres : la seconde comprend les Espagnols dont le nombre n'excède pas une douzaine; la troisième les métis, et les principaux indigènes : on peut ranger dans la quatrième tous les naturels qui cultivent un petit terrain autour de leurs maisons et près de leurs villages.

Les revenus dont les ordres religieux jouissent sont le produit de leurs propriétés; ceux des terres des Espagnols se réduisent à rien; il leur est impossible de soutenir la concurrence des moines et

des indigènes. Ces deux classes de propriétaires sont celles qui tirent le parti le plus avantageux de leurs biens ruraux; les lois favorisent beaucoup les indigènes.

La fabrication de tissus de différentes qualités est très-active, et portée à un certain degré de perfection; elle occupe un nombre considérable d'indigènes : dans leurs chétives cabanes couvertes de bambous, avec un métier fort simple, ils font des toiles remarquables par leur finesse et leur beauté. En effet, ces tissus ne le cèdent en rien à ceux des autres peuples de l'Asie. Ces hommes seraient susceptibles de faire mieux encore; car ils ne connaissent point les principes méthodiques, et ignorent l'importance de la subdivision du travail qui conduit à le simplifier et à le perfectionner. On s'étonne avec raison de leur adresse lorsqu'on réfléchit qu'ils nettoyent, filent et tissent le coton sans machines d'aucune sorte.

Le commerce intérieur est très-actif et très-important; il est facilité par la grande quantité de rivières navigables sur les bords desquelles les indigènes se plaisent à placer leurs villages. Manille, située au fond d'une baie magnifique, baignée par une grande rivière qui joint la baie à un très-beau lac, est l'entrepôt de ce commerce.

Les relations commerciales des Philippines avec les nations européennes, l'Amérique et

l'Asie sont très-considérables; depuis quelques années elles ont changé de nature, ce qui a été causé par les événemens survenus en Espagne et par les convulsions qui agitent l'Amérique. Le commerce d'Acapulco et du Mexique, qui offrait quelques avantages aux habitans espagnols de Manille, a été interrompu; cette classe est privée de fonds considérables. Le cours des affaires en a éprouvé une certaine suspension : certainement il reprendra une nouvelle direction. Le moment est critique pour cette colonie; le commerce extérieur se borne aujourd'hui à l'expédition d'un ou deux brigs qui vont chercher une chance douteuse sur les côtes d'Amérique; quelques cargaisons sont destinées pour l'Espagne, et une ou deux pour la Chine. Une demi-douzaine sont venues cette année à Manille pour y charger du sucre et de l'indigo. Le maintien de l'ordre et de la tranquillité est nécessaire pour que le commerce des Philippines établisse de nouvelles relations au dehors, et pour que les étrangers puissent y venir avec plus de sûreté chercher les productions dont l'exportation est si profitable à cet archipel.

Il fut pendant long-temps à charge à l'Espagne. La possession des Philippines n'offrait d'autre avantage à cet état que celui d'en priver une des puissances maritimes rivales qui aurait pu s'y établir. Depuis vingt-cinq ans seulement, les

revenus des Philippines ont commencé à augmenter sensiblement.

Parmi les causes d'un changement si favorable on peut compter l'établissement de la régie du tabac, et l'admission dans le port de Manille des bâtimens de toutes les nations. La régie du tabac a donné un produit net; l'admission des navires étrangers a augmenté le produit des douanes. Depuis ce moment les Philippines ont pris un nouvel aspect. La cour d'Espagne a senti qu'il était d'une nécessité indispensable de mettre une aussi riche propriété à l'abri d'une tentative de la part de l'ennemi. Ainsi les dépenses augmentaient en même temps que les revenus, mais dans une bien moindre proportion; il faut en excepter la période comprise entre 1796 et 1802, pendant laquelle le gouvernement de Manille a dû, à tout prix, prendre les moyens de résister à une invasion dont les Anglais le menaçaient. En 1780 les revenus se montaient annuellement à 700,000 piastres; ils s'élèvent en 1822 à près de 3,000,000 de piastres, et laissent un excédent applicable au paiement de la dette contractée à l'époque dont il vient d'être question, et qui était alors de 900,000 piastres. Les finances sont très-bien administrées.

Après la régie du tabac, l'objet qui rapporte le plus est celle du vin de coco. Les droits de douane

sont perçus d'après une évaluation arbitraire; ils sont de douze pour cent au moins sur les importations, et de trois pour cent sur les exportations. Les navires espagnols n'acquittent que la moitié de ces droits.

La noix d'arec est en régie. La passion des indigènes pour les combats de coqs est si forte, que le gouvernement a cru devoir la faire tourner au profit du trésor public. Il est défendu de faire battre les coqs chez soi. Deux fois la semaine le théâtre bâti pour ce spectacle est ouvert; les propriétaires des coqs les y apportent moyennant un droit; les spectateurs paient leur entrée : ces combats sont très-suivis, et donnent lieu à des paris considérables; cette manie rapporte au fisc plus de 40,000 piastres.

Le tribut personnel payé par chaque famille d'indigènes était dans le principe de huit réaux; la nécessité de faire face aux dépenses extraordinaires de la guerre, a forcé de le porter à dix; les métis paient le double, et les Chinois six piastres par tête annuellement. Il faut ajouter trois réaux de plus pour d'autres subventions, de sorte que chaque famille d'indigènes paie annuellement quatorze réaux, celle des métis vingt-huit, et chaque Chinois six piastres trois réaux. Les hommes ne commencent à acquitter le tribut qu'à vingt ans et en sont exempts à soixante; la

faction l'événement affreux qui a eu lieu à Manille au mois d'octobre 1820; des étrangers de toutes les nations ont été massacrés de la manière la plus cruelle; tout ce qui a été publié dans les gazettes à ce sujet, est encore au-dessous de la réalité (1).

---

(1) Voici quelques détails sur cet épouvantable événement.

A la suite d'un coup de vent assez violent qui se fit sentir dans les premiers jours d'octobre 1820, plusieurs Indiens moururent subitement. Dans l'incertitude où l'on se trouva d'abord sur les causes d'une maladie qui semblait alors respecter les Européens, on pensa qu'elle pouvait provenir des poissons et des coquillages dont se nourrissent les premiers, et qui, par suite des débordemens des rivières, occasionés par les grandes pluies, avaient peut-être contracté une qualité malfaisante. La grande quantité de poissons morts que la rivière chariait parmi les immondices de toute espèce, et surtout l'odeur de putridité exhalée par les coquillages poussés sur le rivage, et dont les Indiens sont si friands, étaient bien propres à accréditer une telle opinion.

En conséquence, une proclamation fut affichée pour inviter les habitans à s'abstenir de manger du poisson et à ne boire de l'eau de la rivière qu'après y avoir mêlé une liqueur spiritueuse. La malveillance se prévalut de cet avis pour répandre parmi les Indiens des bruits d'une absurdité extrême, et dont les conséquences ont été bien funestes.

Cependant les médecins crurent reconnaître des symptômes du cholera-morbus, qui avait ravagé le Bengale, et s'était répandu dans plusieurs îles de l'archipel asiatique.

Dans la situation actuelle des choses, il est extrêmement nécessaire que les nations euro-

---

On s'occupa aussitôt des moyens de guérir les malades, et d'arrêter les progrès de l'épidémie. Le gouvernement, les commerçans, plusieurs particuliers, tous mus par un sentiment d'humanité, s'empressèrent de venir au secours des Indiens en faisant distribuer ou distribuant eux-mêmes les médicamens préparés par les apothicaires.

Les étrangers ne restèrent pas en arrière : les uns en donnant des secours pécuniaires, les autres en administrant gratuitement les médicamens, prouvèrent combien ils prenaient part à l'affliction générale. Quelle récompense leur était réservée !

Des malveillans poussés par la haine, l'envie et la jalousie, insinuent aux Indiens que la maladie a été introduite par les étrangers qui ont empoisonné les eaux; ils appuient cette assertion atroce sur les lézards, les serpens et autres reptiles que l'un de ces étrangers recueillait soigneusement et conservait dans l'esprit de vin. Ils prétendirent qu'il employait ces objets ainsi préparés à l'usage coupable que leur méchanceté inventait : il n'en fallait pas davantage pour enflammer l'esprit d'une populace ignorante et crédule.

Le 10 octobre au matin, une troupe d'Indiens furieux se rassemble, et ces barbares, armés de fusils, de lances, de coutelas, de sabres, de gros pilons, de flèches, en un mot de tout ce qui leur tombe sous la main, se répandent dans les quartiers habités par les étrangers, enfoncent leurs maisons, égorgent ceux qui, par une fuite précipitée, ne peuvent échapper à une attaque si brusque, et pillent tout

péennes qui tiennent à conserver des relations commerciales avec ce pays, y protégent leurs

---

ce qu'ils trouvent. Plus de vingt étrangers furent massacrés, trois furent grièvement blessés.

A onze heures du matin, les brigands frappèrent leurs premiers coups; à quatre heures du soir ils continuaient encore. Dans une occasion si critique, l'autorité agit avec une mollesse inconcevable. Au premier avis qui lui fut donné le gouverneur se mit à la tête d'une cinquantaine de soldats, dont la moitié eût suffi pour faire cesser le carnage, et se porta vers le quartier où les furieux étaient le plus acharnés; mais au lieu d'employer sa troupe pour disperser une populace prête à prendre la fuite, il l'exhorta à rentrer dans l'ordre et passa outre.

Enhardis par cette marque de faiblesse, les mutins se livrèrent à tous les excès de leur rage; ils jetèrent par la fenêtre le corps encore palpitant d'un capitaine danois qu'ils avaient horriblement mutilé.

Cependant les principaux personnages de la ville se réunirent à la hâte; mais les avis se trouvant partagés, on ne prit que des mesures insuffisantes. Les troupes indiennes, les seules qu'il y ait à Manille, et sur lesquelles on n'osait peut-être pas se fier, furent assemblées. On les envoya le soir partout où les massacres et le pillage avaient eu lieu On y établit des postes avec de l'artillerie; des sentinelles furent placées dans les maisons qui avaient été saccagées et où il restait quelque chose qui aurait pu être enlevé.

La tranquillité publique ne fut pas troublée de toute la nuit; mais les précautions que l'on avait prises n'étaient pas assez imposantes. Le lendemain 11, les Indiens se

navires. Notre arrivée y a fait grand effet, et a été très-utile aux Français qui s'y trouvaient encore.

---

rassemblèrent encore, et se mirent en marche pour continuer leurs massacres. Cette fois, croyant tous les étrangers exterminés, ils firent entendre ce cri : *mata a los Chinos y a los amigos de los estrangeros !* (mort aux Chinois et aux amis des étrangers).

On voulut temporiser avec eux. L'archevêque s'étant présenté chercha inutilement à les ramener à des sentimens plus humains. Ils l'écoutèrent tranquillement; mais dès qu'il les eut quittés, ils coururent dans les rues où demeuraient les Chinois : ceux-ci, prévenus à temps, parvinrent à se sauver, à l'exception d'un petit nombre dont les uns furent massacrés et les autres blessés plus ou moins grièvement; leurs boutiques furent enfoncées et pillées à peu de distance des troupes qui restaient, pour ainsi dire, spectatrices paisibles de ces scènes d'horreur.

Après l'espèce d'indifférence avec laquelle les chefs du gouvernement avaient vu les excès commis envers des étrangers, auxquels, par le droit des peuples, ils devaient protection, quelle assistance pouvaient espérer les malheureux Chinois, détestés par toutes les classes des habitans de Manille ? C'en était probablement fait d'eux tous, si des cris échappés à quelques-uns des brigands n'eussent enfin tiré les Espagnols de leur apathie.

Ces cris étaient : *manana à los Metisses, y pues a los Espanoles !* (demain ce sera le tour des Métis, ensuite celui des Espagnols !) Alors les Espagnols réveillés de leur léthargie, craignirent pour eux-mêmes les suites d'un soulèvement, qu'il eût été si facile d'arrêter dans son principe,

Manille est une excellente relâche pour tout ce qui peut être nécessaire en vivres et en munitions.

---

surtout si l'on avait voulu écouter les avis de quelques gens de bien et de braves militaires, tels que les commandans de la citadelle et de l'artillerie dont l'honneur se trouvait indignement blessé par l'inaction à laquelle ils se voyaient contraints.

Une nouvelle junte fut convoquée à l'instant. On décida que tous les citoyens blancs seraient armés ainsi que les Métis, et qu'ils se formeraient en gardes nationales, afin de veiller à leur propre sûreté. On fit marcher vers les faubourgs de nouvelles troupes qui dispersèrent aisément les mutins. Des pièces de canon ajoutées aux premières, furent placées convenablement, et les chefs militaires furent autorisés, hélas trop tard! à faire tirer sur les Indiens réunis au nombre de plus de trois cents. L'ancien corrégidor, don Manuel Varela, homme d'une activité et d'un courage reconnus, fut rappelé. La reconnaissance des étrangers lui doit un hommage public, ainsi qu'à don José-Nicolas Yrastora, par le dévouement que ces deux fonctionnaires montrèrent et les services qu'ils rendirent dans cette occasion.

On ne pouvait se rendre compte des atrocités qui venaient de se commettre; mais il était nécessaire d'en rechercher les auteurs. Il importait surtout de laver les étrangers du projet abominable qu'on leur imputait, d'avoir empoisonné les eaux, opinion que n'avaient pas rougi d'adopter des hommes appartenant à une classe que, partout ailleurs, on eût regardée comme trop éclairée pour ajouter foi à des absurdités si grossières.

Il fut ordonné de faire des perquisitions dans les cases

Le port et l'arsenal de Cavite offrent également de grandes ressources.

La position de cette colonie et la crainte de quelques accidens, nous ont engagés à ne laisser descendre aucun de nos matelots à terre; cet ordre a été exécuté avec la plus parfaite exactitude; une rixe avec les indigènes aurait pu avoir des conséquences très-graves. Le cholera-morbus s'est introduit à bord malgré toutes nos précautions; nous avons promptement mis à la voile avec quarante-huit hommes sur les cadres;

---

des Indiens; la plupart avaient été abandonnées par leurs coupables habitans. Ils s'étaient enfuis dans les campagnes. On trouva dans quelques cases de l'argent et des objets volés dans le pillage des maisons des Européens; tout fut déposé provisoirement dans un lieu sûr. Des coupables furent emprisonnés; il y avait parmi eux trois individus de race européenne, chez lesquels on avait découvert des dépôts considérables en or et en argent. Le juge de Léhas fut invité à faire toutes les démarches nécessaires pour constater si des objets d'histoire naturelle trouvés chez des Français étaient réellement du poison.

Tous les étrangers qui avaient pu se soustraire aux coups des meurtriers, avaient été conduits sous bonne escorte à la citadelle. Protégés par le commandant don Alexandre Parène, ils reçurent pendant plus de quinze jours qu'ils y restèrent, de ce brave homme et de sa famille, toutes les attentions qui pouvaient adoucir l'horreur de leur situation.

nous en avons perdu huit. A force de soins et d'efforts, nous sommes parvenus à extirper le germe du mal. Le changement de climat a beaucoup fait ; je suis persuadé que si nous étions restés plus long-temps à Manille, nous aurions été obligés de désarmer la frégate. Nous partîmes pour Macao

---

LIVRE VI.

VOYAGES EN ASIE.

JAPON.

On a vu dans la relation de M. de Krusentern (1), que l'ambassadeur de l'empereur de Russie ne put obtenir du gouvernement japonais la permission d'aller à Iedo, et fut obligé de se rembarquer avec les présens que son souverain l'avait chargé de remettre au monarque du Japon. Choqué de cette mauvaise réception, M. de Resanov, arrivé au Kamtchatka, essaya d'en rendre raison dans les lettres qu'il écrivit en Russie. Il prétendit que le mauvais succès de ses tentatives était dû aux manœuvres des agens hollandais, résidans à Nangasaki; selon lui, lorsque ceux-ci virent les Russes dans le port de cette ville, la crainte d'être supplantés dans leur commerce avec le Japon,

(1) *Voyez* tome VI, page 207.

les détermina sur-le-champ à tout entreprendre pour empêcher l'ambassadeur de réussir; ils parvinrent par leurs intrigues et leurs faux exposés à paralyser tous ses efforts et à faire rejeter ses offres. M. de Resanov, ont dit ceux qui s'étaient laissés abuser par ses récits, se rembarqua dégoûté et indigné de voir le nom de l'autocrate de toutes les Russies ravalé par les menées de quelques marchands. Toutefois, M. de Krusenstern ne fut pas soumis à toutes les humiliations imposées aux Hollandais. On a même assuré que dans des pourparlers, qu'un Japonais instruit eut peu de temps après avec les Russes, il leur assura qu'il existait à cette époque des dispositions favorables à la Russie, et que le gouvernement avait long-temps hésité sur la conduite à tenir envers l'ambassadeur.

Les assertions de M. de Resanov n'ont pu paraître fondées qu'à ceux qui n'ont pas eu une connaissance exacte de son caractère. En effet il semble d'après des renseignemens positifs (1), que c'est en grande partie M. de Resanov lui-même qui, par sa conduite inconsidérée a fait complétement échouer la tentative dont l'issue était confiée à ses soins. M. de Resanov, d'abord commis dans

(1) *Voyez* Annales des Voyages, tom. XXI, pag. 264.

gea tout à coup de langage, supplia M. de Krusenstern de rester, s'excusa le mieux qu'il put et promit de signer un écrit par lequel il s'engagerait à ne plus tourmenter le capitaine ni ses officiers. Après cette espèce de capitulation peu honorable pour M. de Resanov, on partit pour le Japon.

M. de Krusenstern a eu la générosité de passer sous silence que la conduite puérile de l'ambassadeur contribua beaucoup au mauvais accueil que les Russes reçurent des Japonais. Voulant imiter lord Macartney qui était arrivé en Chine avec une escorte de fantassins anglais, M. de Resanov se fit donner par le gouverneur du Kamtchatka sept soldats et un tambour qui devaient lui servir de garde durant sa mission. Ces huit hommes, mesquinement habillés, furent un objet de risée pour les Japonais. Lorsqu'enfin, après de longues sollicitations, l'ambassadeur obtint la permission de débarquer, il voulut se faire accompagner par ces militaires. Les Japonais, qui n'avaient jamais permis, comme remarque M. de Krusenstern, aux officiers hollandais de garder leurs épées, trouvèrent fort mauvais que l'envoyé d'une puissance étrangère vînt chez eux avec une escorte armée. Les interprètes japonais représentèrent à M. de Resanov qu'une telle démarche était contraire aux usages de leur pays, et que le peuple serait révolté de voir paraître des soldats armés. Ils

l'invitèrent à n'amener, du moins, que la moitié du détachement. M. de Resanov ne voulut pas souscrire à cette modification, ce qui amena des délais, parce qu'il fallut attendre la réponse de Iedo où l'on écrivait pour obtenir la solution de la moindre difficulté qui s'élevait.

En tout M. de Resanov semblait prendre à tâche d'inspirer une mince idée de sa personne aux Japonais. Sa mise était négligée, et même malpropre; et sans son uniforme, on n'aurait pu deviner son rang. Un jour, que dans la conversation avec les interprètes japonais, il parlait de sa réception, et insistait sur la permission d'aller à Iedo, et ceux-ci ayant répondu que les ordres de la cour n'étaient pas encore arrivés, il vanta le gouvernement de Russie, et la liberté dont on jouit dans ce pays, ainsi que l'accueil honorable que l'on y fait aux étrangers, et déplora les inconvéniens d'un gouvernement despotique; alors les interprètes le persiflèrent : l'un lui dit, en hollandais, d'un ton goguenard : « Russie, grand empire, grandes manières; Japon, petit pays, petites manières. »

Etant tombé malade, il renvoya le médecin du vaisseau et en demanda un japonais; on lui représenta qu'il fallait préalablement obtenir le consentement du médecin russe; M. de Resanov ne rougit pas de souscrire à cette condition humi-

liante ; mais le docteur japonais ayant proposé d'emblée l'application du moxa, M. de Resanov eut peur de cette opération, et retourna au médecin russe.

Un des interprètes lui dit un jour : dans votre Russie, tout est autrement que chez nous ; quand un de nos princes envoie un député à un autre, il choisit ordinairement l'homme qui a le plus d'esprit. D'autres protestaient qu'il était un trop grand personnage pour qu'on pût le recevoir d'une manière commune ; que l'empereur du Japon avait besoin de réunir auprès de lui les seigneurs les plus considérables pour la cérémonie de l'audience qu'il lui accorderait, et qu'il serait nécessaire, lorsqu'il voyagerait, d'écarter de la route le peuple qui n'était pas digne de le voir.

Ce fut en attendant ces honneurs extraordinaires que M. de Resanov passa plusieurs mois, près de Megasaki, dans une enceinte restreinte entourée d'une haie de bambous, et strictement gardée par des soldats japonais. Cependant l'ambassadeur, vêtu de son uniforme, traversa un jour une petite maison attenante à cet enclos, et se fit voir au peuple rassemblé devant la haie. Les officiers, par respect pour le rang de M. de Resanov, ne lui adressèrent aucune observation sur cette incartade ; mais le gouverneur de Mangasaki en fit son rapport à la cour, et il fut enjoint aux Russes

de ne plus contrevenir aux ordres qui leur avaient été intimés.

Enfin, après l'entrevue de M. de Resanov avec les délégués de l'empereur du Japon, les Russes s'empressèrent de mettre à la voile. Les Japonais leur fournirent, de la part de leur empereur, des vivres et diverses provisions. Ils annoncèrent aussi que deux mille pièces de la plus belle ouatte de soie devaient être envoyées à bord pour les officiers; le nom de l'ambassadeur ne fut pas prononcé. Les interprètes lui firent entendre qu'il était un personnage trop éminent pour qu'on pût lui offrir des présens si chétifs.

On a vu dans la suite de la relation du voyage de M. de Krusenstern que M. de Resanov quitta l'expédition au Kamtchatka, et que plus tard, en conséquence des nouvelles qu'il reçut de Saint-Pétersbourg, il résolut de visiter, comme chargé des pouvoirs de la compagnie russe d'Amérique, les îles Aleoutiennes, et les établissemens de l'association sur la côte nord-ouest.

Ce fut le 24 juin 1805 qu'il s'embarqua sur le navire *la Marie*: deux officiers de la marine russe, MM. Khvostov et Davydov étaient à bord comme passagers. Depuis long-temps ils connaissaient M. de Resanov. L'empereur Paul avait permis par un oukase, aux officiers de sa marine, de servir sur les navires de la compagnie d'Amérique. M. de

Resanov, qui était un des principaux actionnaires de cette société, détermina ces deux officiers à profiter de la faculté accordée par le souverain. Au mois d'avril 1802 ils partirent de Saint-Pétersbourg, et allèrent s'embarquer à Okhotsk pour la côte d'Amérique. De retour après vingt mois d'absence, la compagnie leur témoigna qu'elle était satisfaite de leur conduite, en leur proposant de faire une seconde fois le voyage de Kodiak, et leur offrant quatre mille roubles d'appointement. L'espoir de trouver une occasion de se distinguer les fit souscrire aux désirs de la compagnie. Partis de Saint-Pétersboug au mois de mai 1804, ils arrivèrent à Okhotsk vers la fin d'août, et s'embarquèrent aussitôt sur le navire *la Marie*. Leur voyage fut moins heureux que le précédent. Une voie d'eau força le bâtiment de relâcher au Kamtchatka et d'y passer l'hiver. Au mois de juin 1805 ils partirent avec M. de Resanov sur *la Marie* qui allait à Kadiak.

Cet ambassadeur se regardant comme personnellement offensé, par la manière dont il avait été éconduit du Japon, se hâta de satisfaire ses ressentimens. Prétextant des ordres de son souverain qui l'y autorisaient, il fit armer à Sitka deux petits bâtimens dont il donna le commandement à MM. Khvostov et Davydov, dont les pleins pouvoirs de la compagnie lui permettaient de disposer.

Il les chargea d'aller attaquer les établissemens japonais sur la côte de Tchoka, de chasser les Japonais qu'ils y trouveraient établis, de piller et de détruire leurs magasins, de déclarer les habitans indigènes sujets de l'empire de Russie, et de leur promettre sûreté et protection contre leurs maîtres.

Croyant se conformer aux intentions de l'empereur de Russie, les deux jeunes officiers mettent le plus grand empressement à exécuter ce que M. de Resanov leur prescrit. Au printemps de 1807 ils partent pour Tchoka. Il pouvait paraître téméraire d'effectuer avec deux petits bâtimens assez mal équipés et montés par une soixantaine de soldats peu expérimentés, ou plutôt de chasseurs, une entreprise hostile contre des bourgades très-peuplées; plus l'entreprise semblait périlleuse, plus elle devait avoir d'attraits pour des jeunes gens remplis d'ardeur; mais les dangers n'étaient qu'imaginaires. Ces établissemens que Khvostov et Davydov avaient mission d'enlever de force, ne consistaient que dans des comptoirs et des magasins; il n'y avait pas de remparts à forcer, de murs à escalader, de soldats à combattre; d'ailleurs les Japonais étaient en paix avec les Russes; ils avaient vu deux ans auparavant M. de Krusenstern naviguer le long de leurs côtes en évitant tout ce qui pouvait déplaire à leur gouvernement,

et cependant M. de Krusenstern montait un gros vaisseau. Ils ne pouvaient donc pas redouter une agression de la part de deux petits bâtimens portant le pavillon d'une puissance qu'ils étaient fondés, avec raison, à regarder comme amie. Ainsi les deux jeunes officiers et leur troupe, quoique peu nombreuse, n'éprouvèrent aucune difficulté à exécuter les ordres barbares de Resanov. Ils font plusieurs descentes sur les côtes de Tchoka et d'autres îles, pillent les villages, incendient les maisons, enlèvent les personnes et les marchandises, tuent de sang-froid un grand nombre d'insulaires et laissent les autres exposés à mourir de faim ou de froid. Cet exploit terminé, ils font voile avec leur butin et arrivent Okhotsk.

Le commandant de cette ville, apprenant qu'ils viennent d'exercer des hostilités contre les sujets d'un prince avec lequel son souverain est en paix, les fait arrêter. En vain MM. Khvostóv et Davydov produisent les instructions signées par M. de Resanov, le commandant n'y a aucun égard, dépouille ces deux officiers de tout ce qu'ils ont enlevé aux Japonais, et les fait enfermer dans deux prisons séparées. Ils écrivent à Saint-Pétersbourg pour solliciter leur élargissement, mais ils ne pouvaient recevoir la réponse avant six mois. Impatient de sa détention, Khvostov forme le projet de s'évader; un de ses gardiens, touché de son

malheur, lui sert d'intermédiaire pour correspondre avec Davydov; celui-ci trouve de même son geolier disposé à favoriser sa fuite. Quelques amis leur fournissent deux fusils, de la poudre et du plomb, et une provision de biscuit. Leur évasion réussit, ils se mettent en route, évitent les lieux habités et les chemins fréquentés, traversent des forêts où jamais aucun voyageur n'a pénétré, et franchissent des montagnes escarpées, n'ayant pour asile que des cavernes. Ils parcourent ainsi un désert de 240 lieues, et parviennent enfin à Iakoutsk exténués de fatigue et avec leurs habits en lambeaux.

Le commandant d'Iakoutsk prévenu de leur évasion les fait arrêter. Cependant le gouverneur général de la Sibérie les réclame; ils sont transférés à Irkoutsk. Peu de temps après il reçoit du ministre de la marine, l'ordre de les mettre en liberté et de leur fournir les moyens de revenir à Saint-Pétersbourg. Ils y arrivent en 1808; ils se justifient sans peine d'avoir exécuté des ordres qu'ils devaient croire émanés au moins indirectement de l'empereur, et obtiennent de l'emploi sur la flotille qui combattait contre les Suédois. Ils donnent dans cette campagne des preuves nouvelles de courage et de talent, et à l'entrée de l'hiver retournent à Saint-Pétersbourg pour jouir du repos et rétablir leur santé ébranlée par tant de fatigues.

Les services qu'ils venaient de rendre à leur patrie les avait, on peut le dire, lavés de la faute d'avoir compromis le nom de leur souverain envers une nation étrangère; mais la justice éternelle, vengeresse des innocens, n'était pas satisfaite. Ils avaient attaqué au sein de la paix des hommes qui ne devaient pas redouter l'agression d'un peuple ami, ils avaient traité en ennemis des hommes qui n'étaient pas préparés à se défendre, ils périrent sans gloire. Revenant à deux heures du matin de chez M. Langsdorf leur ami, il arrivèrent sur le pont de la Néva au moment où on l'ouvrait pour laisser passer un navire. Pressés de rentrer chez eux et comptant sur leur agilité, ils veulent s'élancer sur ce navire pour gagner l'autre côté du pont; ils le manquent et tombent tous deux dans le fleuve; à l'instant ils disparurent, l'obscurité de la nuit et la rapidité du courant empêchèrent de leur porter du secours; leurs corps même ne purent être retrouvés.

M. de Resanov, cause première des dévastations commises par ces jeunes imprudens, ne survécut pas long-temps aux catastrophes dont il était l'auteur. En arrivant au Kamtchatka, il apprit de quelle manière les exécuteurs de ses ordres barbares avaient été traités par le commandant d'Okhotsk; la crainte bien fondée d'avoir encouru l'animadversion de son souverain vint aussitôt

troubler son esprit; agité par les plus noirs pressentimens, il se mit en route pour Saint-Pétersbourg; mais il ne put résister aux tourmens que lui faisaient éprouver ses craintes et ses remords; forcé de s'arrêter dans une bourgade de la Sibérie, il mourut loin de sa famille au milieu des déserts où il aurait peut-être été relégué en expiation de sa conduite.

Sa vanité blessée avait déjà produit bien des maux, elle en occasiona encore d'autres. La nouvelle des excès commis sans aucune provocation, par deux bâtimens portant le pavillon russe, n'avait pu manquer de causer une vive sensation dans la capitale de l'empire japonais. Le gouvernement ordonna d'user de représailles. Le souvenir des injures qu'il avait reçues avait long-temps occupé tous les esprits chez un peuple dont les aversions sont souvent héréditaires, et qui, vivant séparé du reste du monde, reçoit des impressions rarement affaiblies par des expériences contraires : il lui est donc difficile d'établir une différence entre le caractère des particuliers et celui de la nation à laquelle ils appartiennent; et il doit attribuer à celle-ci toute entière les intentions qui se sont manifestées chez des individus isolés. On en va voir la preuve.

Au mois d'avril 1811, M. Golovnin, capitaine de vaisseau de la marine impériale de Russie,

arrivant au Kamtchatka, après un voyage dans lequel il avait reconnu la côte ouest de l'Amérique septentrionale, reçut du ministre de la marine, l'ordre d'aller avec sa corvette *la Diane*, faire la reconnaissance des Kouriles méridionales, des îles Chantar, situées au sud de la Sibérie, dans le golfe d'Okhotsk, enfin de la côte du continent depuis le 153° 38' jusqu'à Okhotsk.

M. Golovnin était instruit des déprédations commises par Khvostov et Davydov, dans les établissemens des Japonais; c'est pourquoi voulant éviter toute espèce d'explication avec ceux-ci, il résolut lorsqu'il serait dans le voisinage d'une des îles qu'ils occupent, de ne pas arborer de pavillon, afin de n'éveiller ni craintes ni doutes chez un peuple si soupçonneux. « Mais, s'écria-t-il, il a plu à la Providence d'en ordonner autrement, et probablement pour le mieux. »

Le 17 juin *la Diane* se trouvait près de la côte d'Itourpou. On s'en rapprocha davantage pour mieux l'examiner, et on y aperçut des maisons, deux grands baïdars ou canots, et des gens qui couraient çà et là sur le rivage. Persuadé que l'île n'était habitée que par des Kouriliens, M. Golovnin envoya à terre, sous le commandement du midshipman Mohr, un canot armé. « Bientôt, dit M. Golovnin, je vis un baïdar se détacher du rivage et se diriger vers lui; ne pouvant savoir

quelle réception les habitans lui feraient, je rangeai la côte de plus près, et je m'embarquai dans un canot avec un midshipman et quatre hommes, afin de porter secours à nos compatriotes, si cela était nécessaire. Sur ces entrefaites le baïdar et notre canot s'étaient rencontrés, et tous deux abordèrent le rivage où je ne tardai pas non plus à débarquer. A ma grande surprise je trouvai M. Mohr causant avec des Japonais par l'entremise de Kouriliens russes. Ceux-ci avaient été envoyés audevant du canot pour demander à M. Mohr par quel motif nous nous approchions de la côte, lui dire que nous inspirions des craintes, et le prier de ne pas mettre le pied à terre. Surpris et mécontent de ce que je venais d'entendre, je reprimandai M. Mohr de n'être pas revenu à bord me rendre compte de sa conversation avec les Kouriliens; il crut se justifier en disant que ses camarades l'auraient taxé de poltronerie.

Cette excuse quoique peu plausible, ne déplut pas à M. Golovnin, il brisa sur ce sujet. M. Mohr lui montra l'officier japonais entouré d'une vingtaine d'hommes armés. On se salua très-poliment. Le Japonais ayant demandé à M. Golovnin pourquoi il était venu à terre, celui-ci lui répondit que son navire manquant de bois et d'eau, il cherchait un port sûr où il pût faire sa provision; ajoutant qu'il ne pouvait raisonnablement inspi-

rer aucune crainte, puisque c'était, non un bâtiment de commerce, mais une corvette impériale, et que l'intention n'était pas de leur faire le moindre tort. L'officier japonais lui rappela alors les dévastations commises peu d'années auparavant. M. Golovnin s'efforça de lui démontrer que des navires marchands avaient pu seuls se rendre coupables de ces excès. L'officier parut satisfait de ces raisons, et invita le capitaine à l'accompagner à sa tente. On se fit mutuellement des présens, et M. Golovnin, muni d'une lettre de recommandation de l'officier japonais, fit voile pour Ourbitch. Alexis Maximovitch, jeune Kourilien fort intelligent, s'embarqua sur la corvette pour servir d'interprète aux Russes.

Les vents contraires ayant empêché M. Golovnin de gagner Ourbitch, il se dirigea vers Kounachir, son interprète lui ayant dit qu'il y avait sur la côte méridionale de cette île un bon mouillage avec un village fortifié, où il pourrait s'approvisionner de bois, d'eau de riz et de végétaux frais. Il s'y détermina d'autant plus volontiers, qu'il désirait explorer ce port, et le canal qui sépare Kounachir d'Ieso.

Le mauvais temps ne permit à M. Golovnin d'entrer dans ce détroit que le 4 juillet. Le soir il s'approcha d'une pointe de terre basse qui forme le côté oriental du port. Pour ne pas causer d'in-

quiétude aux Japonais, en pénétrant le soir, M. Golovnin mouilla dans le canal; toutefois la défiance était déjà excitée; pendant toute la nuit de grands feux furent allumés sur les deux caps de la baie; c'était probablement des signaux.

Le lendemain la manière peu amicale dont les Russes furent accueillis en entrant dans la baie, dut leur prouver que les Japonais les voyaient de mauvais œil. Deux coups de canon furent tirés du fort sur la corvette; heureusement ils ne l'atteignirent pas. En approchant du fort, on vit qu'il était tendu tout à l'entour d'étoffes de différentes couleurs, de sorte que l'on ne pouvait rien voir des ouvrages. On aperçut dans l'intérieur des maisons bâties sur une pente, et qui s'élevaient au-dessus des remparts : celle du commandant était ornée d'une quantité de girouettes et de banderolles.

La Diane ayant mouillé à peu près à une demi-lieue du fort, le capitaine se mit dans un canot avec un maître, quatre matelots et Alexis, pour aller à terre; ils n'étaient plus qu'à cinquante brasses du rivage, quand le feu du fort recommença sur différens points et les força de rebrousser chemin. De retour à bord, M. Golovnin ne savait s'il devait tirer une vengeance immédiate de cette lâcheté, ou bien essayer les moyens de conciliation. Il préféra ce dernier parti. Toutes ses ten-

tatives échouèrent pendant quelque temps. On lui renvoya l'argent et divers objets d'échange laissés dans un village situé sur le bord de la mer, où ses gens avaient enlevé du bois, du riz et des poissons secs, et dans lequel ils n'avaient trouvé personne.

Les Japonais manifestaient toujours des intentions hostiles. Enfin le 9 juillet, M. Golovnin étant allé à l'embouchure d'un ruisseau où ses matelots faisaient de l'eau, un Kourilien lui fit entendre que le commandant de la ville désirait s'entretenir avec lui. Bientôt un canot se détacha de terre, et joignit celui des Russes. Les Japonais s'excusèrent d'avoir fait tirer sur la corvette, sur la crainte d'une agression semblable à celle qui avait eu lieu quelques années auparavant, ajoutant que l'équipage avait allégué les mêmes prétextes pour descendre à terre. M. Golovnin désavoua, au nom de son souverain, les dévastations commises par les agens de Resanov. Les Japonais dirent que, persuadés des intentions amicales de l'équipage de la corvette, par la conduite qu'il avait tenue, ils étaient prêts à lui rendre tous les services qui étaient en leur pouvoir, et demandèrent à M. Golovnin quelle était la quantité de vivres dont il avait besoin. Il la leur fit connaître. Ils l'invitèrent ensuite à descendre à terre, pour parler au commandant de la ville; la corvette

était trop loin, il remit la partie au lendemain.

M. Golovnin apprit par des Kouriliens que son arrivée avait répandu la consternation chez les Japonais. Ils avaient, dans le premier moment, commencé à évacuer le fort; la crainte seule les avait déterminés à tirer sur les Russes. Ensuite ils s'étaient rassurés.

Le 10, le vent n'avait pas permis à la corvette de s'approcher; les Japonais firent signe aux Russes qu'ils pouvaient venir à terre. « Je n'avais plus besoin des Japonais, dit M. Golovnin, ma corvette était bien approvisionnée d'eau, de bois et de vivres pour plus de deux mois; mais l'espoir d'être utile à ma patrie en devenant l'intermédiaire d'une réconciliation entre les deux pays, et le désir de faire oublier tout ce qui s'était passé me décidèrent à me rendre à terre. »

Avant de débarquer il ordonna aux quatre matelots qu'il laissa dans le canot, de cacher leurs armes sous les voiles, de manière cependant à pouvoir les saisir en cas de besoin; puis il s'avança avec son interprète et un matelot. Un officier vint au-devant de lui et le conduisit à un autre d'un plus haut grade.

Celui-ci, après s'être excusé par les mêmes motifs que celui auquel on avait parlé le premier, des coups de canon tirés sur la corvette, adressa des questions sans fin à M. Golovnin. Il écrivait

toutes les réponses. Ensuite il le régala de thé, de caviar et de saki. On fuma, on causa, on plaisanta.

M. Golovnin avait cru avoir affaire au commandant du fort : il fut donc très-surpris quand, s'étant informé de ce qu'il aurait à payer pour les vivres qu'on devait lui fournir, l'officier lui dit qu'il ne pouvait terminer cet objet parce qu'il n'était pas le chef, et finit par l'inviter à l'accompagner au fort. M. Golovnin répondit qu'il y consentait à condition que quelques Japonais élevés en grade s'embarqueraient dans son canot pour aller à bord de la corvette, afin de tranquilliser son équipage sur sa longue absence. Cette proposition ne fut pas acceptée. M. Golovnin promit de rapprocher la corvette du rivage, et d'aller ensuite au fort. On se fit mutuellement des présens.

Le soir, M. Golovnin envoya un canot armé porter aux Japonais la lettre du commandant d'Itourpou, et prendre des poissons qu'on lui avait promis. Le midshipman qui commandait le canot fut très-bien accueilli. Il rapportait plus de cent gros poissons. Il avait annoncé la visite de M. Golovnin pour le lendemain. Les Japonais le prièrent d'engager le capitaine à se faire suivre de quelques-uns de ses officiers. « J'avoue, dit M. Golovnin, que cette invitation aurait dû éveiller mes soupçons ; mais je crus que ce jeune officier ne l'avait pas rendue exactement. »

Guidé par sa mauvaise étoile, M. Golovnin s'embarqua le 11, à huit heures du matin, dans un canot, avec le midshipman Mohr, le pilote Khlébnikov, quatre matelots et Alexis. A l'exception du capitaine, de M. Mohr et de M. Khlebnikov qui avaient leurs épées, personne n'était armé. Afin de mieux convaincre les Japonais de ses intentions pacifiques, le capitaine fit haler presque entièrement son canot à terre, et n'y laissa qu'un matelot. Suivi des autres, il s'avança vers le fort avec des officiers japonais venus au-devant de lui.

« En entrant dans le fort, dit-il, je fus frappé du grand nombre d'hommes qui s'y trouvaient rassemblés. Plus de trois cents soldats armés de fusils, de flèches et de piques, étaient assis en cercle autour d'un grand espace vide à droite de la porte : à gauche une quantité innombrable de Kouriliens entouraient une tente de toile de coton rayée dressée à peu près à trente pas de la porte. Je n'aurais jamais imaginé qu'un si petit fort eût pu renfermer autant de monde. J'en conclus que depuis notre apparition l'on y avait réuni les soldats de toutes les garnisons voisines. »

M. Golovnin et ses compagnons furent conduits dans la tente où le commandant était assis sur un tabouret vis-à-vis de l'entrée. Derrière lui étaient assis à terre son porte-lance, son porte-mousquet et son porte-casque. Le commandant était à sa

gauche, sur un tabouret plus bas, ayant également ses écuyers derrière lui : des deux côtés de la tente, quatre officiers étaient assis les jambes croisées. Après les premières civilités, M. Golovnin et ses compagnons furent régalés de thé sans sucre; suivant la coutume du pays, les tasses n'étaient qu'à moitié pleines, et posées sur des souçoupes de laque. On apporta ensuite du tabac et des pipes, puis la conversation commença. On leur demanda leurs noms, leurs grades, le nom de la corvette, d'où ils venaient, où ils allaient, le motif de leur arrivée à Kounachir, la cause de l'attaque des villages japonais par des bâtimens russes; enfin s'ils connaissaient Resanov et où il demeurait. Les réponses furent conformes à celles que l'on avait déjà faites; le commandant en second les écrivait toutes. Les Japonais dirent que pour fournir la quantité de vivres suffisante, il était nécessaire qu'ils connussent le nombre des hommes de l'équipage. Cette question qui paraissait ridicule, n'était pas adressée sans dessein. Les Russes grossirent leur force du double. Les présens que M. Golovnin avait apportés pour le commandant furent examinés avec beaucoup d'attention, et donnèrent lieu à des questions sans nombre.

Durant cet entretien M. Mohr remarqua que l'on distribuait des sabres aux soldats; il en avertit

M. Golovnin qui n'en conçut aucun soupçon. Lorsqu'il se leva pour s'en aller, le commandant le pria de rester à dîner qui fut servi à l'instant, quoiqu'il fût de très-bonne heure. Le repas fini, M. Golovnin ayant de nouveau déclaré qu'il allait partir, les Japonais jetèrent le masque. Le commandant qui jusqu'alors avait parlé avec beaucoup de douceur, parla très-haut et avec chaleur; il nomma fréquemment Resanota (Resanov) et Khvostov, et frappa fréquemment sur son sabre. Alexis l'interprète, effrayé de ce long discours, ne put en rendre aux Russes que cette phrase: « Si je laisse sortir du fort un seul de vous, il m'en coûtera la vie. » Cela était clair et positif. Les Russes firent un mouvement pour se précipiter hors de la tente; les Japonais n'osèrent pas porter la main sur eux; ils jetèrent de grands cris, et leur lancèrent des morceaux de bois pour les faire tomber. « Arrivés à la porte, dit M. Golovnin, ils nous tirèrent plusieurs coups de fusil, qui heureusement ne nous atteignirent pas. Toutefois ils réussirent à enfermer dans le fort M. Mohr, un matelot et Alexis. Je m'échappai avec les autres, mais quand nous eûmes gagné notre canot qui se trouvait alors à sec, ils nous environnèrent, et nous forcèrent à nous rendre. »

Les Russes furent aussitôt reconduits à la tente où ils ne retrouvèrent aucun des deux comman-

dans : on leur lia légèrement les mains derrière le dos, puis on les mena dans une espèce de caserne située vis-à-vis du fort ; on les fit mettre à genoux, et on les garrotta de la manière la plus cruelle. Les Japonais effectuèrent cette opération avec une dextérité et une uniformité qui prouvaient qu'ils y étaient très-experts ; car les cordes étaient nouées et entrelassées aux mêmes endroits, placés à la même distance. « Nos coudes, dit M. Golovnin, touchaient presque l'un à l'autre ; nos mains étaient étroitement liées par une corde dont un Japonais tenait le bout ; on nous avait passé autour du cou un lacet dont le moindre effort eût suffi pour étrangler celui qui aurait fait le moindre mouvement pour s'échapper : nos jambes étaient liées au-dessus des genoux et au-dessus des jarrets. »

Ensuite on les fouilla, et on leur prit tout ce qu'ils avaient dans les poches. Au bout d'une heure on les débarrassa des liens qui leur serraient les jambes, et on les fit sortir de l'enceinte du fort, chacun d'eux ayant à ses côtés un soldat armé, et un gardien qui tenait le bout de la corde. Du haut d'une colline les infortunés aperçurent *la Diane* sous voile ; un peu plus loin ils entendirent le bruit d'une canonnade qui s'était probablement engagée entre la corvette et le fort.

La vue de *la Diane* avait inspiré les réflexions

les plus pénibles à M. Golovnin. Il se reprochait son imprudence qui l'avait rendu, ainsi que ses compagnons, victime de la plus insigne perfidie. A ces pensées cruelles se joignaient des souffrances affreuses. Il se trouvait tellement serré, surtout au cou, qu'il pouvait à peine respirer. Sa figure s'enfla et devint noire ; ses compagnons firent signe aux Japonais, et les prièrent, par l'organe d'Alexis, de desserrer un peu le cordon ; mais le bruit du canon les effrayait si fort, qu'ils doublèrent le pas en regardant constamment derrière eux. M. Golvnin, accablé par ses souffrances, finit par tomber sans connaissance. Les Japonais consentirent alors, non sans beaucoup de répugnance, à céder aux supplications de MM. Mohr et Khlebnikov et à relâcher un peu les liens du capitaine.

Après avoir parcouru dix verstes, la troupe arriva au détroit qui sépare Kounachir de Ieso. On fit embarquer les Russes dans deux canots ; le 13 juillet ils s'arrêtèrent, les deux embarcations furent halées à terre sans que personne en sortît : à l'aide de quelques Kouriliens on leur fit franchir une montagne à travers des broussailles et une petite forêt ; puis après avoir parcouru ainsi près de quatre verstes, ils furent de nouveau mis à flot dans une espèce de canal. La côte que l'on avait longée était couverte de villages bien peuplés ; les habitans s'occupent de la pêche.

Dès que les bateaux furent en marche, les Japonais qui probablement pensaient qu'ils n'avaient plus rien à craindre de la part de la corvette, commencèrent à traiter leurs prisonniers avec plus d'humanité. Ils s'efforcèrent de leur faire entendre par signes que dans une douzaine de jours ils arriveraient à Matsmaï où on leur ôterait leurs liens; et qu'après les avoir examinés, on les renverrait en Russie. « Nous n'ajoutions pas beaucoup de foi à ces assurances, dit M. Golovnin, cependant nous conçûmes quelques espérances. »

D'ailleurs les Japonais n'avaient pas maltraité leurs captifs; ils avaient soin de leur donner à manger, et plaçaient même auprès d'eux des hommes chargés de chasser avec des branches d'arbres les mouches et les cousins. Plusieurs habitans des lieux où ils passaient leur témoignaient un intérêt touchant, et leur offraient à manger, ce qu'ils supposaient leur être agréable.

Le 16, comme on allait continuer la route par terre, on demanda aux Russes s'ils aimaient mieux marcher ou être portés en litière; tous préférèrent la première manière, à l'exception d'Alexis qui avait mal aux pieds. L'oyagoda ou principal magistrat du village ordonna la façon dont l'escorte serait disposée. Elle se composait d'environ deux cents hommes, les uns armés,

les autres chargés du soin des prisonniers, ou de porter divers objets et des vivres. A la ceinture de chacun pendait une petite tablette en bois avec une inscription indiquant auprès duquel des captifs il était placé, et en quoi consistaient ses fonctions.

« Pendant tout le voyage, dit M. Golovnin, on observa constamment le même ordre : au point du jour nous déjeûnions, puis nous nous mettions en route. Les Japonais s'arrêtaient fréquemment pour se reposer, boire du thé et fumer, et chaque fois ils nous offraient du riz, du poisson sec, du coulis de champignons ; et pour boire du thé sans sucre. A midi on dînait. Une heure après on reprenait la marche ; une ou deux heures avant le coucher du soleil on faisait halte, presque toujours dans un village où il y avait une petite garnison. Ce lieu était ordinairement, à notre arrivée, tendu de toiles de coton rayées ; on nous conduisait toujours dans un logement commode, et tous dans la même pièce ; on ne manquait jamais de nous attacher à des crampons de fer. Arrivés dans l'endroit où nous devions coucher, on nous menait devant la maison du commandant, et on nous faisait asseoir sur des bancs couverts de nattes. Le commandant sortait alors et nous examinait ; puis nous allions dans la maison qui nous était destinée ; on nous

ôtait nos bottes et nos bas, et on nous lavait les pieds avec de l'eau chaude et du sel. Nous faisions trois repas par jour; le matin avant de partir, à midi et le soir. Les mets variaient peu; c'était ordinairement du riz en guise de pain, deux morceaux de raves salées au lieu de sel, du coulis de raves, des pâtes et un morceau de poisson grillé ou bouilli; quelquefois nous avions un coulis de champignons, et chacun un œuf dur. Les portions n'étaient pas fixées; chacun mangeait autant qu'il voulait. La boisson ordinaire était du très-mauvais thé sans sucre, rarement du saki. Nos conducteurs étaient nourris de la même manière que nous. »

Les habitans des différens lieux où les Russes passaient se montrèrent constamment humains et bienveillans. A leur arrivée les captifs étaient toujours entourés d'une foule de gens de tout sexe et de tout âge qui les regardaient d'un air de compassion. Les femmes surtout leur témoignaient de l'intérêt; c'était à qui leur apporterait du saki, des fruits, des confitures. Les commandans leur envoyèrent quelquefois de bon thé et du sucre. Il y en eut même qui les débarrassèrent d'une partie de leurs liens. On les leur remettait quand on passait d'un cap de Ieso à un autre, car on suivait la côte.

Les Japonais questionnaient souvent les Russes

sur une nation européenne qu'ils nommaient *Orando*, et sur un pays qu'ils appelaient *Cabo*; les prisonniers leur répondaient toujours qu'ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre; ce qui causait aux Japonais de la surprise et un certain mécontentement. Les Russes apprirent par la suite qu'il s'agissait des Hollandais et du cap de Bonne-Espérance.

Des chefs de villages venaient passer quelques heures avec eux; ils leur parlaient de Laxman et des Japonais qu'il avait ramenés dans leur patrie. Ils citaient aussi assez souvent le nom de Resanov. Ils faisaient un grand éloge de Laxman et disaient aux Russes : « le gouvernement japonais ne vous gardera pas éternellement; il vous renverra dans votre pays. Jamais, dans le cours du voyage, il ne fut question, une seule fois, même indirectement de Khvostov.

Ayant su que M. Mohr et M. Khlebnikov savaient dessiner, les Japonais les prièrent de leur faire des dessins de navires; il fallut que M. Golovnin qui n'avait pas le talent de ses deux compagnons, écrivît quelque chose sur les éventails des insulaires. On ne cessait d'importuner les Russes; quelquefois une même personne leur apportait dix éventails à la fois, en les invitant à y inscrire soit l'alphabet russe, soit l'alphabet japonais avec des caractères russes, des chiffres, leurs noms, des

couplets. On leur montra un éventail sur lequel un compagnon de Laxman avait écrit une chanson ; le possesseur de cet éventail le conservait avec tant de soin, qu'il était encore très-propre et comme neuf. Les Japonais furent très-surpris de ce que les matelots ne savaient pas écrire.

A peu près à une cinquantaine de lieues avant d'arriver à Khakodadé, les Russes remarquèrent que les villages kouriliens finissent ; les japonais leur succèdent. Un torrent étroit les sépare. Les villages kouriliens sont généralement petits ; ils ne consistent qu'en cabanes sans jardins ni vergers, et ont un aspect misérable. Il faut en excepter les habitations du commandant et de l'inspecteur du commerce qui sont tous deux japonais. Les villages japonais, au contraire, sont grands et ont des rues régulières ; les maisons, toutes en bois, sont très-jolies ; chacune a son jardin, quelques-unes ont des vergers. Une propreté admirable règne dans les rues comme dans les maisons. Les habitans sont actifs ; tout y respire le contentement et la gaîté. On ne peut pas dire non plus que les Kouriliens aient l'air triste. En général ceux de Ieso sont grands et robustes, plus vifs, mieux faits et plus mâles que les Kouriliens russes ou ceux d'Itouroup et de Kounachir. La côte de Ieso que M. Golovnin a parcourue jusqu'à Khakodadé sur une longueur qu'il estime à

près de deux cents lieues à cause des détours, n'a pas une baie, pas une petite anse où l'on ne voie un village bien peuplé.

Le 8 août les prisonniers firent leur entrée à Khakodadé. Une foule d'habitans de tout âge et de tout sexe était sortie pour aller au-devant d'eux. M. Golovnin n'aperçut sur tous les visages que le sentiment de la compassion. Les soldats avaient voulu les garrotter comme à leur départ de Kounachir; les officiers n'avaient pas voulu y consentir, et le commandant de la ville avait approuvé ceux-ci. L'affluence dans les rues était si grande que le cortége eut beaucoup de peine à les traverser. Quand on en fut sorti, les Russes furent conduits dans une espèce de grand hangar sombre entouré de palissades et de chevaux de frise, et divisé en petites loges semblables à des cages où ils furent placés les uns séparément, d'autres plusieurs ensemble, après avoir été débarrassés de leurs liens.

Dès le lendemain, un médecin envoyé par le gouverneur de Matsmaï vint s'informer de la santé des prisonniers; il était chargé de les soigner. On amena aussi un nouvel interprète kourilien, nommé Koumadjero. Le 10 ils furent conduits en ville chez le gouverneur qui leur fit subir à chacun un long interrogatoire. Après une infinité de questions, il leur en adressa une qui leur parut étrange:

« Le gouverneur nous demanda, dit M. Golovnin, si les Russes n'avaient pas changé de religion, puisque Laxman portait une longue queue et des cheveux poudrés, tandis que nous avions les cheveux coupés très-court. Nous répondîmes que la manière d'arranger ses cheveux n'était pas chez nous une chose de dogme ; les Japonais sourirent, et témoignèrent beaucoup d'étonnement de ce qu'il n'existait pas de loi particulière à ce sujet. »

Un second interrogatoire eut lieu le 28 ; il roula principalement sur la conduite de Resanov, de Khvostov et de Davydov. Le lendemain, appelés de nouveau chez le gouverneur, les Russes eurent communication d'une lettre signée par M. Rikord, capitaine en second et par tous les officiers de *la Diane*. M. Rikord mandait qu'après avoir envoyé quelques bordées de canon contre le fort de Kounachir, reconnaissant l'insuffisance des moyens qu'il avait à sa disposition, il avait fait voile pour le Kamtchatka afin d'y obtenir du renfort. Cette lettre, conçue dans les termes du plus sincère dévouement, causa la plus vive joie aux prisonniers, et leur fit verser des larmes. Leur attendrissement fut partagé par les Japonais ; un seul ne fut pas ému de cette scène touchante.

On adressa ensuite aux Russes les mêmes questions que la veille, et on y en ajouta d'autres tout-à-fait étrangères à ce qui les concernait, par

exemple sur le Danemark, l'Angleterre et d'autres pays; sur les endroits où l'on construit des navires en Russie; sur le bois que l'on emploie, sur le temps que l'on passe à cet ouvrage. On leur fit encore subir beaucoup d'autres interrogatoires très-minutieux. « Toutes les questions, observe M. Golovnin, nous étaient faites avec une modération et un ton de bonté très-remarquables; les Japonais s'efforçaient de leur donner l'apparence d'une conversation entre amis. »

Le 26 septembre on annonça aux Russes qu'ils eussent à se tenir prêts à partir le lendemain. La veille on leur avait donné à chacun un manteau de toile de coton vernissée, un chapeau de paille à coins arrondis, une paire de bottes et des souliers de paille tels que les Japonais en portent en voyage.

Le 27 ils se mirent en route pour Matsmaï, la capitale de l'île; ils marchaient dans le même ordre qu'en arrivant à Khakodade, cette fois il y avait dans le cortége des chevaux qui portaient les couvertures et les robes de chambre des Russes. Ceux-ci eurent aussi la faculté de les monter quand ils se sentaient fatigués. Le pays que l'on traversa était très-bien cultivé et couvert de villages très-peuplés.

Comme à Khakodade les Russes firent leur entrée à Matsmaï au milieu d'un concours immense

de spectateurs. Après avoir traversé plusieurs rues, ils furent conduits au château situé sur une montagne hors de la ville. Là les trois officiers furent enfermés dans une cage et les matelots avec Alexis dans une autre.

On les mena le 2 octobre chez le banio ou gouverneur, qui leur adressa les mêmes questions qu'on leur avait déjà faites à Khakodade. Le banio leur témoigna une bonté extrême et un intérêt touchant. Ces interrogatoires furent répétés à peu près tous les deux jours ; ils roulaient constamment sur les mêmes choses auxquelles les Russes avaient déjà répondu. Aux questions relatives à Resanov et aux déprédations commises par Khvostov et Davydov, il s'en joignait toujours d'autres sur des sujets entièrement étrangers à cette affaire et très-indifférens. Elles étaient si minutieuses et si nombreuses, que plusieurs fois M. Golovnin perdit patience, et à son tour demanda au banio quel pouvait être le motif de le tourmenter ainsi lui et ses compagnons par une curiosité si frivole. Alors le banio lui répondait avec beaucoup de douceur qu'ils ne devaient pas s'en fâcher, qu'on ne les contraignait pas de répondre, et que l'on causait avec eux comme avec des amis. On ne peut se faire une idée de la multiplicité et de la nature de ces questions. Les Japonais témoignaient la plus grande surprise lorsque

les Russes disaient, avec vérité, qu'ils ignoraient ce qu'on leur demandait; dans ce cas on les invitait fort poliment à indiquer à peu près ce que l'on désirait connaître. Les Russes mettaient toujours la plus grande précision dans leurs réponses, l'expérience leur ayant appris que si dans ce qu'ils disaient ils parlaient d'une chose sur laquelle on pût les questionner, ce serait à n'en plus finir; mais ils avaient beau faire, ils ne pouvaient échapper à l'inconvénient qu'ils redoutaient. D'ailleurs leur interprète, Alexis, homme ignorant et grossier, ne comprenait pas toujours leurs discours : la naïveté des objections qu'il leur faisait, leur causait des accès de gaîté que les Japonais partageaient sans savoir pourquoi, et la salle d'audience retentissait d'éclats de rire.

Les Japonais avaient d'ailleurs le plus grand soin des Russes; aux approches de l'hiver on leur donna des vêtemens chauds et des peaux d'ours; quand le froid augmenta, on prit tous les moyens possibles de les en préserver dans leurs cages; on alluma dans le hangar, qui les renfermait, de grands feux où ils pouvaient venir se chauffer. Le gouverneur qui ne pouvait, sans enfreindre les lois de son pays, les inviter à venir se régaler chez lui, leur envoyait du saki et des confitures.

La surveillance envers les prisonniers était toujours la même; « cependant, observe M. Golov-

nin, les Japonais nous assuraient qu'avec le temps notre position s'améliorerait, et que l'on finirait par nous renvoyer dans notre patrie. Chez nous, disaient-ils à cette occasion, rien ne se fait brusquement ni à la hâte, tout marche posément et lentement. »

A la demande du banio, les Russes dressèrent une requête dans laquelle ils le suppliaient de prendre en considération toutes les circonstances qui justifiaient leur conduite, et d'en faire son rapport à son gouvernement en y joignant leur prière d'être mis en liberté et renvoyés dans leur pays. On conçoit qu'avec un interprète comme Alexis, la traduction de cette pièce prit beaucoup de temps; lorsque Koumadjero l'eut traduite en japonais, elle fut soumise à l'approbation des officiers japonais; après qu'elle eut subi les modifications qu'ils indiquèrent, elle fut envoyée au banio.

Le 19 novembre, les Russes furent de nouveau menés devant lui. La joie que témoignaient leurs conducteurs les surprit, ils ne savaient à quoi l'attribuer; la salle d'audience était garnie de plus de monde qu'à l'ordinaire. Le banio leur demanda si l'exposé, contenu dans leur requête, était vrai, et s'ils ne s'étaient pas approchés des îles japonaises avec des intentions hostiles. Ils lui répétèrent plusieurs fois qu'ils n'avaient dit que la vé-

rité. Alors le banio prononça un discours assez long, il déclara, dit M. Golovnin, que, persuadé de la sincérité de ce que contenait notre requête, il nous regardait comme innocens, qu'en conséquence, il ordonnait de nous ôter nos liens, et s'efforcerait d'améliorer notre position, autant qu'il serait en son pouvoir : s'il ne dépendait que de moi, ajouta-t-il, de vous rendre la liberté et de vous renvoyer en Russie, je le ferais à l'instant; mais vous savez que je ne suis pas le chef de l'état; je dois attendre les ordres de l'empereur du Japon. Croyez que je ne négligerai rien pour prévenir le gouvernement en votre faveur. Ne vous désespérez pas, adressez vos prières à Dieu, et attendez tranquillement la décision de mon souverain. »

« Ce discours fini, on nous débarrassa de nos liens; tous les Japonais s'approchèrent de nous pour nous féliciter; Koumadjero, et l'officier qui étaient immédiatement au-dessous du banio, pleuraient d'attendrissement. Nous fîmes nos remercîmens au banio et à tous les officiers de leurs intentions amicales, et de la part qu'ils prenaient à notre malheur : le banio se retira; nous sortîmes, et tous ceux que la curiosité avait attirés au château nous témoignèrent leur joie de ce qui nous arrivait.

Les Russes, en rentrant dans leur prison, la

trouvèrent entièrement changée ; il n'y avait plus de cage : ce n'était plus qu'une grande pièce couverte de nattes neuves et très-propres ; ils pouvaient s'y promener à leur gré. Autour d'un foyer, étaient des compartimens avec des tasses pour le thé, des théières étaient près du feu ; des poches avec du tabac et des pipes étaient disposées pour chacun ; l'appartement était éclairé avec des chandelles, au lieu de l'être, comme auparavant, avec de l'huile de poisson. Quoique les Russes n'eussent pas eu à se plaindre de leur nourriture, elle fut, dès ce moment, beaucoup meilleure. Des officiers vinrent avec leurs enfans leur rendre visite, s'assirent auprès du feu, fumèrent, firent la conversation avec eux. « Nous n'étions plus des prisonniers, dit M. Golovnin, nous étions des hôtes. Ce changement inespéré nous fut d'autant plus agréable, qu'il réveilla en nous l'espoir de revoir bientôt notre patrie. »

Cette espérance ne se réalisa pas. Les Russes s'aperçurent que les Japonais se croyaient trompés, et craignirent un instant qu'on ne les traitât de nouveau avec rigueur.

Quelque temps après, Koumadjero amena aux Russes Mourakami-Teske, jeune homme de vingt-cinq ans, et les pria, de la part du banio, de lui donner des leçons de langue russe. Le gouvernement japonais ayant exigé que la traduction de la

requête des Russes fût faite par deux interprètes, M. Golovnin crut d'abord que cette démarche n'avait d'autre but que de les tromper; Koumadjero leur ayant protesté que leurs soupçons étaient injustes et ne provenaient que de leur ignorance des lois du Japon, les officiers russes, après s'être consultés entre eux, convinrent d'instruire le jeune homme jusqu'au printemps, époque à laquelle ils verraient si les Japonais avaient réellement l'intention de les mettre en liberté.

L'élève des Russes était rempli d'intelligence; ses progrès furent rapides. Comme les leçons ne pouvaient se donner sans faire usage de papier et d'encre, M. Golovnin et ses compagnons eurent la liberté d'en avoir toujours avec eux et d'écrire. Ils profitèrent de l'occasion pour former des vocabulaires : cependant ils craignaient de mettre leurs observations par écrit, de crainte qu'un jour les Japonais ne vinssent les leur enlever. Teske répondait sans détour à tout ce qu'ils lui demandaient, et ils obtinrent ainsi des renseignemens précieux sur le Japon. Ce n'était pas leur seule occupation; très-souvent on leur apportait diverses choses à traduire.

Vers le mois de février 1812, ils apprirent par Teske que le conseil de l'empereur du Japon ne partageait pas l'opinion du gouverneur de Matsmaï sur leur compte. Craignant donc de n'être jamais

rendus à la liberté, ils résolurent de prendre la fuite, aussitôt qu'ils trouveraient une occasion favorable.

Au retour du printemps, ils eurent la permission de se promener dans la cour du château. Des soldats étaient constamment avec eux : ces hommes avaient pour eux de bons procédés, et les traitaient très-poliment. Le soir, deux de ces soldats s'asseyaient presque toujours avec les Russes auprès du feu, et restaient là. Vers minuit, ils s'endormaient, ou bien ils allaient dans leur corps-de-garde, fermaient la porte, et se livraient au sommeil.

Vers le milieu de mars, le banio permit aux Russes d'aller se promener dans la ville, et même d'en sortir; ils étaient, dans ces occasions, accompagnés d'une douzaine de soldats et de domestiques; ceux-ci portaient du saki et tout ce qui était nécessaire pour faire du thé. M. Golovnin et ses compagnons mirent ces promenades à profit pour observer les lieux, et choisir d'avance la route qu'ils prendraient quand ils pourraient s'enfuir.

Le 1er avril, on les transporta dans une maison située entre la porte méridionale du fort et un rocher escarpé, au-dessous duquel est située la partie moyenne de la ville. Cette maison était entourée d'une cour spacieuse ceinte d'une haute

palissade en bois et de chevaux de frise. A la nuit tombante, les gardes chargées de surveiller les prisonniers, commençaient à faire des rondes de demi-heure en demi-heure. Une porte qui communiquait chez ceux-ci, permettait de voir ce qu'ils faisaient; on venait plusieurs fois la nuit regarder si tout était en ordre; en un mot, aucune précaution n'avait été négligée pour empêcher leur évasion. Cependant ils vinrent à bout de l'effectuer. Une circonstance dont Teske les instruisit, les y détermina.

Le banio avait reçu de Iedo une dépêche par laquelle, loin de faire droit à ses remontrances en faveur des Russes, et au lieu de lui donner la permission de s'entendre amicalement avec les vaisseaux de cette nation qui se montreraient le long des côtes du Japon, on lui ordonnait de faire feu sur tous ceux qui s'en approcheraient, de les brûler et d'en faire les équipages prisonniers.

Il ne restait plus aux prisonniers qu'à trouver le moyen d'exécuter leur entreprise. Le plus grand obstacle qu'ils eussent à surmonter, provenait de M. Mohr. Las de sa captivité, ce jeune officier avait en quelque sorte renoncé à la Russie et adopté les manières des Japonais. Veillant sans cesse les démarches de ses compagnons d'infortune, il manifesta ouvertement l'intention de découvrir leur projet aux Japonais. A force de

précautions et de stratagèmes, ils parvinrent à tromper sa vigilance. Le 23 avril à minuit, ils s'échappèrent par un trou qu'ils creusèrent sous la palissade. En y passant, M. Golovnin se foula le genou, ce qui dans le moment ne le fit pas souffrir; mais à la première montée sur laquelle ils gravirent, il éprouva une vive douleur.

Après avoir traversé avec des peines incroyables plusieurs montagnes très-escarpées, les fugitifs atteignirent enfin le bord de la mer. Ils avaient espéré y trouver une embarcation : ils n'en virent pas. Ils furent obligés de regagner les hauteurs; ils y restaient pendant le jour, se tenant cachés dans les bois, et à la nuit revenaient sur le rivage. Leur projet était de s'emparer d'un ou de deux bateaux pêcheurs, et de gagner une île éloignée de la côte d'une trentaine de milles; elle était inhabitée; ils auraient pu y construire une cabane, et attendre un moment favorable de surprendre quelque bâtiment chargé retenu par le calme, ou profiter de l'été pour aller à la côte du pays des Mandchoux qui n'est éloignée de Ieso que de cent lieues. Ils passèrent dans l'obscurité devant plusieurs villages situés sur le bord de la mer, et s'en approchèrent tellement que les chiens aboyèrent après eux; cependant on ne les découvrit pas. Ils traversèrent même des villages; ils virent des bateaux, mais toujours un inconvé-

avait déterminés à nous enfuir? Je priai les interprètes de lui déclarer en mon nom, avant de répondre à sa question, que seul j'étais cause de tout, et que j'avais contraint les autres, contre leur volonté, à prendre la fuite, et qu'ils avaient obéi à mes ordres, parce que s'ils ne l'eussent pas fait, ils répondraient de leur conduite, si jamais nous revenions en Russie : je finis par dire aux Japonais qu'ils pouvaient me tuer, mais qu'ils ne devaient pas toucher un seul cheveu de mes compagnons. »

Le banio répéta sa question avec beaucoup de bonté, après avoir adressé quelques observations à M. Golovnin. « Nous nous sommes enfuis, dit celui-ci, parce que nous n'avions pas le moindre espoir d'être remis en liberté, et qu'au contraire tout annonce que les Japonais veulent nous garder éternellement. » Le banio voulut savoir ce qui leur avait fait concevoir cette crainte; M. Golovnin lui rappela les ordres qui étaient arrivés de la capitale : le banio questionna Teske sur ce point. Il passa ensuite à M. Khlebnicov et aux autres Russes qui firent une réponse conforme à celle de M. Golovnin. L'interrogatoire sur leur fuite continua et fut très-long. Le pauvre Mohr qui commençait à perdre la tête y intervint d'une manière peu honorable pour lui. Les Japonais ne firent pas attention à ses observations, et le banio

termina la séance par un discours qui marquait son extrême bonté. Les fugitifs eurent les mains liées et furent conduits dans une prison éloignée d'un tiers de verste du château ; on les y enferma dans des cages. Cette maison de détention contenait aussi un Japonais.

Le 4 mai, les Russes subirent un nouvel interrogatoire au bout duquel, à force de flatteries et de fâcheries de la part des Japonais, ils furent amenés à déclarer qu'ils avaient eu tort de s'enfuir.

Quelques jours après cette dernière conférence, M. Golovnin fut conduit seul au château, il n'y vit pas le banio. On lui adressa en partie les mêmes questions qu'on lui avait déjà faites plusieurs fois. Le doyen des fonctionnaires publics qui l'interrogeait, termina la séance en lui disant que les Japonais n'étaient pas plus méchans que les autres hommes, et ne feraient pas de mal aux Russes leurs prisonniers.

Vers le milieu de juin ceux-ci furent menés deux fois au château, et on leur lut leurs réponses aux précédens interrogatoires, en leur demandant si on les avait rapportées exactement.

Le 2 juillet ils furent de nouveau conduits au château. Le gouverneur actuel de Matsmaï et son successeur parurent. Le premier informa les Russes que ce dernier allait le remplacer. Celui-ci leur annonça que sous peu de jours ils seraient transférés

dans un meilleur logement. Ils apprirent ensuite par Teske que l'empereur du Japon, en donnant au nouveau gouverneur son audience de congé, lui avait recommandé d'avoir le plus grand soin de la santé des Russes, et aussitôt après son arrivée à Matsmaï d'améliorer leur condition.

Ils reparurent devant les deux gouverneurs le 9 juillet; le nouveau banio leur annonça que, comme ils ne s'étaient enfuis que pour retourner dans leur patrie, et non pour faire le moindre tort aux Japonais, il avait résolu, avec le consentement de son collègue, d'adoucir leur position, persuadé qu'ils ne chercheraient pas à s'évader une seconde fois, et attendraient patiemment la décision de l'empereur du Japon, et qu'ils pouvaient compter sur ses soins et ceux de son collègue pour hâter leur délivrance. On leur ôta aussitôt leurs liens. l'ancien banio leur assura qu'il leur conserverait toujours la même bienveillance, il leur souhaita une bonne santé, et leur recommanda d'avoir confiance en Dieu.

Les Russes furent menés dans la maison qu'ils occupaient à leur arrivée à Nangasaki; ils furent mieux nourris; de plus on leur donna chaque jour une tasse de saki, des pipes, du tabac qui était très-bon. Enfin on leur rendit leurs livres, on leur fournit de l'encre et du papier. Ils écrivirent à l'ancien banio une lettre pour le remercier

de ses bontés pour eux; elle fut traduite par Teske. Ce jeune homme partit avec l'ancien banio, comme secrétaire, et leur promit de leur donner de ses nouvelles.

Le 6 septembre M. Golovnin et M. Mohr ayant été mandés au château, on leur communiqua deux papiers envoyés à terre par *la Diane* : le premier était une lettre du capitaine Rikord au commandant de Kounachir; il le prévenait que, conformément aux ordres de l'empereur de Russie, il ramenait plusieurs Japonais qui, après un naufrage, s'étaient sauvés sur la côte du Kamtchatka, et que son bâtiment était le même qui, l'année précédente, manquant d'eau et de bois, était entré dans ce port, et dont le capitaine, deux officiers, quatre matelots et un Kourilien avaient été retenus traîtreusement par les Japonais. Il assurait en même temps le commandant de Kounachir des intentions pacifiques de l'empereur de Russie pour le Japon, et le priait de lui faire savoir s'il pouvait mettre le capitaine Golovnin et ses compagnons en liberté; dans le cas contraire, il l'invitait à l'instruire du délai pendant lequel il serait nécessaire d'attendre une réponse du gouvernement japonais; il désirait aussi connaître en quel lieu étaient ses compatriotes, et annonçait qu'il ne quitterait pas le port avant d'avoir reçu une réponse sur tous ces points. Il finissait par lui demander la

permission d'envoyer ses barriques à terre pour les remplir d'eau.

Le second papier était une lettre de M. Rikord à M. Golovnin ; il lui apprenait son arrivée à Kounachir, lui faisait part de sa démarche auprès du commandant de cette île : « J'ignore, disait-il, si vous êtes en vie ou non ; » il le priait instamment de lui donner de ses nouvelles.

On peut juger de la joie que les Russes éprouvèrent en apprenant l'arrivée de *la Diane* à Kounachir. La lettre de M. Rikord prouvait clairement que le gouvernement russe n'était nullement enclin à prendre des mesures violentes, mais qu'il voulait au contraire par ses procédés pacifiques, convaincre les Japonais de l'injustice de leur conduite.

Quelque temps après deux officiers japonais vinrent, de la part du banio, informer les Russes que M. Rikord était, depuis peu de jours, parti de Kounachir, et avait arrêté un navire japonais duquel il avait enlevé cinq hommes. Cet incident ne laissa pas de causer des inquiétudes à M. Golovnin et à ses compagnons.

Ils vécurent ainsi dans une alternative de craintes et d'espérances, enfin ils apprirent vers la fin de décembre que leur affaire allait très-bien, que le gouvernement japonais et tous les habitans de la capitale avaient donné des éloges à la conduite noble et généreuse de M. Rikord envers les

personnes qu'il avait enlevées du navire dont il s'était emparé sur la rade de Kounachir. Vers le milieu de février Koumadjero leur annonça que tout était décidé ; mais il ne put leur rien dire de plus, parce qu'il était défendu, sous peine de punition, d'en parler avant l'arrivée du nouveau banio. Celui qui avait remplacé le premier, et qui de même que lui avait montré des intentions si bienveillantes pour les Russes, était mort à la fin de septembre.

Le 18 mars le nouveau banio fit son entrée à Matsmaï. Teske, un membre de l'académie japonaise et un interprète l'accompagnaient. Teske se hâta de venir annoncer aux Russes que le banio était chargé de négocier avec leurs compatriotes, et qu'il avait été expédié des ordres dans tous les ports de ne plus tirer sur leurs vaisseaux. Cette décision avait été provoquée par le premier banio Arrao-Madsimano-Kami qui dans toute sa conduite avait donné des preuves d'un esprit élevé, juste et pénétrant.

Le 27 mars 1813 les Russes furent présentés au nouveau banio : c'était un homme d'environ trente-cinq ans. Sa physionomie prévenait en sa faveur : il renouvela aux Russes l'assurance que leur affaire ne tarderait pas à être terminée. Tous leurs effets que M. Rikord avait envoyés à terre, peu de temps après leur captivité, leur furent remis.

L'académicien de Iedo et l'interprète hollandais passaient les journées entières avec les Russes, s'efforçant de mettre à profit tous les instans pour puiser dans leurs entretiens le plus de connaissances qu'il leur serait possible. L'interprète était un homme de vingt-sept ans, doué d'une mémoire excellente, et possédant bien la grammaire, aussi fit-il de grands progrès dans le russe. M. Golovnin lui composa une grammaire russe.

Adati-Sannay, l'académicien, s'occupa de traduire un cours d'arithmétique, publié à Saint-Pétersbourg en russe pour l'usage des petites écoles. « En expliquant les règles de l'arithmétique à l'académicien, ajoute M. Golovnin, nous remarquâmes qu'il était très-versé dans cette science, et qu'il désirait seulement connaître les démonstrations dont nous nous servions en Russie. Curieux de savoir jusqu'où s'étendaient ses connaissances en mathématiques, j'entamai plusieurs fois la conversation avec lui sur des questions qui se rapportaient à cette science; mais nos interprètes n'en ayant pas la moindre notion, il me fut impossible de pousser mes recherches aussi loin que je l'aurais souhaité. Cependant je vais citer quelques exemples qui pourront faire juger, à peu près, des connaissances des Japonais en mathématiques. Un jour Adati Sannay me demanda si en Russie on comptait comme en Hollande, d'a-

près le nouveau style. Je lui répondis que nous nous conformions encore à l'ancien ; alors il me pria de lui expliquer la différence qui existait entre les deux calculs, et d'où elle provenait. Quand j'eus satisfait à son désir, il me dit que cette manière de calculer le temps n'était pas encore parfaite, puisque, après un certain nombre de siècles, il devait survenir de nouveau une différence de vingt-quatre heures. Cette observation me prouva qu'il m'avait questionné seulement par curiosité, pour voir si je m'entendais à une chose qui lui était familière. Les Japonais ont adopté le système de Copernic. Ils connaissent aussi la planète Uranus ainsi que sa marche et celle de ses satellites ; mais ils n'ont pas encore entendu parler des petites planètes aperçues depuis la fin du dix-huitième siècle.

« Pour se désennuyer, M. Khlebnikov s'occupait du calcul des logarithmes, des sinus, des tangentes et d'autres tables relatives à la navigation. Quand nous montrâmes ces tables à l'académicien, il reconnut sur-le-champ les logarithmes, et traça une figure pour nous montrer qu'il savait ce que c'était que les sinus et les tangentes. Voulant nous assurer de l'habileté des Japonais à démontrer les vérités mathématiques, je lui demandai si ses compatriotes étaient convaincus que le carré de l'hypoténuse fût égal aux carrés des deux

petits côtés d'un triangle rectangle. Oui, répondit-il. Nous le priâmes de nous en dire la raison; il nous la démontra très-clairement. Il traça la figure sur un papier, découpa les carrés, plia ensuite les carrés des petits côtés du triangle qu'il coupa aussi, et couvrit avec ces triangles la surface du grand carré à laquelle ils s'adaptèrent exactement.

« Les Japonais du moins, suivant l'assertion d'Adati-Sannay, calculent les éclipses de soleil et de lune avec beaucoup d'exactitude, ce qui est très-possible, puisqu'ils ont une traduction de l'astronomie de Lalande, et qu'un astronome européen demeure dans la capitale. »

Les Russes voyaient avec impatience approcher le moment auquel ils pouvaient espérer l'arrivée de *la Diane*. Enfin le 19 juin on leur dit qu'un navire japonais, mouillé près d'un cap de Kounachir, avait vu un bâtiment russe à trois mâts qui entrait dans le port de cette île; le japonais avait aussitôt levé l'ancre pour apporter cette nouvelle à Khakodade; le lendemain elle fut annoncée officiellement.

Un matelot et Alexis partirent avec Koumadjero, officier japonais chargé d'entamer les négociations avec M. Rikord. Le 19 juillet M. Golovnin fut appelé au château, et le banio lui montra une lettre de M. Rikord, adressée à l'officier japonais. Celui-ci avait demandé de la part de son

souverain une déclaration officielle du gouverneur d'Irkoutsk, portant que jamais la Russie n'avait eu le dessein de commettre des hostilités contre le Japon. M. Rikord promettait de faire voile sans délai pour Okhotsk, d'expédier de là un message à Irkoutsk, et de revenir au mois de septembre avec la réponse. Il avait aussi écrit à M. Golovnin pour lui témoigner la joie qu'il aurait à le voir bientôt en liberté.

Le matelot russe et Alexis revinrent quelques jours après, et M. Golovnin eut la satisfaction d'apprendre que ses compatriotes avaient été de très-bonne intelligence avec les Japonais.

Le 26 août, les Russes ayant été menés au château, le banio leur donna lecture d'un écrit conçu en ces termes : « Si le bâtiment russe qui s'est engagé à revenir cette année à Khakodade avec la déclaration qu'on lui a demandée, y arrive, et si le banio trouve cette déclaration satisfaisante, le gouvernement l'autorise à mettre sur-le-champ les prisonniers en liberté. Le banio leur annonça qu'en conséquence de cet ordre, ils seraient sous peu de jours menés à Khakodade, où il se rendrait aussi.

En sortant de l'audience, les Russes furent conduits dans la maison qu'ils avaient occupée avant leur évasion, et qui avait subi plusieurs changemens très-avantageux pour eux. Ils pas-

sèrent encore trois jours à Matsmaï; ils reçurent des visites de plusieurs fonctionnaires publics accompagnés de leurs enfans ; tous les félicitaient de l'heureuse issue de leur affaire. Quelques-uns, en prenant congé, leur remirent des cartes que les interprètes leur avaient écrites en russe ; elles contenaient, dans la formule usitée, des souhaits pour leur heureux voyage. Le chef des marchands, ce qui répond à un maire, vint avec ses deux adjoints, et leur offrit une boîte de confitures. « La physionomie de tous les Japonais qui nous rendaient visite, dit M. Golovnin, exprimait la joie la plus sincère de notre bonheur. Leur conduite dans cette occasion nous fit souvent verser des larmes d'attendrissement. »

Les Russes touchés des procédés bienveillans du banio, lui écrivirent une lettre pour lui exprimer leur reconnaissance. Les interprètes qui la traduisirent en japonais, et qui la lui présentèrent, leur dirent qu'il y avait paru très-sensible, et les en remerciait de bon cœur. Tous les jours il leur envoyait des mets de sa cuisine.

Persuadés enfin que les Japonais avaient réellement l'intention de les mettre en liberté, les Russes s'efforcèrent de leur montrer leur gratitude autant qu'il était en leur pouvoir. M. Khlebnikov fit présent à l'académicien des tables de logarithme qu'il avait dressées. M. Golovnin fit des

extraits de l'*Histoire de la physique de Libez*, qui contenait toutes les nouvelles découvertes en astronomie, et y joignit ses explications. Ils voulaient de plus donner à ce savant et aux interprètes, tous leurs livres et divers objets; ceux-ci refusèrent de rien accepter, disant qu'ils ne le pouvaient sans la permission du gouvernement, ajoutant qu'ils la demanderaient.

Le 30 août les Russes partirent de Matsmaï, l'affluence était extraordinaire; chacun s'empressait autour d'eux pour leur faire ses adieux. Ils retournèrent à Khakodade par le même chemin qu'on leur avait fait suivre quand ils étaient venus, et y arrivèrent le 2 septembre. On les fit loger dans une maison impériale près du château.

Peu de jours après, l'académicien, l'interprète et Koumadjero, les suivirent à Khakodade; non-seulement ils passaient la journée avec les Russes, mais ils faisaient même apporter leurs repas chez eux, s'efforçant ainsi de mettre à profit tous les instans qui leur restaient encore pour puiser dans leurs entretiens le plus de connaissances qu'il leur serait possible.

L'interprète copia plusieurs pages d'un dictionnaire français et russe, et conçut l'idée de traduire en japonais la définition en russe des mots français; parce qu'il pouvait apprendre par ce moyen la signification de plusieurs mots, qui autrement

lui seraient restés inconnus. On conçoit combien une semblable besogne causa de fatigue et d'ennui aux officiers russes. Souvent les Japonais penchaient la tête d'un côté, geste qui répond à celui que nous faisons en levant les épaules, et s'écriaient : « *Mousgassi cadodae ! khanakhanda mousgassi kododa !* (langue difficile ! extrêmement difficile !) »

L'interprète hollandais s'occupait aussi de la traduction d'un petit livre russe sur l'inoculation de la petite vérole, elle fut achevée avant le départ de M. Golovnin.

Le 16 septembre les interprètes, vinrent de la part des fonctionnaires publics annoncer aux Russes que l'on avait aperçu trois jours avant un grand bâtiment européen le long de la côte orientale de Ieso. Les vents contraires entravaient la marche de *la Diane*. Le 21 on apprit qu'elle avait été vue au large de la baie des Volcans et qu'elle manœuvrait pour entrer dans la baie d'Endermo.

« Sur ces entrefaites, dit M. Golovnin, un nombre considérable de troupes se rassemblait autour de Khakodade ; ayant remarqué aussi que de nouvelles batteries avaient été établies le long de la baie, je craignis que les Japonais ne voulussent s'emparer par ruse et par force de notre corvette. Je demandai donc à Teske ce que signi-

fiaient ces préparatifs extraordinaires, il m'apprit que c'était en vertu d'une loi de l'empire qui prescrit d'avoir recours à toutes les mesures de prudence, quand des bâtimens étrangers abordent sur les côtes du Japon ; il rit beaucoup de mes inquiétudes et ne négligea rien pour me rassurer sur la bonne foi de ses compatriotes. »

Le 27 septembre le banio arriva ; le soir *la Diane* s'approcha du port ; le lendemain elle y entra, malgré le vent contraire, ce qui causa une surprise extrême aux Japonais. La rade était couverte de bateaux, une foule innombrable couvrait le rivage et les hauteurs voisines, pour jouir de ce spectacle étrange.

Quelques heures après que *la Diane* eut laissé tomber l'ancre, les deux interprètes russes, l'académicien et l'interprète hollandais, arrivèrent de la part du banio avec des papiers envoyés à terre par M. Rikord ; c'était une lettre du commandant du cercle d'Okhotsk, en réponse à la demande du fonctionnaire public japonais ; cet officier exposait clairement la conduite de Khvostov ; déclarait solennellement que le gouvernement russe n'avait eu aucune part à ce qui s'était passé, et que l'empereur plein d'affection pour le Japon, n'avait jamais pensé à faire du mal à ce pays. C'est pourquoi le commandant d'Okhotsk invitait le gouvernement japonais à rendre promptement

la liberté à M. Golovnin et à ses compagnons, et à prouver par là ses intentions amicales pour la Russie et son empressement à terminer les désagrémens causés par la conduite irréfléchie d'un homme sans caractère public et par des malentendus. Il finissait par dire que tout délai de la part des Japonais pourrait être extrêmement nuisible à leur commerce. »

Cette lettre mérita les éloges des Japonais. Le 30 M. Rikord vint à terre conférer avec le banio auquel il remit la lettre du gouverneur civil d'Irkoutsk, conçue à peu près dans le même sens que celle du commandant d'Okhotsk.

Après bien des pourparlers, des conférences et des messages entre les Japonais et les Russes, et entre ceux-ci, le banio fit savoir à M. Golovnin, que, satisfait des réponses apportées par M. Rikord, il était dans l'intention de mettre les prisonniers en liberté. Le 5 octobre M. Golovnin eut le plaisir de voir M. Rikord et de s'entretenir avec lui; le lendemain on rendit aux Russes tous leurs effets; ils parurent devant le banio; il leur donna lecture de la décision du gouvernement qui les mettait en liberté, et leur adressa un discours pour les en féliciter.

Quand ils revinrent chez eux, l'exemple du banio fut suivi par tous les fonctionnaires publics, tous les soldats et une foule de Japonais; la joie

était peinte sur le visage de chacun. Bientôt ils reçurent, des principaux officiers après le banio, une lettre qui contenait des adieux touchans et des souhaits pour leur voyage. On leur remit plusieurs caisses renfermant des présens; on leur donna des provisions. « Enfin les interprètes nous apprirent, dit M. Golovnin, que le grand-prêtre de Khakodade avait obtenu la permission du banio de faire pendant cinq jours des prières pour obtenir du ciel notre heureux retour dans notre patrie. »

Le 7 octobre M. Golovnin et ses compagnons furent conduits à bord de *la Diane* dans une chaloupe du banio; M. Rikord et d'autres officiers qui étaient venus à terre l'accompagnaient. La rade était couverte de bateaux. Tous les Japonais souhaitèrent un bon voyage aux Russes; la joie était universelle. Celle que témoigna l'équipage de *la Diane* ne fut pas moins vive; elle alla jusqu'à l'enthousiasme. Ce fut ainsi que se termina la captivité de M. Golovnin et de ses compagnons, après avoir duré deux ans, deux mois et vingt-six jours.

Jusqu'au moment du départ, *la Diane* fut remplie d'une foule de Japonais de tout âge et de tout sexe qui venaient satisfaire leur curiosité. Aucun ne partit sans avoir reçu quelque présent. Le 10 octobre la corvette appareilla; le 3 novembre suivant elle mouilla dans la baie d'Avatcha.

M. Mohr qui par sa conduite avait prouvé que sa tête était extrêmement dérangée, tomba, peu de temps après son arrivée au Kamtchatka, dans une mélancolie profonde qu'aggravait encore la bienveillance de ses compagnons d'infortune; ils s'efforcèrent inutilement de lui faire oublier les torts qu'il avait eus à leur égard. Il s'était établi dans un village kamtchadale, voisin d'Avatcha, afin, disait-il, d'y être plus tranquille. Un jour le soldat qui était chargé de le surveiller, l'ayant quitté un instant et ne le voyant pas revenir, alla à sa recherche, il le trouva baigné dans son sang sur le rivage.

M. Golovnin se mit en route pour Saint-Pétersbourg le 2 novembre; il arriva le 22 juillet 1814, dans cette capitale, dont il était parti, jour pour jour, sept ans auparavant. Il obtint, ainsi que tous ses officiers, des marques de la munificence de l'empereur. Les matelots faits prisonniers avec lui reçurent leur congé avec une pension, et Alexis le Kourilien eut aussi une récompense.

Le long séjour de M. Golovnin chez les Japonais lui a fourni les moyens de donner des observations très-intéressantes sur le caractère de ce peuple si peu connu jusqu'à présent.

« On a dépeint les Japonais, dit-il, comme

des hommes fourbes, perfides, vindicatifs, ingrats, en un mot, avec des couleurs si affreuses, qu'il serait difficile de trouver un être assez vicieux pour leur être comparé. L'aversion des Japonais pour le christianisme et leur politique défiante qui ne leur laisse admettre aucun étranger dans leur pays, ont contribué à donner de la consistance aux calomnies débitées contre cette nation. On s'est fait une idée si affreuse de son caractère, que les expressions de cruauté et de perfidie japonaise ont passé en proverbe. J'ai eu l'occasion de me convaincre du contraire pendant ma captivité.

La conduite des Japonais envers les étrangers prouve qu'ils sont prudens et avisés; nous avons souvent éprouvé qu'ils sont bons, honnêtes et compâtissans. Nous n'avons trouvé parmi eux que bien peu d'hommes violens, inhumains ou méchans. Cependant la vue des compatriotes de gens qui avaient dévasté leurs côtes, en un mot, des Russes, auxquels ils supposaient les mêmes intentions, ont bien pu leur inspirer des sentimens de vengeance ou justifier au moins des témoignages de satisfaction de nos souffrances. La rigueur que dans le premier moment ils employèrent envers nous, en nous garrottant et en nous renfermant, provenait seulement de la crainte de nous laisser échapper; car on a vu, dans ma relation, qu'ils se relâchèrent de leur sévérité dès

qu'ils crurent n'avoir rien à craindre à cet égard : malheureusement leurs appréhensions étaient trop facilement excitées et plus difficilement dissipées.

Une qualité qui paraît manquer aux Japonais est le courage. D'après notre expérience, on ne trouve nulle part des hommes plus pusillanimes La garnison de Kounachir eut tellement peur du canot dans lequel j'étais avec quatre hommes, qu'elle fit feu sur nous ; lorsque nous fûmes arrêtés au nombre de sept, quatre cents hommes bien armés n'osèrent pas nous attaquer de vive force. Cette timidité est une suite naturelle de la longue paix dont ils ont joui ; on ne peut affirmer qu'elle tienne au fond de leur caractère. Ne voyons-nous pas aujourd'hui plongés dans l'assoupissement le plus profond des peuples qui furent jadis la terreur du monde? Dans ma patrie souvent tout un village prend la fuite devant un bandit armé d'une paire de pistolets; ensuite, quand l'occasion s'en présente, ces mêmes paysans enlèvent des batteries, et emportent d'assaut des forts que l'on regardait comme imprenables. Certes ce n'est pas un habit de soldat qui en fait des héros ; n'est-ce pas plutôt une bravoure innée? on ne peut donc attribuer aux Japonais une lâcheté naturelle.

Quoiqu'ils aiment beaucoup les liqueurs fortes et que souvent le peuple s'enivre les jours de fête,

cependant l'ivrognerie est moins commune parmi eux que chez plusieurs nations de l'Europe.

Leur vice principal est le goût de la débauche. La loi ne permet d'avoir qu'une femme, mais on peut entretenir des concubines, et les gens riches usent amplement de cette faculté. Les maisons où l'on trouve des femmes complaisantes sont extrêmement nombreuses et très-fréquentées.

Autrefois on pouvait reprocher aux Japonais une coutume affreuse, qui imposait aux descendans d'un homme offensé l'obligation de venger son injure quand ils en trouvaient l'occasion dans le sang de la postérité de celui qui l'avait insulté. L'on m'a assuré qu'aujourd'hui cette rage insensée est bien amortie, et que les offenses sont bien plus promptement oubliées. Du reste, n'observe-t-on pas ailleurs des coutumes aussi folles.

Les Japonais sont économes et non avares; ils parlent avec le plus grand mépris de l'avidité d'amasser; les avaricieux sont constamment l'objet de leurs traits mordans.

On peut dire que les Japonais sont en général un peuple très-éclairé, chacun sait lire et écrire; chacun connaît les lois qui changent rarement; les plus importantes sont écrites sur de grands tableaux exposés dans les places publiques. Les Japonais ne le cèdent pas aux Européens pour l'intelligence et le soin avec lequel ils cultivent la

terre; leurs jardins sont des modèles de propreté et des prodiges de fécondité. La pêche le long de leurs côtes et de celles des îles voisines est suivie avec beaucoup d'activité. Ils excellent dans la fabrication des étoffes de soie et des toiles de coton, dans celle de la porcelaine et des meubles en laque, dans l'art de polir les métaux. Ils entendent l'exploitation des mines, et savent très-bien façonner plusieurs métaux. Ils sont très-habiles tourneurs; leur ébénisterie est poussée à un haut degré de perfection. Ils sont en arrière des Européens pour les beaux-arts et pour les sciences, toutefois celles-ci ne leur sont pas inconnues, ainsi que j'ai eu occasion de le dire, et les connaissances sont plus universellement répandues qu'en Europe.

Ils paraissent être imbus de singuliers préjugés en médecine; leur principale maxime est qu'un malade doit beaucoup manger et que plus on lui fait prendre de nourriture, plus on hâte sa guérison.

Ils n'étudient que l'histoire de la Chine, pays avec lequel ils ont eu de tout temps des relations, et n'ont par conséquent que des idées inexactes des autres pays. La politique du gouvernement s'oppose à ce que la connaissance des mœurs et des usages des nations étrangères se propage parmi ses sujets. Mais les membres de ce même gouvernement et les sa-

vans s'occupent de tout ce qui concerne l'état de l'Europe moderne, et notamment de l'histoire des peuples devenus leurs voisins. On s'efforce d'obtenir, par l'intermédiaire des Chinois et des Hollandais, des renseignemens sur les événemens politiques, et l'on observe leur marche. Les établissemens des Russes en Amérique et la puissance gigantesque des Anglais dans l'Inde inquiètent le gouvernement japonais. Nous avions beaucoup de peine à les convaincre des intentions pacifiques de notre souverain.

J'ai remarqué chez tous les Japonais une politesse extrême. Ceux avec lesquels nous avons vécu habituellement n'appartenaient pas à la haute classe, cependant nous ne les avons jamais entendus se quereller ni s'injurier. Lorsqu'il s'élevait entre eux des difficultés, tout se passait avec une modération et une tranquillité que nous ne pouvions assez admirer.

La langue des Japonais leur est particulière ; ils y ont introduit successivement des mots chinois, coréens et portugais. Dans les livres, les actes du gouvernement et la correspondance entre les personnes de la haute classe, on fait usage des caractères chinois. Les gens du commun se servent d'un alphabet composé de quarante-huit lettres ; un certain nombre sont plutôt des syllabes. La prononciation japonaise est extrêmement difficile

pour un Européen. Nous ne pûmes étudier la grammaire parce que les lois interdisent la faculté d'enseigner à écrire à un étranger.

On professe au Japon quatre religions principales qui ont donné naissance à quelques sectes; mais ce que nous avons pu recueillir à ce sujet n'est pas très-précis. Quand la conversation tombait sur des matières religieuses, les Japonais montraient une certaine répugnance à répondre à nos questions, et souvent faisaient semblant de ne pas nous comprendre, ou bien ne nous disaient que des choses vagues et inintelligibles, puis nous interrogeaient sur notre croyance. Comme ils ne voulurent pas nous laisser apprendre à lire et à écrire dans leur langue, nous fûmes privés des moyens d'acquérir des notions détaillées et positives sur ce que nous désirions connaître.

La religion indigène est la plus ancienne et celle du sinto. Elle reconnait un être suprême trop élevé pour daigner recevoir les hommages des humains et soigner leurs intérêts. Elle admet et invoque comme médiatrices les kami qui sont des divinités d'un ordre inférieur, des esprits immortels ou des enfans de l'être suprême. Les sectateurs du sinto vénèrent aussi de saints personnages qui ont mené une vie agréable à Dieu, et se sont distingués par leur piété et par leur zèle pour

la religion ; ces saints sont désignés par le nom de khadotchi ; on leur élève des temples, on leur adresse des prières. Les Japonais nous ont dit que quelques-uns de ces personnages béatifiés n'ont pas mérité par la pureté de leur vie les honneurs qu'on leur rend ; il en est dans le nombre qui ne doivent leur renom de sainteté qu'aux manœuvres et aux supercheries des prêtres ; ceux-ci le leur ont procuré pour leur avantage personnel. L'empereur ecclésiastique, chef de cette religion, est dans ce monde le juge des actions des hommes, il décide quels sont ceux qui méritent d'être admis au nombre des saints.

Le sinto recommande une extrême propreté du corps ; il défend, sous peine de souillure, de tuer les animaux domestiques et de manger leur chair ; il permet celle des oiseaux, des cerfs, des lièvres, des ours, des poissons et de tous les animaux marins. Une tache de sang souille pour un certain temps ; le contact d'un cadavre et même l'entrée dans une maison où il s'en trouve un, rend impur pendant quelques jours.

Une secte de cette religion s'abstient de tous les animaux terrestres, et ne se permet que les animaux marins. Quelques-uns de nos gardes, d'après ce principe, ne voulaient pas allumer leur pipe au même feu que nous, les jours auxquels on nous avait servi de la viande. Les

autres jours, ils n'avaient pas le même scrupule.

La seconde religion est le boudso, originaire de l'Hindoustan. C'est là même que celle de Bouddha, si répandue dans le centre et dans l'est de l'Asie, sous diverses dénominations; au Japon, où elle est celle du plus grand nombre des habitans, elle a conservé le dogme de la transmigration des âmes, qui appartient au bralimisme, et en d'autres points s'est rapprochée du sinto. Elle défend le vol, l'adultère, le mensonge, l'ivrognerie; elle menace les méchans d'un enfer effroyable, et promet aux bons les délices du gokourak, paradis que gouverne le dieu Amida. Elle prescrit d'ailleurs tant de pratiques pénibles et minutieuses, que bien peu de gens ont assez de force ou de dévotion pour en observer la moitié.

La doctrine de Confucius, ou, comme les Japonais la nomment, la religion des Chinois, est celle que suivent les savans et les hommes instruits.

Enfin beaucoup de Japonais regardent le soleil comme la divinité suprême; il règne sur la lune et les étoiles qui sont autant de divinités particulières; cette religion a une mythologie qui prête aux objets de son culte les passions et les actions humaines. Elle a donné naissance à une secte qui adore le feu, et le regarde comme une divinité émanée du soleil.

Teske et plusieurs autres Japonais parlaient très-mal de leurs prêtres. Ils les représentaient comme des hommes d'une conduite très-irrégulière ; quoique les lois leur recommandent la modération, leur défendent de manger des animaux de terre ou de mer, de boire du vin et d'avoir commerce avec les femmes, ils mangent et boivent avec excès, séduisent les femmes et les filles, et s'abandonnent à toutes sortes d'infamies.

Le nombre des Japonais exempts de préjugés superstitieux, est très-restreint. Généralement ils croient aux sorciers et aux revenans, et aiment à parler de prodiges. Ils attribuent au renard le pouvoir et les tours dont le peuple en Europe fait honneur au diable ou à l'esprit impur. Ils pensent que le tonnerre tue par un chat que lance l'éclair. Personne n'ose, de peur de mourir, marcher sur un pont nouvellement construit, avant que l'on y ait fait passer le vieillard le plus âgé du canton. Chaque montagne, chaque colline, chaque ravine située le long d'une grande route est consacrée à une divinité ; tout voyageur qui passe devant ces lieux, doit réciter des prières et les répéter souvent. Comme l'accomplissement de ce devoir pourrait retenir trop long-temps les hommes pieux, on a inventé un moyen d'obvier à cet inconvénient. Il y a ordinairement dans ces endroits de longs poteaux destinés à indiquer

les routes; lorsqu'il ne s'y en trouve pas, on en érige un, dans lequel on pratique, à quatre pieds au-dessus du sol, une fente allongée verticalement, et où l'on place un cylindre qui tourne à volonté et sur lequel on a appliqué une plaque de fer uni. La prière qui doit s'adresser à la divinité du lieu est gravée sur cette plaque. Si l'on fait tourner le cylindre, c'est comme si l'on récitait la prière, et si l'on recommence, c'est comme si on la répétait. Le voyageur peut de cette manière, sans s'arrêter long-temps, s'acquitter très-facilement des obligations que sa piété lui impose.

Les Japonais n'ont jamais voulu nous laisser entrer dans leur temple durant le service divin; je ne puis donc rien dire des cérémonies de leur culte, sur lesquelles, d'ailleurs, ils ne se sont jamais entretenus avec nous. Je sais seulement que l'office a lieu au point du jour, deux heures avant midi, enfin une heure avant le coucher du soleil. Le son de la cloche annonce l'heure de la prière. On voit devant les temples de grands bassins de pierre ou de métal dans lesquels on se lave les mains avant d'entrer. On allume devant les images des saints des lampes remplies d'huile de poisson ou du suc bitumineux d'un arbre qui croît dans les provinces de l'intérieur et au sud de Niphon. Pendant le service divin, on

offre aux dieux des fleurs naturelles ou artificielles; celles-ci sont en rubans ou en papier de couleur, suivant la fortune ou la dévotion des fidèles. Les plus fervens présentent aussi de l'argent, des fruits, du riz et d'autres choses, qui sont pour le profit des prêtres. Ceux-ci ne se contentent pas de ces dons volontaires, ils parcourent les villes et les villages, et se tiennent le long des grands chemins, sollicitant des offrandes pour leurs dieux, et mettant dans une besace qu'ils portent sur le dos tout ce qu'ils recueillent. En courant ainsi le pays, ils chantent des hymnes, prononcent des sermons, ou font sonner une petite cloche qu'ils portent à la ceinture. Nous en avons souvent rencontré dans nos promenades. Pendant le service divin, les Japonais sont comme à l'ordinaire assis à terre sur leurs genoux; ils penchent la tête et joignent les mains. Quand ils font leurs dévotions, ils appliquent la paume des mains l'une contre l'autre, les approchent de leur front et prient à voix basse.

La différence des religions n'occasione pas le moindre trouble dans l'état, chacun suit la doctrine qui lui convient, et en change aussi souvent qu'il le juge à propos. Souvent les membres d'une même famille appartiennent à des croyances diverses; cependant il n'en résulte ni haine ni dissensions. La loi défend de faire des conversions.

« Quoique le kin-rey ou empereur ecclésiastique ne soit le chef que de l'ancienne religion du pays, néanmoins les sectateurs des autres ont la plus grande vénération pour lui. Il nomme à tous les grands emplois ecclésiastiques ; il accorde aussi aux principaux fonctionnaires publics laïcs le titre de kami qui est purement spirituel, et que les personnages les plus distingués tiennent à honneur d'obtenir. Le kin-rey est invisible pour tout le monde, à l'exception des personnes de sa cour et de celles que l'empereur séculier lui envoie. Une seule fois l'an, un jour de fête solennelle, il se promène dans un galerie couverte partout, si ce n'est le long de la partie inférieure, de sorte que l'on ne voit que ses pieds. Il porte toujours des vêtemens de soie tissus par de jeunes vierges qui ont même élevé les vers qui la donnent. Quand il a fini ses repas, on brise la vaisselle dont il a fait usage, parce que les Japonais pensent que personne n'est digne de s'en servir après lui ; la mort seule pourrait expier un délit de ce genre.

Il existe une hiérarchie parmi les ecclésiastiques japonais. Le grand-prêtre de Matsmaï demeurait dans une grande maison entourée d'un jardin et de vastes dépendances, de sorte qu'elle ressemblait à un petit château. On nous a dit que son pouvoir sur ses subordonnés ne s'étendait qu'au

spirituel. Tout prêtre coupable d'un crime, ou impliqué dans une affaire civile, est jugé d'emblée par les tribunaux ordinaires. Pendant notre séjour à Matsmaï, un prêtre accusé de vol et de blasphèmes, fut mis en prison par ordre du banio. Déclaré coupable par les juges, il fut envoyé au supplice. Nous dîmes aux Japonais que chez nous on aurait commencé par dégrader le prêtre de son caractère spirituel, et qu'ensuite on l'aurait livré au bras séculier; ils rirent de notre discours et nous répliquèrent que ce prêtre était un scélérat, qu'il avait été justement puni, et que quant à son état, il l'avait perdu avec sa tête, sans qu'on s'inquiétât si l'autorité spirituelle approuverait ou blâmerait cette mesure.

Nous n'avons pu savoir sur quels principes les couvens de moines et de religieuses sont fondés, ni en quoi consistent les règles de leur ordre. On nous a dit que les religieux des deux sexes doivent mener une vie très-austère; mais qu'ils ne se conforment pas à cette obligation, et qu'ils préfèrent les plaisirs certains de cette vie aux joies du monde futur.

L'empereur séculier, auquel le titre d'empereur du Japon conviendrait beaucoup mieux, jouit d'un pouvoir absolu. Il ne consulte l'empereur ecclésiastique que dans des cas extrêmement importans, tels que le changement ou l'introduc-

tion d'une loi, les négociations avec des puissances étrangères, les déclarations de guerre, etc., et d'ailleurs il prend si bien ses mesures, qu'il sait d'avance que toutes ses propositions seront adoptées. La dignité de kin-rey est héréditaire. La dynastie qui en est revêtue existait en 1813, en ligne directe, depuis 2413 ans.

Le fils aîné de chaque empereur lui succède. Si la lignée mâle vient à s'éteindre, le dernier vivant doit choisir un héritier dans une famille de prince qui lui est alliée.

L'empire du Japon est composé de principautés soumises à des damios et de provinces qui relèvent directement du koumbo-sama ou empereur; il en confie l'administration à des gouverneurs. On compte plus de deux cents damios ou princes; la plupart ont des possessions très-peu considérables, quelques-uns au contraire sont très-puissans. Ces damios sont souverains dans leur territoire; ils ont même le droit de faire de nouvelles lois; cependant elles ne peuvent être exécutées qu'après avoir été confirmées par la puissance suprême. Chaque damio est obligé d'entretenir une certaine quantité de soldats qui sont soumis aux ordres du koumbo-sama.

Les provinces qui appartiennent à l'empereur sont administrées par des banios, et défendues par des troupes tirées des principautés voisi-

nes; des soldats impériaux les occupent aussi.

Le conseil suprême du koumbo-sama est composé de cinq membres qui doivent en général être des princes. Ils s'occupent du gouvernement de l'état. En certains cas le souverain ne peut rien sans leur avis; mais comme il peut les changer à sa fantaisie, leur volonté n'est que la sienne; cependant il n'abuse pas de son pouvoir, de crainte qu'ils ne se soulèvent, et pour éviter cet inconvénient, les femmes et les enfans de ces princes sont obligés de demeurer dans la capitale; et quant aux princes, ils passent alternativement un an dans leurs domaines et un an à Iedo.

Indépendamment de ce conseil, un autre est chargé de la révision des procès civils et criminels, et de diverses affaires qui vont ensuite au conseil suprême. La direction de l'administration est confiée à des ministres qui sont aidés par des conseillers.

Les Japonais sont partagés en huit classes : les damios, les khadamados ou les nobles, les prêtres, les militaires, les marchands, les artisans, les paysans, les ouvriers et les esclaves.

Les Japonais comparent leurs lois à une colonne de fer, que ni les intempéries de l'air, ni les tempêtes, ni le temps ne peuvent ni anéantir, ni même ébranler. Le gouvernement sent très-bien leur défaut qui consiste surtout dans la

rigueur des châtimens ; mais il redoute d'y apporter le moindre changement, pour ne pas rendre les anciens usages méprisables aux yeux du peuple, et ne pas l'habituer ainsi aux nouveautés. Afin que le peuple ne souffre pas de l'excessive sévérité des lois, on la tempère dans l'application.

Les lois civiles sont très-sages ; les affaires litigieuses sont généralement décidées par des arbitres que nomment les parties ; elles ne sont portées devant les tribunaux que lorsque les arbitres n'ont pas pu les arranger.

A la naissance d'un enfant, on plante un arbre dans la cour ou dans le jardin de la maison. Quand l'enfant, parvenu à l'âge viril, se marie, cet arbre qui a grossi est abattu, et l'on en fait des coffres dans lesquels le nouveau ménage renferme ses vêtemens et d'autres effets.

Quoiqu'on puisse dire que les Japonais en général sont jaloux, cependant cela s'applique plus particulièrement aux personnes d'un rang élevé. Les princes et les nobles, de même que les riches qui les imitent, tiennent leurs femmes enfermées ; aucun homme, à l'exception de leurs plus proches parens, ne peut pénétrer dans leur appartement. On prétend que l'orgueil a beaucoup de part à cette précaution. Quant aux autres femmes, elles ont la liberté d'aller chez leurs parens et leurs

amis, et de se montrer à visage découvert dans les rues et tous les endroits publics.

Les Japonais ont grand soin de l'éducation de leurs enfans, ils leur enseignent de bonne heure à lire et à écrire, à connaître leur religion, l'histoire et la géographie de leur pays. Lorsqu'ils grandissent, ils les forment aux manœuvres militaires; mais ce qui est plus important, ils s'efforcent de leur inculquer la nécessité d'être patiens, modestes et polis, vertus qui sont particulières à ce peuple et dont nous avons souvent éprouvé qu'il est doué.

Les maisons sont en bois à cause de la fréquence et de la violence des tremblemens de terre; elles n'ont qu'un étage et sont bâties légèrement. Les cloisons qui séparent les appartemens sont mobiles, de sorte qu'en cas de besoin, l'on n'en fait qu'un seul de toute l'habitation. Elles n'ont ni cheminées ni portes; on fait le feu dans de petits fourneaux. Le plancher est couvert de nattes fort propres et fort jolies, sur lesquelles on étend des tapis ou des toiles quand on reçoit quelqu'un. Des armes, des vases de porcelaine, diverses curiosités ornent l'intérieur des maisons. Les parois sont revêtues de papiers de couleur ou dorés; chez les gens riches elles sont incrustées de toutes sortes de bois rares, sculptées artistement et dorées. Les maisons ne diffèrent à l'exté-

rieur que par la grandeur ; celles des personnages considérables sont entourées d'une vaste cour ceinte d'une palissade ou d'un mur en terre, de sorte que de la rue on n'en voit que le toit ; elles ont aussi de grands jardins dont en général les Japonais sont grands amateurs ; ils les disposent et les soignent avec beaucoup d'intelligence, et n'épargnent rien pour les rendre agréables. Le plus bel ornement des maisons, consiste dans leur extrême propreté.

Les rues étant très-étroites et les maisons, à l'exception de celles des grands et des riches, étant contiguës les unes aux autres, les incendies font de grands ravages, quoiqu'il soit fort aisé d'abattre une maison qui ne consiste qu'en quelques solives et des planches minces. Pour éviter les désastres on prend toutes les mesures possibles. Dans chaque ville des hommes sont payés pour veiller aux incendies et éteindre le feu ; leur nombre à Iedo est de 48,000, ils sont divisés en quarante-huit escouades désignées chacune par le nom d'une lettre de l'alphabet japonais qui est brodée sur leur habit.

La police maintient rigoureusement l'ordre et la tranquillité parmi les habitans des villes. Indépendamment des fonctionnaires publics civils et militaires chargés de tout ce qui concerne la sûreté, on choisit dans chaque rue un ancien et des ad-

joints, qui veillent au bon ordre dans cette rue, et en répondent. Sur les places publiques et dans les carrefours, s'élèvent des corps-de-garde dans lesquels se trouvent des gardes et des machines pour éteindre les incendies; des patrouilles fréquentes parcourent les rues pendant la nuit, personne ne peut sortir sans être muni d'une lanterne.

Les Japonais mangent très-peu en comparaison des Européens; dans nos voyages, trois Japonais auraient été rassasiés de ce qu'un de nos matelots consommait; en prison la nourriture de chacun de nous aurait suffi à deux Japonais. Leurs mets principaux sont le riz, le poisson, les herbes potagères, les légumes, les racines, les fruits, les champignons, les coquillages de toutes les sortes. Quelques sectes, ainsi que je l'ai dit plus haut, se permettent la chair de certains animaux; elle est très-chère. Les grands personnages ne donnent presque jamais des festins, et n'invitent même que très-rarement quelqu'un à manger. Leur luxe consiste dans une quantité de domestiques et de gens à gages; dans les jours d'apparat ils ne peuvent se montrer qu'avec une suite proportionnée à leur rang.

Cette nation est toujours de bonne humeur. Je ne vis jamais l'air fâché à aucun Japonais de ma connaissance. Ils aiment beaucoup les conversations gaies, et plaisantent souvent. Les ouvriers

chantent toujours en travaillant. La musique et la danse sont leurs plaisirs favoris ; un de leurs instrumens ressemble à une harpe, un autre à un violon; ils ont aussi des flûtes et des tambours; voilà ceux que nous avons vus à Matsmaï : on nous a dit qu'il y en avait plusieurs autres. Malgré la gaîté du caractère japonais, leur chant a quelque chose de mélancolique et de lamentable. Les gestes du chanteur correspondent toujours aux paroles, aussi sont-ils quelquefois très-comiques, et vont même jusqu'à l'indécence.

Les Japonais aiment beaucoup les représentations théâtrales; il y a une salle de spectacle à Matsmaï. On nous avait promis de nous y mener; comme on ne nous tint point parole, je suppose que la permission demandée à Iedo à cet effet ne fut pas envoyée; car si cela n'eût dépendu que du banio, il nous aurait certainement procuré ce divertissement; on nous conduisit plusieurs fois dans cette salle pendant le jour. Elle est grande et assez haute; le fond est comme chez nous destiné à la scène et élevé au-dessus du sol; entre la scène et le mur opposé, sont de chaque côté deux rangs de places pour les spectateurs; le parterre est couvert de nattes de paille sur lesquelles on s'asseoit; il n'y a pas d'orchestre. En face de la scène on ne voit que les portes. L'intérieur n'a aucun ornement; les parois même n'étaient pas peintes,

les décorations n'étaient pas en place; quand le spectacle doit avoir lieu, on va les chercher, ainsi que les costumes, dans le magasin où on les garde. On nous a dit que le sujet des pièces est ordinairement un événement tiré de l'histoire du pays. On représente aussi des pièces comiques.

On peut compter également parmi les divertissemens des Japonais les parties sur l'eau dans des bateaux ou des navires de plaisance; on nous a dit qu'il y en a de très-riches. Les grands personnages naviguent volontiers sur les rivières, sur les canaux ou entre les îles; ils n'osent pas s'écarter des côtes, de crainte d'être emportés au loin par le vent, ce qui arrive souvent à leurs navires marchands.

Les Japonais ont des dessins et même des modèles de navires européens, cependant ils ne les imitent pas, à cause de leur aversion pour introduire chez eux quelque chose d'étranger; la mauvaise construction de leurs bâtimens qu'ils conservent ainsi par une routine que la politique entretient, cause tous les ans de nombreux naufrages qui font périr beaucoup de matelots. L'immense population de l'empire rend cette perte peu sensible.

Avant que les Japonais connussent les Européens, ils faisaient un commerce très-étendu dans les mers orientales de l'Asie. Leurs navires

allaient à la Chine, dans toutes les îles de l'archipel asiatique et jusqu'aux côtes de l'Hindoustan, qu'ils nomment Tendzigou. Les Portugais furent accueillis amicalement, leur commerce fut très-actif au Japon, où ils jouissaient de grands priviléges. L'orgueil, l'avidité et surtout un zèle de conversion très-indiscret, soulevèrent le gouvernement japonais contre les Européens; effrayé des progrès d'une nation qui déjà causait de sérieuses appréhensions au peuple, il extirpa le christianisme; défendit aux Japonais, sous peine de la vie, d'aller dans les pays étrangers, et ne permit qu'à une seule nation européenne de venir, sous des restrictions très-rigoureuses, commercer dans l'empire. Les navires japonais ne peuvent plus aller qu'en Corée et aux îles Lieou-Khieou, parce que les habitans de ces deux contrées peuvent en quelque sorte être considérés comme sujets du Japon, auquel ils paient un tribut. On n'admet dans les ports du Japon que des bâtimens de la Corée, des Lieou-Khieou et de la Chine, et ils ne peuvent venir qu'en petit nombre. Parmi les peuples européens, les Hollandais sont les seuls, comme on sait, qui ont des rapports avec les Japonais.

Les Chinois apportent au Japon du riz, de la porcelaine; de l'ivoire brut et façonné, du nankin, du sucre en poudre, du gin seng, des plantes médicinales, de l'alun, des éventails, des pipes et

autres bagatelles ; ils emportent de ce pays du cuivre, de la laque, des objets en laque, des poissons secs et salés, des mollusques secs, des plantes marines et divers objets fabriqués.

Les Japonais reçoivent des Hollandais du sucre, des épiceries, de l'ivoire, du fer, des médicamens, du salpêtre, de l'alun, des couleurs, du drap, du verre, des montres, des miroirs et des instrumens de mathématiques ; en échange ils donnent des objets en laque, de la porcelaine, du cuivre. On m'a dit que les Hollandais faisaient un commerce très-avantageux dans les îles de la Sonde et aux Moluques avec les objets en laque du Japon.

A l'exception de Nangasaki, tous les ports de l'empire sont fermés aux Chinois et aux Hollandais. Le même ordre est constamment suivi dans les relations commerciales avec ces deux peuples. Quand un navire est arrivé à Nangasaki, après les cérémonies ordinaires et les questions usuelles, la cargaison est portée à terre. Alors les brackers ou officiers impériaux la visitent, car le commerce extérieur est un monopole du souverain : ils conviennent du prix des marchandises et de celui des objets qu'ils donnent en échange. L'empereur achète ainsi tout ce qui vient de l'étranger, et le vend en gros aux négocians japonais ; ceux-ci le revendent en détail. Si l'on en juge par le prix élevé que l'on paie au Japon pour les mar-

chandises hollandaises, on doit croire ou qu'elles sont acquises à un taux exorbitant, ou que l'empereur et ses marchands les évaluent très-haut : probablement tout le monde y gagne.

A l'exception d'un petit nombre de troubles intérieurs, le Japon n'a eu depuis deux cents ans aucune guerre, soit au-dehors, soit au-dedans; il n'a pas non plus souffert des maladies contagieuses. C'est à cet avantage et à la salubrité du climat qu'il doit sa grande population. Je n'ai pu avoir aucune lumière sur ce sujet, puisque les Japonais avec lesquels je m'en suis entretenu n'ont pas été en état de me dire si leur gouvernement a des documens authentiques sur le nombre des habitans. Ils regardaient un dénombrement comme extrêmement difficile et même impossible, plusieurs millions de gens pauvres n'ayant pas de domicile fixe et vivant en plein air dans les rues, sur les grands chemins, ou dans les forêts.

Pour nous donner une idée de la population de leur pays, les savans et Teske nous montrèrent une carte du Japon dessinée sur une très-grande feuille; elle contenait les noms des villes et des villages, en si grand nombre, qu'ils couvraient presque entièrement le papier. Quand on va de Matsmaï à Iedo on débarque à Mimaï, ville maritime située sur la côte de Niphon, baignée par le détroit de Sangaar. Elle est à peu près à 200 ri

(200 lieues) de la capitale. Entre ces deux villes se trouve une lande; l'espace qu'elle occupe est désigné par ce nom, parce que dans les grandes pluies il est entièrement inondé, ce qui empêche de le cultiver. Il a une étendue de six lieues, ce qui paraît immense aux Japonais.

Questionnés sur la population de Iedo, ils l'évaluèrent à 10,000,000 d'âmes, et se scandalisèrent de ce que nous révoquions cette assertion en doute. Le lendemain ils nous apportèrent une note d'un homme qui avait été employé à la police de Iedo. Suivant cette note on compte dans les principales rues de Iedo 280,000 maisons, désignées par le nom de sodo-ie, c'est-à-dire dont la façade est sur la rue; on les distingue par là de celles qui sont très-petites et des cabanes qui ne formant pas des rues, sont dispersées. La note ajoutait que chaque maison est habitée par trente à quarante personnes; on a ainsi pour résultat 8,400,000 habitans. Si l'on ajoute à ce nombre les gens qui demeurent dans des cabanes et autres maisons chétives, ceux qui vivent en plein air, la garde impériale, les personnes qui sont à la suite des princes, on trouvera plus de 10,000,000 d'âmes. A l'appui de ce qu'ils avançaient, les Japonais nous dirent qu'il y avait dans Iedo 36,000 aveugles. Nous ne pûmes rien objecter à ces argumens, ni savoir si les Japonais avaient tort ou raison. Du reste ces données

qui nous semblaient exagérées peuvent être exactes, car la capitale, d'après le plan que nous en avons vu, et si l'on prend en considération le peu de largeur des rues, peut certainement renfermer 10,000,000 d'habitans, son diamètre étant de 8 ri. Teske nous assura que malgré son extension prodigieuse, elle s'agrandissait chaque jour davantage; il nous raconta, pour le prouver, que, pendant son séjour dans la capitale, il avait logé chez un marchand qui faisait commerce de pierres pour les fondations, et qui en vendait une quantité considérable.

L'énorme population de l'empire porte quelquefois les pauvres gens à faire mourir leurs enfans quand ils viennent au monde, et qu'ils paraissent faibles ou contrefaits. Les lois prononcent des peines rigoureuses contre ce crime; mais le gouvernement, peut-être par des motifs politiques, ne fait pas des recherches sévères sur la cause de la mort des enfans.

L'état de paix arrête, dans chaque pays, les progrès de l'art militaire, notamment au Japon où les lois défendent d'introduire des inventions étrangères, et où les améliorations nées dans le pays ne peuvent, faute d'expérience et d'occupations guerrières, être que très-imparfaites. Il faut au moins un siècle pour amener une innovation dans leur système de guerre; la stricte observation

de la discipline et des règles anciennes est leur tactique immuable.

Les Japonais pourraient aisément avoir une armée navale, il leur suffirait d'appeler chez eux des constructeurs européens et quelques officiers de marine; car ils ont des ports excellens, tous les matériaux nécessaires pour construire et gréer les bâtimens, une quantité de charpentiers habiles et des matelots agiles et hardis. La nation est en général douée de beaucoup d'intelligence et de facilité pour apprendre. Les marins japonais dressés à l'européenne pourraient, en peu de temps, mettre leur flotte sur un pied égal à celui des Européens. Il ne leur faut pas peu de hardiesse pour naviguer dans leurs navires. Si une tempête les éloigne des côtes, le gouvernail et le mât cassent toujours, et le bâtiment devient le jouet des flots et des vents. Ceux qui règnent dans ces mers soufflent ordinairement de la côte du Japon, ou dans le sens de sa direction; c'est pourquoi les navigateurs n'ont que la perspective affreuse d'être engloutis par les flots, ou jetés sur une côte étrangère. Ceux qui se sauvent n'ont guère l'espoir de revoir leur patrie, puisqu'aucune contrée n'a de rapports avec elle, c'est ainsi que des navires japonais font souvent naufrage sur les côtes du Kamtchatka, et sur celles des îles Kouriles et des îles Aléoutiennes; il est vraisemblable qu'il en

périt un bien plus grand nombre en pleine mer. Nous avons souvent été témoins de l'activité des matelots japonais ; on ne voit pas sans admiration avec quelle adresse ils gouvernent leurs grands bateaux dans les brisans terribles, dans des courans violens aux embouchures des rivières, où le flux et le reflux ont une impétuosité extraordinaire. De tels matelots sont bons à tout. On les paie très-bien, mais de même que ceux de plusieurs autres nations, ils dépensent en quelques jours dans les cabarets et les maisons de débauche l'argent qu'ils ont mis plusieurs mois à gagner au péril de leur vie.

Nous n'avons pu apprendre quelle est la force des armées japonaises ; d'ailleurs nous nous gardions de pousser trop loin nos questions sur ce point, afin de ne pas courir le risque de passer le reste de notre vie au Japon, à cause de nos connaissances trop positives et trop détaillées de tout ce qui concernait cet empire. En effet les Japonais n'auraient pu attribuer à notre curiosité d'autre motif que celui de leur nuire. La défiance de leur gouvernement pour les Européens est très-grande, et se manifeste encore davantage contre les Russes ses voisins.

CHINE.

Ambassade des Anglais en 1792 *et* 1816.

Les Anglais faisaient depuis long-temps un commerce considérable avec les Chinois. En 1792 le gouvernement britannique, voulant établir des communications plus intimes avec la cour de Péking, lui inspirer une idée avantageuse de la nation anglaise, et procurer aux négocians établis à Canton des avantages particuliers assurés par un traité, résolut d'envoyer une ambassade à la Chine. Indépendamment de ces motifs, on voulait aussi obtenir des renseignemens positifs sur la politique constante du gouvernement chinois, le langage, les mœurs, les opinions du peuple, les institutions civiles et les arts d'un pays sur lequel les récits des voyageurs semblaient contradictoires. C'est pourquoi on fit choix pour ambassadeur de lord Macartney qui avait déjà rempli avec succès une mission diplomatique dans une cour de l'Europe, et qui depuis avait occupé pendant cinq ans la place importante de gouverneur générale du Bengale; d'ailleurs son rang et ses

titres étaient bien faits pour éblouir un peuple chez lequel les qualifications honorifiques sont regardées comme un objet de la plus haute importance. Sir Georges Staunton qui avait suivi lord Macartney dans plusieurs occasions fut nommé secrétaire d'ambassade. Plusieurs savans, entre autres M. Barrow et M. Dinwiddie, furent adjoints à l'expédition. Enfin on accorda aussi une garde militaire à l'ambassadeur, parce qu'en Orient une suite nombreuse ajoute beaucoup à la considération que l'on doit inspirer. En un mot on s'occupa avec un soin extrême de tout ce qui pouvait garantir un succès auquel la politique britannique attachait tant d'intérêt; rien ne fut épargné de tout ce qui devait donner du lustre à l'ambassade.

Le 21 août 1792, lord Macartney s'embarqua sur *le Lion*, vaisseau de ligne. Il était accompagné de bâtimens de transport; on avait pensé avec raison que pour éviter les délais et les embarras d'un long voyage par terre, il convenait d'aborder sur une côte rapprochée de la capitale; en conséquence, au lieu d'attérir à Canton, l'on fit le tour de la côte orientale de la Chine, que les Européens n'avaient pas visitée depuis long-temps; on arriva ainsi dans l'archipel des îles Quesan et dans celui des Tchou-San; celui-ci est situé sous le 30me degré de latitude nord. Ce n'était pas sans peine que l'on avançait au milieu de ces îles, la

marche des bâtimens était arrêtée par une quantité innombrable de canots chinois. La curiosité de voir des navires européens les attirait. Les Anglais de leur côté étaient surpris de ce concours d'embarcations, car on en apercevait d'autres au large occupées à pêcher, on voyait aussi des jonques chargées de marchandises, entre autres de bois de charpente. Tout annonçait un grand commerce d'un point de la côte à l'autre, et une population immense.

On laissa tomber l'ancre le 2 juillet 1793 entre les îles Tchou-San; ce sont des rochers granitiques dont quelques-uns ont l'aspect le plus pittoresque. L'apparition d'un vaisseau tel que *le Lion*, dont la grandeur et la construction étaient si nouvelles pour les Chinois, leur fit quitter leurs travaux, chacun s'empressa de venir contempler cette merveille. La foule qui se présentait à bord du bâtiment était si considérable, que l'on fut obligé de ne laisser passer à la fois qu'un certain nombre de curieux. Quelques-uns étant entrés dans la grande chambre, reconnurent le portrait de leur empereur que l'ambassadeur y avait fait placer. Aussitôt ils se prosternèrent jusqu'à terre à plusieurs reprises, en donnant des marques du plus profond respect. Il n'y eut pas, au milieu de cette cohue, le moindre désordre. Les Anglais furent enchantés de la politesse de ces gens qui

appartenaient à la classe inférieure de la nation chinoise. « Partout ailleurs, dit le narrateur, nous aurions sans doute été frappés de la grossièreté de cette classe d'hommes; ici au contraire nous n'eûmes qû'à nous louer de leur civilité et de leurs bonnes manières. »

Un des navires anglais alla mouiller près de l'île principale. Bientôt des officiers civils et militaires vinrent à bord pour s'informer du motif qui l'amenait. Quand les Anglais lui eurent fait connaître qu'ils désiraient avoir un pilote pour les conduire à l'embouchure du Peï-ho, on leur répondit que le lendemain ils descendraient à terre pour présenter leur requête au gouverneur. Les Chinois avaient amené pour leur servir d'interprète, en cette occasion, un marchand de leur nation qui avait eu des relations avec les Anglais dans un temps où il leur était permis de fréquenter cet archipel.

Le lendemain les Anglais furent accueillis avec beaucoup de politesse par le gouverneur. Ils remarquèrent dans la salle d'audience un singulier ornement; c'étaient des tables sur lesquelles on avait placé, dans des caisses remplies de terre, des pins, des orangers avec leurs fruits, des chênes qui n'avaient pas plus de deux pieds de haut, et qui portaient cependant des marques d'une existence déjà longue; ils étaient entourés de petits

monceaux de pierres qui représentaient des rochers couverts de mousse et rongés de vétusté, comme pour donner à l'ensemble l'air d'une forêt. Les Chinois aiment beaucoup ces imitations de la nature en miniature, pour les placer dans leurs appartemens; ils viennent à bout de se procurer de ces extraits d'arbres par le procédé des marcotes en l'air, puis les tourmentent de toutes les manières pour les empêcher de grandir.

Pour répondre au vœu des Anglais, le gouverneur envoya chercher tous les habitans du lieu qui passaient pour avoir navigué jusqu'à l'embouchure du Peï-ho; aussitôt qu'ils parurent, chacun fut examiné sur ses connaissances nautiques. Il s'en trouva deux qui jadis étaient souvent allés aux bouches du Peï-ho; mais depuis long-temps ils avaient renoncé à la mer. N'importe, le gouverneur leur intima l'ordre de conduire l'escadre anglaise. Ces pauvres gens représentèrent que leur absence nuirait à leurs affaires, ils se prosternèrent devant le mandarin et le supplièrent de révoquer sa décision; il n'écouta rien. Les deux pilotes s'embarquèrent; ils étaient tellement ignorans, que les Anglais ne furent redevables qu'à leur propre habileté et à leur vigilance, de naviguer sans danger dans une mer remplie d'écueils. Ils réussirent à entrer dans la mer Jaune, et après avoir laissé tomber l'ancre dans la baie de Ten-kou-

fou ; ils attérirent le 20 juillet à l'embouchure du Peï-ho.

Une quantité de vivres de tout genre fut envoyée à l'escadre anglaise au nom du gouvernement chinois. Van-ta-jin et Tchou-ta-jin, mandarins du premier rang, vinrent avec une suite nombreuse recevoir l'ambassadeur. Une quarantaine de jonques fut fournie pour transporter à bord d'autres bateaux, le bagage des Anglais et les présens destinés à l'empereur de la Chine. Le 8 août l'ambassadeur s'embarqua sur un navire chinois pour remonter le fleuve. Tous les navires et les bateaux furent prêts le 11 et cette flotille se mit en marche. Les pavillons avaient cette inscription en caractères noirs : « *Ambassadeur anglais portant le tribut à l'empereur de la Chine.* »

Le pays que le Peï-ho traverse un peu au-dessus de son embouchure est bas et marécageux, cultivé seulement dans quelques endroits ; on vit un grand nombre de villages, ils étaient petits et d'un aspect chétif. On s'apercevait au nombre de bateaux et de navires qui couvraient le fleuve, que la nouvelle de l'approche de l'ambassade s'était répandue dans les campagnes. Des multitudes d'hommes garnissaient le rivage. Les femmes restaient généralement sur le pas de leurs portes ou regardaient par-dessus les murs. Les plus âgées s'avançaient

quelquefois jusque sur le bord de l'eau pour mieux regarder les étrangers.

Près de quelques villes et de quelques villages, on remarqua une chose bien propre à faire concevoir une idée de la grande population de la Chine ; c'étaient des piles hautes de quinze pieds et de dimensions inégales, et toutes composées de sacs remplis de sel. Ces sacs étaient couverts de nattes pour les préserver de la pluie ; on calcula que le nombre des sacs empilés près de Thian-Sing pouvait fournir à la consommation de 30,000,000 d'hommes, ce que l'on voyait là n'était que l'approvisionnement annuel d'un arrondissement.

Dès que la nuit approchait, les rives du fleuve étaient illuminées avec des lanternes de papier blanc, bleu et rouge et très-agréablement varié. Le nombre des lanternes placées sur les mâts des navires annonçent le rang des personnes qui étaient à bord. La lumière de ces lanternes et celle que l'on voyait par les fenêtres des chambres de ces mêmes navires, formaient une illumination mobile et colorée, sorte de spectacle que les Chinois aiment beaucoup. La nuit était presque aussi bruyante que le jour, les sons du gong, que l'on battait toutes les fois que l'on donnait un signal, contribuaient aussi à augmenter le tapage.

Thian-Sing est l'entrepôt des provinces septentrionales de la Chine. En s'avançant au milieu de cette ville, la multitude de grands navires mouillés près les uns des autres, la quantité de bateaux à travers laquelle il était difficile de se frayer un passage, la foule innombrable de spectateurs rangés en amphithéâtre les uns derrière les autres, tout indiquait une population très-nombreuse et une activité extrême. Tout ce peuple, malgré son insatiable curiosité, conservait un ordre et une tranquillité admirables; on n'entendit pas la moindre dispute; chacun avait mis bas son chapeau de paille, afin de ne pas gêner la vue de ceux qui étaient derrière lui.

Après être sorti de Thian-Sing, on traversa encore un pays très-bien cultivé. Les champs étaient couverts de sorgho qui s'y élevait à une grande hauteur. Les bords du fleuve étaient en quelques endroits revêtus de parapets en granit pour empêcher les inondations. Dans d'autres on observa de longues digues construites aussi en granit et percées d'écluses de distance en distance, pour distribuer l'eau destinée à l'arrosage des campagnes. On voyait aussi des champs de maïs, de fèves, de haricots et de plantes à graines oléagineuses; nulle part on n'apercevait des herbes parasites, tout était soigné comme dans un jardin.

Excités par leur curiosité, les Anglais quittaient

souvent leurs navires, dont la marche était lente, et marchaient le long du rivage; ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils étaient surveillés avec une attention qui surpassait tout ce qu'ils avaient entendu raconter de la défiance et de la police soupçonneuse des Chinois. Il était évident que l'on avait des idées défavorables du motif qui les amenait. On supposait qu'ils voulaient examiner le pays et qu'ils profiteraient ensuite des connaissances qu'ils auraient acquises pour l'attaquer avec plus de chances de succès.

En avançant on rencontra de grandes jonques sur lesquelles de longues rangées d'appartemens étaient habitées par plusieurs familles; on compta plus de mille de ces jonques qui portaient au moins cinquante habitans chacune. Une prodigieuse quantité d'autres bateaux remplis de monde descendait ou montait le fleuve, ou bien se tenait à l'ancre devant les villes; ainsi la population qui vivait uniquement sur l'eau était très-considérable.

A chaque ville un peu considérable et à chaque poste militaire devant lequel on passait, les soldats étaient rangés en lignes jusqu'à ce que les navires de l'ambassade eussent défilé; on tirait trois coups de canon pour saluer l'ambassadeur.

Le 6 août l'on débarqua près de Tang-tcheou-fou, on traversa cette ville éloignée de quatre lieues de Péking, et toutes les personnes appartenant à

l'ambassade continuèrent leur voyage, les unes à cheval, les autres dans des chaises à porteur, d'autres enfin sur des voitures, et quelques-unes à pied.

Aucun édifice remarquable n'annonça l'approche de la capitale de la Chine; on arriva dans le faubourg de l'est dont la grande rue est pavée, quinze minutes après on se trouva vis-à-vis de la muraille de Péking; elle a une quarantaine de pieds de hauteur, et est flanquée de tours carrées. Quand on eut passé la porte on marcha dans une rue large de cent pieds et non pavée; elle avait été arrosée pour abattre la poussière. Quoique les maisons n'aient qu'un étage, comme elles sont peintes de diverses couleurs et ornées de banderoles, leur aspect est fort gai, on aurait cru que c'était un vaste camp. Beaucoup de marchandises étaient déployées dedans et sur le devant des boutiques; on rencontra un enterrement, plus loin le cortége d'un noce; la foule qui remplissait les rues n'était pas peu augmentée par la suite nombreuse dont les mandarins étaient accompagnés. Une multitude de peuple était assemblée autour de marchands ambulans; ici elle était attirée par des charlatans, là par des diseurs de bonne aventure, d'un côté par des musiciens et des chanteurs, de l'autre par des bateleurs; c'était une presse et une confusion telles que les soldats

tartares armés de leurs fouets avaient bien de la peine à se faire faire passage. Il est vrai que les coups de leurs fouets ne frappaient ordinairement que la terre.

L'ambassade que l'on voyait défiler fournissait ample matière à l'imagination des gens qui cherchaient à captiver l'attention du peuple. Ils disaient qu'elle apportait à l'empereur des présens composés de raretés inconnues à la Chine. Ils assuraient gravement que parmi les animaux compris au nombre de ces objets curieux, il y avait un éléphant pas plus gros qu'un singe et aussi féroce qu'un lion, et un coq qui ne se nourrissait que de charbon. La vue des étrangers qui portaient des choses si extraordinaires, arracha pour un moment le peuple à ses diverses occupations, et n'augmenta pas peu les cris et les éclats de rire que l'on entendait de tous les côtés.

Quand les Anglais furent arrivés à l'extrémité du mur qui ceint le palais de l'empereur à l'est, et qu'ils suivaient depuis quelque temps, ils entrèrent dans une autre rue où la foule était bien moins considérable que dans la première; au lieu de boutiques, on n'y voyait que des portes donnant sur des cours. L'ambassade fit halte vis-à-vis de la porte du nord du palais; elle était ouverte, et l'on put apercevoir une partie des bâtimens et des jardins qu'il renferme.

Ensuite les Anglais continuèrent leur marche vers l'ouest ; ils rencontrèrent beaucoup de Tartares des deux sexes. Les femmes se tenaient bien droite ; leur allure était ferme. Quelques-unes étaient jolies, bien parées et même fardées. On en voyait en voiture et d'autres à cheval à califourchon comme les hommes. Il est bon d'observer, à ce sujet, que dans plusieurs quartiers de Péking, il y a des voitures et des chevaux de place.

De tous côtés on apercevait des ouvriers portant leurs outils et allant à leur travail ou en cherchant, et des colporteurs offrant des marchandises à vendre. Plusieurs rues étroites avaient des rues à chaque extrémité, avec un corps-de-garde pour maintenir le bon ordre. La nuit ces portes sont fermées et ne s'ouvrent que dans des cas extraordinaires.

L'ambassade suivit une rue qui s'étend du nord au sud d'un bout à l'autre de la ville tartare, et qui a presque quatre milles de long ; elle n'est interrompue que par des portes triomphales. Après avoir passé devant beaucoup de temples, de magasins, de grands édifices, et avoir marché un peu plus de deux heures depuis l'entrée de l'est, les Anglais arrivèrent à l'une des portes occidentales. Le faubourg par où ils sortirent de ce côté étant plus considérable que celui par où

ils étaient arrivés, ils furent plus de vingt minutes à le traverser.

Ils s'avancèrent hors de Péking jusqu'à une maison de plaisance de l'empereur, qui était destinée à les loger. Elle était située près de Yuen-min-Yuen, palais d'automne de ce monarque. Les ambassadeurs ou les grands mandarins l'occupent lorsque ce prince habite son palais d'automne; depuis quelque temps personne n'y avait demeuré, elle avait besoin de réparation. Elle était remplie de scorpions, de scolopendres et de cousins; pour ajouter à ces désagrémens, on y était enfermé comme dans une prison, un mur très-haut privait entièrement de la vue des objets extérieurs; il était défendu aux Anglais de sortir de cette enceinte, sous quelque prétexte que ce pût être, et en conséquence des soldats et des mandarins postés à toutes les issues empêchaient d'y passer; « de sorte, dit Anderson, une des personnes attachées à la suite de l'ambassadeur, que ce palais n'était réellement pour nous qu'une prison honorable, où nous n'avions pour nous consoler de la perte de notre liberté, que les vivres qui nous étaient fournis chaque jour aux frais de l'empereur. »

Lord Macartney, mécontent et avec raison de ce que l'ambassade était si mal logée, s'en plaignit et demanda qu'elle fût transférée ailleurs; après

bien des pourparlers, on lui donna une maison plus commode dans l'intérieur de Péking; les Anglais y étaient gardés à vue comme dans celle qu'ils quittaient.

Tous les présens destinés pour l'empereur de la Chine avaient été déballés. Leur vue avait excité l'admiration des Chinois. Quelques-uns cependant affectaient un dédain qui probablement n'était pas réel.

A cette époque l'empereur était à son palais de Jehol, situé en Tartarie; il y passait l'automne pour prendre le plaisir de la chasse. Il fut décidé que l'ambassadeur irait à Jehol lui rendre ses devoirs; en conséquence une partie du bagage et des présens fut expédiée en avant; le reste fut laissé à Yuen-min-Yuen, pour éviter des déplacemens trop fréquens qui auraient pu endommager des objets d'un travail très-délicat. Les Anglais chargés de les soigner avaient la permission d'aller de ce palais à Péking; chaque fois on leur faisait prendre un chemin différent, ce qui leur procura l'occasion de voir une grande partie de la capitale.

Le 25 septembre l'ambassadeur et les personnes qui devaient l'accompagner en route partirent de Péking; les autres restèrent dans cette capitale. Les Anglais firent le voyage comme lorsqu'ils étaient arrivés dans cette ville. Les uns étaient à cheval, d'autres sur des chariots. On se mit en route à trois

heures et demie du matin. Cependant les rues étaient déjà remplies d'une foule de curieux. L'ambassadeur était dans un carrosse européen coupé ; on conçoit combien la vue de cette voiture menée par un postillon anglais causa de surprise aux Chinois. Le cortége avait bien de la peine à avancer.

A sept heures on sortit de Péking, une demi-heure après on fut hors des faubourgs et on entra dans une campagne très-bien cultivée, on traversa un grand nombre de villages. Le bord des rivières et des ruisseaux était planté de saules pleureurs. A une vingtaine de milles de la capitale le pays s'élève du côté de la Tartarie ; le sol change et devient plus sablonneux ; enfin les montagnes se rapprochent, et l'on franchit un col pour arriver dans une plaine haute ; les montagnes escarpées vers l'est s'abaissaient par une pente douce vers la Tartarie. A mesure que l'on avançait, les habitations paraissaient être moins nombreuses. Les villes et les villages contenaient presque autant de Tartares que de Chinois. La différence qui caractérise ces deux nations devenait moins frappante. Les femmes tartares sont faciles à distinguer parce qu'elles n'ont point, comme les Chinoises, le pied estropié. Elles aiment d'ailleurs, les unes et les autres, à orner les côtés de leur tête de fleurs naturelles ou artificielles ; aucune, même la plus pauvre, ne néglige cette parure.

Chaque soir l'ambassade couchait dans un des palais, bâtis sur cette route pour l'empereur, lorsqu'il fait le voyage de Tartarie. Le quatrième jour les Anglais arrivèrent en vue de la fameuse muraille de la Chine. Dans l'éloignement elle ressemblait à une longue ligne blanche qui s'étendait le long du flanc des montagnes jusque sur leur sommet. En approchant on distingua fort bien la forme d'une muraille avec ses créneaux dans des endroits où l'on ne s'attend pas à trouver des ouvrages de ce genre, et où l'on ne suppose pas même qu'il soit possible de les construire. Cette fortification, composée sur quelques points d'une double et même d'une triple enceinte, flanquée de cent pas en cent pas de tours ou de bastions, prolongée jusque sur les sommets des montagnes les plus élevées, descendant au fond des vallées les plus profondes, traversant les rivières sur des arches, donne l'idée d'une entreprise gigantesque. On a peine à concevoir comment on a pu porter les matériaux sur des points qui semblent inaccessibles; en effet, une des montagnes où passe la muraille, a 870 toises de hauteur. Cette immense fortification se conserve depuis près de deux mille ans; son étendue est de 500 lieues; elle s'élève à 25 pieds au-dessus du sol.

En avançant en Tartarie, le pays devenait toujours plus haut, le climat plus rude, les monta-

gnes étaient plus raboteuses et plus nues. On estima que quelques cimes avaient au moins 2,000 toises de hauteur. Une ouverture entre ces âpres sommités laissa apercevoir la vallée dans laquelle Jehol est situé. Les Anglais descendirent de cheval et de voiture pour faire leur entrée dans cette petite ville où résidait l'empereur. Sir Georges Staunton, secrétaire d'ambassade, était dans une chaise à porteur, et l'ambassadeur dans son carosse avec le fils de sir Georges Staunton. L'ambassade fut reçue avec les honneurs militaires, et au milieu d'une foule très-considérable. Quoique la cavalerie fût rangée en ligne pour l'ambassadeur, dit Anderson, notre réception ne dut pas nous inspirer un espoir flatteur. Pas un mandarin ne parut pour complimenter lord Macartney sur son arrivée, ou pour le conduire avec le cérémonial que son caractère exigeait, dans les appartemens qui lui étaient destinés. En un mot nous fîmes avec trop de pompe notre entrée dans le palais où on nous logea; car on ne remplit pas à notre égard quelques-unes des formalités auxquelles nous avions été accoutumés dans le cours de notre voyage. Ce silence, cette réserve de la diplomatie orientale parurent d'autant plus extraordinaires, que les principaux personnages de l'ambassade avaient dit assez publiquement que le colao ou premier ministre de

l'empire, viendrait au-devant de l'envoyé du roi de la Grande-Bretagne à son entrée dans Jehol.

« Dès que nous fûmes arrivés, le commandant de notre détachement ordonna aux troupes de se tenir prêtes à former la ligne au premier signal. Il eut même l'air de désirer que les domestiques vêtus de leur grande livrée, les ouvriers, etc., se rangeassent en ordre devant la porte de l'appartement de l'ambassadeur pour recevoir le grand colao dont on attendait la visite à chaque instant.

« Nous restâmes dans cet état d'incertitude jusqu'à quatre heures du soir, et je n'exagérerai pas en disant que nous prîmes au moins douze fois les armes durant cet intervalle; chaque mandarin que la curiosité amenait vers nous, passait au premier aspect pour le grand colao. »

Le palais où logeait l'ambassadeur était spacieux et commode. La vue s'étendait sur les montagnes de la Tartarie, la ville de Jehol, et une partie du parc impérial. Jehol ne renferme que des maisons de mandarins et beaucoup de chaumières misérables. Les rues tortueuses et non pavées sont remplies de poussière. A côté de ces chétives cabanes, le palais impérial, les temples et les jardins annoncent la grandeur. Là, entre la magnificence et la misère, on ne connaît pas de milieu.

Suivant le récit du secrétaire d'ambassade,

aussitôt que lord Macartney fut arrivé, deux des premiers mandarins vinrent le complimenter de la part de l'empereur; un autre mandarin le félicita de la part du grand colao.

Il avait déjà été question plusieurs fois du cérémonial à observer par l'ambassadeur lorsqu'il aurait son audience. En Chine toute personne admise devant l'empereur tombe à genoux, appuie les mains à terre, la frappe trois fois avec le front, se relève, puis recommence encore deux fois ce salut, nommé *keou-teou.* Quelque humiliant qu'il paraisse aux yeux d'un Européen, les plus grands personnages de l'empire et les envoyés étrangers s'y soumettent non-seulement devant l'empereur lui-même, mais encore devant son portrait; devant son trône, devant un objet quelconque qu'il envoie. Les mandarins, depuis le moment où lord Macartney avait mis le pied sur le territoire chinois, l'avaient sondé pour connaître ses intentions relativement au salut. Lord Macartney avait répondu qu'il consentait à se conformer au keouteou, pourvu qu'un mandarin d'un rang égal au sien, accomplît ce salut devant le portrait du roi de la Grande-Bretagne. L'ambassadeur avait remis un mémoire sur ce sujet, l'affaire n'était pas encore décidée à son arrivée à Jehol. Lord Macartney avait proposé de faire devant l'empereur de la Chine le même salut qu'il ferait devant son

souverain. Le colao, prévenu défavorablement contre les Anglais, insistait pour le keou-teou, il y eut des discussions très-vives. Enfin l'empereur, homme de bon sens et d'un esprit élevé, consentit à la demande de l'ambassadeur.

L'audience fut fixée au 14 septembre, au point du jour; cette heure qui paraît singulière à un Européen, est très-convenable dans une cour qui s'occupe de la chasse, et dans laquelle tout est disposé pour prendre ce divertissement.

Au jour désigné l'ambassadeur eut son audience dans une tente dressée au milieu du jardin; c'était encore un reste de la vie nomade. Le jour venait de poindre, lorsque le son des instrumens et le bruit confus de voix d'hommes annoncèrent l'approche de l'empereur. Bientôt il parut précédé d'un nombre de personnes qui célébraient à haute voix sa vertu et sa puissance. Assis sur une chaise découverte, portée par seize hommes, il était vêtu d'une robe de soie de couleur sombre, et coiffé d'un bonnet de velours: une grosse perle pendait sur son front; il n'avait pas d'autre ornement.

Quand il se fut placé sur son trône, l'ambassadeur fut conduit par le président du tribunal des cérémonies jusqu'au pied du côté gauche du trône qui, à la Chine, est la place d'honneur; il éleva et tint au-dessus de sa tête la grande

boîte d'or enrichie de diamans, dans laquelle était renfermée la lettre du roi de la Grande-Bretagne. Puis montant les marches qui conduisaient au trône, il mit un genou en terre, adressa un compliment très-court à l'empereur, et lui présenta la boîte. Ce prince la reçut très-gracieusement, et la plaça à ses côtés, ce qui fut considéré comme une distinction très-honorable; il tint en même temps un discours qui exprimait sa vive satisfaction.

Après quelques momens d'entretien l'empereur fit présent à lord Macartney d'un grand morceau de pierre de yu, sculptée en forme de sceptre. Des ambassadeurs du Pégou et de peuples mahométans, voisins de la mer Caspienne, furent ensuite amenés au pied du trône, et accomplirent la cérémonie du keou-teou. L'audience fut terminée par une collation splendide. Le banquet fini, l'empereur, quoique âgé de quatre-vingt-trois ans, descendit d'un pas très-ferme les marches du trône, et marcha jusqu'au siége sur lequel il était arrivé.

A peine de retour chez lui, l'ambassadeur y reçut les présens que l'empereur lui faisait. Ce prince joignit à cette faveur une invitation d'aller avec les autres Anglais visiter les jardins de Jehol. Ils s'y rendirent de très-grand matin, suivant l'usage de la cour chinoise. En se promenant ils

rencontrèrent l'empereur qui s'arrêta pour recevoir leurs salutations et leur dit : « Je vais faire « mes dévotions dans le temple de Pou-ta-la ; « comme nous ne professons pas la même reli- « gion, je n'engage pas l'ambassadeur à m'ac- « compagner. Continuez votre promenade, j'ai « donné ordre à mes ministres de vous mener « partout. »

Les Anglais furent frappés de la beauté de ces jardins qui sont dessinés avec un art admirable. Ils parcoururent une allée verdoyante où ils virent plusieurs arbres et surtout des saules pleureurs d'une grosseur prodigieuse. Des pelouses magnifiques s'étendaient entre ces arbres. Les Anglais et les ministres de l'empereur étant arrivés sur les bords d'une vaste pièce d'eau, s'embarquèrent dans de superbes bateaux et parvinrent à un pont qui traversait ce lac dans sa partie la plus étroite. On alla au-delà, on cotoya cette pièce d'eau qui semblait se prolonger à l'infini. Ses bords présentaient une variété charmante. Partout le travail de l'art était caché avec un soin qui ne le laissait jamais apercevoir. On débarqua souvent pour visiter les nombreux pavillons de plaisance répandus sur la surface du parc. Ils étaient remplis d'une si grande quantité de vases de porcelaine et autres objets faits dans le pays et de tant de choses curieuses apportées d'Europe, que les An-

glais commencèrent à rabattre de la haute idée qu'ils s'étaient faite de leurs présens, auxquels ils avaient supposé au moins le mérite de la nouveauté. On leur dit que ce qu'ils voyaient n'approchait pas de ce qui se trouvait dans la partie des jardins réservée aux femmes, et dont l'entrée est interdite aussi sévèrement aux Chinois qu'aux étrangers.

La promenade dura plusieurs heures. Pendant tout ce temps le grand colao montra la plus grande politesse à l'ambassadeur. Un autre ministre ne fut ni moins affable ni moins prévenant : un général, frère de celui-ci, fut au contraire constamment froid et repoussant. Il ne dissimulait pas ses préventions contre les Anglais.

L'anniversaire du jour de la naissance de l'empereur arrivait le 17 septembre ; l'ambassadeur et sa suite furent invités à assister à la fête qui devait avoir lieu à cette occasion. Elle commença suivant l'usage du pays avant le lever du soleil. On chanta des hymnes en l'honneur du monarque ; il n'y eut pas de banquet. Les princes, les ambassadeurs, les grands officiers de l'état et les principaux mandarins étaient rassemblés. A des signaux répétés, toute l'assemblée se prosternait neuf fois. Pendant la durée de cet hommage, le prince auquel on le rendait resta invisible.

Les jours suivans, il y eut, l'après-midi, des

divertissemens auxquels assista l'empereur environné de toute sa cour. Un théâtre avait été dressé dans la cour intérieure du palais. Il était orné de bannières et de banderoles de toutes les couleurs et illuminé avec beaucoup de goût. Le spectacle consistait dans des évolutions militaires, des danses sur la corde et des sauts périlleux. On ne pouvait qu'admirer l'agilité des saltimbanques qui parurent ; ils firent des tours d'équilibre qui surprirent les Anglais. On vit ensuite des escamoteurs qui par leur adresse surpassèrent tout ce que les Européens connaissaient en ce genre. Des musiciens placés sur le théâtre jouèrent constamment pendant la représentation. La fête finit vers neuf heures du soir, et chacun se retira très-satisfait.

Cependant les plaisirs ne faisaient pas perdre de vue les affaires. Le 18 l'ambassadeur, accompagné d'une suite peu nombreuse, était allé au palais pour continuer les négociations. L'empereur protesta de sa profonde estime pour le roi d'Angleterre et pour la nation britannique, mais il refusa de se lier par un traité pour assurer aux Anglais les avantages dont ils avaient toujours joui dans ses états. Il dit que c'était aux négocians anglais à ne pas se mettre dans le cas de perdre ce qui leur avait été constamment accordé, ajoutant que les vrais intérêts de son peuple lui

étaient trop chers pour en sacrifier un seul, et qu'en conséquence il ne consentirait à rien de ce qui pourrait les blesser. En même temps, pour prouver la haute estime dont il était pénétré pour le roi d'Angleterre, il mit de sa propre main dans celle de l'ambassadeur une boîte contenant les portraits en miniature de tous les empereurs ses prédécesseurs. « Elle m'a été transmise, dit ce prince, de main en main. Je réservais ce dernier gage de mon affection pour mon fils qui doit me succéder, et comme renfermant autant de témoins vivans des vertus de ses ancêtres qu'il n'aurait eu qu'à consulter ; et il n'y eût pas manqué, j'en suis persuadé, pour se pénétrer de leur sagesse et leur ressembler en faisant consister le bonheur de sa vie dans l'accroissement de celui de son peuple, et le maintien de la gloire du trône impérial. » On conçoit que ce discours causa autant d'admiration que de surprise à ceux qui l'entendirent.

Le moment auquel l'empereur devait quitter Jehol approchait. Il fut décidé que l'ambassadeur le précéderait à Péking. Avant son départ, lord Macartney reçut une réponse favorable à une lettre qu'il avait adressée au premier ministre quelques jours avant. Le colao lui annonçait qu'un des navires qui avaient accompagné *le Lion* pourrait vendre les marchandises de sa cargaison, et acheter des denrées de la Chine à Tchou-san, et

que de plus, ce bâtiment ayant apporté la plus grande partie des présens destinés à l'empereur, il ne payerait aucun droit de sortie. Cette dernière faveur n'avait pas été demandée.

Le 21 septembre l'ambassadeur partit de Jehol. Le 26 il arriva de bonne heure à Péking. Trois jours après l'empereur fit son entrée dans cette capitale. Lord Macartney sentait bien qu'il ne pouvait résider constamment près de l'empereur de la Chine. L'usage d'avoir toujours auprès de leur personne des ambassadeurs d'une puissance étrangère n'est pas établi chez les souverains de ce pays. En conséquence lord Macartney résolut de partir après la grande fête du commencement de l'année chinoise, c'est-à-dire en février. Il espérait ainsi passer l'hiver à Péking, et dans cet intervalle avoir le temps de s'occuper de tout ce qu'il avait à demander et de ce qu'il espérait raisonnablement obtenir. Il ne tarda pas à reconnaître qu'il s'était trompé dans ses calculs.

Il apprit que les ouvriers anglais restés à Yuen-min-Yuen pour montrer les machines destinées à l'empereur recevaient de fréquentes invitations de hâter leur travail. Alors il supposa que bientôt il pourrait être question de son départ.

Il avait écrit au colao pour lui annoncer que dans les premiers jours de l'année prochaine il demanderait à l'empereur la permission de quitter

Péking. Au lieu de répondre directement à ce message, le colao fit inviter l'ambassadeur à venir le lendemain à Yuen-min-Yuen, parce qu'il avait à lui remettre des lettres arrivées de Tchou-san. Dans la conversation, il dit à lord Macartney que, craignant que le séjour de Péking ne fût contraire à la santé des Anglais, et le voyage par terre étant très-incommode et très-fatigant, il avait pensé qu'il leur conviendrait de partir avant que les rivières et les canaux fussent gelés, ce qui arrivait quelquefois de bonne heure et subitement.

Il était évident que cette sollicitude affectée cachait un tout autre motif. L'ambassadeur crut cependant qu'il convenait de répondre sur le même ton, et représenta que les Anglais, habitués à un climat plus septentrional que celui de Péking, ne pouvaient pas craindre le froid, et qu'ils avaient pris leurs précautions pour s'en préserver. Puis il ajouta : « Je serais très-affligé de quitter si tôt une cour où j'ai été si bien accueilli. Les intentions de mon souverain étaient que j'y restasse assez long-temps à ses frais, pour avoir de fréquentes occasions de renouveler les témoignages de mon respect à l'empereur, et de cultiver et cimenter l'amitié qui avait si heureusement commencé entre les deux nations. C'est dans cette intention que le roi mon maître m'a recommandé de faire connaître combien il serait satisfait que

l'empereur pût accorder avec les usages de son pays l'envoi en Angleterre d'un ou plusieurs de ses sujets comme ambassadeurs. » Lord Macartney essaya ensuite d'expliquer en termes généraux ce qu'il aurait mieux aimé dire dans une des entrevues que le colao lui avait promises. Le premier ministre répondit très-brièvement aux objets dont lord Macartney venait de l'entretenir, parla encore du départ et conclut en disant que l'empereur n'avait d'autre motif en le proposant que l'intérêt qu'il prenait au bien-être de l'ambassade, et que sous tout autre rapport le séjour de la légation anglaise lui serait très-agréable. Le colao s'exprimant ensuite en son propre nom, se servit des expressions les plus flatteuses, et montra ainsi qu'un Chinois est aussi délié que les diplomates européens les plus fins.

Certes, il pouvait les défier en dissimulation. A peine l'ambassadeur était de retour chez lui qu'il reçut un avis portant que la réponse de l'empereur à la lettre du roi d'Angleterre était déjà prête, et qu'elle lui serait remise le lendemain; ce qui, suivant l'usage du pays, devait être regardé comme un congé. L'après-midi les deux mandarins de l'ambassade vinrent apprendre à lord Macartney que le lendemain il recevrait un message du colao pour l'inviter à se trouver avec lui au palais à Péking.

Ce qu'ils avaient annoncé se vérifia. En conséquence l'ambassadeur, accompagné d'une suite convenable, alla au palais. La réponse de l'empereur était renfermée dans un grand rouleau de papier couvert d'une étoffe de soie jaune, et placée dans une chaise de cérémonie entourée de rideaux de la même couleur. Elle devait être envoyée à l'hôtel de la légation.

Dans la conversation qui suivit cette notification, il fut question de plusieurs objets qui intéressaient la compagnie des Indes. Le colao demanda un mémoire sur ces divers points et promit qu'il serait pris incessamment en considération. L'ambassadeur s'empressa de se conformer aux désirs du colao.

Le soir la lettre de l'empereur fut apportée en grande pompe au logis de l'ambassade. Ainsi l'ordre de partir étant intimé officiellement, il n'y avait pas à balancer; il fallait partir. Ce qui mortifia le plus les Anglais dans cette circonstance, c'est qu'il sembla à quelques-uns qu'on les renvoyait un peu brusquement, et que l'ambassadeur avait l'air d'être chassé d'un pays où il avait représenté son souverain. On lui refusa un délai de deux jours qu'il demandait pour emballer ses effets et faire les préparatifs nécessaires au voyage qu'il allait entreprendre. « En trois mots, voici notre histoire, dit Anderson : nous entrâmes

à Péking comme des mendians, nous y séjournâmes comme des prisonniers, et nous en sortîmes comme des voleurs. »

Le 7 octobre, l'ambassade se mit en route pour Canton. Lord Macartney n'avait eu personnellement qu'à se louer des procédés de l'empereur de la Chine ; mais il paraît qu'il échoua complètement dans l'objet de sa mission. On pense qu'il avait demandé pour les négocians anglais la faculté de commercer à Tchou-san, à Lin-po et à Tin-sing ; d'avoir à Péking un magasin d'entrepôt pour la vente de leurs marchandises, de posséder une petite île isolée et non fortifiée dans le voisinage de Tchou-san pour y déposer les cargaisons qui arriveraient, et loger les personnes qui en prendraient soin ; d'avoir une île semblable près de Canton, et de jouir d'autres avantages peu importans ; d'obtenir l'abolition du droit de transit entre Macao et Canton, ou du moins sa réduction au taux de 1782 ; enfin lord Macartney réclamait l'exemption des droits autres que ceux qui étaient fixés par les ordonnances de l'empereur dont il serait donné copie aux négocians, car jamais ils n'avaient pu avoir connaissance de ces documens. On a aussi prétendu que l'ambassadeur anglais avait demandé pour sa nation le privilége exclusif du commerce de la Chine par mer, avec la permission de former un établissement

permanent à l'embouchure du Pei-ho, à la charge de purger de pirates les côtes de l'empire et d'envoyer dans ses ports autant de bâtimens que toutes les autres nations étrangères réunies. Suivant la relation officielle de l'ambassade, l'empereur montrait des dispositions favorables pour les Anglais. Mais le colao les détestait : effectivement, on a vu plus haut qu'il leur fit éprouver les effets de son animadversion. Les Anglais avaient aussi été desservis par le principal missionnaire portugais, tandis que les autres, et notamment les Français, leur avaient rendu tous les services qui étaient en leur pouvoir. Le père Amiot surtout, vieillard respectable, retenu chez lui par ses infirmités, avait donné par écrit des avis utiles. Lord Macartney avait espéré, en séjournant quelques mois à Péking, parvenir à vaincre les préventions du colao. L'ordre de quitter cette capitale dérangea tous ses projets.

Les Anglais s'embarquèrent à Tong-tcheou-fou sur le Pei-ho ; les eaux de ce fleuve déjà basses, continuaient à diminuer ; si l'on avait attendu quelques jours de plus, elles n'auraient pas pu porter les jonques, et il eût été également incommode de voyager par terre ou dans de petits bateaux. Les terres qui précédemment avaient été couvertes de kou-lin ou grand sorgo, l'étaient en ce moment d'une autre espèce de ce même gra-

minée ; sa tige étant basse, ne gênait pas la vue ; les voyageurs en s'éloignant des montagnes qui sont à l'ouest de Péking, avaient en perspective une plaine immense, fertile, bien cultivée et remplie de villages.

Après trois jours de navigation sur le Pei-ho, les jonques arrivèrent à l'endroit jusqu'où remonte la marée ; le lendemain elles arrivèrent à Tien-sing. Là les Anglais prirent une route différente de celle qu'ils avaient suivie en allant à Péking. Au lieu de continuer de voyager vers l'est, on tourna au sud, on passa devant l'embouchure du Ouen-ho qui, de même que le Pei-ho, vient des montagnes de la Tartarie, et l'on entra dans le Yun-ling-ho. Cette rivière, nommée aussi Eu-ho, est, dans le voisinage de Tien-sing, encaissée entre deux chaussées extrêmement élevées, et inclinées en glacis du côté de l'eau. Le long de chacune de ces levées règne un chemin garni de gravier, et ombragé par des rangées de saules, de peupliers noirs, de trembles et d'arbres fruitiers, principalement de pruniers. Le long des levées, la campagne est cultivée comme un jardin, elle produit surtout beaucoup de plantes potagères.

En passant près des villages, on vit des femmes assises devant leurs portes, et occupées à filer du coton au rouet. D'autres travaillaient à la moisson

avec les hommes, dont on ne pouvait guère les distinguer, soit par la délicatesse de leurs traits, soit par leur teint.

Les femmes dont les formes sont plus élégantes ne sont pas exposées aux rudes travaux de la campagne. Un usage qui, dit-on, subsiste en Chine, doit rendre la beauté rare dans les classes inférieures du peuple. On assure que les jeunes filles remarquables par les agrémens de leur figure, ou par leur jolie taille, sont, à l'âge de quatorze ans, achetées à leurs parens, pour peupler les sérails des hommes riches ou puissans. On eut occasion de voir quelques-unes de ces femmes qui étaient fort blanches, avaient des traits réguliers, en un mot auraient, en tout pays, passé pour belles. Celles qui ne paraissent pas ordinairement dans la foule, et que la curiosité attirait hors de leurs maisons pour voir passer les étrangers, étaient quelquefois obligées de se retirer à cause des huées des hommes qui semblaient leur reprocher de s'exposer à la vue des barbares.

L'époque de la moisson occasionait une gaîté générale parmi les Chinois. Beaucoup de cultivateurs sont propriétaires. Les avantages qui résultent pour les paysans du voisinage de la rivière les consolent un peu de l'oppression des mandarins qui les obligent fréquemment de trai-

ner, pour un mince salaire, les bateaux du gouvernement. Il y avait un assez grand nombre d'hommes employés pour les jonques de l'ambassade. Quand ils pouvaient s'échapper sans être aperçus, ils profitaient de l'occasion. Souvent on en changeait pendant la nuit, afin de surprendre plus facilement ceux qu'on voulait forcer de servir. Un chef les suit ordinairement le fouet à la main pour leur faire hâter le pas, et les empêcher de déserter.

En remontant le Yun-ling-ho, les Anglais virent, près de San-tcheou, les premiers champs de froment qu'ils eussent aperçus depuis qu'ils étaient en Chine. Les tiges n'avaient encore que deux pouces de hauteur; il poussait avec vigueur.

Le 22 octobre, les jonques s'arrêtèrent devant Lin-sin-tcheou, ville du second ordre, et quittèrent le Yun-ling-ho pour entrer dans le canal impérial qui va de cette ville à Han-tcheou-fou, en suivant une ligne irrégulière, longue à peu près de 500 milles. Ce canal, ouvrage le plus grand et le plus ancien en ce genre, passe sous des montagnes et dans des vallées, traverse des rivières et des lacs. Il diffère beaucoup des canaux d'Europe, qui ordinairement se prolongent en ligne droite, et sont étroits et sans courant. Celui de la Chine décrit beaucoup de sinuosités; sa largeur est iné-

gale, quelquefois même très-considérable; ses eaux sont rarement stagnantes.

A peu de distance de Lin-sin-tcheou il arriva un accident qui donna une idée peu favorable de l'humanité des Chinois. Plusieurs milliers de personnes s'étaient placées sur les bords du canal pour voir passer l'ambassade; beaucoup de ces curieux étaient montés sur les grands bateaux le long du canal; une de ces embarcations trop chargées coula à fond; les cris des malheureux qui, ne sachant pas nager, se débattaient dans l'eau, ne purent détourner un instant l'attention des nombreux spectateurs, occupés à regarder les jonques portant les Anglais. Aucun canot n'alla porter du secours aux infortunés qui couraient le risque de se noyer. Un seul s'avança de leur côté; mais l'homme qui le conduisait parut plus empressé de ramasser le chapeau d'une de ces victimes que de la sauver elle-même.

Depuis que les Anglais étaient partis de Tien-sing, ils avaient traversé un pays absolument plat, rempli de villes et de villages, de chaumières, de champs bien cultivés; on n'y distinguait pas la plus petite éminence, la surface du sol n'offrait pas l'apparence d'une pierre. Près de Tong-ouang-ho, dans la province de Chan-toung, où l'on était entré un peu avant de prendre le grand canal, on aperçut pour la première fois,

depuis le départ de Péking, des terrains élevés, et un pays montueux s'étendant vers l'est; peu de temps après les cimes des montagnes furent visibles dans le sud-ouest.

Dans un vaste lac situé à l'est du canal, il y avait des milliers de petits canots et de radeaux qui servent à la pêche que l'on fait avec le leu-tze; c'est une espèce de cormoran brun à gorge blanche que l'on dresse au service de l'homme. Sur chaque canot ou radeau il y a une douzaine de ces oiseaux qui plongent au signal que leur fait leur maître. On ne peut voir sans étonnement les énormes poissons que ces oiseaux rapportent dans leur bec. Ils sont si bien instruits qu'il n'est pas nécessaire de leur mettre au cou ni anneau, ni cordon pour les empêcher d'avaler leur proie. Ils se contentent de ce que leur maître leur donne pour les encourager.

Dans cette partie du pays, des marais couvrent une vaste étendue de terrain autour du canal dont ils sont séparés par de fortes digues. Dans quelques endroits où le sol a été desséché, on découvre beaucoup de villages. Ce territoire est inondé une partie de l'année, et l'on y cultive du riz. Ce grain est la principale nourriture de tous les Chinois que la pauvreté ne contraint pas à se contenter de ceux qui sont moins chers.

La grande élévation du canal dans la partie où

naviguaient alors les jonques, a permis de placer beaucoup d'écluses sur ses bords. Elles servent à verser le superflu de l'eau dans les marais voisins. Bientôt on n'aperçut plus la moindre éminence. L'œil se promenait sur une plaine immense qui s'est tellement élevée au-dessus de son premier niveau, que le canal est au moins à vingt pieds au-dessous de la surface du sol. L'eau qui se perd dans cette partie est remplacée par celle que l'on tire du Oui-chang-ho, très-grand lac qui est à côté et qui sépare la province de Chane-toung de celle de Kiang-nan. Au lever du soleil la perspective du lac était extrêmement agréable. Ses rives sont couvertes de maisons. Le terrain qui au-delà s'élève, offre plusieurs pagodes. Des bateaux se croisaient dans tous les sens sur la surface du lac.

Dans quelques endroits où passe le canal, le lac et les marais rendent la culture presque impraticable; mais sur le plus petit espace desséché l'on distingue des chaumières. La pêche est la principale ressource des habitans, le voisinage du canal les mettant à même d'échanger leur poisson pour se procurer les choses dont ils ont besoin. A ces marais sans culture les Anglais virent succéder un pays agréablement varié de belles plaines, de collines, de coteaux plus élevés, de chaînes de montagnes entremêlées de vallées;

partout des villages bien bâtis et rapprochés les uns des autres. Les champs étaient couverts de ricin et de coton.

Le canal passe ensuite à travers un pays bas sujet aux inondations, et coupé de lacs et de marais. De petits villages mal construits, des saules, des champs de riz sont tout ce qui frappe la vue. Bientôt une suite de villes et de jolis villages, une prodigieuse quantité de jonques et une population nombreuse annoncent les approches du Hoang-ho (fleuve jaune) dans lequel le canal épanche ses eaux. Après avoir passé le Hoang-ho, les jonques rentrèrent dans le canal qui au-delà de ce fleuve continue à se diriger au sud. Trois jours après elles arrivèrent sur les bords de l'Yang-tse-kiang qui est au moins aussi considérable que le Hoang-ho; sa largeur en cet endroit était de deux milles.

Au sud de l'Yang-tsé-kiang, le terrain s'élève graduellement à une telle hauteur, qu'il a fallu en quelques endroits creuser à quatre-vingts pieds pour y faire passer le canal. C'est dans les campagnes des environs que croît l'espèce particulière de coton dont on fait le nankin.

Dans plusieurs parties du Kiang-nan, des ponts très-solides traversent le canal; quelques-uns sont en granite rougeâtre, d'autres en marbre gris et commun. Pour passer sous ces ponts, les jon-

trente à cinquante toises. Ses bords sont revêtus de pierres de taille. Tout le pays qu'il traverse dans cette partie est aussi beau que riche.

Un vaste bassin termine le canal impérial dans les faubourgs de Han-tcheou-fou, qui d'un autre côté est voisin du Chen-tang-choung dont l'embouchure dans la mer est à peu près à soixante mille plus à l'est. Ce fleuve dans lequel la marée remonte jusque là, procure à Han-tcheou-fou de grandes facilités pour commercer avec les provinces méridionales. Il ne communique pas avec le canal impérial. Ainsi toutes les marchandises qui arrivent par mer, et celles qui viennent de l'intérieur par le canal et par des rivières doivent être débarquées à Han-tcheou-fou, ce qui rend cette ville l'entrepôt général entre les provinces méridionales et les provinces septentrionales de la Chine.

Han-tcheou-fou est la ville de Quinsay, si fameuse par la relation de Marc-Pol. Quoiqu'elle ait décbu depuis l'époque à laquelle ce célèbre voyageur la visita, elle est encore très-considérable. On prétend que sa population égale presque celle de Péking. Les maisons ont rarement plus d'un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Les rues sont étroites, pavées sur les côtés de petites pierres plates, et de grandes dalles dans le milieu. Les boutiques ne le cèdent pas aux plus brillantes de

Londres. Le commerce des soieries y est très-actif; on y vend aussi beaucoup de drap anglais et de pelleteries. On a de la peine à passer dans les rues à cause de la foule. Dans les boutiques on ne voit que des hommes. Les manufactures de satin et des autres étoffes de soie occupent un grand nombre de femmes.

Une partie des personnes attachées à l'ambassade s'embarquèrent sur le Chen-tang-choung pour le descendre jusqu'à Tchou-san, où un vaisseau anglais les attendait. On expédia aussi pour ce port les présens de l'empereur de la Chine, destinés pour le roi d'Angleterre.

Le mandarin Van-ta-jin invita quelques-uns des Anglais à faire avec lui une partie de plaisir sur le Sé-kou, lac voisin de la ville. On navigua dans un canot très-élégant. De tous côtés de jolis bateaux parcouraient la surface du lac. Ils portaient des gens qui allaient se divertir. On n'y voyait pas une seule femme. Des maisons charmantes, des jardins de mandarins, un palais impérial, des temples, des couvens sont épars sur les bords du Sé-kou, et offrent un coup-d'œil très-pittoresque.

En quittant Han-tcheou-fou, l'ambassade s'embarqua sur le Chen-tang-choung que l'on remonta. Dans les vallées qui aboutissent à ce fleuve, on cultive beaucoup de cannes à sucre. Un peu plus loin les Anglais aperçurent pour la première fois

l'arbrisseau dont les feuilles servent à faire le thé. Les montagnes voisines offraient plusieurs excavations dont on tire le pé-ton-tsé, substance minérale que l'on broye et que l'on délaye ensuite dans l'eau pour l'appliquer sur la porcelaine à laquelle elle donne le vernis.

A Tchan-san-chen le fleuve cessa d'être navigable. On traversa par terre un espace de quelques milles et l'on arriva sur les bords d'une rivière où l'on s'embarqua de nouveau. Elle conduisit au Po-yang qui communique avec plusieurs canaux et verse ses eaux dans le Kan-kiang-ho, rivière considérable. L'on entra ainsi dans la province de Kiang-si. Les bambous étaient nombreux sur les bords de la rivière où l'on naviguait. L'on voyait aussi beaucoup de camphriers un peu plus loin.

Quand on fut parvenu près de la source de la rivière, on débarqua ; on fit un second voyage par terre, et l'on arriva bientôt au pied des Méling, montagnes qui séparent la province de Kiang-si de celle de Kouang-toung. Elles sont couvertes d'arbres jusqu'au sommet. Quand on eut franchi un passage très-élevé, une pente douce conduisit dans une plaine verdoyante parsemée de villes, de villages, de métairies. En bas des monts, on se trouva sur les rives du Pé-kiang qui va se jeter dans la mer à Canton. Le voyage fut continué par eau jusqu'à cette ville.

Le Pé-kiang, peu profond dans le voisinage de sa source, traverse un pays raboteux; quelquefois les montagnes s'avancent jusque sur les bords de la rivière. Tantôt leurs flancs étaient plantés de mélèse et de camellia; tantôt leur aridité offrait un aspect horrible, et les rochers suspendus au-dessus des bateaux semblaient les menacer de les écraser par leur chute. Depuis quelque temps on exploitait dans ces montagnes des mines de houille.

A mesure que l'on avançait sur le Pé-kiang, il s'élargissait beaucoup. En plusieurs endroits il était couvert de grands radeaux composés de bois de charpente; ils ont quelquefois plus de cent pieds de long; on y adapte des mâts afin de pouvoir les faire marcher à la voile, quand le vent est favorable. Dans le cas contraire, ils sont traînés par les gens qui les conduisent: ces gens établis sur ces radeaux y ont des animaux domestiques et y cultivent même des plantes potagères. On y voit des troupes d'enfans sortir des cabanes.

Une plaine qui s'étendait à perte de vue, succéda enfin à la double chaîne de montagnes au milieu de laquelle coulait le Pé-kiang depuis sa source. Bientôt on arriva au point jusqu'où remonte la marée. Le pays était entrecoupé de grands canaux destinés à la navigation, et d'autres plus petits qui servaient à l'arrosement des terres.

Elles étaient principalement cultivées en riz. Tout annonçait la fertilité du terroir ainsi que l'activité des habitans et une immense population. De tous côtés s'élevaient de jolies maisons de campagne.

Dès le moment où l'ambassade était entrée dans la province de Kouang-toung, elle trouva une différence très-sensible dans la conduite des habitans. Jusque là elle avait été traitée avec civilité et même avec respect par les Chinois de toutes les classes. Dans le Kouang-toung, au contraire, les paysans sortaient même de leurs maisons quand les Anglais passaient, pour leur crier : *kouei-tsé-fan kouei*, termes de mépris qui signifient : *diables étrangers ! démons !* Il est évident que la manière insolente et hautaine avec laquelle on traite dans le port de Canton tous les étrangers qui y font le commerce ou qui y demeurent, s'étend jusqu'à la partie de la province dont cette ville est la capitale; mais au nord, elle n'a pas franchi le Mé-ling. Les habitans du Kiang-si sont paisibles et polis ; ils n'insultent personne. « Plus nous avançâmes dans le Kouang-toung, dit M. Barrow, plus nous trouvâmes les gens durs et insolens. Van-ta-jin sut réprimer cette conduite indécente. »

Le gouverneur de Canton rendit des honneurs extraordinaires à lord Macartney qui arriva dans cette ville le 19 décembre 1793. L'ambassadeur à son départ reçut les mêmes honneurs. Les at-

tentions du gouverneur pour lui ne s'étaient pas démenties un seul instant. Il l'avait accompagné pendant la plus grande partie de la route. Comme il avait épousé une parente de l'empereur, il entretenait avec ce monarque une correspondance suivie. Il profita si bien de cette facilité pour effacer de l'esprit de Khian-Loung des préventions défavorables qu'on lui avait inspirées contre les Anglais, que ce prince, dans ses lettres, témoigna qu'il serait bien aise de revoir un ambassadeur de cette nation.

Les deux mandarins, qui avaient constamment été attachés à l'ambassade, versèrent des larmes en se séparant des Anglais qui de leur côté les quittèrent avec regret, tant ils avaient conçu un vif attachement pour ces deux hommes estimables.

Le 8 janvier 1794 lord Macartney partit pour Macao. Il séjourna dans cette ville jusqu'au 8 mars. Alors il s'embarqua avec toute sa suite pour l'Angleterre où il arriva le 3 septembre.

Quoique l'ambassade de lord Macartney à la Chine n'eût pas produit les résultats auxquels on s'était attendu, cependant elle ne fut pas entièrement inutile pour les intérêts commerciaux de la Grande-Bretagne. Les négocians établis à Canton obtinrent le redressement de plusieurs griefs. L'usage de se vêtir de draps anglais devint plus

général, et l'on put raisonnablement espérer d'autres avantages.

Vers le commencement de 1815 il s'éleva quelques difficultés à Canton entre les facteurs de la compagnie anglaise des Indes et les autorités chinoises. Ces dernières finirent par être obligées de céder. Afin d'éviter le retour de semblables désagrémens et le redressement de différens griefs, les directeurs de la compagnie songèrent à s'adresser directement au gouvernement suprême à Péking, et en conséquence proposèrent au prince régent d'envoyer une ambassade à l'empereur de la Chine. Cette demande fut favorablement accueillie. Lord Amherst fut nommé ambassadeur. M. Elphinston et sir Georges Staunton, qui étaient à la tête du comptoir anglais de Canton, furent désignés comme premier et second commissaires de l'ambassade. Dans le cas où l'un d'eux ne pourrait pas s'acquitter de ses fonctions, il devait être remplacé par M. Ellis, qui, d'ailleurs, était secrétaire de la légation.

Le 8 février 1816, lord Amherst s'embarqua sur la frégate *l'Alceste :* il partit de conserve avec le brik de guerre la *Lyre* et *le Général Hewitt,* vaisseau de la compagnie des Indes qui s'en séparèrent à Madère. Le 25 mars, *l'Alceste* laissa tom-

ber l'ancre à Rio-Janeiro : le 31, elle en partit, toucha au cap de Bonne-Espérance, et le 9 juin attérit à Batavia, où elle retrouva les deux bâtimens qui l'avaient quittée. Le 10 juillet, on arriva aux îles Lemma, situées près de l'embouchure du Pé-kiang ou Tigre. M. Staunton y était arrivé, accompagné de M. Morrison, secrétaire pour la langue chinoise, et de quelques autres personnes. Le vice-roi de Canton et les Portugais de Macao avaient montré des dispositions hostiles pour les Anglais, et répandu toutes sortes de bruits défavorables : cependant le 12 on reçut de Canton un messager par lequel un des facteurs de la compagnie envoyait un édit de l'empereur de la Chine qui marquait sa satisfaction de l'arrivée de l'ambassadeur, et déclarait qu'il était disposé à lui faire la réception la plus gracieuse. Cette nouvelle dissipa les inquiétudes que plusieurs Anglais avaient conçues ; car M. Staunton semblait regarder le moment comme peu favorable pour l'objet de l'ambassade. L'empereur était alarmé pour sa sûreté personnelle, ayant manqué d'être assassiné : des troubles s'étaient manifestés en plusieurs endroits, et on pensait généralement qu'ils avaient été fomentés par des sectaires appartenant à différentes religions, parmi lesquels on nommait les chrétiens.

Le 13 juillet, on fit voile des îles Lemma : le

29 on mouilla près de l'embouchure du Peï-ho ; le surlendemain, trois mandarins vinrent à bord de *l'Alceste*, leur visite parut être de pure cérémonie. Le 4 août, Tchong et Yin, qui devaient accompagner l'ambassade, furent présentés à lord Amherst. Après les complimens d'usage et des questions sur le nombre des jonques nécessaires pour transporter les Anglais et leurs bagages, ils demandèrent quel était le but de l'ambassade : on leur répondit, qu'en l'envoyant, le prince régent avait eu l'intention de donner une preuve de sa haute considération pour l'empereur de la Chine, et resserrer les liens d'amitié qui avaient existé entre leurs illustres pères. Ayant désiré savoir si l'ambassade n'avait pas quelque autre motif, on leur dit que son objet était contenu dans la lettre du prince régent, dont l'ambassadeur était porteur, et qui serait communiquée à To-tchong-tong, premier ministre qui, suivant ce que l'on avait appris, devait venir au-devant de lord Amherst à Tien-Sing. On ajouta qu'une traduction en chinois serait remise à ce ministre, et que l'original serait présenté à l'empereur. Ils parurent satisfaits.

Ensuite, ils parlèrent du keou-teou, observant qu'il serait nécessaire de s'exercer d'avance à ce salut, afin d'être sûr de s'en acquitter convenablement devant l'empereur. On répondit que dans

cette ambassade, comme dans la précédente, on rendrait à l'empereur tous les témoignages de respect qui lui étaient dus. Alors ils s'entretinrent ensemble, et il parut qu'ils n'étaient pas bien au fait de ce qui s'était passé. Ensuite ils reprirent le même sujet; mais on jugea convenable de couper court à cette discussion prématurée, en leur déclarant que l'on se conformerait à tout ce qui était juste. Alors ils dirent que probablement l'ambassade aurait la permission d'accompagner l'empereur à Je-hol, et que ce monarque avait le dessein de terminer, avant son départ de Péking, tout ce qui concernait l'ambassade. On répliqua que plus long-temps on resterait près de la personne de l'empereur, plus on serait satisfait, et que l'on espérait faire le même séjour que l'ambassade précédente. Ils ne firent pas de réponse directe à ce discours, et demandèrent si l'on comptait prendre, en quittant Péking pour retourner, la route par terre, ou la route par mer qu'une partie de la précédente ambassade avait suivie: lord Amherst reprit que son intention était d'aller par Canton. On conclut des questions et des insinuations de ces mandarins que l'intention du gouvernement chinois était de conduire les choses avec assez de célérité, pour que les Anglais pussent retourner à Tien-sing, avant que leurs vaisseaux fussent obligés de quitter le golfe de Pe-

tchi-li, ou à tout événement, avant qu'ils se fussent éloignés des îles Tchou-san.

Les premiers mandarins que l'on avait vus étaient assez mesquinement vêtus, Tchang et Yin n'avaient pas un costume beaucoup plus brillant, mais leurs manières étaient plus polies; et, malgré la morgue chinoise qui se manifesta quelquefois dans leur conversation, ils ne manquaient pas d'une certaine aménité.

On eut sujet d'admirer la dextérité des Chinois dans la manière dont ils manœuvraient leurs embarcations qui sont toutes d'une construction fort lourde. M. Ellis trouva que les Chinois étaient d'assez grande taille : ceux qu'il vit ne lui semblèrent pas musculeux. Tchang et Yin étaient avancés en âge, le plus jeune ayant cinquante ans. Yin avait amené avec lui son fils, bel enfant de onze ans, qui fit bientôt connaissance avec le fils de lord Amherst : présenté par son père à l'ambassadeur, il se mit à genoux avec beaucoup de grâce et de modestie; c'est la marque ordinaire de respect des enfans envers leurs parens, et des inférieurs envers leurs supérieurs. On reconnut dans cette circonstance la véracité de M. Barrow qui appelle les Chinois *un peuple puant;* car l'odeur de ceux qui se trouvaient à bord en grand nombre, était non-seulement sensible, mais même incommode.

Le 9 août l'ambassade quitta *l'Alceste*, puis passa l'embouchure du Peï-ho, et remonta ce fleuve. Bientôt le Tchin-Chaë ou commissaire impérial, chargé d'accompagner lord Amherst, arriva et charma tout le monde par son affabilité.

« Je ne remarquai pas le long de la route, dit M. Ellis, cette surabondance de population que l'on accorde communément à la Chine. En général les femmes étaient laides; les vieilles formaient le premier rang des curieux qui s'attroupaient sur notre passage; nous n'aperçûmes les plus jeunes qu'à la dérobée. Une jolie fille frappa mes regards, et j'admirai surtout le bon goût et la simplicité avec lesquels elle avait arrangé ses cheveux qui étaient relevés en touffe sur le sommet de la tête et ornés d'une seule fleur ou de quelque chose de semblable.

« Je fus surpris de la taille des chevaux chinois, car on m'avait fait entendre qu'elle n'excédait pas celle de petits bidets; au contraire, ils ne le cèdent pas, sous ce rapport, à la plupart des chevaux arabes, quoique, du reste, ils soient malfaits, sans grâce, et qu'ils n'annoncent ni force, ni vivacité. Les selles des Chinois ressemblent à celles des Turcs. Le Tchin-Chaë voyageait dans une chaise à porteur verte, couleur particulièrement affectée aux personnages de marque. »

En avançant, M. Ellis fut plus content de l'as-

pect du pays; les villages, les champs cultivés en sorgho, les jardins étaient plus fréquens; des terrains enclos lui rappelaient l'Angleterre. Le nombre toujours croissant des jonques, qui finissent par devenir innombrables, une population prodigieuse, des maisons peu élégantes, cependant régulièrement bâties et d'une forme bizarre, rendent l'entrée de Tien-sing remarquable. Les pyramides de sel ne sont pas ce qui frappe le moins l'attention. « Nous fûmes à peu près deux heures et demie, dit M. Ellis, dans notre trajet, depuis le commencement des maisons jusqu'à notre mouillage sur la rive droite du fleuve. Nous fûmes salués par un petit fort; presque vis-à-vis de nous, des soldats étaient rangés en bataille. Il y avait parmi eux des arquebusiers coiffés de bonnets noirs. Quelques compagnies étaient vêtues de longs habits rayés de jaune et de noir qui les couvraient de la tête aux pieds. Ils sont censés représenter des tigres, mais ils paraissent plus ridicules que redoutables; leurs énormes boucliers feraient croire que leur seul but est de se défendre.

« A peu de distance de notre mouillage, on voit à la rive gauche le bras du fleuve qui conduit au grand canal; ce fut là que la population nous sembla véritablement immense. Je comptai deux cents spectateurs sur une jonque, et ces embar-

cations étaient innombrables. D'un autre côté les pyramides de sel étaient tellement couvertes de curieux, qu'elles étaient devenues des pyramides d'hommes; des troupes de petits garçons restaient dans l'eau jusqu'aux genoux pendant une heure pour repaître leur envie de nous voir. Du reste il aurait été difficile de voir dans tout autre pays une foule si grande conserver autant d'ordre; les soldats n'avaient que bien rarement besoin de faire un geste menaçant pour le maintenir. »

Les mandarins avaient invité lord Amherst et les autres membres de l'ambassade à un banquet impérial; en conséquence, on se rendit à terre le 13. En entrant dans la salle, on remarqua une table couverte de soie jaune, et placée devant un grand écran; ces préparatifs annonçaient qu'une discussion sur le keou-teou allait avoir lieu; effectivement elle ne tarda pas à s'engager.

Les instructions données à lord Amherst laissaient à sa discrétion la question relative au keou-teou, en lui recommandant de s'aider à ce sujet des lumières de M. Elphinston et de M. Staunton; consulté sur ce point, M. Staunton avait déclaré par écrit que l'acquiescement au cérémonial du keou-teou nuirait aux intérêts de la compagnie à Canton : « Cette cérémonie, ajouta-t-il verbalement, est incompatible avec ce que

l'ambassadeur se doit à lui-même et avec l'honneur national. La simple réception de l'ambassade ne mérite pas d'être achetée par ce sacrifice. Si les Chinois accordent diverses choses que nous pourrons leur demander, alors mes objections tombent naturellement ; mais il est très-improbable qu'ils condescendent à nos propositions. »

Cette opinion détermina la conduite de lord Amherst. Les mandarins l'ayant invité à faire le salut du keou-teou devant le repas, de la même manière que si l'empereur était présent, ce que l'on pouvait supposer puisque c'était lui qui donnait le festin, lord Amherst repoussa cette insinuation de la manière la plus positive ; il refusa même de mettre un genou en terre devant la majesté de la table. Après une longue discussion, les Chinois composèrent pour neuf saluts, pendant qu'eux-mêmes faisaient neuf prosternemens.

En traversant les rues de Tien-sing, M. Ellis observa qu'elles sont étroites, mais bien alignées et pavées avec de grandes pierres. Le goût particulier à l'architecture chinoise se remarque surtout dans les toits ; les frontons sont en général élégans et chargés d'ornemens. Les maisons, toutes à un étage, sont construites solidement en briques. La plus grande partie des gens qui remplissaient les rues était bien vêtue.

Le 14 on quitta Tien-sing au point du jour.

Le 20 à cinq heures après midi, on arriva sous les murs de Tong-tcheou. Tous les jours, durant le voyage, les discussions sur le cérémonial avaient continué; elles furent reprises dans cette ville. Les mandarins n'épargnèrent aucun argument capable de faire céder lord Amherst. Ils affirmèrent même de la manière la plus solennelle que lord Macartney s'était conformé au cérémonial, et invoquèrent à ce sujet le témoignage de M. Staunton, qui avait été présent à la réception de cet ambassadeur; enfin ils montrèrent un édit de l'empereur de la Chine qui répétait la même assertion. Les commissaires de l'ambassade se tirèrent aussi bien qu'ils purent de la situation embarrassante dans laquelle les mettaient ces déclarations qu'ils regardaient comme contraires à la vérité. M. Staunton éluda l'interpellation personnelle qui lui était faite, en disant qu'à l'époque dont il s'agissait, il était fort jeune, et que vingt-trois ans écoulés depuis ce moment, ne lui permettaient pas de se rappeler avec exactitude ce qui s'était passé.

A Tong-Tcheou deux nouveaux mandarins, Hou et Mou-ta-jin, eurent plusieurs entrevues avec lord Amherst sur le même sujet. Lord Amherst s'en rapportait toujours à ce qui s'était passé pendant la première ambassade, dont il avait les archives entre les mains. Un autre com-

missaire chinois mit encore plus d'obstination que les autres pour engager lord Amherst à ce qu'on exigeait de lui, et s'exprima même avec beaucoup de hauteur et une certaine rudesse. Voyant qu'il ne produisait pas l'effet qu'il s'était proposé, il changea de ton, et devint très-poli. Dans la conversation il lui était échappé des expressions qui durent naturellement causer une grande surprise aux Anglais. « Il n'y a qu'un soseil, s'était-il écrié, il n'y a qu'un ta-ouang-ti (empereur), il est le souverain universel, tout doit lui rendre hommage. »

Lord Amherst et M. Ellis avaient eu une certaine envie de céder; ils consultèrent M. Staunton; celui-ci en délibéra formellement avec les membres du comptoir de Canton, attachés à la légation; tous persistèrent dans l'opinion, que condescendre aux demandes des Chinois serait plus nuisible aux intérêts de la compagnie à Canton, que toute autre concession qu'on pourrait leur faire. En conséquence il fut irrévocablement décidé que l'on refuserait de se soumettre au keou-teou.

Les entrevues qui eurent lieu à terre procurèrent aux Anglais l'occasion de voir une partie de Tong-Tcheou. Cette ville est entourée d'un mur haut de trente pieds, dont les fondations sont en

pierres; le reste est en briques. Un fossé plein d'eau défend une des faces. L'intérieur ne renferme aucun édifice digne d'attention, à l'exception d'un seul qui parut être un temple ou une caserne. Les boutiques sont ornées d'ornemens sculptés ou dorés; « les enseignes sont si bizarres, dit M. Ellis, que je ne pus leur trouver aucune espèce d'analogie avec la nature des marchandises. Un cabaret portait une inscription conçue ainsi : « l'on vient ici de 1,000 lis de distance. » Les étaux des bouchers étaient bien garnis; il y avait beaucoup de pelletiers. Leurs assortimens ne consistaient qu'en peaux d'ours et de chèvres; les meilleures de ces peaux étaient déjà façonnées en vêtemens.

Du reste, des rues mal pavées, étroites, puantes, de petites maisons, des habitans sales et mal vêtus sont les traits distinctifs de Tong-tcheou, qui est au rang des villes du second ordre; c'est le port de Péking dont elle est éloignée de quatre lieues. Les boutiques des prêteurs sur gage sont aussi nombreuses dans les villes chinoises qu'à Londres; elles sont indiquées par une longue perche, que traverse un morceau de bois, comme la vergue d'un navire.

« Les traiteurs vendent leurs denrées en pleine rue; le thé et d'autres boissons, des soupes, des viandes préparées de diverses manières, sont di-

visées par petites portions, et les consommateurs en peuvent faire usage à l'instant.

On ne peut qu'admirer l'art avec lequel les Chinois font leurs barriques, leurs paniers et leurs caisses. On assure que quand on fait des présens, souvent ils ont moins de valeur que ce qui les contient.

De Tong-tcheou l'ambassade se mit en route pour Péking le 28 août; on voyagea en voitures; vers minuit on arriva à la porte de la capitale par laquelle lord Macartney était entré; mais au lieu de traverser cette cité immense, le cortége fila le long des murs; le lendemain au point du jour il atteignit le village de Haï-tin, près duquel est la maison du mandarin, dans laquelle les Anglais devaient loger : toutefois ils ne s'y arrêtèrent pas, et furent conduits directement à Yuen-min-yuen où l'empereur résidait en ce moment.

« On fit faire halte à la voiture de l'ambassadeur, dit M. Ellis, sous des arbres, et lord Amherst, son fils, les commissaires et quelques autres personnes furent conduits dans un petit appartement, faisant partie d'une longue enfilade de bâtimens; des mandarins à boutons de toutes couleurs étaient de service, des princes du sang étaient parmi eux; le silence et un certain ordre qui se manifestait en tout, annonçaient la présence du souverain. Bientôt ce petit appartement

passablement délabré, fut le théâtre d'une scène qui, je crois, est sans exemple dans l'histoire de la diplomatie.

« A peine lord Amherst était assis que Tchong vint lui annoncer de la part de Sou-ta-jin, mandarin qui avait été auprès de l'ambassade depuis Thien-sing, que l'empereur voulait le voir à l'instant même, ainsi que son fils et les commissaires. Extrêmement surpris de cette notification, nous représentâmes qu'il avait été convenu que l'audience n'aurait lieu que le huitième jour du mois des Chinois, laps de temps déjà trop court pour nous permettre de faire commodément nos préparatifs; et nous finîmes par dire que l'ambassadeur, épuisé de fatigue et de besoin, et n'étant pas vêtu convenablement, ne pouvait se présenter, dans ce moment, devant l'empereur. Tchong, malgré sa répugnance, fut obligé d'être porteur de notre réponse.

« Pendant que ceci se passait, l'appartement s'était rempli d'une foule de spectateurs de tout âge et de tout rang qui se rangèrent rudement autour de nous pour satisfaire leur curiosité impertinente; on peut avec raison la qualifier ainsi, car ils semblaient nous regarder plutôt comme des bêtes sauvages que comme des hommes étrangers à leur pays, mais appartenant à leur espèce.

« Quelques autres messages furent échangés

entre Sou-ta-jin et lord Amherst, qui, indépendamment des raisons déjà alléguées, fit valoir l'inconvenance et l'irrégularité qu'il se présentât sans ses lettres de créance. On lui répondit que dans l'audience dont il s'agissait, l'empereur voulait seulement voir l'ambassadeur, et n'avait pas dessein d'entamer aucune affaire. Lord Amherst ayant persisté à dire que cette proposition était inadmissible, et à manifester son désir d'adresser à l'empereur, par l'intermédiaire de Sou-ta-jin, une humble requête tendante à prier ce monarque de daigner remettre l'audience au lendemain, Tchong et un autre mandarin proposèrent à l'ambassadeur d'aller dans les appartemens de Sou-ta-jin, d'où il pourrait faire parvenir plus aisément ses représentations à l'empereur. Lord Amherst qui, parmi ses autres motifs pour se dispenser de l'audience, avait allégué une indisposition, vit clairement que s'il se rendait chez Sou-ta-jin, cette raison, la plus plausible aux yeux des Chinois, quoiqu'on voulût à peine y prendre garde dans ce moment, perdrait toute sa force. En conséquence, il refusa positivement. Il en résulta que Sou-ta-jin vint lui-même, et trop agité ou trop intéressé à l'événement pour observer les formes de l'étiquette, s'approcha de lord Amherst, et employa tous les argumens possibles pour le décider à se conformer aux ordres de l'empereur. Parmi les raisons qu'il

fit valoir, il n'oublia pas de dire que nous serions reçus suivant notre propre cérémonial, se servant pour cela des mots chinois nè-mou-ti-li qui ont cette signification. Tout ayant été inutile, il porta la main sur l'ambassadeur avec quelque rudesse, sous prétexte de lui faire une violence amicale, afin de l'entraîner hors de la chambre; un autre mandarin suivit son exemple. Lord Amherst, d'un ton ferme et plein de dignité, leur déclara, en se dégageant de leurs mains, que la violence seule pourrait le faire sortir de l'appartement, à moins que ce fût pour aller au logement qui lui était destiné : il ajouta, qu'accablé de fatigue et indisposé, il avait absolument besoin de repos. Il se plaignit aussi de l'insulte grossière qui lui avait été faite en le laissant exposé à l'importunité et à l'indécente curiosité de la foule qui semblait plutôt le regarder comme une bête fauve que comme le représentant d'un souverain puissant : il pria, dans tous les cas, Soû-ta-jin de soumettre sa demande à l'empereur, persuadé que sa majesté, considérant la fatigue et l'indisposition qu'il éprouvait, le dispenserait de paraître immédiatement en sa présence.

« Alors Soû-ta-jin pressa lord Amherst de venir dans ses appartemens, en l'assurant qu'il y trouverait plus de fraîcheur et de tranquillité, et qu'il y serait plus à son aise. Lord Amherst le remercia

en disant que, dans son état, il ne serait nulle part aussi bien que dans son propre logement. Sou-ta-jin, ayant échoué dans sa tentative, sortit pour aller prendre les ordres de l'empereur à ce sujet.

« Pendant son absence, un homme âgé, qu'à ses habits et à ses ornemens nous jugeâmes être un prince, nous examina tous avec une attention singulière, et fit une infinité de questions sur notre compte ; il paraissait avoir principalement en vue de s'aboucher avec M. Staunton, comme ayant fait partie de la précédente ambassade : M. Staunton s'abstint fort prudemment de lui parler. Il est difficile de peindre combien la conduite des Chinois, comme hommes publics et comme particuliers, est rebutante.

« Peu de temps après la sortie de Sou-ta-jin, nous reçûmes un message annonçant que l'empereur dispensait l'ambassadeur de se présenter devant lui, et que de plus il avait daigné ordonner à son médecin de donner à lord Amherst tous les soins que son indisposition pourrait exiger. Bientôt Sou-ta-jin parut, et lord Amherst gagna sa voiture, Sou-ta-jin ne regardant pas au-dessous de sa dignité de nous faire faire place à coups de fouet qu'il distribuait indistinctement ; les boutons, signes de dignité, n'étaient pas une sauvegarde ; et bien que sa conduite dans cette

occasion nous parût très-inconvenante, nous dûmes convenir qu'il maniait on ne peut mieux le fouet. »

A l'issue de cette scène étrange, l'ambassadeur remonta en voiture, et reprit la route de Haï-tin. La maison choisie pour sa demeure était extrêmement commode, et dans une position très-agréable : « nous nous faisions volontiers à l'idée d'y passer quelques jours; il en était autrement ordonné. Il ne s'était pas encore écoulé deux heures, quand on vint nous dire que les Chinois s'opposaient à ce que l'on déchargeât les charrettes; et bientôt les mandarins annoncèrent que l'empereur, irrité des refus de l'ambassadeur de paraître devant lui conformément à ses ordres, lui commandait de partir à l'instant avec toute sa suite. L'injonction était si péremptoire, qu'elle ne présentait pas d'alternative; en vain on allégua la fatigue de toutes les personnes qui composaient l'ambassade; aucune considération ne pouvait être de quelque poids contre l'ordre positif de l'empereur. La seule marque de politesse que les Anglais reçurent pendant cette journée, fut un superbe déjeuner que l'empereur leur envoya, et qui fit grand plaisir, car beaucoup de personnes n'avaient rien mangé depuis la veille. A quatre heures, lord Amherst monta en voiture, et ainsi se termina l'ambassade.

Il est bon de présenter quelques observations sur cette rupture si brusque. Le principe du gouvernement chinois est de rendre chacun de ses officiers responsable du succès des affaires qui lui sont confiées, sans trop s'informer si elles ont échoué par leur faute ou par des causes inévitables. C'est ce qui avait causé l'empressement des mandarins pour l'observance du keou-teou ; c'est ce qui leur faisait craindre d'être punis pour le manque de respect envers leur souverain. Alors ils eurent recours à leur système de déception usuel. Ils dirent à l'empereur que l'ambassadeur venait d'être attaqué d'une maladie soudaine, ce qui l'empêchait de se présenter : cette excuse fut admise ; l'empereur différa l'entrevue, et permit aux Anglais de se retirer dans une maison voisine ; par malheur, ce monarque eut la bonté d'envoyer son premier médecin pour donner ses soins. Celui-ci trouva que lord Amherst, était en parfaite santé, et qu'aucun empêchement visible ne pouvait l'avoir empêché de paraître devant le prince. Il en fit son rapport à l'empereur, ce qui décida irrévocablement le sort de l'ambassade.

En arrivant à Tong-tcheou, les Anglais remarquèrent que l'arc de triomphe dressé pour célébrer leur arrivée avait été abattu, et que la maison destinée à les recevoir était fermée. Ils reconnu-

rent combien ils étaient déchus, lorsqu'un mendiant, qui s'était levé à leur passage, reçut l'ordre de se rasseoir. Cependant, des commissaires impériaux apportèrent à lord Amherst des présens de leur souverain, et emportèrent en échange quelques-uns de ceux qui lui étaient destinés.

Le 2 septembre les Anglais s'embarquèrent à Tong-tcheou sur le Peï-ho, le 23 ils entrèrent dans le Tcha-kho ou grand canal. Dans le cours de ce voyage ils apprirent qu'il venait d'arriver un édit dans lequel l'empereur se plaignait d'avoir été trompé sur leur compte, et ordonnait de les traiter plus favorablement. Cependant à leur arrivée à Canton le 1er janvier 1817, ils trouvèrent un nouvel édit dans lequel ils étaient sévèrement blâmés de leur manque de respect en refusant l'audience qui leur était proposée. Le vice-roi avait reçu ordre de les recevoir avec une froideur marquée, et même de leur adresser une vigoureuse réprimande.

En Chine rien ne change, le voyageur le plus récent ne peut guère voir que ce qu'un autre a déjà vu. Il était donc impossible que la relation de l'ambassade de lord Amherst ajoutât beaucoup aux détails contenus dans les ouvrages des missionnaires et dans les récits de la précédente ambassade anglaise.

Lord Amherst ne suivit pas la même route que

lord Macartney : à Tchan-kiang-fou, il continua de naviguer sur l'Yang-tse-kiang ; il parvint avec trois autres personnes dans les faubourgs de Nanking ; les soldats ne leur permirent pas d'aller jusqu'à la tour de porcelaine qui semblait être éloignée de deux milles. Tous les voyageurs ont décrit ce singulier monument.

M. Ellis fut frappé de la grandeur de l'Yang-tse-kiang ; il en parle comme du fleuve le plus majestueux que l'on puisse imaginer ; son opinion s'accorde avec celle du célèbre Marc Pol qui le représente comme le plus considérable que l'on connût alors dans le monde.

Du Yang-tse-kiang les Anglais entrèrent dans le Po-yang-ho, vaste lac entouré de collines, couvertes jusqu'au sommet de bois et d'une végétation très-variée, et couronnées de pagodes ; le long de ses rives on aperçoit de grandes villes : c'est un tableau unique dans son genre.

Le 20 janvier 1817 l'ambassade s'embarqua sur *l'Alceste* qui venait de faire un voyage aux îles Lieou-kieou. A l'entrée du détroit de Gaspar, entre Banca et Billiton, *l'Alceste*, quoique dirigeant sa route sur les meilleures cartes, toucha le 18 février sur un rocher éloigné de trois milles de Poulo-lit. On ne put rien sauver. Les embarcations furent aussitôt mises à la mer, et transportèrent sur Poulo-lit l'ambassade, l'équipage

et quelques vivres. De là tout le monde gagna Batavia (1).

Le 17 août l'on arriva heureusement sur la rade de Portsmouth.

L'ambassade de lord Amherst a donné lieu aux réflexions suivantes qu'on lira sans doute avec plaisir :

« Le refus de lord Amherst de se soumettre à la cérémonie du keou-teou, a été allégué comme la cause du renvoi de la dernière ambassade des Anglais à la cour de Péking. On doit, sous beaucoup de rapports, regretter que cette ambassade ait été renvoyée si brusquement ; néanmoins on peut croire que les circonstances qui ont occasioné cette issue, quoique non prévues, produiront néanmoins un résultat heureux. Il faut d'abord observer que l'ambassade ne fut pas congédiée d'une manière désagréable ; des présens furent échangés de la part des souverains respectifs, il parut des édits qui ordonnèrent d'avoir les plus grands égards pour l'ambassade dans toutes les villes où elle passerait, et finale-

---

(1) La relation détaillée du naufrage de l'*Alceste* se trouve dans l'*Histoire des naufrages*, publiée par J.-B.-B. Eyriès, Paris, Ledoux; 3 vol.

ment les commissaires impériaux acceptèrent une fête que l'ambassadeur leur donna lors de son départ de la Chine, comme un gage et en honneur de la bonne intelligence qui régnait entre les deux monarques. La cérémonie du keou-teou, quoique extrêmement absurde et dégradante pour un Européen et un Anglais, n'aurait pas été une condition *sine quâ non* pour lord Amherst, si son exécution n'avait pas pu produire une influence fâcheuse sur les affaires des Anglais à la Chine ; d'un autre côté le refus péremptoire de s'y soumettre, malgré les artifices, les menaces, les manœuvres et les prières, a plus contribué à confondre les prétentions des Chinois à la prééminence universelle, que n'a pu le faire aucun des événemens qui se sont passés depuis l'époque la plus reculée de leur antiquité si vantée.

Les instructions remises à lord Amherst par le secrétaire d'état des affaires étrangères, lui recommandaient spécialement de se conformer à la cérémonie du keou-teou, s'il le jugeait convenable; mais l'exemple de lord Macartney qui ne fléchit qu'un genou, et salua le nombre de fois requis, ajouté à l'opinion bien prononcée de sir Georges Staunton, et de tous les autres membres de la factorerie anglaise, relativement au mauvais effet qu'une soumission aussi marquée aurait pour les rapports commerciaux des Anglais avec la Chine,

fit penser à lord Amherst qu'il serait très-prudent de résister à tous les efforts tentés pour exiger de lui cette marque de condescendance. Il est vrai que d'après la déclaration positive de l'empereur, lord Macartney s'était entièrement conformé à la cérémonie. Sur une telle assertion, la circonspection porta naturellement sir Georges Staunton à s'excuser sur son extrême jeunesse à l'époque de l'ambassade, et sur sa mauvaise mémoire.

La famille qui occupe aujourd'hui le trône de la Chine n'a jamais été aimée de la nation. On sait qu'elle est d'origine étrangère. Ses efforts continuels pour faire adopter aux Chinois les coutumes des Tartares Mantcheoux, vexent sans cesse les préjugés et mortifient l'orgueil de ce peuple fier et hautain. L'empereur actuel est un homme d'un esprit faible, et de plus capricieux et insolent, comme tous les hommes de ce caractère qui sont revêtus du pouvoir suprême. Il est douloureux de penser que dans ce vaste empire l'art de se bien contrefaire est regardé comme la perfection de l'éducation, et que tromper avec adresse est la seule pierre de touche de la politesse et du savoir vivre. L'empereur s'est donné tous les soins possibles pour que la cour de Péking acquît la perfection de cette qualité. Kia King est respecté par ses sujets comme empereur, mais ils ne le chérissent pas comme leur père ; et le peuple ne le

regarde que comme un anneau dans la chaîne des souverains qui depuis les temps les plus reculés les a liés à la doctrine de la parfaite et passive obéissance à la céleste dynastie.

Le souvenir de la révolte de 1810 est toujours présent à l'esprit de l'empereur et de ses favoris, ainsi qu'à celui des restes du parti qui la favorisa, et qui dans ce moment jouissent d'un grand crédit à la cour de Péking. Plusieurs de ceux-ci disaient hautement que le régent d'Angleterre était un prince trop puissant pour ne pas tirer vengeance de l'affront fait à son ambassadeur, ajoutant que l'année suivante une autre ambassade soutenue de vaisseaux de guerre anglais d'une dimension immense, devrait rentrer dans le golfe de Pétche-li pour exiger une réception plus respectueuse. Il est certain qu'après le refus de lord Amherst de se conformer à la cérémonie, les Chinois de tous les rangs depuis Péking jusqu'à Canton, avaient l'air de regarder les membres de l'ambassade comme des êtres bien supérieurs à ce qu'on les croyait auparavant. L'insolence hautaine des mandarins se convertit dans l'attention la plus assidue et la plus scrupuleuse. Les édits de l'empereur furent exécutés à la lettre et même au-delà ; et si l'empereur eût conféré à l'ambassade les honneurs les plus distingués et les plus éclatans, il ne lui eût probablement pas procuré ces marques de res-

pect universelles que lui valut le refus plein de dignité qu'elle avait exprimé pour le Keou-teou.

La conduite à la fois judicieuse et brave du capitaine Maxwell dont la bordée fit taire en même temps les batteries et l'insolence du vice-roi de Canton, ne doit non plus être perdue de vue. Quand l'ambassade prit définitivement congé, ce personnage fut le premier à rendre ses devoirs à M. Maxwell, et ordonna aux mêmes hommes qui avaient tiré sur *l'Alceste* quand elle essaya de remonter le fleuve, de présenter les armes à ce capitaine ainsi qu'à ses officiers, et de faire saluer l'ambassade par les forts. On n'ignorait pas à Péking la conduite du capitaine Maxwell; mais cette cour hautaine qui ne pouvait dispenser d'un seul point d'une cérémonie, supporta gravement l'affront que lui faisait une frégate anglaise, en canonnant à loisir les batteries impériales. Toute cette conduite s'accorde peu avec la fierté que beaucoup d'écrivains regardent comme le caractère distinctif de la nation chinoise.

La religion dominante à la Chine est le bouddisme; mais tous les cultes y sont tolérés; tant que ceux qui les professent ne se mêlent pas des affaires politiques on les laisse tranquilles. Les Chinois ne sont pas au reste des observateurs bien zélés de leur religion; ils en remplissent les cérémonies avec exactitude, mais ils n'en pratiquent

pas strictement les préceptes. Un Chinois ne s'embarrasse pas des mystères de sa religion, ni des questions relatives à l'orthodoxie. Il croit ce que ses ancêtres ont cru, et met sa gloire à résister à toute espèce d'innovation spirituelle ou temporelle.

Cette disposition à réprouver toute espèce de changement, cette uniformité de conduite dans toute la nation, est vraiment caractéristique. La populace à la Chine n'est pas entachée de vices particuliers, et ne commet pas même d'indiscrétions. Toujours dans toutes les occasions ils font la même chose. Il n'y a pas de nation à la Chine, tout est sujet et appartenant au fils du ciel. Cette idée rend tout le monde soumis et posé. Cet empire sur les passions et sur les sentimens, prévient, en grande partie, la fréquence des grands crimes, et c'est à quoi on peut attribuer la grande douceur des lois; mais le code de la Chine est celui non d'un peuple libre, mais d'un peuple d'esclaves, depuis la famille la plus basse dans l'état, jusqu'à la famille royale. »

Mieux appréciés depuis une trentaine d'années, les Chinois sont moins admirés qu'auparavant; mais ils n'en sont pas moins dignes de fixer l'attention des vrais philosophes.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.

TABLE DES VOYAGES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.